

LE CABINET DES FÉES.

TOME QUINZIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

LE TOME SECOND DES MILLE ET UN JOUR, Contes Perſans, traduits en françois par M. PETIS DE LA CROIX, Doyen des Secrétaires-Interprètes du Roi, Lecteur & Profeſſeur au Collège Royal.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME QUINZIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

AVERTISSEMENT

DU

TRADUCTEUR.

Comme Dervis Moclès s'eſt ſans doute propoſé de rendre ſon Ouvrage auſſi utile qu'agréable aux Muſulmans, il a rempli la plupart de ſes Contes de faux Miracles de Mahomet, ainſi qu'on le peut voir dans quelques-uns de ce Volume; mais je n'ai pas voulu traduire les autres, de peur d'ennuyer le Lecteur. Il y a des Contes encore qui ſont ſi licencieux, que la bienſéance ne m'a pas permis d'en donner la traduction. Si les Mœurs des Orientaux peuvent les ſouffrir, la pureté des nôtres ne ſauroit s'en accommoder.

J'ai donc été obligé de faire quelque dérangement pour l'Original, pour suivre toujours la même liaison des Contes. On passe tout d'un coup du 203e Jour au 960e. Mais ce passage se fait de manière qu'il ne sera senti que de ceux qui s'amuseront à compter les Jours. Pour les autres Lecteurs, ils ne s'en appercevront pas, & ils liront le Livre entier sans faire réflexion que les Mille & un Jour n'y sont pas tous employés.

LES

MILLE ET UN JOUR,

CONTES PERSANS.

CIV. JOUR.

A peine eûmes-nous commencé à ramer & à nous écarter du bord, que nous vîmes paroître le nègre à qui la barque appartenoit; il fit des hurlemens affreux, quand il vit qu'elle n'étoit plus au piquet, & il nous menaça; mais tous ſes cris furent inutiles, auſſi-bien que ſes menaces. Nous étions déjà en pleine mer, & nous avions perdu de vue l'isle, avant que la nuit ſurvînt. Nous rendîmes grâces au ciel de notre délivrance; nous en reſſentions autant de joie que ſi nous euſſions été dans un port aſſuré. Quoique nous fuſſions ſur la mer ſans proviſions, & que le frêle vaiſſeau qui nous portoit fût à tous momens en danger d'être ſubmergé, nous n'étions occupés que du bonheur de

nous voir échappés des mains des nègres ; il nous paroiſſoit moins horrible de périr ſous les eaux que d'être dévorés par un ſerpent.

Après avoir vogué toute la nuit à l'aventure, nous apperçûmes à la pointe du jour une petite isle ; nous y allâmes deſcendre ; pluſieurs arbres, chargés de fort beaux fruits qui pendoient juſqu'à terre, frappèrent d'abord notre vue ; ce qui nous réjouit d'autant plus, que nous commençions à nous ſentir beaucoup d'appétit ; nous en cueillîmes, nous en mangeâmes, & nous les trouvâmes excellens. Une joie parfaite ſuccéda bientôt à la terreur que les nègres nous avoient inſpirée ; & riant des choſes mêmes qui nous avoient le plus épouvantés, nous nous mîmes à plaiſanter ſur les bonnes fortunes que nous avions dédaignées. Lorſque nous eûmes pris un peu de rafraîchiſſement, nous attachâmes notre bateau à un piquet, & nous nous avançâmes dans l'isle. Je n'ai jamais vu de ſéjour plus agréable ; il y croît du ſandal & du bois d'aloès ; on y voit des ſources d'eau douce & toutes ſortes de fruits, auſſi bien que les plus belles fleurs.

Ce qui nous ſurprenoit davantage, c'eſt que cette isle, quoique ſi commode & ſi

agréable pour la vie, nous paroiſſoit déſerte : D'où vient, dis-je à Saed, que cette isle n'eſt point habitée ? nous ne ſommes pas les premiers qui y ſoient venus ; d'autres avant nous en ont fait ſans doute la découverte ; pourquoi eſt-elle abandonnée ? Mon prince, me répondit mon confident, puiſque perſonne n'y demeure, c'eſt une marque certaine qu'on n'y ſauroit demeurer ; elle a quelque déſagrément qui la rend inhabitable. Hélas ! quand le malheureux Saed parloit ainſi, il ne croyoit pas ſi bien dire la vérité.

Nous paſsâmes la journée à nous réjouir & à nous promener ; & quand la nuit fut venue, nous nous étendîmes ſur l'herbe qui étoit émaillée de mille fleurs qui ſe faiſoient agréablement ſentir ; nous nous endormîmes délicieuſement ; mais à mon réveil, je fus fort étonné de me voir ſeul. J'appelai Saed à pluſieurs repriſes ; comme il ne répondoit point à ma voix, je me levai pour l'aller chercher ; & après avoir parcouru une partie de l'isle, je revins au même endroit où j'avois paſſé la nuit, m'imaginant qu'il y ſeroit peut-être ; je l'attendis-là vainement tout le jour entier, & même la nuit ſuivante ; alors déſeſpérant, de le revoir, je

fis retentir l'air de plaintes & de gémissemens : Ah ! mon cher Saed, m'écriois-je à tout moment, qu'es-tu devenu ? pendant que je te possédois, tu m'aidois à porter le fardeau de ma mauvaise fortune ; tu soulageois mes peines en les partageant ; par quel malheur, ou par quel enchantement m'as-tu été enlevé ? quelle puissance plus barbare que les nègres nous a séparés ? il m'auroit été plus doux de mourir avec toi que de vivre ici tout seul.

Je ne pouvois me consoler de la perte de mon confident ; & ce qui troubloit ma raison, c'est que je ne comprenois pas ce qui pouvoit lui être arrivé ; j'entrai dans un vif désespoir, & résolu de périr aussi dans cette isle, je vais, disois-je, la parcourir toute entière ; j'y trouverai Saed ou la mort. Je marchai vers un bois que j'apperçus ; & quand j'y fus arrivé, je découvris au milieu un château fort bien bâti & entouré de larges & profonds fossés pleins d'eau, dont le pont-levis étoit abaissé ; j'entrai dans une grande cour pavée de marbre blanc, & m'avançai vers la porte d'un beau corps de logis ; elle étoit faite de bois d'Aloès, plusieurs figures d'oiseaux y étoient représentées en relief, & un gros cadenat d'acier fabri-

qué en forme de lion, la tenoit fermée. La clef étoit au cadenat ; je la pris pour la tourner, le cadenat ſe rompit comme une glace, & la porte s'ouvrit plutôt d'elle-même, que de l'effort que je fis pour l'ouvrir ; ce qui me cauſa une extrême ſurpriſe. Je trouvai un eſcalier de marbre noir ; je montai, & j'entrai d'abord dans une grande ſalle ornée d'une tapiſſerie de ſoie & or, avec des ſophas de brocard ; de-là je paſſai dans une chambre où il y avoit un riche ameublement ; mais ce n'eſt pas ce que je regardai avec le plus d'attention. Une jeune dame parfaitement belle, qui s'offrit à mes yeux, attira tous mes regards ; elle étoit couchée ſur un grand ſopha, la tête appuyée ſur un couſſin, revêtue de riches habits, & il y avoit auprès d'elle une petite table de marbre jaſpé. Comme elle avoit les yeux fermés, & que j'avois lieu de douter que ce fût une perſonne vivante, je m'approchai d'elle doucement, & je m'apperçus qu'elle reſpiroit.



C V. JOUR.

JE demeurai quelques momens à la considérer ; elle me parut charmante, & j'en ferois devenu amoureux, si je n'eusse pas été aussi occupé que je l'étois de Bedy al Jemal. J'avois un désir extrême de savoir pourquoi je trouvois, dans une isle déserte, une jeune dame seule dans un château où je ne voyois personne ; je souhaitois passionnément qu'elle s'éveillât ; mais elle dormoit d'un si profond sommeil, que je n'osai troubler son repos ; je sortis du château dans la résolution d'y revenir quelques heures après.

Je me promenai dans l'isle, & j'apperçus avec épouvante un grand nombre d'animaux gros comme des tigres, & faits à-peu-près comme des fourmis ; je les aurois pris pour des bêtes féroces & cruelles, s'ils n'eussent pas fui à mon aspect. Je vis encore d'autres animaux sauvages qui semblèrent me respecter, bien qu'ils eussent un air de férocité qui faisoit peur. Après avoir mangé de quelques fruits, dont la beauté charmoit ma vue, & m'être promené assez long-temps, je ournai au château, où la dame étoit



Ah! jeune homme, comment avez-vous pu vous introduire ici?

encore endormie ; je ne pus réſiſter davantage à l'envie que j'avois de lui parler ; je fis du bruit dans la chambre, & j'affectai de touſſer pour diſſiper ſon ſommeil. Comme elle ne ſe réveilloit point encore, je m'approchai d'elle, & lui touchai le bras d'une manière à devoir produire l'effet que je ſouhaitois. J'exerçai toutefois en vain le ſentiment du tact. Cela ne me parut pas naturel ; il y a ici de l'enchantement, dis-je alors en moi-même, quelque taliſman tient cette dame endormie, & ſi la choſe eſt ainſi, il n'eſt pas poſſible de la retirer de cet aſſoupiſſement. Je déſeſpérois d'en venir à bout, lorſque j'apperçus, ſur la table de marbre dont j'ai parlé, quelques caractères gravés ; je jugeai que cette gravure pouvoit être conſtellée ; je me mis en devoir d'ôter la table ; mais à peine l'eus-je touchée, que la dame fit un grand ſoupir, & ſe réveilla.

Si j'avois été ſurpris de trouver dans ce château une ſi belle perſonne, elle ne fut pas moins étonnée de me voir. Ah ! jeune homme, me dit-elle, comment avez-vous pu vous introduire ici ? Qu'avez-vous fait pour ſurmonter tous les obſtacles qui devoient vous empêcher d'entrer dans ce château, & qui ſont au-deſſus de la puiſſance

humaine? Je ne ſaurois croire que vous ſoyez un homme. Vous êtes ſans doute le prophète Elie? Non, madame, lui dis-je, je ne ſuis qu'un ſimple homme, & je puis vous aſſurer que je ſuis venu ici ſans peine; je n'ai trouvé aucune difficulté à vaincre. La porte de ce château s'eſt ouverte, dès que j'ai touché la clef. Je ſuis monté dans cet appartement, ſans qu'aucun pouvoir s'y ſoit oppoſé. Je ne vous ai pas facilement réveillée; c'eſt ce qui m'a coûté le plus.

Je ne puis ajouter foi à ce que vous me dites, reprit la dame; je ſuis ſi perſuadée qu'il eſt impoſſible aux hommes de faire ce que vous avez fait, que je ne crois point, quoique vous puiſſiez dire, que vous ne ſoyez qu'un homme. Madame, lui dis-je, je ſuis peut-être quelque choſe de plus qu'un homme ordinaire. Un ſouverain eſt l'auteur de ma naiſſance, mais je ne ſuis qu'un homme, enfin; j'ai bien plutôt ſujet de penſer que vous êtes d'une eſpèce ſupérieure à la mienne. Non, repartit-elle, je ſuis, comme vous, de la race d'Adam; mais apprenez-moi, pourſuivit-elle, pourquoi vous avez quitté la cour de votre père, & comment vous êtes venu dans cette isle?

Alors je ſatisfis ſa curioſité; je lui avouai

ingénuement que j'étois devenu amoureux de Bedy al Jemal, fille du roi Chahbal, en voyant son portrait que je lui montrai, car je l'avois si bien caché avec ma bague, que les nègres ne s'en étoient point apperçus. La dame prit le portrait, le regarda fort attentivement, & me dit : j'ai ouï parler du roi Chahbal, il règne dans une isle voisine de Serendib. Si sa fille est aussi belle que son portrait, elle mérite bien que vous l'aimiez avec tant d'ardeur. Mais il faut se défier des portraits qu'on fait des princesses; on les peint d'ordinaire en beau. Achevez, ajouta-t-elle, votre histoire, après cela je vous conterai la mienne. Je lui fis un long détail de toutes mes aventures, & ensuite je la priai de m'apprendre les siennes. Elle en commença le récit dans ces termes.

Je suis la fille unique du roi de Serendib (1). Un jour que j'étois avec mes femmes dans un château que mon père a

---

(1) C'est l'isle de Ceylan. Les Orientaux l'appellent Serendib. C'est sur une montagne de cette isle que plusieurs auteurs Orientaux prétendent qu'Adam & Eve se rencontrèrent lorsqu'ils eurent fait le tour du monde. Cependant d'autres auteurs Mahométans prétendent que cette rencontre se fit sur le Mont Arafate, auprès de la Mecque.

près de la ville de Serendib, il me prit fantaiſie de me baigner dans un baſſin de marbre blanc qui étoit dans le jardin. Je me fis déshabiller, & j'entrai dans le baſſin avec mon eſclave favorite. A peine fûmes-nous dans l'eau, qu'il s'éleva un aſſez grand vent. Un tourbillon de pouſſière parut en l'air au-deſſus de nous; & du milieu de ce tourbillon, ſortit tout-à-coup un gros oiſeau qui fondit ſur moi, me prit avec ſes ſerres, m'enleva & m'apporta dans ce château, où changeant auſſitôt de figure, il ſe montra ſous la forme d'un jeune génie. Princeſſe, me dit-il, je ſuis un des plus conſidérables génies du monde. Comme je paſſois aujourd'hui par l'isle de Serendib, je vous ai vue au bain, vous m'avez charmé. Voilà une belle princeſſe, ai-je dit, ce ſeroit dommage qu'elle fît le bonheur d'un enfant d'Adam; elle mérite bien l'attachement d'un génie; il faut que je l'enlève, & que je la tranſporte dans une isle déſerte. Ainſi, princeſſe, oubliez le roi votre père, & ne ſongez qu'à répondre à mon amour. Rien ne vous manquera dans ce château; j'aurai ſoin de vous y fournir toutes les choſes dont vous aurez beſoin.

CVI. JOUR.

PENDANT que le génie me tenoit ce discours, je ne fis que pleurer & lamenter. Infortunée Malika, disois-je, est-ce là le sort qui t'étoit réservé ? Le roi mon père ne m'a-t-il donc élevée avec tant de soin que pour avoir la douleur de me perdre si désagréablement ? Hélas ! il ne sait point ce que je suis devenue, & je crains que ma perte ne lui soit funeste. Non, non, me dit le génie, votre père ne succombera point à son affliction ; & pour vous, ma princesse, j'espère que vous vous rendrez aux marques de tendresse que je prétends vous donner. Ne vous flattez point, lui dis-je, de cette fausse espérance, j'aurai toute ma vie une aversion mortelle pour mon ravisseur. Vous changerez de sentiment, reprit-il, vous vous accoutumerez à ma vue & à mon entretien : le temps produira cet effet. Il ne fera point ce miracle, interrompis-je avec aigreur, il augmentera plutôt la haine que je me sens pour vous.

Le génie, au lieu de paroître offensé de ces paroles, en sourit ; &, persuadé qu'effec-

tivement je m'accoutumerois peu-à-peu à l'écouter, il n'épargna rien pour me plaire. Il alla, je ne ſais où, chercher de magnifiques habits qu'il m'apporta; il mit toute ſon attention à m'inſpirer du goût pour lui; mais s'appercevant que, bien loin de faire quelque progrès dans mon cœur, il me devenoit de jour en jour plus odieux; il perdit enfin patience, & réſolut de ſe venger de mes mépris. Il verſa ſur moi les pavots d'un ſommeil magique. Il m'étendit ſur le ſopha dans l'attitude où vous m'avez trouvée, & mit auprès de moi cette table de marbre, ſur laquelle il y a des caractères taliſmaniques qu'il avoit tracés pour me tenir dans un profond ſommeil juſqu'à la fin des ſiècles. Il fit encore deux taliſmans: l'un pour rendre ce château inviſible, & l'autre pour empêcher qu'on n'en ouvrît la porte. Enſuite il me laiſſa dans cet appartement, & s'éloigna de ce château. Il y revient de temps en temps, il me réveille, & me demande ſi je veux enfin devenir ſenſible à ſa paſſion; & comme je perſiſte toujours à le maltraiter, il me replonge dans l'aſſoupiſſement qu'il a inventé pour mon ſupplice.

Cependant, ſeigneur, pourſuivit la fille du roi de Serendib, vous m'avez réveillée,

vous avez ouvert la porte de ce château qui n'a point été invisible pour vous ; n'ai-je pas raison de douter que vous soyez un homme ? Je vous dirai même qu'il est surprenant que vous soyez encore en vie ; car j'ai ouï dire au génie que les bêtes féroces mangent tous ceux qui veulent s'arrêter dans cette isle, & que c'est pour cela qu'elle est déserte.

Tandis que la princesse Malika parloit de cette sorte, nous entendîmes un grand bruit dans le château. Elle se tut pour mieux écouter, & bientôt des cris effroyables frappèrent nos oreilles. Juste ciel, dit alors la princesse, nous sommes perdus ; c'est le génie, je le reconnois à sa voix. Vous allez périr, rien ne peut vous sauver de sa fureur. Ah ! malheureux prince, quelle fatalité vous a conduit dans ce château ? Si vous avez évité la cruauté des nègres, hélas ! vous ne sauriez échapper à la barbarie de mon ravisseur.

Je croyois donc ma mort certaine, & je ne pouvois en effet me promettre un traitement plus doux. Le génie entra d'un air furieux ; il avoit à la main une masse d'acier, & il avoit le corps d'une grandeur démesurée. Il frémit à ma vue ; mais au lieu de me décharger sur la tête un coup de sa masse,

ou de prendre un ton menaçant, il s'approcha de moi en tremblant, se jeta à mes pieds, & me parla dans ces termes : O prince, fils de roi, vous n'avez qu'à m'ordonner tout ce qu'il vous plaira, je suis disposé à vous obéir. Ce discours me surprit; je ne pouvois comprendre pourquoi ce génie étoit si rampant devant moi, & me parloit en esclave. Mais je cessai de m'étonner, lorsque continuant de m'adresser la parole; il me dit : L'anneau que vous avez au doigt est le cachet (1) de Salomon. Quiconque le possède, ne sauroit périr par accident. Il peut traverser sur un simple esquif les mers les plus orageuses, sans craindre que les flots l'engloutissent. Les bêtes les plus féroces ne peuvent lui nuire, & il a un pouvoir souverain sur les génies. Les talismans, tous les charmes cèdent à ce merveilleux cachet.

C'est donc, dis-je au génie, par la vertu de cet anneau que je n'ai pas fait naufrage? Oui, seigneur, me répondit-il, c'est lui qui vous a sauvé des bêtes qui sont dans cette isle.

---

(1) Tel est l'aveuglement déplorable des Mahométans; ils attribuent mille vertus au cachet de Salomon. C'est ce que je ne pardonne point à Dervis Moclès, qui paroît lui-même donner dans cette superstition.

Apprenez-moi, lui dis-je, si vous le savez, ce qu'est devenu le compagnon que j'avois en arrivant? Je sais le présent & le passé, repartit le génie, & je vous dirai que votre camarade a été mangé par des fourmis, qui le dévorèrent la nuit à vos côtés. Ces sortes de fourmis sont en grand nombre, & rendent cette isle inhabitable.

Elles n'empêchent pas pourtant que les peuples voisins, & sur-tout les habitans des Maldives, n'y viennent tous les ans couper du sandal. Mais ce n'est pas sans peine qu'ils en emportent, & voici de quelle manière ils s'y prennent. Ils se rendent ici pendant l'été; ils ont dans leurs vaisseaux des chevaux fort vifs qu'ils débarquent, & sur lesquels ils montent; ils courent à toutes brides partout où ils apperçoivent du sandal; & dès qu'ils voient venir des fourmis, ils leur jettent de gros morceaux de viande dont ils se sont chargés pour cet effet. Pendant que les fourmis sont occupées à manger ces morceaux de chair, les hommes marquent les arbres qu'ils veulent couper, après quoi ils s'en retournent. L'hiver ils reviennent, & coupent les arbres sans craindre les fourmis, qui durant cette saison ne se montrent pas.

Je ne pus apprendre l'étrange destinée de

Saed ſans reſſentir une nouvelle douleur. Enſuite je demandai au génie où étoit le royaume du roi Chahbal, & ſi la princeſſe Bedy al Jemal ſa fille vivoit encore. Seigneur, me répondit-il, il y a dans ces mers une isle où règne un roi nommé Chahbal, mais il n'a point de fille. La princeſſe Bedy al Jemal dont vous parlez, étoit effectivement fille d'un roi, appelé Chahbal, qui vivoit du temps de Salomon. Hé quoi, repris-je, Bedy al Jemal n'eſt donc plus au monde ? Non, ſans doute, reprit-il, c'étoit une maîtreſſe de ce grand prophète.

CVII. JOUR.

Je fus bien mortifié d'apprendre que j'aimois un objet dont le ſort étoit terminé depuis long-temps. O inſenſé que je ſuis ! m'écriai-je ; pourquoi n'ai-je pas demandé au ſultan mon père de qui étoit le portrait que j'ai trouvé dans ſon tréſor ! il m'auroit appris ce que je viens d'entendre. Que je me ſerois épargné de peines & de craintes mortelles ! J'aurois combattu mon amour dans ſa naiſſance ; il n'auroit peut-être pas pris tant d'empire ſur moi, je ne ſerois point ſorti

du Caire ; Saed vivroit encore ; faut-il que ſa mort ſoit le fruit de mes ſentimens chimériques ? Tout ce qui me conſole, belle princeſſe, continuai-je en me tournant vers Malika, c'eſt de pouvoir vous être utile ; grâces à mon anneau, je ſuis en état de vous rendre au roi votre père.

En même temps j'adreſſai la parole au génie : puiſque je ſuis heureux, lui dis-je, pour être poſſeſſeur du cachet de Salomon, puiſque j'ai droit de commander aux génies, obéis-moi : je t'ordonne de me tranſporter tout-à-l'heure, avec la princeſſe Malika, dans le royaume de Serendib, aux portes de la ville capitale. Je vais vous obéir, ſeigneur, me répondit le génie, quelque chagrin que puiſſe me cauſer la perte de la princeſſe. Tu es bienheureux, repris-je, que je me contente d'exiger de toi que tu nous portes tous deux dans l'isle de Serendib ; tu mériterois, pour avoir enlevé Malika, que j'employaſſe, pour te punir, tout le pouvoir que me donne le cachet du prophète ſur les génies rebelles.

Le génie ne répliqua rien à ces paroles ; il ſe diſpoſa ſur le champ à faire ce que je lui avois ordonné ; il nous prit entre ſes bras, la princeſſe & moi, & nous tranſporta dans le moment aux portes de la ville de Seren-

dib. Eſt-ce là, me dit alors le génie, tout ce que vous ſouhaitez que je faſſe? N'avez-vous rien de plus à m'ordonner? Je lui répondis que non, & auſſitôt il diſparut.

Nous allâmes loger au premier caravenſérail en entrant dans la ville, & là nous mîmes en délibération ſi nous écririons à la cour, ou ſi j'irois moi-même trouver le roi pour l'avertir de l'arrivée de la princeſſe. Ce dernier ſentiment prévalut; je me rendis au palais, qui me parut d'une ſtructure aſſez ſingulière. Il étoit bâti ſur ſeize cent colonnes de marbre, & l'on y montoit par un eſcalier de trois cent marches d'une très-belle pierre. Je paſſai au travers d'une garde qui étoit dans la première ſalle; il vint à moi un officier, qui jugeant à mon air que j'étois étranger, me demanda ſi j'avois quelque affaire à la cour, ou ſi la curioſité ſeule m'y amenoit? Je lui répondis que je ſouhaitois d'entretenir le roi d'une choſe importante. L'officier me mena au grand viſir, qui me préſenta au roi ſon maître.

Jeune homme, me dit ce monarque, de quel pays êtes-vous, & que venez-vous faire à Serendib? Sire, lui répondis-je, l'Egypte m'a vu naître; il y a trois ans que je ſuis éloigné de mon père, & que j'éprouve toute

ſorte

ſorte de malheurs. A peine eus-je achevé ces paroles, que le roi, qui étoit un bon vieillard, ſe prit à pleurer. Hélas, me dit-il, je ne ſuis pas plus heureux que vous. Il y aura bientôt ce temps-là que j'ai perdu ma fille unique d'une manière qui augmente encore la douleur que j'ai de ne plus la voir. Seigneur, lui dis-je, je ne viens dans ce palais que pour vous apprendre des nouvelles de cette princeſſe. Hé ! quelles nouvelles, s'écria-t-il, pouvez-vous m'en dire ? Vous venez donc m'annoncer ſa mort ? Vous avez ſans doute été témoin de ſa fin déplorable ? Non, non, lui repartis-je, elle vit encore, & vous la verrez dès aujourd'hui. Hé ! où l'avez-vous rencontrée, reprit le roi ? dans quel lieu étoit-elle cachée ?

Alors je lui racontai toutes mes aventures ; je m'étendis particulièrement ſur celle du château & du génie, qu'il écouta avec d'autant plus d'attention, qu'il y prenoit plus d'intérêt. D'abord que j'en eus achevé le récit, il m'embraſſa : prince, me dit-il, car je lui avois découvert ma naiſſance en lui contant mon hiſtoire, que ne vous dois-je point ? J'aime tendrement ma fille, je n'eſpérois plus la revoir, vous me la faites retrouver, comment puis-je m'acquitter envers

vous ? Allons enſemble, pourſuivit-il, allons au caravenſérail où vous l'avez laiſſée ; je brûle d'impatience d'embraſſer ma chère Malika. En achevant ces paroles, il donna ordre à ſon viſir de faire préparer une litière, ce qui fut promptement exécuté. Le roi me fit enſuite entrer avec lui dans la litière, & tous deux, ſuivis de quelques officiers à cheval, nous nous rendîmes au caravenſérail, où Malika m'attendoit impatiemment. Il n'y a point de termes qui puiſſent exprimer la joie mutuelle que le roi de Serendib & la princeſſe ſa fille reſſentirent en ſe revoyant. Après leurs premiers tranſports, ce monarque voulut que Malika lui fît elle-même un détail de ſon enlèvement & de ſa délivrance, ce qu'elle ne manqua pas de faire, de façon qu'il fut fort ſatisfait. Il eut lieu de penſer qu'elle avoit heureuſement ſauvé ſa vertu de l'inſolence du raviſſeur, & qu'elle n'avoit pas pouſſé trop loin la reconnoiſſance envers ſon libérateur. Auſſi parut-il charmé de ma retenue & de ma générоſité.

Nous retournâmes tous au palais, où le roi me donna un magnifique appartement. Il ordonna des prières publiques pour rendre grâces au ciel du retour de la princeſſe. Enſuite les habitans le célébrèrent par une infinité

de réjouiſſances. Il y eut un feſtin ſuperbe à la cour, toute la nobleſſe de l'isle y fut invitée ; on y fit une chère excellente, & l'on y prodigua l'areka (1)

CVIII. JOUR.

Le roi de Serendib me faiſoit mille careſſes ; il me menoit à la chaſſe avec lui ; j'étois de toutes ſes parties de plaiſir. Inſenſiblement il prit tant d'amitié pour moi, qu'il me dit un jour : ô mon fils, il eſt temps de vous découvrir un deſſein que j'ai formé. Vous m'avez rendu ma fille, vous avez conſolé un père affligé, je veux m'acquitter envers vous. Soyez mon gendre & l'héritier de ma couronne.

Je remerciai le roi de ſes bontés, & le priai de ne pas me ſavoir mauvais gré ſi je refuſois l'honneur qu'il vouloit me faire. Je lui dis les raiſons qui m'avoient obligé de

(1) C'eſt un arbre qui croît dans l'isle de Ceylan & ailleurs. Son fruit eſt un peu aigre, & pourtant fort agréable. On le prend avec de la chaux, & enveloppé d'une feuille de béthel. Les habitans qui vivent d'ordinaire aſſez long-temps, en attribuent la cauſe à l'uſage de ce fruit.

m'éloigner du Caire ; je lui confessai que je ne pouvois me détacher de l'image de Bedy al Jemal, ni cesser de nourrir une passion inutile : voudriez-vous, ajoutai-je, donner votre fille à un homme dont elle ne peut posséder le cœur ? Ah ! seigneur, la princesse Malika mérite un sort plus heureux. Hé comment donc, reprit le roi, puis-je reconnoître le service que vous m'avez rendu ? Sire, lui repartis-je, j'en suis assez payé. L'accueil que votre majesté m'a fait, le plaisir seul d'avoir délivré la princesse de Serendib des mains du génie qui l'avoit enlevée, est une assez grande récompense pour moi. Tout ce que j'attends de votre reconnoissance, c'est un vaisseau qui me conduise à Basra.

Le roi fit ce que je souhaitois ; il ordonna qu'on remplît un vaisseau de provisions, & qu'on le tînt prêt à partir quand je le jugerois à propos. Cependant il m'arrêta encore quelque temps à sa cour, & il me disoit tous les jours qu'il étoit fâché que je ne voulusse pas demeurer à Serendib. Enfin, le jour de mon départ arriva ; je pris congé du roi & de la princesse, qui me firent mille amitiés, & je m'embarquai. Nous essuyâmes sur la route plusieurs tempêtes capables de nous faire faire naufrage ; mais la vertu de mon anneau nous

empêcha d'être submergés. Ainsi, après une longue navigation, j'arrivai heureusement à Basra, d'où je me rendis au Grand-Caire avec une caravane de marchands d'Egypte.

Je trouvai beaucoup de changement à la cour; mon père ne vivoit plus, & mon frère étoit sur le trône. Le nouveau sultan me reçut d'abord en homme qui paroissoit sensible aux nœuds qui nous lioient l'un à l'autre; il m'assura qu'il étoit bien-aise de me revoir; il me dit que peu de jours après mon départ, mon père étant dans son trésor, avoit ouvert par hasard le petit coffre qui renfermoit le cachet de Salomon & le portrait de Bedy al Jemal, & que ne les y voyant point, il m'avoit soupçonné de les avoir pris. J'avouai tout à mon frère, & lui remis l'anneau entre les mains.

Il parut touché de mon malheur, & admira la bisarrerie de mon sort; il me plaignit, & je sentois que ses plaintes soutenoient mes peines. Toute la sensibilité qu'il me marquoit, n'étoit toutefois que perfidie; dès le jour même de mon arrivée, il me fit enfermer dans une tour, où il envoya la nuit un officier qui avoit ordre de m'ôter la vie. Mais cet officier eut pitié de moi, & me dit: Prince, le sultan votre frère m'a

chargé de vous assassiner ; il craint que l'envie de règner ne vous prenne, & ne vous porte à exciter des troubles dans l'état ; sa cruelle prudence croit devoir vous immoler à sa sûreté. Heureusement pour vous, c'est à moi qu'il s'est adressé ; il s'imagine que j'exécuterai son ordre barbare, & il s'attend à me revoir couvert de votre sang. Ah! que plutôt ma main verse tout le mien! Sauvez-vous, prince ; la porte de votre prison vous est ouverte, profitez de l'obscurité de la nuit ; sortez du Caire, fuyez, & ne vous arrêtez point que vous ne soyez en sureté.

Après avoir rendu toutes les grâces que je devois à cet officier généreux, je pris la fuite, & m'abandonnant à la providence, je me hâtai de sortir des états de mon frère ; j'eus le bonheur d'arriver dans les vôtres, seigneur, & de trouver dans votre cour un asyle assuré.

Suite de l'Histoire de Bedreddin Lolo & de son Visir.

LE prince Séyf el Mulouk ayant achevé le récit de ses aventures, dit au roi de Damas : Voilà, seigneur, ce que votre majesté a souhaité de savoir ; jugez présente-

ment ſi je jouis d'un parfait bonheur ; je ſuis plus que jamais occupé de Bedy al Jemal j'ai beau me repréſenter à tous momens, que c'eſt une extravagance à moi d'en être amoureux comme d'une dame qui feroit en vie, il m'eſt impoſſible de triompher de ſon image, elle règne toujours dans mon cœur.

Bedreddin ne pouvoit comprendre un amour ſi ſingulier ; il demanda à ſon favori s'il avoit encore le portrait de Bedy al Jemal : Oui, ſeigneur, lui répondit Séyf el Mulouk, & je le porte toujours avec moi. En parlant ainſi, il le tira de ſa poche, & le montra au roi. Ce monarque en admira les traits. La fille du roi Chahbal étoit, dit-il, une charmante princeſſe ; j'approuve fort l'amour que Salomon avoit pour elle; mais votre paſſion me paroît bien extravagante. Sire, dit alors le viſir triſte, votre majeſté peut juger par l'hiſtoire du prince Séyf el Mulouk, que tous les hommes ont leurs chagrins, & qu'ils ne ſont point nés pour être parfaitement heureux ſur la terre. Je ne puis croire ce que vous me dites, répondit le roi ; j'ai meilleure opinion de la nature humaine, & je ſuis perſuadé qu'il

y a des perſonnes dont le repos n'eſt troublé par aucun chagrin.

CIX. JOUR.

Le roi de Damas voulant faire voir à ſon viſir qu'il y avoit des hommes fort contens de leur ſort, dit à ſon favori: allez vous promener dans la ville, paſſez devant les boutiques des artiſans, & amenez-moi tout-à-l'heure celui qui vous paroîtra le plus gai. Séyf el Mulouk obéit, & revint trouver Bedreddin quelques heures après. Hé bien, lui dit ce monarque, avez-vous fait ce que je vous ai ordonné? Oui, ſire, répondit le favori; j'ai paſſé devant pluſieurs boutiques; j'ai vu toutes ſortes d'artiſans qui chantoient en travaillant, & qui m'ont ſemblé fort ſatisfaits de leur deſtinée; j'ai remarqué entr'autres un jeune tiſſerand nommé Malek, qui rioit à gorge déployée avec ſes voiſins; je me ſuis arrêté pour lui parler. Ami, lui ai-je dit, vous me paroiſſez bien gai! c'eſt mon humeur, m'a-t-il répondu; je n'engendre point de mélancolie. J'ai demandé aux voiſins s'il étoit vrai qu'il fût d'un caractère ſi agréable; ils m'ont tous aſſuré

qu'il ne faisoit que rire du matin jusqu'au soir; alors je lui ai dit de me suivre, & je l'ai amené au palais; il est dans votre appartement; voulez-vous que je l'introduise dans votre cabinet? Faites-le entrer, dit le roi; il faut que je lui parle ici.

Aussitôt Séyf el Mulouk sortit du cabinet de Bedreddin, & y rentra dans le moment, suivi d'un jeune homme de très-bonne mine, qu'il présenta au roi. Le tisserand se prosterna devant le monarque qui lui dit: levez-vous, Malek, & m'avouez franchement si vous êtes aussi content que vous semblez l'être; on dit que vous ne faites que rire & chanter tous les jours en exerçant votre métier; vous passez pour le plus heureux de mes sujets, & l'on a lieu de penser que vous l'êtes en effet; apprenez-moi si l'on juge mal de vous, & si vous êtes satisfait de votre condition; c'est une chose qu'il m'importe de savoir, & j'exige de vous, surtout, que vous parliez sans déguisement.

Grand roi, répondit le tisserand après s'être relevé, puissent les jours de votre majesté durer autant que le monde, & être tissus de mille plaisirs qui ne soient mêlés d'aucune disgrace; dispensez votre esclave de satisfaire vos désirs curieux. S'il

eſt défendu de mentir devant les rois, il faut avouer auſſi qu'il y a des vérités qu'on n'oſe révéler; je puis vous dire ſeulement qu'on a de moi une fauſſe opinion. Malgré mes ris & mes chants, je ſuis peut-être le plus malheureux des hommes; contentez-vous de cet aveu, & ne m'obligez point à vous faire un détail de mes infortunes. Hé pourquoi, reprit Bedreddin, craignez-vous de me raconter vos aventures? eſt-ce qu'elles ne vous font point d'honneur? Elles en feroient au plus grand prince, repartit le tiſſerand; mais j'ai réſolu de les tenir ſecrètes. Malek, dit le roi, vous irritez ma curioſité, & je vous ordonne de la contenter. Le tiſſerand n'oſa répliquer à ces paroles, & commença de cette ſorte l'hiſtoire de ſa vie.

Hiſtoire de Malek & de la Princeſſe Schirine.

Je ſuis fils unique d'un riche marchand de Surate; peu de temps après ſa mort, je diſſipai la meilleure partie des grands biens qu'il m'avoit laiſſés; j'achevois d'en conſumer le reſte avec mes amis, lorſqu'un étranger qui paſſoit par Surate pour aller, diſoit-il, à l'isle de Serendib, ſe trouva par haſard un jour à ma table. La converſation roula

ſur les voyages ; les uns vantoient leur utilité, leurs agrémens ; & les autres en repréſentoient les périls. Quelques perſonnes de la compagnie qui avoient voyagé, nous firent des rélations de leurs voyages ; les choſes curieuſes qu'ils diſoient avoir vues m'excitoient en ſecret à voyager, & les dangers qu'ils diſoient avoir courus m'empêchoient d'en prendre la réſolution.

Après que je les eus tous écoutés, je leur dis : On ne peut entendre parler du plaiſir qu'on prend à parcourir le monde, ſans ſe ſentir un extrême déſir de voyager ; mais les périls où s'expoſe un voyageur m'ôtent le goût des pays étrangers. Si l'on pouvoit, ajoutai-je en ſouriant, aller d'un bout de la terre à l'autre ſans faire de mauvaiſes rencontres en chemin, je ſortirois dès demain de Surate. A ces paroles, qui firent rire toute la compagnie, l'étranger me dit : ſeigneur Malek, ſi vous avez envie de voyager, & que le ſeul danger de rencontrer des voleurs vous empêche de vous y déterminer, je vous enſeignerai, quand vous voudrez, une manière d'aller impunément de royaume en royaume. Je crus qu'il plaiſantoit ; mais après le repas, il me prit en particulier, & me dit que le lende-

main matin il se rendroit chez moi, & me feroit voir quelque chose d'assez singulier.

Il n'y manqua pas ; il revint me trouver, & me dit : je veux vous tenir parole ; mais vous ne verrez que dans quelques jours l'effet de ma promesse, car ce que j'ai à vous montrer est un ouvrage qui ne sauroit être fait aujourd'hui ; envoyez chercher un menuisier par un de vos esclaves, & qu'ils reviennent tous deux chargés de planches ; cela fut exécuté sur le champ.

CX. JOUR.

QUAND le menuisier & l'esclave furent arrivés, l'étranger dit au premier de faire un coffre long de six pieds & large de quatre ; l'ouvrier mit aussitôt la main à l'œuvre. L'étranger de son côté ne demeura pas oisif ; il fit plusieurs pièces de la machine, comme des vis & des ressorts ; ils travaillèrent l'un & l'autre toute la journée, après quoi le menuisier fut renvoyé. L'étranger passa le jour suivant à placer les ressorts & à perfectionner l'ouvrage.

Enfin, le troisième jour, le coffre se trouvant achevé, on le couvrit d'un tapis de

Perse, & on le porta dans la campagne, où je me rendis avec l'étranger, qui me dit : renvoyez vos esclaves, & demeurons ici seuls ; je ne suis pas bien-aise d'avoir d'autres personnes que vous pour témoin de ce que je vais faire. J'ordonnai à mes esclaves de retourner au logis, & je restai seul avec l'étranger. J'étois fort en peine de savoir ce qu'il feroit de cette machine, lorsqu'il entra dedans ; en même-temps le coffre s'éleva de terre, & fendit les airs avec une vîtesse incroyable ; dans un moment il fut fort loin de moi, & un moment après il revint descendre à mes pieds.

Je ne puis exprimer à quel point je fus surpris de ce prodige. Vous voyez, me dit l'étranger en sortant de la machine, une voiture assez douce, & vous devez être persuadé qu'en voyageant de cette manière, on ne craint pas d'être volé sur la route : voilà ce moyen que je voulois vous donner pour faire des voyages sûrement ; je vous fais présent de ce coffre ; vous vous en servirez, s'il vous prend envie quelque jour de parcourir les pays étrangers : ne vous imaginez pas, poursuivit-il, qu'il y ait de l'enchantement dans ce que vous venez de voir ; ce n'est point par des paroles caba-

liſtiques, ni par la vertu d'un taliſman que ce coffre s'élève en l'air; ſon mouvement eſt produit par l'art ingénieux qui enſeigne les forces mouvantes; je ſuis conſommé dans les méchaniques, & je ſais faire encore d'autres machines auſſi ſurprenantes que celle-ci.

Je remerciai l'étranger d'un préſent ſi rare, & je lui donnai par reconnoiſſance une bourſe pleine de ſequins. Apprenez-moi, lui dis-je enſuite, comment il faut faire pour mettre ce coffre en mouvement? C'eſt une choſe que vous ſaurez bientôt, me répondit-il. A ces paroles, il me fit entrer dans la machine avec lui, puis il toucha un reſſort, & auſſitôt nous fûmes élevés en l'air; alors, me montrant de quelle manière il falloit s'y prendre pour ſe conduire sûrement: en tournant cette vis, me dit-il, vous irez à droite; & en tournant celle-là, vous irez à gauche; en touchant ce reſſort, vous monterez; en touchant celui-là, vous deſcendrez. J'en voulus faire l'eſſai moi-même; je tournai les vis & touchai les reſſorts; effectivement, le coffre, obéiſſant à ma main, alloit comme il me plaiſoit, & j'en précipitois à mon gré ou rallentiſſois le mouvement. Après avoir fait pluſieurs

caracoles dans les airs, nous prîmes notre vol vers ma maiſon, & allâmes deſcendre dans mon jardin; ce que nous fîmes aiſément, parce que nous avions ôté le tapis qui couvroit la machine, à laquelle il y avoit pluſieurs trous, tant pour y avoir de l'air, que pour regarder.

Nous fûmes au logis avant mes eſclaves, qui ne pouvoient aſſez s'étonner de nous voir de retour; je fis enfermer le coffre dans mon appartement, où je le gardai avec plus de ſoin qu'un tréſor, & l'étranger s'en alla auſſi content de moi que je l'étois de lui. Je continuai à me divertir avec mes amis juſqu'à ce que j'euſſe achevé de manger mon patrimoine; je commençai même à emprunter, de ſorte qu'inſenſiblement je me trouvai chargé de dettes. D'abord qu'on ſut dans Surate que j'étois ruiné, je perdis mon crédit; perſonne ne voulut plus me prêter, & mes créanciers, fort impatiens de ravoir leur argent, me ſommèrent de le leur rendre. Me voyant ſans reſſource, & par conſéquent prêt à eſſuyer des chagrins & des affronts, j'eus recours à mon coffre; je le traînai une nuit de mon appartement dans ma cour, & je m'y enfermai avec quelques proviſions & le peu d'argent qui me reſtoit,

Je touchai le reſſort qui faiſoit monter la machine; puis, tournant une des vis, je m'éloignai de Surate & de mes créanciers, ſans craindre qu'ils miſſent des aſas (1) à mes trouſſes.

Je fis aller le coffre pendant la nuit le plus vîte qu'il me fut poſſible, & je croyois ſurpaſſer la vîteſſe des vents. A la pointe du jour, je regardai par un trou pour obſerver les lieux où j'étois. Je n'apperçus que des montagnes, que des précipices, qu'une campagne aride, qu'un affreux déſert. Par-tout où je portai ma vue, je ne découvris aucune apparence d'habitation, je continuai de parcourir les airs toute la journée & la nuit ſuivante. Le lendemain je me trouvai au-deſſus d'un bois fort épais, auprès duquel il y avoit une aſſez belle ville, ſituée dans une plaine d'une très-grande étendue.

Je m'arrêtai pour conſidérer la ville, auſſi-bien qu'un palais magnifique qui s'offrit à mes yeux à l'extrémité de la plaine; je ſouhaitois paſſionnément de ſavoir où j'étois, & je ſongeois déjà de quelle manière je pourrois ſatisfaire ma curioſité, lorſque je vis dans la campagne un payſan qui labou-

(1) Archers.

roit la terre. Je defcendis dans le bois, j'y laiffai mon coffre, & m'avançai vers le laboureur, à qui je demandai comment s'appeloit cette ville. Jeune homme, me répondit-il, on voit bien que vous êtes étranger, puifque vous ne favez pas que cette ville fe nomme Gazna. L'équitable & vaillant roi Bahaman y fait fon féjour. Et qui demeure, lui dis-je, dans ce palais que nous voyons au bout de la plaine? Le roi de Gazna, repartit-il, l'a fait bâtir pour y tenir enfermée la princeffe Schirine fa fille qui eft menacée par fon horofcope d'être trompée par un homme. Bahaman, pour rendre cette prédiction vaine, a fait élever ce palais qui eft de marbre, & que de profonds foffés d'eau entourent. La porte en eft d'acier de la Chine, & outre que le roi en a la clef, il y a une nombreufe garde qui veille jour & nuit pour en défendre l'entrée à tous les hommes. Le roi va voir une fois la femaine la princeffe fa fille; enfuite il s'en retourne à Gazna. Schirine n'a pour toute compagnie, dans ce palais, qu'une gouvernante & quelques filles efclaves.

CXI. JOUR.

Je remerciai le payſan de m'avoir inſtruit de toutes ces choſes, & je tournai mes pas vers la ville. Comme j'étois prêt d'y arriver, j'entendis un grand bruit, & bientôt je vis paroître pluſieurs cavaliers magnifiquement vêtus, & tous montés ſur de fort beaux chevaux qui étoient richement caparaçonnés. J'apperçus, au milieu de cette ſuperbe cavalcade, un grand homme qui avoit ſur la tête une couronne d'or, & dont les habits étoient parſemés de diamans; je jugeai que c'étoit le roi de Gazna qui alloit voir la princeſſe ſa fille, & j'appris en effet dans la ville que je ne m'étois pas trompé dans ma conjecture.

Après avoir fait le tour de la ville, & ſatisfait un peu ma curioſité, je me reſſouvins de mon coffre, & quoique je l'euſſe laiſſé dans un endroit qui devoit me raſſurer, je devins inquiet. Je ſortis de Gazna, & je n'eus point l'eſprit en repos que je ne fuſſe arrivé où il étoit. Alors je repris ma tranquillité, je mangeai avec beaucoup d'appétit ce qui me reſtoit de proviſions; & comme la nuit vint auſſitôt, je réſolu de la paſſer dans ce

bois. J'avois lieu d'espérer qu'un profond sommeil ne tarderoit pas à se rendre maître de mes sens ; car mes dettes, aussi-bien que la mauvaise situation où je me trouvois, me causoient peu d'inquiétude : cependant je ne pus m'endormir ; ce que le paysan m'avoit conté de la princesse Schirine se présentoit sans cesse à ma pensée. Est-il possible, disois-je, que Bahaman soit effrayé d'une prédiction frivole ? Etoit-il nécessaire de faire bâtir un palais pour enfermer sa fille ? n'auroit-elle pas été en sûreté dans le sien ? d'un autre côté, si les astrologues percent en effet l'obscur avenir, s'ils lisent dans les astres (1) les événemens futurs, il est inutile de vouloir éluder leurs prédictions, il faut nécessairement qu'elles s'accomplissent. Toutes les précautions que peut prendre la prudence humaine ne sauroient détourner de dessus nos têtes un malheur tracé dans les étoiles. Puisque la princesse de Gazna doit avoir de la foiblesse pour un homme, c'est en vain qu'on prétend l'en garantir.

A force de m'occuper de Schirine, que je me peignois plus belle que toutes les dames que j'avois vues, quoique j'en eusse vu à

(1) Abus des Perses au sujet de l'Horoscope.

Surate & à Goa un aſſez grand nombre qui pouvoient paſſer pour de très-belles femmes, & qui n'avoient pas peu contribué à me ruiner, il me prit envie de tenter la fortune. Il faut, dis-je en moi-même, que je me tranſporte ſur le toît du palais de la princeſſe, & que je tâche de m'introduire dans ſon appartement; j'aurai peut-être le bonheur de lui plaire. Peut-être ſuis-je le mortel dont les aſtrologues ont vu l'heureuſe audace écrite dans le ciel.

J'étois jeune, par conſéquent étourdi; je ne manquois pas de courage. Je formai cette réſolution téméraire, & je l'exécutai ſur le champ : je m'élevai en l'air, & conduiſis mon coffre du côté du palais; l'obſcurité de la nuit étoit telle que je pouvois la deſirer. Je paſſai ſans être apperçu par-deſſus la tête des ſoldats, qui, diſperſés autour des foſſés, faiſoient une garde exacte. Je deſcendis ſur le toît auprès d'un endroit où je vis de la lumière; je ſortis de mon coffre, & me gliſſai par une fenêtre ouverte pour recevoir la fraîcheur de la nuit, dans un appartement orné de riches meubles, où, ſur un ſopha de brocard, repoſoit la princeſſe Schirine, qui me parut d'une beauté éblouiſſante; je la trouvai au-deſſus de l'idée avantageuſe

que je m'en étois formée. Je m'approchai d'elle pour la contempler ; mais je ne pus, sans transport, envisager tant de charmes ; je me mis à genoux devant elle, & lui baisai une de ses belles mains. Elle se réveilla dans le moment, & appercevant un homme dans une attitude à l'allarmer, elle fit un cri qui attira bientôt auprès d'elle sa gouvernante qui dormoit dans une chambre prochaine. Mahpeïker (1), lui dit la princesse, venez à mon secours. Voici un homme : comment a-t-il pu s'introduire dans mon appartement ? ou plutôt, n'êtes-vous pas complice de son crime ? Qui, moi ? repartit la gouvernante ; ah ! ce soupçon m'outrage ; je ne suis pas moins étonnée que vous de voir ce jeune téméraire : d'ailleurs, quand j'aurois voulu favoriser son audace, comment aurois-je pu tromper la garde vigilante qui est autour de ce château ? Vous savez de plus qu'il y a vingt portes d'acier à ouvrir avant que d'arriver ici ; que le sceau royal est sur chaque serrure, & que le roi votre père en a les clefs : je ne comprends pas de quelle manière ce jeune homme a pu surmonter toutes ces difficultés.

---

(1) Forme de Lune.

Pendant que la gouvernante parloit de la ſorte, je rêvois à ce que je leur dirois, & il me vint dans l'eſprit de leur perſuader que j'étois le prophète Mahomet. Belle princeſſe, dis-je à Schirine, ne ſoyez pas ſurpriſe, non plus que Mahpeïker, ſi vous me voyez paroître ici. Je ne ſuis point un de ces amans qui prodiguent l'or, & emploient toutes ſortes d'artifices pour parvenir au comble de leurs vœux; je n'ai point de déſir dont votre vertu doive s'allarmer; loin de moi toute penſée criminelle. Je ſuis le prophète Mahomet; je n'ai pu ſans pitié vous voir condamnée à paſſer vos beaux jours dans une priſon, & je viens vous donner ma foi, pour vous mettre à couvert de la prédiction dont Bahaman votre père eſt épouvanté. Ayez déſormais, comme lui, l'eſprit en repos ſur votre deſtinée, qui ne ſauroit être que pleine de gloire & de bonheur, puiſque vous ſerez l'épouſe de Mahomet. D'abord que la nouvelle de votre mariage ſera répandue dans le monde, tous les rois craindront le beau-père du grand prophète, & toutes les princeſſes envieront votre ſort.

CXII. JOUR.

SCHIRINE & ſa gouvernante ſe regardèrent à ce diſcours, comme pour ſe conſulter ſur ce qu'elles en devoient penſer; j'avois lieu de craindre, je l'avoue, qu'il ne trouvât peu de créance dans leurs eſprits : mais les femmes donnent volontiers dans le merveilleux. Mahpeïker & ſa maîtreſſe ajoutèrent foi à ma fable. Elles me crurent Mahomet, & j'abuſai de leur crédulité. Après avoir paſſé la meilleure partie de la nuit avec la princeſſe de Gazna, je ſortis de ſon appartement avant le jour, non ſans lui promettre de revenir le lendemain. Je regagnai au plus vîte ma machine, je me mis dedans, & m'élevai fort haut pour n'être point apperçu des ſoldats. J'allai deſcendre dans le bois; j'y laiſſai le coffre, & pris le chemin de la ville, où j'achetai des proviſions pour huit jours, des habits magnifiques, un beau turban de toile des Indes à raies d'or, avec une riche ceinture; je n'oubliai pas les eſſences & les meilleurs parfums. J'employai tout mon argent à ces emplettes, ſans m'embarraſſer de l'avenir; il me ſembloit que je ne

devois plus manquer de rien après une ſi agréable aventure.

Je demeurai toute la journée dans le bois, où je m'occupai à me parer & à me parfumer. Dès que la nuit fut venue, j'entrai dans le coffre, & me rendis ſur le toît du palais de Schirine. Je m'introduiſis dans ſon appartement comme la nuit précédente. Cette princeſſe me témoigna qu'elle m'attendoit avec beaucoup d'impatience : O grand prophète ! me dit-elle, je commençois à m'inquiéter, & je craignois que vous n'euſſiez déjà oublié votre épouſe. Ah ! ma chère princeſſe, lui répondis-je, pouviez-vous écouter cette crainte ? puiſque vous avez reçu ma foi, ne devez-vous pas être perſuadée que je vous aimerai toujours ? Mais apprenez-moi, reprit-elle, pourquoi vous avez l'air ſi jeune ? Je m'imaginois que le prophète Mahomet étoit un vénérable vieillard. Vous ne vous trompiez pas, lui repartis-je, c'eſt l'idée qu'on doit avoir de moi, & ſi je paroiſſois devant vous tel que j'apparois quelquefois aux fidelles, à qui je veux bien faire cet honneur, vous me verriez une longue barbe blanche, avec une tête des plus chauves ; mais il m'a ſemblé que vous aimeriez mieux une figure moins ſurannée : c'eſt

pourquoi

pourquoi j'ai emprunté la forme d'un jeune homme. La gouvernante se mêlant alors à notre entretien, me dit que j'avois fort bien fait, & que quand on vouloit faire le personnage d'un mari, on ne pouvoit être trop agréable.

Je sortis encore du château sur la fin de la nuit, de peur qu'on ne découvrît que j'étois un faux prophète; j'y retournai le lendemain, & je me conduisis toujours si adroitement, que Schirine & Mahpeïker ne soupçonnèrent pas seulement qu'il pût y avoir là-dedans de la tromperie. Il est vrai que la princesse prit insensiblement tant de goût pour moi, que cela ne contribua pas peu à lui faire croire tout ce que je lui disois; car quand on est prévenue en faveur de quelqu'un, on ne soupçonne point sa sincérité.

Au bout de quelques jours, le roi de Gazna, suivi de ses officiers, se rendit au palais de la princesse sa fille; & trouvant les portes bien fermées, & son cachet sur chaque serrure, il dit à ses visirs qui l'accompagnoient : tout va le mieux du monde. Pendant que les portes de ce palais seront dans cet état, je crains peu le malheur dont ma fille est menacée. Il monta seul à l'appartement de Schirine, qui ne put s'empê-

cher de se troubler à sa vue. Il s'en apperçut, & voulut en savoir la cause. Sa curiosité augmenta le trouble de la princesse, qui se voyant enfin obligée de la satisfaire, lui conta tout ce qui s'étoit passé.

Votre majesté, sire, peut s'imaginer quelle fut la surprise du roi Bahaman, lorsqu'il apprit qu'il étoit, sans le savoir, beau-père de Mahomet. Ah quelle absurdité, s'écria-t-il! Ah ma fille, que vous êtes crédule! O ciel! je vois bien présentement qu'il est inutile de vouloir éviter les malheurs que tu nous réserves; l'horoscope de Schirine est rempli, un traître l'a séduite! En disant cela, il sortit avec beaucoup d'agitation de l'appartement de la princesse, & visita le palais du haut jusqu'en bas. Mais il eut beau chercher partout, il ne découvrit aucunes traces du suborneur; son étonnement en redoubla. Par où, disoit-il, l'audacieux a-t-il pu entrer dans ce château? C'est ce que je ne puis concevoir.

Alors il appela ses visirs & ses confidens: ils accoururent à sa voix, & le voyant fort ému, ils en furent effrayés. Qu'y a-t-il, sire? lui dit son premier ministre, vous paroissez inquiet, agité? Quel malheur nous annonce le trouble qui paroît dans vos yeux? Le roi leur conta tout ce qu'il avoit appris,

& leur demanda ce qu'ils penſoient de cette aventure. Le grand viſir parla le premier ; il dit que ce prétendu mariage pouvoit être vrai, bien qu'il eût tout l'air d'une fable ; qu'il y avoit dans le monde de puiſſantes maiſons qui ne faiſoient nulle difficulté d'attribuer leur origine à de pareils événemens, & que pour lui, il regardoit comme une choſe très-poſſible, le commerce que la princeſſe diſoit avoir avec Mahomet.

Les autres viſirs, par complaiſance peut-être pour celui qui venoit de parler, furent tous de ſon ſentiment ; mais un courtiſan s'élevant contre cette opinion, la combattit dans ces termes : Je ſuis ſurpris de voir des gens ſenſés donner créance à un rapport ſi peu digne de foi. Des perſonnes ſages peuvent-elles penſer que notre grand prophète ſoit capable de venir chercher des femmes ſur la terre, lui qui dans le ſéjour céleſte eſt environné des plus belles houris (1). Cela choque le ſens commun, & ſi le roi

(1) Les Houris, comme on l'a dit dans les volumes précédens, ſont les filles du paradis de Mahomet. Par un miracle de l'Alcoran elles n'ont jamais que quinze ans, & ſont toujours neuves quoiqu'elles faſſent le bonheur des bienheureux Muſulmans

veut m'en croire, au lieu de se prêter à un conte ridicule, il approfondira cette affaire ; je suis persuadé qu'il découvrira bientôt le fourbe, qui, sous un nom sacré, a eu l'audace de séduire la princesse.

Quoique Bahaman fût naturellement assez crédule, qu'il tînt son premier ministre pour un homme de grand jugement, & qu'il vît même que tous ses visirs croyoient Schirine effectivement mariée avec Mahomet, il ne laissa pas d'être pour la négative. Il résolut de s'éclaircir de la vérité ; mais voulant faire les choses prudemment, & tâcher de parler lui-même sans témoins au prétendu prophète, il renvoya ses visirs & ses courtisans à Gazna. Retirez-vous, leur dit-il, je veux demeurer seul cette nuit dans ce château avec ma fille. Allez, & revenez demain me joindre ici. Ils obéirent tous à l'ordre du roi. Ils regagnèrent la ville, & Bahaman se mit à faire de nouvelles questions à la princesse en attendant la nuit ; il lui demanda si j'avois mangé avec elle. Non, Seigneur, lui dit sa fille ; je lui ai vainement présenté des viandes & des liqueurs, il n'en a pas voulu, & je ne lui ai vu prendre aucune nourriture depuis qu'il vient ici. Racontez-moi encore cette aventure, répliqua-t-il,

& ne m'en célez aucune particularité. Schirine lui en fit un nouveau détail, & le roi, attentif à ſon récit, en peſoit toutes les circonſtances.

CXIII. JOUR.

CEPENDANT la nuit arriva. Bahaman s'aſſit ſur un ſopha, & fit allumer des bougies, qu'on mit devant lui ſur une table de marbre. Il tira ſon ſabre pour s'en ſervir s'il étoit néceſſaire, & laver dans mon ſang l'affront fait à ſon honneur. Il m'attendoit à tous momens; & dans l'attente où il étoit de me voir paroître tout-à-coup, je ne crois pas qu'il fût ſans agitation.

Cette nuit-là par haſard, l'air étoit fort enflammé. Un long éclair frappa les yeux du roi, & le fit treſſaillir; il s'approcha de la fenêtre par où Schirine lui avoit dit que je devois entrer, & appercevant l'air tout en feu, ſon imagination ſe troubla, quoiqu'il ne vît rien qui ne fût fort naturel. Il ne regarda point ces météores comme des effets de quelques exhalaiſons qui s'enflammoient dans l'air, il aima mieux croire que ces feux ardens annonçoient à la terre la

descente de Mahomet, & que le ciel n'étoit si lumineux que parce qu'il ouvroit ses portes pour laisser sortir le prophète.

Dans la disposition où étoit l'esprit du roi, je pouvois me présenter impunément devant ce prince. Aussi, loin de se montrer furieux lorsque je parus à la fenêtre, il fut saisi de respect & de crainte; il laissa tomber son sabre, & se prosternant à mes pieds, il les baisa & me dit : O grand prophète! qui suis-je, & qu'ai-je fait pour mériter l'honneur d'être votre beau-père? Je jugeai par ces paroles de ce qui s'étoit passé entre le roi & la princesse, & je connus que le bon Bahaman n'étoit pas plus difficile à tromper que sa fille. Je fus ravi d'apprendre que je n'avois pas affaire à un de ces esprits forts qui auroient fait subir au prophète un examen embarrassant; & profitant de sa foiblesse : O roi! lui dis-je, en le relevant, vous êtes de tous les princes musulmans le plus attaché à ma secte, & par conséquent celui qui me doit être le plus agréable. Il étoit écrit sur la table fatale que votre fille seroit séduite par un homme, ce que vos astrologues ont fort bien découvert par les lumières de l'astrologie; mais j'ai prié le très-haut de vous épargner ce déplaisir.

mortel, & d'ôter ce malheur de la prédestination des humains. Ce qu'il a bien voulu faire pour l'amour de moi, à condition que Schirine deviendroit une de mes femmes. A quoi j'ai consenti, pour vous récompenser des bonnes actions que vous faites tous les jours.

Le roi Bahaman n'étoit point en état de se détromper. Ce foible prince crut tout ce que je lui dis; charmé de faire alliance avec le grand prophète, il se jeta une seconde fois à mes pieds pour me témoigner le ressentiment qu'il avoit de mes bontés. Je le relevai encore, je l'embrassai, & l'assurai de ma protection. Il ne pouvoit trouver de termes assez forts à son gré pour m'en remercier. Après cela, croyant qu'il étoit de la bienséance de me laisser avec sa fille, il se retira dans une autre chambre.

Je demeurai avec Schirine pendant quelques heures; mais quelque plaisir que je prisse à son entretien, j'étois attentif au temps qui s'écouloit: je craignois que le jour ne me surprît, & qu'on n'apperçût mon coffre sur le toit; c'est pourquoi je sortis sur la fin de la nuit, & regagnai le bois.

Le lendemain matin les visirs & les courtisans se rendirent au palais de la princesse.

Ils demandèrent au roi s'il étoit éclairci de ce qu'il vouloit savoir : oui, leur dit-il, je sais à quoi m'en tenir : j'ai vu le grand prophète lui-même, & je lui ai parlé. Il est l'époux de ma fille, rien n'est plus véritable. A ce discours, les visirs & les courtisans se tournèrent vers celui qui s'étoit révolté contre la possibilité de ce mariage, & lui reprochèrent son incrédulité : mais ils le trouvèrent ferme dans son opinion ; il la soutint avec opiniâtreté, quelque chose que le roi pût dire pour lui persuader que Mahomet avoit épousé Schirine. Peu s'en fallut que Bahaman ne se mît en colère contre cet incrédule, qui devint la fable du conseil.

Un nouvel incident qui survint le même jour, acheva d'affermir les visirs dans leur opinion. Comme ils s'en retournoient à la ville avec leur maître, un orage les surprit dans la plaine. Leurs yeux furent frappés de mille éclairs ; & le tonnerre se fit entendre d'une manière si terrible, qu'il sembloit que ce jour-là dût être le dernier du monde. Il arriva par hasard que le cheval du courtisan incrédule prit l'épouvante ; il se cabra, & jeta par terre son maître qui se cassa une jambe ; cet accident fut regardé comme un effet de la colère céleste. O misérable !

s'écria le roi en voyant tomber le courtiſan, voilà le fruit de ton opiniâtreté. Tu n'as pas voulu me croire, & le prophète t'en punit.

On porta le bleſſé chez lui, & Bahaman ne fut pas plutôt rendu dans ſon palais, qu'il fit publier à Gazna qu'il vouloit que tous les habitans célébraſſent par des feſtins le mariage de Schirine avec Mahomet. J'allai ce jour-là me promener dans la ville, j'appris cette nouvelle auſſi-bien que l'aventure du courtiſan tombé de cheval. Il n'eſt pas concevable juſqu'à quel point ce peuple étoit crédule & ſuperſtitieux. On fit des réjouiſſances publiques, & l'on entendoit par-tout crier : Vive Bahaman, le beau-père du prophète.

D'abord que la nuit fut venue, je regagnai le bois, & je fus bientôt chez la princeſſe. Belle Schirine, lui dis-je en entrant dans ſon appartement, vous ne ſavez pas ce qui s'eſt paſſé aujourd'hui dans la plaine. Un courtiſan qui doutoit que vous euſſiez Mahomet pour époux, a expié ce doute; j'ai ſuſcité un orage qui a effrayé ſon cheval; le courtiſan eſt tombé, & s'eſt caſſé une jambe; je n'ai pas jugé à propos de pouſſer la vengeance plus loin; mais je jure par mon tombeau qui eſt à Médine, que ſi

quelqu'un s'avife de douter encore de votre bonheur, il lui en coûtera la vie. Après avoir paffé quelques heures avec la princeffe, je me retirai.

Le jour fuivant, le roi affembla fes vifirs & fes courtifans : allons tous enfemble, leur dit-il, demander pardon à Mahomet pour le malheureux qui a refufé de me croire, & qui a reçu le châtiment de fon incrédulité. En même-temps ils montèrent à cheval, & fe rendirent au palais de la princeffe. Le roi lui-même ouvrit les portes qu'il avoit fermées & fcellées de fon fceau le jour précédent. Il monta, fuivi de fes vifirs, à l'appartement de fa fille. Schirine, lui dit-il, nous venons vous prier d'intercéder auprès du prophète pour un homme qui s'eft attiré fa colère. Je fais bien ce que c'eft, feigneur, lui répondit la princeffe, Mahomet m'en a parlé. Alors elle leur répéta ce que je lui avois dit la nuit, & leur apprit que j'avois juré d'exterminer tous ceux qui douteroient de fon mariage avec le prophète.

CXIV. JOUR.

LORSQUE le bon roi Bahaman entendit ce discours, il se tourna vers ses visirs & ses courtisans, & leur dit : quand nous n'aurions point ajouté foi jusqu'ici à tout ce que nous avons vu, pourrions-nous présentement n'être pas persuadés que Mahomet est mon gendre ? Vous voyez qu'il a dit lui-même à ma fille qu'il a suscité cet orage pour se venger d'un incrédule. Tous les ministres & les autres demeurèrent convaincus qu'elle étoit femme du prophète. Ils se prosternèrent devant elle, & la supplièrent très-humblement de me fléchir en faveur du courtisan blessé, ce qu'elle leur promit.

Pendant ce temps-là je mangeai tout ce que j'avois de provisions, & comme il ne me restoit plus d'argent, le prophète Mahomet commençoit à ne savoir plus où donner de la tête ; je m'avisai d'un expédient. Ma princesse, dis-je une nuit à Schirine, nous avons oublié d'observer une formalité dans notre mariage. Vous ne m'avez point donné de dot, & cette omission me fait de la peine. Hé bien, cher époux, me répondit-

elle, j'en parlerai demain à mon père, qui m'enverra ſans doute ici toutes ſes richeſſes Non, non, repris-je, il n'eſt pas beſoin de lui en parler, je me ſoucie peu de tréſors, les richeſſes me ſont inutiles. Il ſuffira que vous me donniez quelques-uns de vos bijoux, c'eſt la ſeule dot que je vous demande. Schirine me voulut charger de toutes ſes pierreries pour rendre la dot plus honnête; mais je me contentai de prendre deux gros diamans, que je vendis le jour ſuivant à un Jouaillier de Gazna. Je me mis par ce moyen en état de continuer à faire le perſonnage de Mahomet.

Il y avoit déjà près d'un mois qu'en paſſant pour le prophète je menois une vie fort agréable, lorſqu'il arriva dans la ville de Gazna un ambaſſadeur qui venoit de la part d'un roi voiſin, demander Schirine en mariage. Il eut bientôt audience, & dès qu'il eut expoſé le ſujet de ſon ambaſſade, Bahaman lui dit: je ſuis fâché de ne pouvoir accorder ma fille au roi votre maître, je l'ai donnée en mariage au prophète Mahomet. L'ambaſſadeur jugea par cette réponſe que le roi de Gazna étoit devenu fou. Il prit congé de ce prince, & retourna vers ſon maître, qui crut d'abord, comme lui, qu'il

avoit perdu l'esprit ; ensuite, imputant à mépris ce refus, il en fut piqué ; il leva des troupes, forma une grosse armée, & entra dans le royaume de Gazna.

Ce roi, nommé Cacem, étoit plus fort que Bahaman, qui d'ailleurs se prépara si lentement à recevoir son ennemi, qu'il ne put l'empêcher de faire de grands progrès. Cacem battit quelques troupes qui voulurent s'opposer à son passage, s'avança en diligence vers la ville de Gazna, & trouva l'armée de Bahaman retranchée dans la plaine devant le château de la princesse Schirine. Le dessein de cet amant irrité étoit de l'attaquer dans ses retranchemens ; mais comme ses troupes avoient besoin de repos, & qu'il n'arriva que sur le soir dans la plaine, il remit l'attaque au lendemain matin.

Cependant le roi de Gazna, instruit du nombre & de la valeur des soldats de Cacem, commença de trembler ; il assembla son conseil, où le courtisan qui s'étoit blessé en tombant de cheval, parla dans ces termes : Je suis étonné que le roi paroisse avoir quelque inquiétude en cette occasion. Quelles alarmes, je ne dis pas Cacem, mais tous les princes du monde ensemble, peuvent-ils causer au beau-père de Mahomet ? Votre

majeſté, ſire, n'a qu'à s'adreſſer à ſon gendre. Implorez le ſecours du grand prophète, il confondra bientôt vos ennemis; il le doit, puiſqu'il eſt cauſe que Cacem eſt venu troubler le repos de vos ſujets.

Quoique ce diſcours ne fût tenu que par dériſion, il ne laiſſa pas d'inſpirer de la confiance à Bahaman. Vous avez raiſon, dit-il au courtiſan, c'eſt au prophète que je dois m'adreſſer; je vais le prier de repouſſer mon ſuperbe ennemi, & j'oſe eſpérer qu'il ne rejettera pas ma prière. A ces mots, il alla trouver Schirine: ma fille, lui dit-il, demain dès que le jour paroîtra, Cacem doit nous attaquer, je crains qu'il ne force nos retranchemens; je viens ici prier Mahomet de nous ſecourir. Employez tout le crédit que vous avez ſur lui pour l'engager à prendre notre défenſe. Uniſſons-nous enſemble pour nous le rendre favorable. Seigneur, répondit la princeſſe, il ne ſera pas fort difficile d'intéreſſer le prophète dans notre parti; il diſſipera bientôt les troupes ennemies, & tous les rois du monde apprendront, aux dépens de Cacem, à vous reſpecter. Cependant, reprit le roi, la nuit s'avance, & le prophète ne paroît point. Nous auroit-il abandonnés! Non, mon père,

non, repartit Schirine, ne croyez pas qu'il puisse nous manquer au besoin. Il voit du ciel où il est l'armée qui nous assiège, & peut-être est-il prêt à y mettre le désordre & l'effroi.

C'étoit en effet ce que Mahomet avoit envie de faire. J'avois, pendant la journée, observé de loin les troupes de Cacem, j'en avois remarqué la disposition, & j'avois pris garde surtout au quartier du roi. Je ramassai de gros & de petits cailloux, j'en remplis mon coffre, & au milieu de la nuit, je m'élevai en l'air. Je m'avançai vers les tentes de Cacem, je démêlai sans peine celle où reposoit ce roi. C'étoit un pavillon fort haut, bien doré, fait en forme de dôme, & que soutenoient douze colonnes de bois peint, enfoncées dans la terre. Les intervalles des colonnes étoient fermées de branches de diverses sortes d'arbres entrelacés. Vers le chapiteau, il y avoit deux fenêtres, l'une à l'orient, & l'autre au midi.

Tous les soldats qui étoient autour de la tente dormoient, ce qui me donna lieu de descendre jusqu'à une des fenêtres sans être apperçu. Je vis le roi couché sur un sopha, la tête appuyée sur un carreau de satin. Je sortis à moitié de mon coffre, & jetant un

gros caillou à Cacem, je le frappai au front, & le bleſſai dangereuſement. Il fit un cri qui réveilla bientôt ſes gardes & ſes officiers. On accourt à ce prince, on le trouve couvert de ſang, & preſque ſans connoiſſance. On crie, l'allarme ſe met au quartier, chacun demande ce que c'eſt. Le bruit court qu'on a bleſſé le roi, on ne ſait de quelle main ce coup eſt parti. Pendant qu'on en cherche l'auteur, je m'élève juſqu'aux nues, & laiſſe tomber une grêle de pierres ſur la tente royale & aux environs. Quelques ſoldats en ſont bleſſés, & s'écrient qu'il pleut des pierres. Cette nouvelle ſe répand, & pour la confirmer, je jette partout des cailloux. Alors la terreur s'empara de l'armée; l'officier, comme le ſoldat, crut que le prophète étoit irrité contre Cacem, & qu'il ne déclaroit que trop ſa colère par ce prodige. Enfin, les ennemis de Bahaman prirent l'épouvante & la fuite; ils ſe ſauvèrent même avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent leurs équipages & leurs tentes, en criant: nous ſommes perdus, Mahomet va nous exterminer tous.

❀

CXV. JOUR.

Le roi de Gazna fut aſſez ſurpris à la pointe du jour, lorſqu'au lieu de ſe voir attaqué, il s'apperçut que l'ennemi ſe retiroit. Auſſitôt il le pourſuivit avec ſes meilleurs ſoldats. Il fit un grand carnage des fuyards, & atteignit Cacem, que ſa bleſſure empêchoit d'aller fort vîte. Pourquoi, lui dit-il, es-tu venu dans mes états contre tout droit & raiſon ? Quel ſujet t'ai-je donné de me faire la guerre ? Bahaman, lui répondit le roi vaincu, je m'imaginois que tu m'avois refuſé ta fille par mépris, & j'ai voulu me venger. Je ne pouvois croire que le prophète Mahomet fût ton gendre ; mais je n'en doute point préſentement, puiſque c'eſt lui qui m'a bleſſé, & qui a diſſipé mon armée.

Bahaman ceſſa de pourſuivre les ennemis, & revint à Gazna avec Cacem, qui mourut de ſa bleſſure le jour même. On partagea le butin, qui fut ſi conſidérable, que les ſoldats s'en retournèrent chez eux chargés de richeſſes. On fit des prières dans toutes les moſquées pour remercier le ciel d'avoir confondu les ennemis de l'état ; & lorſque

la nuit fut arrivée, le roi ſe rendit enſuite au palais de la princeſſe : ma fille, lui dit-il, je viens rendre au prophète les grâces que je lui dois. Vous avez appris par le courier que je vous ai envoyé, tout ce que Mahomet a fait pour nous : j'en ſuis ſi pénétré, que je meurs d'impatience d'embraſſer ſes genoux.

Il eut bientôt la ſatisfaction qu'il ſouhaitoit ; j'entrai par la fenêtre ordinaire dans l'appartement de Schirine, où je m'attendois bien qu'il ſeroit. Il ſe jeta d'abord à mes pieds, & baiſa la terre, en diſant : ô grand prophète ! il n'y a point de termes qui puiſſent vous exprimer tout ce que je reſſens. Liſez vous même dans mon cœur toute ma reconnoiſſance. Je relevai Bahaman, & le baiſai au front. Prince, lui dis-je, avez-vous pu penſer que je vous refuſerois mon ſecours dans l'embarras où vous étiez pour l'amour de moi ? j'ai puni l'orgueilleux Cacem, qui avoit deſſein de ſe rendre maître de vos états, & d'enlever Schirine pour la mettre parmi les eſclaves de ſon ſérail. Ne craignez plus déſormais qu'aucun potentat du monde oſe vous faire la guerre. Si quelqu'un avoit la hardieſſe de venir vous attaquer, je ferois tomber ſur ſes troupes

une pluie de feu qui les réduiroit en cendres.

Après avoir de nouveau assuré le roi de Gazna que je prenois son royaume sous ma protection, je lui contai comment l'armée ennemie avoit été épouvantée en voyant pleuvoir des pierres dans son camp. Bahaman, de son côté, me répéta ce que Cacem lui avoit dit, & ensuite il se retira, pour nous laisser en liberté Schirine & moi. Cette princesse, qui n'étoit pas moins sensible que le roi son père à l'important service que j'avois rendu à l'état, m'en témoigna aussi beaucoup de reconnoissance, & me fit mille caresses. Je pensai pour le coup m'oublier; le jour alloit paroître lorsque je regagnai mon coffre; mais je passois si bien alors pour Mahomet dans l'esprit de tout le monde, que les soldats m'auroient vu en l'air, qu'ils n'auroient pas été désabusés: peu s'en falloit que je ne crusse moi-même être le prophète, après avoir mis une armée en déroute.

Deux jours après qu'on eut enterré Cacem, à qui, quoique ennemi, l'on ne laissa pas de faire de superbes funérailles, le roi de Gazna ordonna qu'on fit des réjouissances dans la ville, tant pour la défaite des troupes ennemies, que pour célébrer

ſolemnellement le mariage de la princeſſe Schirine avec Mahomet. Je m'imaginai que je devois ſignaler, par quelque prodige, une fête qui ſe faiſoit à mon honneur. Pour cet effet, j'achetai dans Gazna de la poix blanche, avec de la graine de coton & un petit fuſil à faire du feu; je paſſai la journée dans le bois à préparer un feu d'artifice, je trempai la graine de coton dans la poix, & la nuit, pendant que le peuple ſe réjouiſſoit dans les rues, je me tranſportai au-deſſus de la ville; je m'élevai le plus haut qu'il me fut poſſible, afin qu'à la lueur de mon feu d'artifice, on ne pût pas bien diſtinguer ma machine; alors j'allumai du feu, & j'enflammai la poix qui fit avec la graine un fort bel artifice: enſuite je me ſauvai dans mon bois. Le jour ayant paru peu de temps après, j'allai dans la ville pour avoir le plaiſir d'entendre ce qu'on y diroit de moi. Je ne fus pas trompé dans mon attente: le peuple tint mille diſcours extravagans ſur le tour que je lui avois joué; les uns diſoient que c'étoit Mahomet, qui, pour témoigner que leur fête lui étoit agréable, avoit fait paroître des feux céleſtes; & les autres aſſuroient avoir vu au milieu de ces nouveaux météores, le prophète avec une barbe

blanche & un air vénérable que leur imagination lui prêtoit.

Tous ces diſcours me divertiſſoient infiniment. Mais hélas ! tandis que je prenois ce plaiſir, mon coffre, mon cher coffre, l'inſtrument de mes prodiges, brûloit dans le bois : apparemment une étincelle dont je ne m'étois point apperçu, prit à la machine pendant mon abſence, & la conſuma. Je la trouvai réduite en cendres à mon retour. Un père qui, en rentrant dans ſa maiſon, apperçoit ſon fils unique percé de mille coups mortels & noyé dans ſon ſang, ne ſauroit être ſaiſi d'une plus vive douleur que celle dont je me ſentis agité. Le bois retentit de mes cris & de mes regrets ; je m'arrachai les cheveux & déchirai mes habits. Je ne ſais comment j'épargnai ma vie dans mon déſeſpoir.

Cependant le mal étoit ſans remède ; il falloit que je priſſe une réſolution, & il ne m'en reſtoit qu'une à prendre ; c'étoit d'aller chercher fortune ailleurs. Ainſi, le prophète Mahomet laiſſant Bahaman & Schirine fort en peine de lui, s'éloigna de la ville de Gazna. Je rencontrai trois jours après une groſſe caravane de marchands du Caire qui s'en retournoient dans leur patrie;

je me mêlai parmi eux, & me rendis au grand Caire, où je me fis tisserand pour subsister. J'y ai demeuré quelques années; ensuite je suis venu à Damas, où j'exerce le même métier. Je parois fort content de ma condition, mais ce sont de fausses apparences. Je ne puis oublier le bonheur dont j'ai joui autrefois. Schirine vient s'offrir sans cesse à mon esprit; je voudrois pour mon repos la bannir de ma mémoire, j'y fais même tous mes efforts, & cet emploi, qui n'est pas moins inutile que pénible, me rend très-malheureux.

Voilà, sire, ajouta Malek, ce que votre majesté m'a ordonné de lui dire. Je sais bien que vous n'approuverez point la tromperie que j'ai faite au roi de Gazna & à la princesse Schirine; je me suis même apperçu plus d'une fois que mon récit vous a révolté, & que votre vertu a frémi de ma sacrilège audace. Mais songez, de grâce, que vous avez exigé de moi que je fusse sincère, & daignez pardonner l'aveu de mes aventures à la nécessité de vous obéir.

Suite de l'Histoire du Roi Bedreddin & de son Visir.

LE roi de Damas renvoya le tisserand

après avoir entendu ſon hiſtoire. Enſuite il dit au viſir & au favori : les aventures que cet homme vient de nous raconter ne ſont pas moins ſurprenantes que les vôtres. Mais quoiqu'il ne ſe trouve pas plus heureux que vous, ne vous imaginez point que je me rende encore, & que je puiſſe conclure de-là que perſonne au monde ne jouit d'une félicité parfaite. Je veux interroger mes généraux, mes courtiſans & tous les officiers de ma maiſon. Allez, viſir, ajouta-t-il, faites-les-moi venir ici l'un après l'autre.

Atalmuc obéit; il amena d'abord les généraux. Le roi commanda de dire hardiment ſi quelque chagrin ſecret empoiſonnoit la douceur de leur vie, en les aſſurant que cet aveu ne tireroit point à conſéquence. Auſſitôt ils dirent tous qu'ils avoient leurs déplaiſirs; qu'ils n'avoient point l'eſprit tranquille. L'un confeſſoit qu'il avoit trop d'ambition, l'autre trop d'avarice; un autre avouoit qu'il étoit jaloux de la gloire que ſes égaux avoient acquiſe, & ſe plaignoit de ce que le peuple ne rendoit pas juſtice à ſon habileté dans l'art de la guerre. Enfin, les généraux ayant découvert le fond de leur ame, & Bedreddin voyant qu'aucun n'étoit heureux, dit à ſon viſir, que le jour

ſuivant il vouloit entendre parler tous ſes courtiſans.

En effet, ils furent interrogés tour-à-tour. On n'en trouva pas un ſeul qui fût content: je vois, diſoit celui-ci, diminuer mon crédit tous les jours; on traverſe mes deſſeins, diſoit celui-là, & je ne puis parvenir à ce que je ſouhaite. Il faut, diſoit un autre, que je ménage mes ennemis, & que je m'étudie à leur plaire. Un autre diſoit qu'il avoit dépenſé tout ſon bien, & même épuiſé toutes ſes reſſources.

Le roi de Damas ne trouvant point parmi ſes courtiſans, non plus qu'entre ſes généraux, l'homme qu'il cherchoit, crut qu'il pourroit être parmi les officiers de ſa maiſon. Il eut la patience de leur parler à tous en particulier, & ils lui firent la même réponſe que les courtiſans & les généraux; c'eſt-à-dire, qu'ils n'étoient point exempts de chagrin. L'un ſe plaignoit de ſa femme, l'autre de ſes enfans; ceux qui n'étoient pas riches, diſoient que leur misère faiſoit leur infortune, & ceux qui poſſédoient des richeſſes, manquoient de ſanté ou avoient quelqu'autre ſujet d'affliction. Bedreddin, malgré tout cela, ne pouvoit perdre l'eſpérance de rencontrer quelqu'homme content.

Pourvu

Pourvu que j'en trouve un, difoit-il au vifir, je n'en demande pas davantage; car vous foutenez qu'il n'y en a point. Oui, fire, répondit Atalmulc, je le foutiens, & votre majefté fait une recherche inutile. Je n'en fuis pas encore perfuadé, reprit le roi, & il me vient dans l'efprit un moyen de favoir bientôt ce que je dois penfer là-deffus. En même-temps il ordonna de faire publier dans la ville que tous ceux qui étoient fatisfaits de leur deftin, & dont le repos n'étoit troublé par aucun déplaifir, euffent à paroître dans trois jours devant fon trône. Ce temps expiré, perfonne ne parut à la cour; il fembloit que tous les habitans fuffent de concert avec le vifir Atalmuc.

CXVI. JOUR.

LORSQUE le roi de Damas vit qu'aucun homme ne fe préfentoit, il en fut fort étonné; cela n'eft pas concevable, s'écria-t-il! eft-il poffible que dans Damas, dans une ville fi grande & fi peuplée, il ne fe trouve pas un homme heureux? Sire, lui dit Atalmulc, fi vous interrogiez tous les peuples de la terre, ils vous diroient qu'ils

ſont malheureux. Voilà, repartit le roi, ce que je ne puis m'imaginer : quelque ſurpriſe que me cauſe l'épreuve que j'ai faite, je voudrois que mon royaume fût en paix ; j'irois volontiers parcourir le monde, pour voir qui de nous deux eſt dans l'erreur.

Il arriva dans ce temps-là, par haſard, que les ennemis de Bedreddin lui envoyèrent des ambaſſadeurs pour lui propoſer la paix à des conditions aſſez avantageuſes. Le roi aſſembla ſon conſeil là-deſſus, & l'on jugea plus à propos d'accepter les propoſitions que de les rejeter. Ainſi la paix fut conclue entre le roi de Damas & ſes ennemis, & bientôt on la publia. Peu de temps après ce monarque dit à ſon viſir : à préſent que je ne ſuis plus en guerre, il faut que je voyage ; j'y ſuis réſolu, & je ne reviendrai point à Damas que je n'aie rencontré un homme content. Sire, lui répondit Atalmuc, pourquoi votre majeſté veut-elle s'expoſer aux périls & à la fatigue des voyages ? ne doit-elle pas être pleinement convaincue qu'elle ne ſauroit trouver ce qu'elle cherche. Jugez de tous les cœurs par le vôtre, vous n'avez plus d'ennemis à craindre, vos fidelles ſujets vous aiment, votre cour eſt ſans ceſſe occupée du ſoin de vous plaire. Si vous

n'êtes pas heureux, quel homme au monde le peut être ? Il eſt vrai, reprit Bedreddin, que malgré la paix que je viens de faire avec mes ennemis, je ſens que je ne jouis point d'un parfait bonheur. Je vous avouerai même que l'envie de ſavoir ſi effectivement il n'eſt point d'hommes fortunés ſur la terre, me cauſe une inquiétude qui peut ſeule troubler le repos de ma vie. Ah ! ſeigneur, dit le viſir, pourquoi voulez-vous ſatisfaire ce déſir qui vous preſſe ? ſoyez ſûr que vous ne rencontrerez perſonne qui ſoit parfaitement ſatisfait de ſa deſtinée.

Le viſir Atalmulc auroit fort ſouhaité que ſon maître eût quitté cette réſolution, mais le roi ne changea point de ſentiment ; & après avoir laiſſé la conduite de l'état à ſes autres viſirs, il partit avec Atalmulc, Séyf el Mulouk & quelques eſclaves. Ils prirent le chemin de Bagdad, où étant arrivés heureuſement, ils allèrent loger dans un caravanſérail, où ils dirent qu'ils étoient trois marchands jouailiers du grand Caire, qui voyageoient de cour en cour. Ils s'étoient chargés de toutes ſortes de pierreries, pour mieux paroître ce qu'ils vouloient qu'on les crût. Bedreddin, ſans être connu, eut le plaiſir de voir le commandeur des croyans

& tout ce qu'il y avoit à Bagdad de plus digne de sa curiosité. Un jour il apperçut dans la rue un calender qui parloit d'un ton de voix fort élevé à une des personnes qui l'environnoient. Il s'en approcha, & entendit qu'il leur disoit : ô mes chers frères, que vous êtes insensés, de vous donner tant de peine pour amasser des richesses. Quand l'ange de la mort viendra vous enlever, vous aurez beau les lui offrir pour qu'il vous laisse vivre, l'impitoyable ne vous écoutera point. D'ailleurs, avouez que la possession de vos biens vous cause de l'inquiétude. Vous craignez sans cesse qu'ils ne deviennent la proie des voleurs. Le soin que vous prenez de les conserver vous empêche de mener une vie heureuse. Regardez-moi avec envie. Dépouillé de biens, privé de toutes vos commodités, je goûte au milieu de ma misère un parfait bonheur.

A ce discours, le roi de Damas tira son visir à part, & lui dit : vous avez entendu, comme moi, les paroles de ce calender. Me voilà dispensé de faire de longs voyages ; j'ai trouvé ce que je cherchois ; cet homme est heureux. Sire, lui répondit Atalmulc, il faut tâcher d'entretenir ce calender en particulier, & l'engager, si nous pouvons, à

nous découvrir ſon cœur : peut-être ne penſe-t-il pas ce qu'il dit. Je le veux bien, reprit Bedreddin ; mais du moins, le croirez-vous, ſi dans l'entretien ſecret que nous aurons avec lui, il nous aſſure qu'il eſt content ? Oui, ſeigneur, repartit Atalmulc, je le croirai, & j'avouerai alors que j'aurai été dans l'erreur.

Ils réſolurent donc de ne pas perdre de vue le calender, qui ceſſa de parler, lorſqu'il eut reçu quelques pièces d'argent de ſes auditeurs, & ſe retira dans un fauxbourg où il demeuroit. Ils le ſuivirent, & après l'avoir abordé en chemin, ils lui demandèrent s'il vouloit ſe réjouir avec eux. Le calender, jugeant à leur air que c'étoient de riches étrangers, leur fit connoître qu'ils ne pouvoient rien lui propoſer de plus agréable. Il les mena dans une petite maiſon, où il logeoit avec deux autres calenders qui y étoient alors. Ceux-ci ne furent pas plutôt inſtruits du deſſein qu'avoient les étrangers, qu'ils en témoignèrent beaucoup de joie. Atalmulc tira de ſa bourſe quelques ſequins d'or, & les mettant entre les mains d'un des calenders : allez, lui dit-il, acheter tout ce qui nous eſt néceſſaire pour paſſer agréablement la journée.

CXVII. JOUR.

Le calender qui avoit reçu les ſequins ſortit pour aller dans la ville, & revint, deux heures après, chargé de viandes, de fruits, & d'un gros bouc plein d'un excellent vin. Auſſitôt ils s'aſſirent tout autour d'une table, & commencèrent à manger. Enſuite ils bûrent; & à meſure qu'ils s'échauffoient, la converſation devenoit plus enjouée. Les calenders ſur-tout ſe mirent de ſi belle humeur, que Bedreddin ne doutant point que ce ne fuſſent des hommes très-heureux, ſe tourna vers ſon viſir, & lui dit: Nous pouvons, je crois, nous en tenir à ce que nous voyons. Reconnoiſſez votre erreur. Non, non, répondit le viſir, il n'eſt pas temps encore. Les apparences ſont ſouvent fort trompeuſes.

Mais ſeigneur, dit alors un calender au roi de Damas & à ſon viſir, que voulez vous dire par ces paroles? O calenders, répondit Bedreddin en tirant une bourſe, & la préſentant à celui qu'il avoit entendu parler dans la rue, recevez ces ſequins d'or; je vous en fais préſent, à condition que vous

me découvrirez le fond de votre ame. Vous voyez trois jouailiers aſſociés. Un de mes confrères ſoutient qu'il n'y a point d'homme content dans le monde. Je crois le contraire, & je vous ai ouï dire tantôt que vous jouiſſiez d'une parfaite félicité. Apprenez-nous, de grâce, ce que nous en devons penſer. Il m'importe beaucoup d'en être éclairci, & vous me ferez un extrême plaiſir de me parler là-deſſus à cœur ouvert.

Le calender prit la bourſe, remercia Bedreddin, & lui dit : Seigneur, puiſque vous le ſouhaitez, je vais vous découvrir mes véritables ſentimens : je ne ſuis point heureux, non plus que mes compagnons ; ſi vous m'avez tantôt entendu vanter mon bonheur au peuple, ne vous imaginez point pour cela que je ſois ſatisfait de ma condition. Si j'ai parlé contre les richeſſes, je vous aſſure que je n'avois pas d'autre deſſein que d'exciter la charité de ceux qui m'écoutoient. Les calenders mènent une vie trop miſérable, pour pouvoir trouver dans leur état cette félicité à laquelle tous les hommes aſpirent inutilement ; je ſuis perſuadé, comme votre aſſocié, que perſonne n'eſt content. Rien ne peut contenter le cœur humain. A peine a-t-il obtenu l'accompliſſement d'un

défir qu'il avoit formé, qu'il fent naître un autre défir qui trouble fon repos.

Le vifir du roi de Damas fut bien aife d'entendre parler ainfi le calender, & il efpéroit que Bedreddin fe rendroit à fon fentiment, & s'en retourneroit bientôt dans fes états. Effectivement ce prince commençoit à fe laiffer perfuader qu'il pouvoit être lui-même dans l'erreur, lorfqu'après avoir pris congé des calenders, il dit à Séyf el Mulouk & au vifir : allons paffer le refte de la journée chez un marchand de fyquaa (1). Ils y allèrent, & ils y trouvèrent un affez grand nombre de perfonnes qui avoient coutume de s'y affembler tous les jours. Ils s'affirent tous trois à une table, où deux hommes, qui paroiffoient gens de confidération, s'entretenoient par hafard des chagrins inféparables de la vie humaine. Non, difoit l'un, nous ne devons point efpérer, pendant que nous ferons fur la terre, que Dieu nous permette de vivre heureux; s'il fouffroit que nos jours fuffent toujours tranquilles & pleins de charmes, nous ne ferions pas fi fenfibles aux plaifirs qu'il promet aux fidelles après

(1) On a dit que le fyquaa eft une boiffon compofée d'orge, d'eau & de raifins de paffe.

leur mort. Je ne ſuis pas tout-à-fait de votre ſentiment, diſoit l'autre; je ſais bien que la plupart des hommes ſont malheureux ; mais je doute qu'ils le ſoient tous. J'en connois un entr'autres qui mène une vie délicieuſe, & dont tous les momens s'écoulent dans la joie. Hé! qui eſt donc cet heureux mortel, s'écria le viſir Atalmulc, en ſe mêlant à la converſation? Dans quel endroit du monde peut-il être? Dans la ville d'Aſtracan, repartit celui qui venoit de parler, c'eſt le roi même d'Aſtracan; s'il manque quelque choſe au bonheur de ce prince, je conviens que perſonne ne peut jouir d'une félicité parfaite; mais je ſuis bien aſſuré qu'aucun chagrin ne corrompt la douceur de ſes jours charmans. En un mot, c'eſt un homme content. Auſſi eſt-il ſurnommé par excellence, le roi ſans chagrin.

Cet entretien fit ſon effet ſur l'eſprit de Bedreddin. Il faut, dit-il à ſon viſir, lorſqu'ils furent ſortis de chez le marchand de Fyquaa, que nous prenions la route d'Aſtracan; je veux voir le roi ſans chagrin. Je n'en ai pas moins envie que votre majeſté, dit Atalmulc, & je ſuis prêt à partir.

Les voilà donc réſolus à ſe mettre en chemin dès le lendemain; mais comme ils appri-

rent, en arrivant à leur caravanſérail, qu'une caravane de marchands Circaſſiens qui étoient à Bagdad, devoit, dans peu de jours, retourner dans ſon pays, ils différèrent leur départ pour ſe joindre à elle, & voyager plus sûrement. Ils partirent enfin avec ces marchands, & arrivèrent heureuſement en Circaſſie. Ils ſe rendirent à Aſtracan, où règnoit alors le roi Hormoz, ſurnommé le roi ſans chagrin. Ils allèrent deſcendre au premier caravanſérail, & paſsèrent encore pour des marchands joailliers. Ils apperçurent que le peuple étoit dans la joie, & qu'on faiſoit dans la ville de grandes réjouiſſances. Ils demandèrent à l'hôte ce qu'il y avoit de nouveau dans Aſtracan, & pourquoi tout le monde s'y réjouiſſoit? Il faut, leur répondit l'hôte, que vous ne ſoyez jamais venus dans cette ville depuis que le prince Hormoz règne, puiſque vous me faites cette queſtion. Ce n'eſt point pour une victoire remportée ſur nos ennemis, que ces réjouiſſances ſe font, ni pour célébrer quelqu'autre heureux événement. Tous les jours le peuple fait quelque fête nouvelle, & cela, pour ſe conformer ſeulement à l'humeur du roi, qui eſt le prince du monde du meilleur caractère, qui rit, qui ſe divertit ſans ceſſe,

& à qui l'on a donné, à cause de cela, le rare surnom de roi sans chagrin.

CXVIII. JOUR.

APRÈS que le roi de Damas eut entendu le discours de l'hôte, il dit à son visir: malgré le beau portrait que l'hôte vient de nous faire du roi d'Astracan, je suis sûr que vous n'êtes pas persuadé que ce prince soit bien surnommé. Non sans doute, répondit Atalmulc; je ne veux point être la dupe des apparences, après l'aventure du calender de Bagdad. Vous n'avez pas tort, repartit Bedreddin, de vous défier de la réputation que le roi Hormoz s'est acquise, & je doute, comme vous, qu'un homme chargé du poids d'un état soit sans chagrin. Nous saurons bientôt, poursuivit-il, à quoi nous en tenir; car j'ai résolu de m'introduire dans sa cour, de gagner s'il se peut son amitié, & de l'engager à me découvrir le fond de son ame.

J'approuve votre dessein, sire, dit le visir; mais que votre majesté me promette que si le roi d'Astracan vous confie ses secrets, & vous apprend qu'il a des ennuis, elle cessera de chercher des hommes heureux. Oui, dit

Bedreddin; & de plus, je vous promets que je reprendrai le chemin de Damas. Cela étant, reprit le miniſtre, hâtons-nous d'avoir accès auprès du roi Hormoz; voyons de près ce prince; examinons avec ſoin toutes ſes actions: que rien ne nous échappe.

Ils n'eurent pas plutôt formé le deſſein d'aller à la cour d'Aſtracan, qu'ils l'exécutèrent. Ils ſe rendirent au palais du roi. Ils traversèrent une vaſte cour qui étoit remplie de gens de guerre, & ils entrèrent dans la première ſalle, qu'ils trouvèrent pleine de chanteurs & de joueurs d'inſtrumens. De-là ils paſsèrent dans une autre ſalle où il y avoit pluſieurs eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, qui étoient revêtus d'habits galans, & qui formoient diverſes ſortes de danſes, toutes bien concertées, inventées avec beaucoup de goût, & exécutées à ravir.

Après que Bedreddin, ſon viſir & ſon favori eurent admiré quelque temps l'adreſſe & l'agilité des danſeurs, ils eurent envie de voir ce qui ſe paſſoit dans une troiſième ſalle, dont la porte leur paroiſſoit embarraſſée d'une foule de perſonnes attentives à regarder quelques ſpectacles. Ils s'avancèrent, ſe mêlèrent parmi les autres; & fendant peu-à peu la preſſe, comme s'ils euſſent été pouſ-

ſés malgré eux, ils pénétrèrent juſques dans la chambre. Ils apperçurent vingt à trente perſonnes aſſiſes autour d'une longue table couverte de toutes ſortes de mets : c'étoit un feſtin que le roi faiſoit aux plus grands ſeigneurs de ſa cour ; & l'on diſtinguoit aiſément ce monarque. Il étoit à la place d'honneur, & il avoit ſur la tête une couronne d'argent, enrichie de topazes & de rubis. Il pouvoit être dans ſa trentième année. Il étoit beau, bien fait, & il avoit toujours l'air riant. Il excitoit, par ſes paroles & par ſon exemple, ſes courtiſans à boire. Il leur faiſoit de bons contes, il rioit avec eux ; il étoit l'ame du feſtin.

Ce prince, après le repas, ſe leva de table, entra dans la chambre où l'on danſoit, ſuivi de tous ſes courtiſans, & paſſa le reſte de la journée à prendre tout le plaiſir que peuvent donner la danſe & la muſique. La nuit étant venue, il renvoya ſes courtiſans, & s'enferma dans l'appartement de ſes femmes. Tous les danſeurs & joueurs d'inſtrumens diſparurent, & le roi de Damas, ſon viſir & Séyf el Mulouk ſortirent du palais, avec les perſonnes de la ville que la curioſité y avoit attirées.

Il faut avouer, dit Bedreddin, lorſqu'il

fut de retour au caravanſérail, que le roi d'Aſtracan paroît heureux. Je n'ai rien remarqué en lui qui me faſſe ſoupçonner que la joie qui l'animoit fût fauſſe. Nous avons enfin rencontré un homme content; &, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt un ſouverain. Pour moi, dit Séyf el Mulouk, je ſuis du ſentiment de votre majeſté; je ne puis penſer que le roi Hormoz ait des ennuis qui troublent en ſecret ſon repos. Si j'en juge mal, il faut qu'il ſache bien ſe contraindre. Vous ſavez, dit alors Atalmulc, que c'eſt un art qu'on n'ignore point à la cour, & le roi mon maître veut bien que je ſuſpende mon jugement. Qui nous aſſurera que ce prince n'eſt point en ce moment la proie de quelque chagrin mortel? peut-être paie-t-il bien cher les plaiſirs que nous lui avons vu prendre?

CXIX. JOUR.

Le jour ſuivant le roi de Damas, Atalmulc & Séyf el Mulouk retournèrent au palais, chargés chacun d'une boîte remplie de pierres précieuſes. Ils demandèrent à parler au roi, & lui firent dire qu'ils étoient trois

joailliers aſſociés qui alloient de cour en cour vendre des pierreries. Hormoz ordonna qu'on les lui amenât tous trois. Ils ouvrirent leurs boîtes, & lui montrèrent leurs plus beaux diamans. Il ne manqua pas de les admirer; il ſe récria ſurtout lorſqu'il vit une pierre de la groſſeur d'un œuf de pigeon (1). O la belle pierre! dit-il, je n'en ai jamais vu de pareille. Il ſemble que la nature ait pris plaiſir à raſſembler en elle toutes les plus vives couleurs. Quel heureux climat a pu produire une ſi belle choſe? Atalmulc qui avoit été joaillier, prit la parole, & répondit: ſire, on en trouve de cette eſpèce dans l'isle de Serendib: c'eſt-là que nous l'avons achetée; & véritablement, de toutes les pierres précieuſes qu'on voit dans ce pays, celle-ci eſt la plus eſtimée.

Comme le roi d'Aſtracan ſembloit ne pouvoir ſe laſſer de regarder cette pierre, Bedreddin lui dit: ſire, nous ſommes ravis d'a-

---

(1) Cette ſorte de pierre eſt ce qu'on appelle dans l'isle de Ceylan, *yeux de chat*. Quelques voyageurs diſent qu'il s'en trouve de cette groſſeur. C'eſt une pierre ronde. A meſure qu'on la remue, & qu'on la regarde dans différens points de vue, on voit briller diverſes ſortes de couleurs. C'eſt ce qui la fait nommer *yeux de chat*.

voir quelque chose qui plaise à votre majesté. Nous vous supplions très - humblement de nous permettre de vous présenter cette pierre. Agréez ce petit présent que nous prenons la liberté de vous offrir; ne nous faites point l'affront de le rejeter. Hormoz le reçut avec plaisir, & dit aux joailliers qu'il vouloit les arrêter quelque temps dans sa cour, & les loger dans son palais. Ils y allèrent demeurer dès le même jour. On leur donna des appartemens magnifiques, & ils furent servis par les officiers du roi. Ce monarque regardant ces étrangers comme des gens qui parcouroient toute l'Asie, résolut de leur faire tous les bons traitemens & les honneurs possibles, pour les engager à dire dans les cours des merveilles de la sienne. Il leur faisoit tous les jours de nouveaux présens: tantôt il leur donnoit le divertissement de la chasse, & tantôt il les régaloit de quelque spectacle curieux. Une autre fois il ordonnoit une fête superbe, où se trouvoit toute la noblesse de Circassie; & dans toutes les choses qu'il faisoit, il renchérissoit sur sa magnificence ordinaire, pour éblouir ces prétendus marchands.

Le roi Bedreddin, moins occupé de tous ces plaisirs que du soin d'observer le roi d'Astracan, ne perdoit pas une action de ce

prince, qui n'étoit pas examiné avec moins d'attention d'Atalmulc & de Séyf el Mulouk. Ces trois faux joailliers s'appliquoient entièrement à démêler quelque contrainte dans ce que faisoit Hormoz; mais ils avoient beau être ses espions, ils ne découvroient rien dans ses démarches qui leur fût suspect. Atalmulc, dit un jour le roi de Damas à son visir, si nous nous en fions à nos conjectures, le prince que nous observons est heureux. Il est vrai, répondit le ministre, qu'on a lieu de penser qu'il est content. Il n'est cependant pas sûr qu'il le soit. Nous ne le voyons pas la nuit. Tandis qu'on le croit dans un doux repos, quelqu'affreux chagrin, peut-être, écarte de lui le sommeil. Hé comment donc, reprit Bedreddin, pourrons-nous savoir ce qui se passe dans son cœur? Il faut, repartit le visir, que vous lui fassiez une confidence. Apprenez-lui votre nom, & pourquoi vous êtes venu en Circassie. Votre franchise excitera la sienne, & il vous révélera peut-être un secret qu'il cache à tout le monde.

Séyf el Mulouk approuva la pensée d'Atalmulc, & Bedreddin prit la résolution de parler au roi Hormoz d'une manière à tirer de lui l'éclaircissement qu'il souhaitoit. En

effet, les trois joailliers allèrent un jour trouver le roi d'Aſtracan, & lui demander un entretien ſecret ; ce qui leur fut accordé. Bedreddin prit la parole, & dit à Hormoz : Sire, nous venons prier votre majeſté de nous permettre de ſortir de ſa cour. Le temps que nous nous propoſions de demeurer dans cette ville eſt paſſé. Souffrez, de grâce, que nous vous remercions de vos bontés, & que nous nous retirions. Je ne veux pas, répondit le roi d'Aſtracan, vous retenir dans ma cour malgré vous ; je vous avouerai pourtant qu'un départ ſi prompt me fait de la peine ; je comptois que vous ne partiriez pas ſitôt ; mais je vois bien que ma cour n'a point aſſez de charmes pour vous arrêter. Ah ! ſeigneur, répliqua Bedreddin, j'atteſte le ciel que votre cour nous paroît pleine de délices, & plus agréable que celle du commandeur des Croyans même. D'ailleurs, l'accueil que vous nous avez fait, les bontés que vous avez pour nous, ſuffiroient pour nous en rendre le ſéjour charmant : mais nous avons de fortes raiſons pour nous en retourner dans notre patrie ; car enfin, ſeigneur, tel que vous nous voyez, nous ne ſommes point des joailliers. Je ſuis ſouverain comme vous ; je règne ſur les peuples de Damas, & ces

deux hommes que vous croyez mes associés, sont, l'un mon grand visir, & l'autre mon favori.

Le roi d'Astracan parut étonné de cette confidence, & il le fut encore bien davantage, lorsque Bedreddin lui conta pourquoi il étoit parti de Damas. Hormoz fit un éclat de rire à la fin de son récit : Hé quoi, seigneur, lui dit-il, votre visir soutient qu'il n'y a point d'homme content sur la terre ! Oui, répondit le roi de Damas, & c'est ce que je ne puis me persuader. Véritablement je n'ai pu trouver dans mon royaume une seule personne qui jouît d'un parfait bonheur. J'ai même inutilement cherché ailleurs des gens heureux. J'ai vu à Bagdad des hommes qui paroissoient très-satisfaits de leur destinée, & qui pourtant ne l'étoient point. Fatigué d'une recherche vaine, j'allois reprendre le chemin de Damas, quand j'ai appris que dans la ville d'Astracan règnoit un roi surnommé le roi sans chagrin, à cause de sa bonne humeur. J'ai voulu vous voir par curiosité, & j'ai remarqué qu'en effet la joie accompagnoit par-tout vos pas. Je vous conjure, seigneur, de m'apprendre si les apparences sont fausses. Goûtez-vous une pure félicité ? Aucun chagrin ne trouble-t-il votre repos ?

Hormoz ne put s'empêcher de rire encore à cette queſtion. Eſt-il poſſible, ſeigneur, dit-il au roi de Damas, que vous ayez effectivement abandonné vos états, & que vous couriez le monde pour chercher un homme parfaitement content ? Rien n'eſt plus véritable, repartit Bedreddin, & je vous prie de me découvrir votre cœur. Ajoutez, de grâce, ce témoignage de bonté à tous ceux que j'ai déjà reçus de vous. Puiſque vous me demandez cela fort ſérieuſement, répliqua le roi d'Aſtracan, & comme s'il vous importoit beaucoup de le ſavoir, je vous dirai que votre viſir a raiſon. Je ſuis de ſon ſentiment. Je ne crois pas qu'il y ait un homme heureux. Pour moi, je ſuis fort éloigné de l'être, ou, pour mieux dire, quoique ſurnommé le roi ſans chagrin, je ſuis peut-être le plus malheureux prince du monde. La joie qui paroît ſur mon viſage eſt une fauſſe joie : c'eſt l'effet d'une contrainte pénible, mais néceſſaire, & je me trouve d'autant plus miſérable, que je me vois dans la néceſſité de cacher à mes ſujets le chagrin qui me dévore.

Le roi de Damas témoigna au roi d'Aſtracan combien il étoit ſurpris de l'entendre parler ainſi ; & faiſant paroître en même-

temps une vive curiosité de savoir la cause de ses déplaisirs, il fit si bien qu'Hormoz promit de la lui découvrir.

Cependant la joie régnoit dans la ville d'Astracan, & les courtisans, ingénieux à trouver des moyens de perpétuer les réjouissances à la cour, inventoient chaque jour des divertissemens, tous plus singuliers les uns que les autres. Ils faisoient leur unique occupation de divertir leur souverain, & chacun sembloit se disputer la gloire de passer pour celui qui sauroit le mieux y réussir. Hormoz, pour faire voir qu'il étoit satisfait du zèle de ses courtisans, se montroit toujours fort sensible aux fêtes qu'ils lui donnoient. Mais quoiqu'il dissimulât aussi-bien qu'auparavant, Bedreddin, Atalmulc & Séyf el Mulouk, depuis l'aveu qu'il leur avoit fait, crurent remarquer sur son visage qu'il se gênoit. Ils attendoient tous trois impatiemment qu'il voulût tenir sa promesse: ce qu'il fit bientôt de la manière suivante.

Une nuit, lorsque tout fut tranquille dans le palais, il les envoya chercher par un eunuque qui les introduisit dans l'appartement des femmes. Le roi sans chagrin se trouva dans la première chambre, & leur dit: enfin, je vais dégager ma parole; vous

allez juger ſi j'ai eu tort de vous dire que je ſuis le prince du monde le plus infortuné. A ces mots, il prit le roi de Damas par la main, lui fit traverſer deux chambres, & le conduiſit juſqu'à la porte d'une troiſième, dans laquelle il lui dit de regarder. Bedreddin jeta les yeux dans la chambre, & apperçut ſur un ſopha une jeune dame dont la beauté le ſurprit; ſon teint ſurpaſſoit la neige en blancheur, & ſes yeux reſſembloient à deux ſoleils: elle avoit l'air riant, & paroiſſoit attentive aux diſcours d'une vieille eſclave qui lui parloit.

Conſidérez cette princeſſe qui eſt aſſiſe ſur un ſopha, pourſuivit Hormoz; avez-vous jamais rien vu de ſi beau? La nature ne ſemble-t-elle pas avoir pris plaiſir à former un objet ſi charmant? Avouez, ſeigneur, que dans votre ſerrail vous n'avez point de femme d'une beauté ſi parfaite? Et vous, ajouta-t-il en s'adreſſant au viſir & au favori du roi de Damas, enviſagez-la bien, & convenez que jamais dame ſi belle ne s'eſt offerte à vos yeux. Bedreddin, après l'avoir examinée avec beaucoup d'attention, avoua qu'elle étoit incomparable. Atalmulc, en la regardant, crut voir Zélica; & le prince Séyf el Mulouk ne la trouva pas au-deſſous de Bedy al Jemal.

C'eſt, reprit le roi d'Aſtracan, cette aimable princeſſe qui cauſe mes peines; c'eſt elle qui fait mon malheur. Eſt-ce qu'elle ne vous aimeroit pas, ſeigneur, dit le roi de Damas? ſon indifférence.... Non, non, interrompit Hormoz, ce n'eſt point de cela que je me plains. Si je l'adore, j'en ſuis aimé. Hé comment donc, répliqua Bedreddin, peut-elle vous rendre malheureux? Vous l'allez voir, repartit le roi circaſſien; demeurez à la porte tous trois, & obſervez bien ce qui va ſe paſſer.

En achevant ces paroles, il s'avança dans la chambre, & marcha vers la princeſſe. A meſure qu'il s'en approchoit, ô prodige inoui! elle changeoit de viſage; ſes joues, mêlées de blanc & d'incarnat, ſe couvrirent inſenſiblement d'une pâleur mortelle; ſes lèvres devinrent livides, ſon air riant diſparut, & ſes beaux yeux ſe fermèrent. Enfin, lorſqu'il fut auprès d'elle, il s'aſſit ſur le ſopha, & jetant ſur elle des regards pleins d'amour & de douleur: ma princeſſe, lui dit-il, ouvrez les yeux, de grâce, & voyez votre déplorable époux. L'état où vous êtes me perce le cœur. La princeſſe ne lui répondit rien; elle ne lui donna même aucun ſigne qui pût lui faire connoître qu'elle l'avoit entendu: elle ſembloit avoir perdu la vie.

Hormoz ne put ſoutenir plus long-temps ce triſte ſpectacle. Il ſe leva de deſſus le ſopha, & à chaque pas qu'il faiſoit pour venir rejoindre Bedreddin, à meſure qu'il s'éloignoit de la reine ſa femme, cette princeſſe ſe ranimoit; ſes beaux yeux, diſſipant les ombres qui les enveloppoient, redevinrent plus vifs & plus brillans qu'auparavant; ſon teint reprit ſon éclat; en un mot, on vit renaître tous ſes charmes : ce qui cauſa aux ſpectateurs l'étonnement qu'on peut s'imaginer.

CXX. JOUR.

Le roi de Damas, ſon viſir & ſon favori avoient toujours les yeux attachés ſur la reine d'Aſtracan. Ils ne pouvoient revenir de leur ſurpriſe. Hé bien, leur dit Hormoz, penſez-vous préſentement que je ſois cet homme heureux que vous cherchez?

Non, répondit Bedreddin; nous ſommes plutôt perſuadés que vous êtes un prince très-malheureux; le prodige étonnant dont nous venons d'être témoins ne nous le fait que trop connoître. Mais, ſeigneur, ajouta-t-il, pourquoi s'évanouit-elle à votre approche,

che, & par quel charme reprend elle ſubitement ſes eſprits, dès que vous vous éloignez d'elle ? Puis-je vous prier de ſatisfaire encore ma curioſité ?

Je ne ſuis pas ſurpris de votre queſtion, répondit le roi d'Aſtracan ; je m'y attendois bien.

Vous avez ſujet, ſans doute, d'être étonné de ce que vous avez vu ; mais pour vous apprendre ce que vous ſouhaitez de ſavoir, il faut vous raconter une hiſtoire aſſez longue. La nuit eſt déjà fort avancée : allez vous repoſer, & demain je contenterai vos déſirs curieux.

Le même eunuque qui avoit amené Bedreddin, Atalmulc & Séyf el Mulouk dans l'appartement des femmes, les ramena dans les leurs.

Ils ne purent dormir tous trois. Occupés de ce qu'ils venoient de voir, ils en cherchoient la cauſe en eux-mêmes, & ils ne faiſoient que fatiguer leur eſprit, ſans pouvoir être ſatisfaits de leurs conjectures. Enfin, le jour ſuivant ils furent introduits dans le cabinet d'Hormoz, qui leur conta ainſi ſon hiſtoire.

Histoire du roi Hormoz, surnommé le roi sans chagrin.

IL y a cinq ans que j'eus envie de voyager. J'en demandai la permission au feu roi d'Astracan mon père, qui se rendit aux instances que je lui fis de me l'accorder. Il composa ma suite d'un très-grand nombre de personnes, tant pour ma sûreté, que pour me faire paroître chez les étrangers d'une manière plus digne de mon rang. Il ouvrit son trésor, & en fit tirer des sommes immenses pour mon voyage, avec une prodigieuse quantité de pierreries. Il faut, disoit-il, qu'un prince laisse dans tous les lieux par où il passe des marques de magnificence & de générosité. Il ne doit point agir comme un particulier. Je veux qu'il répande l'or à pleines mains. Les peuples, éblouis de ses largesses, lui prêtent souvent des vertus que le ciel lui a refusées.

Je partis donc d'Astracan avec un pompeux cortège. Nous passâmes le Volga, la rivière de Jaïc; & côtoyant la mer Caspienne, nous arrivâmes à Jenhikunt. De là nous allâmes à Jund, puis à Caracou, & nous nous rendîmes ensuite à Otrat. Je ne manquai pas de suivre les maximes de mon père.

Toutes les villes où je m'arrêtai ressentirent les effets de ma libéralité. Les présens furent prodigués. En un mot, je payai bien les honneurs que j'y reçus, & les moindres soins qu'on y prit pour me plaire. Il est certain que mes profusions me firent regarder comme un prince accompli.

Parmi les seigneurs Circassiens qui m'accompagnoient, il y en avoit un qui me servoit de gouverneur, & que j'aimois particulièrement. Il se nommoit Husséyn. C'étoit un homme d'un mérite singulier ; mais ce qui me plaisoit peut-être le plus en lui, c'étoit sa complaisance pour mes sentimens. Au lieu de s'ériger en censeur fâcheux & importun, il se montroit dévoué à toutes mes volontés. Il s'étudioit même à prévenir mes desirs. Il gagna si bien ma confiance, que je n'eus point de secret pour lui.

Husséyn, lui dis-je un jour à Otrar, je suis las de voyager en prince. Les honneurs qu'on me fait commencent à me fatiguer. Je n'ai pas le plaisir que les hommes ordinaires goûtent dans les voyages. Il m'échappe mille choses, parce que mon incommode grandeur ne me permet pas toujours de satisfaire ma curiosité. Je souhaiterois qu'on me crût un simple particulier. Je voudrois entrer dans

les plus obſcures conditions, entendre parler le peuple & le voir agir. Outre que cela me divertira, peut-être en pourrai-je profiter.

CXXI JOUR.

Le complaiſant Huſſéyn ne manqua pas d'applaudir à l'envie que je lui témoignois : rien, me dit-il, n'eſt ſi louable que le déſir qui vous preſſe ; & vous pouvez le contenter quand il vous plaira. Allons, mon prince, vous n'avez qu'à laiſſer ici toute votre ſuite, & nous prendrons le chemin de la ville de Carizme, comme deux voyageurs.

Je fus charmé de la complaiſance de mon gouverneur. Je le chargeai de tout préparer pour notre départ ; ce qui fut bientôt fait, car nous n'avions beſoin que de deux chevaux. Nous prîmes de l'or & des pierreries, & nous partîmes d'Otrar, où je laiſſai toute ma ſuite, avec ordre de m'y attendre. Nous paſsâmes le Jaxartes, & nous avançant dans le Zagathay, nous nous rendîmes heureuſement à la grande ville de Carizme, où régnoit, & règne encore aujourd'hui, Clitch-Arſelan (1).

(1) *Clitch*, ſignifie ſabre, & *arſelan*, lance.

Nous allâmes loger dans un caravanſérail, & l'on nous prit aiſément pour des particuliers qui voyageoient. Le lendemain de notre arrivée nous voulûmes voir la ville, que nous trouvâmes aſſez conforme à l'idée de magnificence que nous en avions. Nous nous arrêtâmes ſur-tout à regarder un palais, qui nous parut d'une ſtructure fort ſingulière : ce n'étoit point un corps de logis joint à d'autres bâtimens qui lui ſerviſſent d'aîles, c'étoit ſeulement un grand terrain entouré de baſſes murailles, dans lequel on avoit bâti, de diſtance en diſtance, des tours très-hautes & très-étroites.

Il nous prit envie d'entrer dans ce terrain. Nous nous approchâmes des tours, d'où il nous ſembla qu'il ſortoit des voix. Nous ne nous trompions point. Il y avoit dedans des hommes, qu'on ne voyoit pas, qui parloient d'un ton de voix fort élevé, qui chantoient ou faiſoient des éclats de rire. Nous jugeâmes que nous étions dans un endroit où l'on tenoit des fous renfermés, & bientôt nous entendîmes des choſes qui nous confirmèrent dans notre opinion. Un de ces inſenſés récitoit des vers Arabes avec beaucoup de véhémence. Il faiſoit l'éloge de ſa maî-

treſſe, & il ne ſe contentoit pas de la mettre au-deſſus des Houris.

La nymphe que j'adore, diſoit-il, *eſt la tulipe du parterre de la nature. On peut appeler ſa bouche une coupe pleine de vin cordial : rit-elle, on croit voir la nacre ouverte d'une perle royale ; & ſi elle parle, ſes paroles ſont des perles enfilées dans le collier des grâces. Ses treſſes blondes ſont des maiſons du ſoleil, & ſes doigts ont ſervi de pinceau au fameux Many, pour faire le merveilleux cabinet de la Chine.*

Il ſe ſervit d'autres expreſſions encore plus outrées, qui ne nous firent que trop connoître qu'il avoit le cerveau troublé. Huſſéyn, dis-je à mon gouverneur, que penſez-vous de cet homme-là ? Je penſe, me répondit-il, que la poéſie lui a gâté l'eſprit.

Après nous être aſſez long-temps divertis de ſes vers extravagans, qu'il ne ſe laſſoit point de répéter, nous le laiſsâmes s'égayer dans les louanges de ſa maîtreſſe ; &, nous approchant d'une tour voiſine, nos oreilles furent tout-à-coup frappées de la voix d'un autre fou, qui ſe mit à chanter ces paroles : *O ! toi, dont la beauté prête au ſoleil la lumière qu'il répand dans les palais comme dans les cabanes, apprends, charmante prin-*

cesse, que je fais un accueil gracieux au rayon dont tu daignes éclairer ma triste cellule. Hélas! je suis un bâtiment ruiné, & tu en es l'architecte. Je suis un fleuve qui roule sans cesse ses eaux vers la mer de tes perfections. Tu es une fontaine de vie, & j'en suis le droit chemin.

Un autre fou, qui étoit dans la même tour, excité sans doute par l'exemple de celui-ci, se mit à chanter sur un autre ton. Il se plaignoit des rigueurs qu'un objet plein de charmes avoit pour lui, & il conjuroit la mort de venir terminer ses peines. Seigneur, me dit alors Husséyn, prenez-vous garde que l'amour entre dans les discours & les chansons de ces fous. Ils paroissent tous amoureux.

CXXII. JOUR.

PENDANT que mon gouverneur me faisoit faire cette réflexion, un Carizmien, qui se trouva par hasard auprès de nous, se mêlant à notre conversation, nous dit : il n'est pas surprenant que ces insensés parlent d'amour; c'est de-là que vient leur mal; leur folie part de la même cause. Il faut, ajouta-t-il,

que vous ſoyez étrangers, & que vous ne ſoyez jamais venus à Carizme, ſi vous ignorez qu'ils ont perdu l'eſprit pour avoir vu la fille de notre Sultan.

Comme le Carizmien s'apperçut que ſon diſcours nous cauſoit un extrême étonnement, il nous dit : je vous apprends, je l'avoue, une choſe difficile à croire, cependant rien n'eſt plus véritable ; vous n'avez qu'à le demander dans la ville ; tout le monde vous aſſurera que la beauté de la princeſſe de Carizme a produit cet étrange effet ſur ces malheureux.

Cette princeſſe, pourſuivit-il, joue quelquefois au mail en public ; elle eſt alors ſans voile & on peut la voir ; mais le malheur à ceux qui s'arrêtent à la regarder, ils prennent dans ſes yeux un amour qui leur devient funeſte. Les uns tombent en langueur, & meurent de déſeſpoir de ne pouvoir poſſéder ce qu'ils aiment ; & les autres en perdent la raiſon. On met ces derniers dans ces tours, que le Sultan a fait bâtir exprès pour eux. Ce prince, qui d'ailleurs a mille vertus, au lieu d'empêcher ſa fille de ſe montrer au peuple, ſemble ſe faire un jeu barbare des malheurs dont elle eſt la cauſe, & s'applau-

dit d'avoir donné le jour à une créature ſi dangereuſe.

Dans le temps que le Carizmien nous parloit de cette manière, nous vîmes paroître une foule de perſonnes de la ville avec pluſieurs gardes du Sultan, qui conduiſoient deux jeunes hommes, & s'avançoient vers les tours. Voilà, ſans doute, m'écriai-je, de nouveaux foux qu'on amène ici. Oui, dit le Carizmien, la princeſſe Rézia-Beghum joue apparemment au mail aujourd'hui.

Il n'eut pas achevé ſes paroles, que je le quittai aſſez bruſquement. Huſſéyn me ſuivit, & prenant garde que je marchois avec précipitation, il me demanda pourquoi j'allois ſi vîte. Je vais, lui dis-je, voir jouer au mail la princeſſe de Carizme; je veux juger par moi-même de ſa beauté; je doute fort qu'elle ſoit auſſi redoutable qu'on le dit.

Mon gouverneur frémit à ce diſcours, & combattit pour la première fois mes volontés. Ah! ſeigneur, me dit-il avec toutes les marques d'une extrême douleur, gardez-vous bien de céder à cette envie. Quel démon vous l'a inſpirée? Après ce que nous venons de voir de nos propres yeux, après ce que nous a dit le Carizmien, pouvez-vous ſouhaiter la fatale vue de Rézia? Je vous con-

jure par le grand prophète (1), ſans lequel le ciel & la terre n'auroient point été créés, de ne vous point expoſer à ſoutenir ſes regards. Craignez le ſort de ces malheureux dont on vient de nous raconter l'hiſtoire.

Je ne pus m'empêcher de rire de la frayeur que Huſſéyn faiſoit éclater. En vérité, lui dis-je, vous n'êtes pas raiſonnable! Pouvez-vous écouter une crainte ſi ridicule? Vous imaginez-vous que la vue d'une belle perſonne ſoit capable de me faire perdre l'eſprit? Vous n'ignorez pas qu'il y a dans le ſerrail du roi mon père des femmes d'une beauté parfaite, & qu'aucune jamais n'a pu me toucher. Je ſuis peut-être le prince de mon âge le moins ſuſceptible d'une amoureuſe impreſſion. Vous ſavez qu'à la cour j'ai cette réputation-là; ce que les uns regardent comme un défaut, & les autres comme une vertu. Ne croyez donc pas que je puiſſe paſſer tout-à-coup de l'une à l'autre extrêmité. Soyez ſans inquiétude ſur la curioſité qui m'entraîne, & fiez-vous à la parole que je vous donne, que je vais voir impunément Rézia-Beghum, quelque bruit que faſſent ſes charmes.

Mon gouverneur ne répliqua point; mais

(1) *Alic.*

quoique je lui répondiſſe de moi, je m'apperçus bien que je ne pouvois le raſſurer. Cependant je ne ſongeois qu'à ſatisfaire mes déſirs curieux; & comme je ne ſavois pas l'endroit où jouoit la princeſſe, je m'adreſſai à la première perſonne que je rencontrai dans la ville: c'étoit un iman (1). De grâce, lui dis-je, enſeignez-moi le chemin du mail.

Jeune homme, me répondit-il, ſi vous avez envie de jouer au mail, remettez la partie à demain: la princeſſe prend aujourd'hui ce divertiſſement: au lieu de vous approcher du mail, je vous conſeille de vous en éloigner. Oh! ſeigneur, repartis-je à l'iman, mon deſſein n'eſt pas de jouer, mais de voir la princeſſe. Ah! miſérable, s'écria-t-il, êtes-vous las de vivre ou d'avoir l'uſage de la raiſon Ne vous a-t-on pas dit quels effets produit ſur les hommes la vue de Rézia? Si vous le ſavez, vous êtes bien téméraire de ne pas craindre une beauté ſi dangereuſe.

(1) Grand Prêtre.

CXXIII. JOUR.

Il me tint d'autres diſcours encore, & fit tous ſes efforts pour me détourner de ma réſolution ; mais enfin, voyant que je perſiſtois à lui demander le chemin du mail, il me l'enſeigna d'un air bruſque : allez donc, me dit-il avec colère, courez à votre perte, puiſque vous ne voulez pas ſuivre mes conſeils.

Un moment après que j'eus quitté l'iman, j'entendis un héraut qui crioit dans les rues à haute voix : *de la part du ſultan, j'avertis le peuple que la princeſſe Rézia joue au mail. Si quelqu'un a l'imprudence de la regarder, je déclare qu'il ne pourra imputer qu'à lui-même le mal qui lui en arrivera.*

A meſure que j'approchois du mail, je remarquois plus d'agitation parmi le peuple. J'entendois des pères qui appeloient leurs fils, & les cherchoient avec empreſſement pour les empêcher d'aller voir Rézia. Je riois en moi-même de ces précautions, & plus encore de la frayeur qu'elles cauſoient à Huſſéyn. Quand nous fûmes aux environs du mail, nous ne vîmes plus que des vieil-

lards, encore ſe tenoient-ils éloignés de la princeſſe. Ils appréhendoient, malgré la glace de leur âge, de s'en laiſſer charmer, & d'aller achever leurs deſtinées dans les tours. Le mail n'étoit point bordé de ſpectateurs. Tous les hommes évitoient les regards du plus bel objet de la nature.

Pour moi, je m'avançai hardiment; &, ſourd à la voix de quelques bons vieillards qui me crioient par pitié de me retirer, je me préſentai devant la fille du ſultan; mais j'arrivai trop tard; elle venoit de quitter le jeu; elle avoit déjà remis ſon voile, & je ne pus voir que ſa taille, qui me parut majeſtueuſe. Elle monta dans une litière avec deux de ſes favorites, & s'en retourna au palais, environnée d'une nombreuſe garde.

Alors m'adreſſant à mon gouverneur: que je ſuis malheureux, lui dis-je, d'un air chagrin! ſi j'étois arrivé un moment plutôt j'aurois vu Rézia. Seigneur, répondit Huſſéyn avec un tranſport de joie qu'il ne put retenir, grâces au ciel, vous ne la verrez pas. Malgré les aſſurances que vous me donniez de ſoutenir tranquillement ſa vue, je ſuis ravi, je vous l'avoue, que vous n'en ayez pas fait la dangereuſe épreuve. Vous n'avez pas, lui dis je, grand ſujet de vous

en réjouir, car cette épreuve n'eſt que différée. La première fois que la princeſſe jouera au mail, je vous promets de la bien regarder, fût-elle encore plus dangereuſe que vous ne vous l'imaginez.

Je paſſai le reſte du jour dans cette diſpoſition. Le lendemain on publia dans la ville que Rézia ne joueroit plus au mail devant le peuple, & ne paroîtroit plus ſans voile aux yeux des hommes : que le ſultan ſon père avoit pris cette réſolution ſur les très-humbles remontrances de ſes viſirs.

Cette publication m'affligea autant qu'elle fut agréable à mon gouverneur, qui ne put encore contenir ſa joie. Ah ! mon prince, me dit-il, c'eſt à préſent que je vous vois hors de danger ! La princeſſe ne ſortira plus déſormais du ſérail, & ſa beauté ne ſauroit plus nuire au genre humain. Je ne puis aſſez bénir le ciel..... Vous vous trompez, Huſſéyn, interrompis-je avec précipitation, ſi vous croyez que je renonce à l'eſpérance de contenter ma curioſité. Quoiqu'il ſoit fort difficile préſentement de voir Rézia, il n'eſt pas impoſſible d'en trouver les moyens.

CXXIV. JOUR.

En effet, il me vint dans l'esprit plusieurs expédiens, & je m'arrêtai à celui-ci. Je me chargeai d'or & de pierreries : j'allai trouver le jardinier du sultan ; &, lui mettant entre les mains une bourse pleine de sequins : tenez, mon père, lui dis-je, il y a là-dedans cinq cent sequins d'or ; je vous prie de les recevoir en attendant des présens plus considérables.

Le jardinier étoit un bon vieillard, qui avoit pour femme une personne à-peu-près de son âge. Il prit la bourse en souriant, & me répondit : jeune homme, le présent est honnête ; mais comme vous ne me le faites pas sans doute pour rien, dites-moi quel service vous souhaitez que je vous rende ? J'ai une prière à vous faire, lui répliquai-je, c'est de me laisser entrer dans les jardins du sérail, & de me donner les moyens de voir une fois seulement la princesse Rézia, puisqu'elle ne doit plus se montrer dans la ville.

A ces mots, le jardinier me rendit brusquement ma bourse : allez, jeune audacieux,

me dit-il, vous ne ſongez pas aux conſéquences de la choſe que vous me propoſez. Outre qu'en regardant la princeſſe vous courrez riſque de devenir fou; ſavez-vous bien que vous expoſez votre vie & la mienne? Si je vous fais prendre des habits de femme, & que je vous permette d'être ſous ce déguiſement dans les jardins, dans le temps que Rézia-Beghum s'y promènera, n'ai-je pas tout lieu de craindre qu'on ne vous découvre? Les eunuques, qui veillent à la ſûreté des femmes, ont une pénétration étonnante; rien ne leur échappe, & l'on excite aiſément leur défiance. Conſidérez donc le péril où vous voulez vous jeter, & m'entraîner avec vous.

Ce diſcours ne me rebuta point. O mon père, repris-je en lui donnant la bourſe, ne me refuſez pas votre ſecours; je ſuis un étranger qui n'a ici ni parens ni amis; j'ai une extrême envie de voir la princeſſe; je ne puis attendre que de vous ſeul cette ſatisfaction: ſi vous ne me la procurez, j'en mourrai de douleur. La jardinière ne put m'entendre ſans compaſſion; & ſe joignant à moi, nous commençâmes à preſſer vivement ſon mari de ſe rendre à mes inſtances. Comme il rêvoit pendant ce temps-là ſans

nous répondre, je crus qu'il balançoit. Je lui préſentai pluſieurs diamans pour achever de le déterminer, ce qui le retira de ſa rêverie. Mon fils, me dit-il, il n'étoit pas néceſſaire de me donner ces pierreries pour me mettre dans vos intérêts. D'abord que je vous ai vu, je me ſuis ſenti de l'inclination pour vous. J'ai réſolu de vous ſervir, & je viens d'imaginer un moyen de contenter votre envie, ſans nous expoſer l'un & l'autre.

J'embraſſai le vieillard, ſur la flatteuſe aſſurance qu'il me donnoit; & impatient de ſavoir quel étoit ce moyen qu'il avoit trouvé, je le priai de ne me le pas laiſſer plus long-temps ignorer. Il faut, me dit-il, que vous quittiez vos habits pour en prendre de plus ſimples. Je vous ferai paſſer pour un garçon jardinier; mais comme vos cheveux blonds pourroient bleſſer la vue des eunuques, & leur donner des ſoupçons, nous vous couvrirons la tête d'une veſſie qu'on barbouillera, de manière que vous paroîtrez avoir la teigne, ce qui fera le meilleur effet du monde; car plus vous ſerez déſagréable, moins vous ſerez ſuſpect. Peut-être, ajouta-t-il, vous ſentez-vous de la répugnance pour un pareil déguiſement; mais je n'en ai point

d'autre à vous propoſer, & vous ne devez pas faire difficulté de vous en ſervir, ſi vous n'avez deſſein, comme vous le dites, que de voir la fille du ſultan. Si vous vouliez lui plaire, il faudroit, je l'avoue, emprunter une forme plus capable de la prévenir favorablement.

CXXV. JOUR.

J'APPROUVAI l'invention : je me laiſſai traveſtir en garçon jardinier : on mit mes cheveux ſous une veſſie, & l'on m'accommoda de ſorte que les dames les plus vives pouvoient me regarder impunément. Dans le temps que le vieillard & ſa femme mettoient la dernière main à mon ajuſtement, mon gouverneur, ennuyé de m'attendre à quelques pas de là, & impatient de ſavoir ce que je faiſois chez le jardinier, y entra. Il jeta les yeux ſur moi, & me reconnoiſſant, quoique je fuſſe bien déguiſé, il parut étonné de l'état étrange où il me voyoit.

Je ne pus m'empêcher de rire de ſa ſurpriſe, & mes ris excitèrent les ſiens. La ſimplicité de mes habits, & ma calotte, qui me donnoit un air de teigneux, tout cela

nous fournit une belle occaſion de nous réjouir. Le vieux jardinier ſeul tenoit ſon ſérieux : il me témoigna même quelqu'inquiétude, & me demanda ſi j'étois bien aſſuré de la diſcrétion d'Huſſéyn. Je lui en répondis ; & pour achever de mettre ſon eſprit en repos, je lui dis que c'étoit mon frère.

C'eſt aſſez, me dit alors le vieillard, je ſuis ſatisfait. Il s'agit préſentement de vous introduire dans les jardins. Que votre frère s'en retourne chez lui : il pourra venir ici de temps en temps, je lui dirai de vos nouvelles. Là-deſſus Huſſéyn ſe retira, & un moment après le jardinier me mena dans les jardins avec lui. Il me donna une bêche, m'apprit à m'en ſervir, & me marqua ce qu'il falloit que je fiſſe. Pendant que je travaillois, quelques eunuques paſsèrent auprès de moi : ils me conſidérèrent, & me prenant pour un teigneux : bon, dirent-ils, voilà les garçons jardiniers qu'il nous faut : enſuite ils pourſuivirent leur chemin, & me laiſsèrent fort ſatisfait de ne leur avoir donné aucun ſoupçon.

Sur la fin de la journée, mon vieux maître s'imaginant bien que je devois être fatigué, me fit quitter mon travail pour me

conduire au bord d'un baſſin de marbre, où il y avoit de fort belle eau. J'y trouvai une peau, qu'il avoit tendue ſur le gazon, & couverte de pluſieurs plats de ris & de viandes. On voyoit auprès un grand broc plein de vin, avec un tambour (1). Nous nous aſsîmes tous deux ſur la peau. Nous mangeâmes avec appétit, puis nous eûmes recours à la cruche. Nous l'avions déjà preſque vidée, lorſque le vieillard ſe ſentant de belle humeur, prit le tambour & en joua.

J'avois trop bien appris à conduire le tazana (2) pour être charmé de la manière dont il jouoit; mais quoiqu'il prît en jouant plus de plaiſir qu'il ne m'en donnoit, je ne laiſſai pas de lui dire qu'il s'en acquittoit fort bien. Il ſe montra ſenſible à cette louange; & me mettant le tambour entre les mains: tiens, mon fils, me dit-il, joue un peu à ton tour; voyons comme tu t'en tireras. Je ne m'en fis pas prier deux fois. Je jouai un des plus beaux

---

(1) C'eſt une eſpèce de luth qui a un long manche & ſix cordes de laiton.

(2) Tazana eſt une languette d'écaille de tortue, longue & large comme le doigt, avec laquelle on touche les cordes du tambour.

airs d'Abdelmoumen (1) pour le satisfaire, & même je l'accompagnai de ma voix. Il ne manqua pas de me rendre les louanges qu'il avoit reçues de moi; mais je n'en fus pas si touché, quoique je crusse les mieux mériter que lui.

CXXVI. JOUR.

Je m'imaginois n'avoir pour témoin & pour admirateur que le vieux jardinier. Je me trompois. Le grand visir, qui par hasard se promenoit alors dans les jardins, attiré par ma voix & par l'harmonie de mon instrument, s'étoit sans bruit approché de nous. Il m'écoutoit. Dès qu'il vit que je ne chantois plus, il nous aborda. Je me levai pour m'en aller par respect: arrête, me dit-il; pourquoi veux-tu me fuir? O! mon seigneur, lui répondis-je, je ne suis pas digne de paroître devant de grands princes tels que vous. Demeure, jeune homme, reprit-il, & me dis qui tu es.

Comme je ne répondois pas sur le champ,

---

(1) Abdelmoumen est le plus célèbre musicien Persan de l'antiquité, qui a composé une infinité d'ouvrages. C'etoit le Lulli de son temps.

parce que je ne ſavois pas trop bien ce que je devois répondre, le jardinier prit la parole: monſeigneur, dit-il, c'eſt mon garçon, il entend fort bien le jardinage; je ſuis ravi d'avoir fait une ſi bonne acquiſition. Le viſir me dit de chanter encore. Je chantai & jouai du tambour de manière qu'il en parut charmé. Non, s'écria-t-il, tous les muſiciens du ſultan enſemble ne valent pas ce jeune homme. Mais, ajouta-t-il, en s'approchant de moi, & me regardant de plus près, qu'a-t-il donc à la tête, il ſemble qu'il ſoit teigneux? Hélas ! oui, monſeigneur, dit le vieux jardinier, le pauvre garçon a la teigne. Ah! que j'en ſuis fâché, repartit le miniſtre: ſans cette galle qui ſe gagne, & qui n'eſt pas fort agréable à la vue, j'allois tirer ce jeune homme de ſon obſcure condition; je l'aurois toujours voulu avoir auprès de moi pour me divertir; j'aurois fait ſa fortune; *c'eſt dommage qu'il ſoit teigneux*.

Le grand-viſir, après avoir dit ces paroles, nous quitta, & le lendemain matin il dit au ſultan: ſire, votre majeſté ne ſait pas qu'elle a dans ſes jardins un tréſor. En même-temps il lui raconta ce qui s'étoit paſſé entre nous le ſoir précédent. Le ſultan, ſur le rapport de ſon miniſtre, eut envie de m'entendre.

J'irai, dit-il, dans les jardins aujourd'hui pour voir ce teigneux. Qu'on avertiſſe mes muſiciens d'y préparer un concert, & qu'on ait ſoin d'y porter toutes ſortes de rafraîchiſſemens.

Cet ordre n'eut pas ſi-tôt été donné, qu'on étendit de magnifiques tapis de pied tout autour du baſſin où j'avois bu avec le vieillard. Les officiers de la bouche dreſsèrent pluſieurs buffets qu'ils couvrirent de riches vaſes remplis de liqueurs exquiſes, tandis que, ſous deux pavillons de ſatin verd, ils faiſoient apprêter pluſieurs ſervices de viandes & de fruits. Tout ſe trouva prêt lorſque le Sultan arriva, ſuivi de ſon grand-viſir & d'une partie de ſes courtiſans.

D'abord qu'il ſe fut aſſis, & qu'il eut ordonné aux perſonnes de ſa ſuite d'en faire autant, je me préſentai devant lui avec une corbeille de fleurs, & les reins ceints d'un linge blanc. Je mis la corbeille à ſes pieds, & me retirai d'un air fort reſpectueux. Je m'appercus qu'il me regardoit avec attention, & que ſurtout il conſidéroit la veſſie qui me coiffoit ſi mal. Il devina ſans peine que j'étois le perſonnage dont le viſir lui avoit parlé. Oh, oh, teigneux, me dit-il, que fais-tu ici? Mon vieux maître, qui m'ac-

compagnoit, répondit encore pour moi ; il dit que j'étois ſon garçon, & que je poſſédois l'art de cultiver les jardins ; ce qu'il aſſura auſſi hardiment que s'il eût cru dire la vérité.

CXXVII. JOUR.

Le Sultan avoit toujours la vue ſur moi. Eſt-il vrai, dit-il au jardinier, que ton garçon joue fort bien du tambour, & qu'il chante agréablement ? Oui, ſire, lui répondit le vieillard, il a la voix du monde la plus touchante. Quand on l'entend, on oublie qu'on le voit. Je ſuis curieux de l'entendre, reprit le monarque : voyons ce qu'il ſait faire.

Il y avoit là pluſieurs bouffons. Un, entr'autres, s'imaginant que le Sultan ne parloit ainſi que par dériſion, & que je méritois bien de ſervir de jouet à toute la cour, vint me prendre par le bras, comme pour me forcer à danſer avec lui. Il comptoit que je m'en acquitterois d'une manière qui ajouteroit un nouveau ridicule à ma mauvaiſe mine, & qu'il auroit l'honneur d'avoir fourni à l'aſſemblée une ſcène ſi agréable ; mais la choſe tourna moins à ſa gloire qu'à ſa confuſion ;

car

car je le saisis d'un bras vigoureux, & le secouai si rudement, que les rieurs ne furent pas de son côté. Je fis voir ensuite que je dansois de meilleure grâce qu'il ne pensoit. Le Sultan, le grand-visir & tous les spectateurs me donnèrent mille applaudissemens.

La mauvaise opinion qu'on avoit d'abord conçue de moi eut sans doute beaucoup de part à l'admiration que je m'attirai. On fut surpris de voir assez bien danser un homme qui ne paroissoit être qu'un misérable. Quoiqu'il en soit, on me donna des zils (1); j'en jouai, & je marquois si bien les mouvemens & les cadences en dansant, que de l'aveu de tout le monde, je passai pour le meilleur danseur qu'on eût encore vu à la cour de Carizme.

Après avoir dansé assez long-temps, je pris le tambour du jardinier, & je ne fis pas moins de plaisir à l'assemblée, que j'en avois fait au grand visir le jour précédent. Je remarquois dans les yeux de ce ministre une satisfaction qui s'augmentoit à mesure que son maître, qu'il regardoit sans cesse, paroissoit plus content. On m'apporta une

(1) Zils, ce sont deux petits morceaux d'ivoire dont ils se servent, comme nous des castagnettes.

harpe, un luth, une viole & une flûte douce. Je jouai de ces quatre inſtrumens, l'un après l'autre, ſi bien que le Sultan en fut charmé.

Il ordonna qu'on lui apportât ſur le champ une bourſe de mille ſequins d'or. Il la fit mettre devant moi; je l'ouvris auſſi-tôt; j'en tirai les pièces d'or, & les diſtribuai aux muſiciens. Toute la cour fut étonnée de mon action. Ce jeune homme, diſoit-on, a le cœur noble, & veut imiter les rois, *c'eſt dommage qu'il ſoit teigneux*. Le Sultan, qui n'en étoit pas moins ſurpris que les autres, me demanda pourquoi je ne gardois pas ces pièces d'or? Je lui répondis que je n'avois pas beſoin de richeſſes ayant l'honneur d'être à ſa majeſté, & de ſervir dans ſes jardins. Il parut ſatisfait de ma réponſe, qui fut applaudie de tous ſes courtiſans.

Alors il donna ordre à ſes officiers de bouche d'apporter les mets qu'ils avoient préparés. Ce prince & les ſeigneurs de ſa cour mangèrent, puis ils burent des liqueurs. Enſuite on commença le concert; mais quoique les airs en fuſſent beaux, quoiqu'il y eût des voix admirables, le Sultan, trop prévenu en ma faveur, les écouta preſque ſans attention, de même que nous écou-

tons des chanteurs médiocres après une voix qui vient de nous faire beaucoup de plaisir.

CXXVIII. JOUR.

D'ABORD que le concert fut fini, la cour se retira. On enleva bientôt les tapis, & les deux tentes disparurent avec les buffets. Tous les officiers s'écoulèrent, & insensiblement je me trouvai seul avec le vieux jardinier, qui me dit : quand les présens que vous m'avez faits ne m'auroient pas déjà persuadé que vous n'êtes point d'une condition ordinaire, j'en serois convaincu par l'usage que vous avez fait des sequins que le Sultan vous a donnés ; les personnes du commun ne sont pas capables d'un semblable trait de générosité.

Bien que le vieillard me fournît une assez belle occasion de lui découvrir qui j'étois, je ne jugeai point à propos de lui faire cette confidence, je me contentai de lui dire seulement que j'étois en effet de fort bonne maison ; puis changeant de matière, je lui marquai une extrême impatience de voir la princesse de Carizme. Je suis surpris, me dit-il, que vous ne l'ayez point encore vue ;

elle ne passe guères de jours sans venir se promener dans ce jardin avec ses femmes. Mais hélas, ajouta-t-il en prenant un air triste, vous ne la verrez que trop tôt, & je crains fort de me repentir de la complaisance que j'ai pour vous. Ce bon vieillard, au lieu de m'effrayer par ces paroles, ne faisoit qu'irriter mes désirs.

Le lendemain, c'étoit le troisième jour, après avoir travaillé quelque temps, je me reposois au pied d'un rosier, où je rêvois en jouant du luth, lorsque tout-à-coup il parut devant moi une dame voilée qui me dit : jeune homme, laissez-là cet instrument, & levez vous; allez cueillir des fleurs pour les présenter à la fille du Sultan; elle est dans ce jardin. Cela ne devroit-il pas être déjà fait ? Faut-il qu'on vienne vous avertir de votre devoir ? Quel garçon jardinier êtes-vous donc ? Je baisai la terre aussitôt, & je répondis à la dame, que j'ignorois que la princesse fût au jardin; & que d'ailleurs, quand je l'aurois su, je me serois bien gardé d'aller offrir à sa vue une figure comme la mienne.

La dame fit un éclat de rire à ce discours: hé quoi, dit-elle, parce que vous avez un peu de teigne, vous n'oseriez vous mon-

trer? Oh, je ne ſouffrirai point qu'une mauvaiſe honte vous retienne, & je vais tout-à-l'heure vous mener à la princeſſe. Elle ſait, auſſi-bien que toutes ſes eſclaves, que vous êtes teigneux; elles ſont prévenues de cela, & bien loin de leur faire horreur, vous leur ferez plaiſir. On leur a parlé de vous ſi avantageuſement, qu'elles ſeront ravies de vous voir. Allez donc vîte chercher une corbeille, & ſoyez sûr que Rézia, dont j'ai l'honneur d'être gouvernante, vous recevra fort bien.

Comme je ne demandois pas mieux que ce qu'on me propoſoit, je courus chez le jardinier. Je pris une corbeille, & revins promptement la remplir de fleurs. Enſuite me laiſſant conduire par la gouvernante, elle me mena ſous un dôme qui s'élevoit au milieu du jardin. J'avois, ainſi que le jour précédent, un linge blanc devant moi, & la corbeille entre les mains.

La princeſſe étoit dans un ſallon très-magnifique, aſſiſe ſur un trône d'or, & environnée de vingt à trente eſclaves, jeunes, & toutes plus belles les unes que les autres. On eût dit qu'on les avoit choiſies exprès pour compoſer une cour qui fût digne de Rézia. Non, les beautés qui font les délices des fidelles muſulmans après leur mort, ne

fauroient être plus touchantes. La princeffe fur-tout avoit des charmes fi éblouiffans, que je demeurai immobile au milieu du fallon, les yeux attachés fur elle, & la bouche ouverte.

CXXIX. JOUR.

MON trouble & mon étonnement, dont la caufe n'étoit pas difficile à pénétrer, excitèrent de longs éclats de rire. Les efclaves fe divertirent toutes un peu de ma contenance, & jugèrent que la beauté de leur maîtreffe m'avoit déjà renverfé l'efprit. Ce jugement n'étoit pas mal fondé. Je paroiffois hors de moi-même, fi troublé, fi éperdu, qu'on pouvoit me foupçonner d'être devenu fou: & véritablement, l'état où je me trouvois étoit peu différent de celui d'un infenfé.

Avancez donc, me dit ma conductrice, vous vous tenez comme une ftatue; allez préfenter des fleurs à la princeffe. Je revins un peu de ma furprife à ces paroles. Je m'approchai du trône; & après avoir mis ma corbeille fur le premier degré, je me profternai, & demeurai le vifage contre terre, jufqu'à ce que Rézia me dit: lève-toi,

jeune homme, que nous ayons le plaisir de te voir. J'obéis, & alors toutes ces femmes appercevant ma tête nue, ou plutôt ma calotte, quoique prévenues, firent un cri qui démentoit l'assurance que la gouvernante m'avoit donnée, puis elles recommencèrent à rire sur nouveaux frais.

Après qu'elles se furent bien réjouies à mes dépens, la princesse me fit donner un luth, & m'ordonna de l'accompagner de ma voix, en disant : tu as charmé hier le sultan mon père ; je ne puis croire que tu saches chanter & jouer du luth aussi parfaitement qu'il me l'a voulu persuader. Aussitôt je mis l'instrument d'accord, & chantai sur le mode Uzzal (1) ces vers Persans.

> Ah ! c'en est fait, ma mort est infaillible,
> Puisque j'ai vu vos célestes appas.
> Je mourrai de douleur si vous ne m'aimez pas ;
> Je mourrai de plaisir, si je vous rends sensible.

Quoiqu'il ne fût pas difficile de s'appercevoir de l'application que je voulois faire de ces vers, & que cela dût par conséquent fournir aux rieuses une nouvelle occasion de se divertir, elles m'épargnèrent pour le coup.

---

(1) Uzzal est le mode pour le tendre.

Au lieu même de ſe répandre en ris moqueurs, elles me donnèrent des applaudiſſemens. Il eſt vrai que la princeſſe fut la première à me louer, ce qui rendoit les louanges de ſa cour très-équivoques. Quoiqu'il en ſoit, une eſclave m'ôta le luth, pour me mettre entre les mains un tambour de baſque; enſuite la flûte, la harpe, le violon barbot me furent apportés tour-à-tour. J'eus le bonheur d'en jouer d'une manière qui m'attira de nouveaux complimens.

Ce n'eſt pas tout, mon ami, me dit alors la fille du ſultan, j'ai ouï dire auſſi que tu danſes en perfection; je voudrois bien voir comme tu t'y prends. Je demandai des zils; je danſai les mêmes danſes que le jour précédent, & je ne m'en acquittai pas plus mal. Toutes les eſclaves recommencèrent à me louer. Ah! diſoit l'une, qu'il danſe bien & de bonne grâce; qu'il a la voix touchante, diſoit l'autre! ſans ſa teigne, il pourroit devenir un muſicien des plus courus.

Pendant qu'elles diſoient de moi mille choſes obligeantes, Rézia me regardoit attentivement & ſans rien dire. Puis, rompant tout-à-coup le ſilence, & deſcendant de ſon trône pour s'en retourner au palais: *c'eſt*

dommage, s'écria-t-elle, *c'est dommage qu'il soit teigneux*. D'abord qu'elle eut prononcé ces paroles, ses femmes, comme si elle les eût invitées à les répéter, en firent retentir le sallon. Elles se retirèrent, en disant toutes ensemble : *c'est grand dommage qu'il soit teigneux*.

CXXX. JOUR.

Je ne demeurai pas long-temps dans le sallon après qu'elles en furent sorties. Je regagnai la maison du vieux jardinier, où je trouvai mon gouverneur, qui venoit demander de mes nouvelles. Hé bien! leur dis-je en entrant, je viens de voir Rézia. Ils pâlirent tous deux à ces paroles. Ils m'envisagèrent en tremblant. Ils craignoient de remarquer dans mes yeux de quoi justifier leur crainte. Je m'en apperçus. Je vois bien, repris-je, pourquoi vous me regardez avec tant d'attention. Bannissez vos alarmes; je ne suis pas fou. Mais si l'on doit enfermer aussi les hommes qui deviennent amoureux de la princesse, je vous avoue que je mérite une place dans les tours.

En même-temps je leur fis un détail de

tout ce qui s'étoit paſſé dans le ſallon. Enſuite j'ajoutai que je voulois demeurer encore dans les jardins ſous le même déguiſement, & tâcher de plaire à Rézia. Mon gouverneur & le vieillard me repréſentèrent là-deſſus tout ce qu'ils crurent capable de me faire abandonner cette réſolution; mais je défendis à l'un de s'y oppoſer davantage, & j'engageai l'autre, par de nouveaux préſens, à me laiſſer continuer le perſonnage de garçon jardinier.

Le jour ſuivant, l'après-dînée, il me prit envie de me repoſer. J'allai m'aſſeoir ſur les bords d'une pièce d'eau, revêtue de gazon, & entourée de pluſieurs gros arbres qui la couvroient de leur ombrage. Je ſavois que la princeſſe ſe baignoit quelquefois dans cet endroit. C'étoit de quoi bien exercer l'imagination d'un amant. Je m'occupai de mille idées agréables qui ne ſe préſentent qu'à l'eſprit d'un homme éperduement amoureux. Mais je ne fus pas long-temps dans une ſi douce rêverie. Comme j'avois les yeux attachés ſur l'eau, j'apperçus mon image qui me fit faire de triſtes réflexions. Bien loin de me ſentir charmé de moi-même, je ſoupirai de regret de me voir réduit à me ſervir d'un ſemblable déguiſement.

O ciel ! m'écriai-je, par quelle bizarre destinée faut-il que je paroiſſe traveſti de cette étrange ſorte devant une princeſſe que j'aime ; quelle eſt ma penſée ? puis-je eſpérer que ſous une forme ſi déſagréable, je ferai une tendre impreſſion ? quelle extravagance ! Ah ! pourſuivis-je, en ôtant la veſſie qui m'enveloppoit la tête, s'il m'étoit permis de me montrer tel que je ſuis naturellement, ſi ma figure n'eſt pas aſſez aimable pour plaire à Rézia, du moins je ne lui ferois pas horreur.

Après avoir déploré mon ſort & la néceſſité où j'étois de demeurer ſous cet affreux déguiſement, je repris la veſſie. Mes mains étoient encore occupées à la remettre & à l'ajuſter, lorſqu'une dame vint m'aborder. Elle leva ſon voile, & je la reconnus pour la gouvernante de la princeſſe. Teigneux, me dit-elle, je vous cherche pour vous di e que vous êtes plus heureux qu'un honnête homme ; ma maîtreſſe, qui a pris du goût pour vous, malgré votre calotte, veut que cette nuit vous ſoyez introduit dans ſon appartement ; elle ſouhaite de vous entendre chanter, & de vous voir danſer encore. Trouvez-vous dans ce lieu cette nuit, & n'y manquez pas. A ces mots, elle s'éloigna de moi ſans attendre ma réponſe, &

me laiſſa fort ému de la nouvelle qu'elle venoit m'annoncer.

La gouvernante n'avoit pas beſoin de me recommander d'être ponctuel. Je courus chercher le vieux jardinier, moins pour lui faire part de ma bonne fortune, que pour l'avertir de n'être pas en peine de moi, ſi je paſſois la nuit hors de chez lui. Enſuite je revins m'étendre ſur le gazon, où l'on m'avoit donné rendez-vous.

Ce ne fut pas ſans avoir ſenti les plus vifs mouvemens d'impatience, que je vis arriver le moment que j'attendois. Un eunuque vint à moi, & me dit de le ſuivre. Il me fit entrer dans le ſérail par une porte ſecrète dont il avoit la clef, & m'introduiſit dans l'appartement de Rézia.

CXXXI. JOUR.

CETTE princeſſe étoit couchée ſur un ſopha; & toutes ſes femmes, aſſiſes devant elle ſur le tapis de pied, lui racontoient des hiſtoires pour la divertir. D'abord qu'elles me virent paroître, elles ſe levèrent & s'écrièrent : ah! voici le teigneux qui va bien nous réjouir.

Jeune homme, me dit la fille du Sultan, tu me fis hier tant de plaisir, que j'ai souhaité de te voir encore. Aussitôt elle me fit donner un luth tout accordé, & m'ordonna d'en jouer. J'obéis, & en même-temps je chantai des paroles que m'inspira la princesse, dont la vue irritoit mon amour. Enfin, l'on m'apporta les mêmes instrumens dont j'avois joué le jour précédent dans le sallon, & je fus encore plus applaudi.

Après cela, il fut question de danser. Je voulus montrer que c'étoit la chose que je savois le mieux faire. Je dansai plusieurs danses; mais comme j'en dansois une qui demandoit beaucoup d'agitation & de mouvement, ma vessie, que je n'avois pas trop bien attachée, se défit, & tomba sur le tapis de pied.

Alors les esclaves s'appercevant de la tromperie, firent un grand cri, & Rézia prit un air irrité. Sa colère parut dans ses yeux, & encore plus dans ses discours. O téméraire! me dit-elle, je te croyois un homme sans conséquence; n'espère pas que j'excuse ton audace en faveur du plaisir que tu nous as fait. A ces paroles elle fit appeler ses eunuques. Ils vinrent en foule se jeter sur moi. Ils m'emmenèrent hors de l'appartement de

la princesse, & me mirent en arrêt dans un cabinet, jusqu'au lendemain qu'ils informèrent le Sultan de cette aventure.

Ah ! malheureux, me dit ce prince, lorsqu'on m'eut mené devant lui, pourquoi t'es-tu travesti en garçon jardinier ? quel étoit ton dessein ? tu avois sans doute résolu de déshonorer mon serrail. Mais, grâces au ciel, ta trahison est découverte, & ton châtiment est certain. Je veux tout-à-l'heure qu'on te promène par la ville avec ignominie, que tu sois précédé d'un Héraut qui publie ton crime, & qu'ensuite on te déchire en mille pièces. Je ne te demande point qui tu es; car il ne te serviroit de rien d'avoir de la naissance; quand tu serois fils de roi, tu périras, pour avoir eu la hardiesse de me tromper.

Ce n'est pas tout, poursuivit-il, ma colère veut encore une victime. Qu'on punisse de la même manière mon jardinier. Je ne doute point qu'il ne soit complice de ce jeune audacieux. Je voulus excuser le vieux jardinier, en protestant qu'il n'avoit aucune part à mon déguisement; mais on ne me crut point, & nous allions tous deux être livrés aux exécuteurs, lorsque le grand visir arriva, & dit au roi : sire, je viens

d'apprendre une fâcheuſe nouvelle, le roi de Gazna, piqué du refus que vous avez fait de lui donner la princeſſe votre fille, qu'il vous a demandée par un ambaſſadeur, il y a dix mois, s'eſt ligué contre vous avec le roi de Candahar. Ces deux princes ont joint enſemble toutes leurs forces, & viennent ravager vos états ; ils ont déjà paſſé l'Oxus, & ſont entre Samarcande & Bocara.

Le Sultan fut étourdi de cette nouvelle. Schams-el-Mulouk, dit-il à ſon viſir, qu'avons-nous à faire dans cette conjoncture ? Seigneur, répondit le miniſtre, je ſuis d'avis que, ſans perdre de temps, toutes les troupes que vous avez ordinairement ſur pied ſe raſſemblent ; qu'elles marchent vers la Sogd, ſous la conduite d'un général qui ſoit aſſez habile pour amuſer les ennemis, juſqu'à ce qu'on lui ait envoyé des renforts capables de le faire agir offenſivement. Cependant, ajouta-t-il, tâchons de nous rendre le ciel propice. Implorons ſon ſecours. Que les moſquées ſoient toujours ouvertes, & qu'on y faſſe ſans ceſſe des prières. Ordonnez de plus, à tous les habitans de Carizme, de jeûner pendant pluſieurs jours. Faites auſſi diſtribuer des aumônes, & mettez tous les priſonniers en liberté, quelques forfaits qu'ils

aient commis. J'eſpère que par ces bonnes actions nous intéreſſerons le ciel à nous ſecourir.

CXXXII. JOUR.

SCHAMS-EL-MULOUK par ce conſeil me ſauva la vie, auſſi-bien qu'au vieux jardinier. Viſir, dit le Sultan, ton avis me paroît fort ſenſé, je veux le ſuivre; donne ordre promptement que mes troupes ſe mettent en marche, & va toi-même les commander. Je ferai faire de nouvelles levées, & tu ſeras bientôt en état de repouſſer mes ennemis. En attendant, les moſquées ſeront remplies de fidelles, les pauvres recevront des charités, & les priſonniers verront tomber leurs fers. Je pardonne même à ces deux coupables que je viens de condamner. Je révoque l'arrêt de leur trépas.

Voilà de quelle manière j'évitai une honteuſe mort. Dès que je fus hors du palais, je m'en retournai à mon caravanſérail, où je trouvai mon gouverneur qui ſe déſeſpéroit. Il revenoit de chez le jardinier, où il avoit appris mon malheur. Il fut bien ſurpris de me revoir. Je lui contai tout ce qui

m'étoit arrivé ; & comme je paroiſſois vouloir encore demeurer à Carizme, & chercher de nouveaux moyens de m'introduire dans le ſerrail, malgré le déſagrément de mon aventure, il ſe jette à mes pieds, & me dit, les larmes aux yeux : ô mon cher prince, n'abuſez point des faveurs du ciel ; puiſqu'il vous a tiré d'un affreux péril où l'amour vous avoit engagé, ne vous expoſez plus à périr miſérablement. Hélas ! ſi le roi votre père ſavoit ce qui vient de ſe paſſer, quel déplaiſir, grand dieu ! ne lui cauſeroit pas votre imprudence ? Croyez-moi, ſeigneur, oubliez la princeſſe de Carizme, auſſi-bien ne mérite-t-elle plus que vous penſiez à elle. Il n'a pas tenu à la cruelle que vous n'ayez perdu la vie. Qu'un juſte dépit vous anime ; que la raiſon vous perſuade. Soyez touché de mes pleurs & de mon affliction. Eloignons-nous de cette funeſte ville. Songez à l'extrême vieilleſſe du roi d'Aſtracan : il eſt peut-être en cet inſtant prêt à deſcendre dans le tombeau. Vous ſeul pouvez conſoler de ſa mort ſes peuples qui vous idolâtrent, & qui comptent les momens de votre abſence. Eſt-ce ainſi que vous répondez aux déſirs impatiens qu'ils ont de vous revoir ?

Mon gouverneur m'attendrit par ce discours, & par d'autres qu'il ajouta. Husséyn, lui dis-je, c'est assez; vous ne me reprocherez plus que je suis foible ; je me rends à vos instances : partons. Adieu Rézia ! princesse trop inhumaine ; puissent vos rigueurs & le temps vous ôter de mon souvenir.

Comme j'achevois ces paroles, le vieux jardinier entra dans le caravansérail. Il venoit m'y chercher pour m'apprendre qu'on l'avoit chassé des jardins du serrail. Hé bien, lui dis-je, puisque je suis cause que vous avez perdu votre emploi, il est juste que je vous dédommage. Vous n'avez qu'à me suivre dans mon pays, je vous y ferai donner un poste qui vaudra bien celui que vous occupiez ici. Je vous rends grâces, seigneur, me répondit-il; je suis né dans le Zagatay, j'y veux mourir. Je vais me retirer dans le village qui m'a vu naître, & j'y vivrai doucement de ce que j'ai gagné dans mon emploi, & des présens que j'ai reçus de vous. Pour rendre sa vie plus douce & plus aisée, je lui donnai encore de l'or & des pierreries, & il se retira fort content.

Je partis de Carizme dès le jour même, je repris le chemin d'Otrar avec mon gouverneur, & j'y rejoignis toute ma suite qui

commençoit à perdre patience, bien que je n'euſſe pas employé beaucoup de temps à ce voyage. Comme je déclarai en arrivant que je voulois m'en retourner inceſſamment en Circaſſie, les Circaſſiens qui ne demandoient pas mieux que de revoir leurs femmes & leurs enfans, furent ravis de mon deſſein. En effet, je ne demeurai pas ſix jours à Otrar. Je me mis en chemin, & je m'avançois à petites journées vers Aſtracan, lorſque je rencontrai un courrier que mon père m'envoyoit, & par lequel il me mandoit qu'il étoit tombé malade, qu'il ſentoit bien qu'il lui reſtoit peu de temps à vivre, & que je n'en avois point à perdre, ſi je voulois le voir encore, & l'embraſſer avant ſa mort.

Sur cette nouvelle qui me cauſa une extrême affliction, je me hâtai d'arriver à la cour; mais hélas! triſte fruit de ma diligence. Je m'y rendis aſſez tôt pour aſſiſter à un ſpectacle qui me perça le cœur: je trouvai mon père qui touchoit à ſon dernier moment: je me préſente devant lui; je m'approche de ſon lit, je prends une de ſes mains, je la baigne de larmes, & cédant aux tendres mouvemens que la nature m'inſpiroit: ô mon père! m'écriai-je, dans quel

état faut-il que je vous retrouve? puis-je vous voir ſans mourir de douleur? A ces mots qui le remuèrent puiſſamment, il jeta ſur moi des regards troublés; & me reconnoiſſant moins par l'organe de ſes yeux que par le ſentiment, il rappella tout ce qui lui reſtoit de forces pour me tendre les bras & me parler. O mon fils! me dit-il, vous êtes de retour: je n'ai plus rien à demander au ciel. Je meurs content; adieu. Il expira en achevant ces paroles, comme ſi l'ange de la mort eût attendu ma préſence pour terminer le deſtin du roi, & qu'il eût voulu laiſſer à ce bon prince la conſolation de me dire le dernier adieu.

CXXXIII. JOUR.

APRÈS lui avoir rendu tous les honneurs funèbres que je lui devois, je montai ſur le trône, & m'attachai à gouverner mes états d'une manière qui pût remplir la bonne opinion qu'on avoit conçue de moi: j'eus le bonheur d'y réuſſir, & de goûter le plus doux plaiſir que puiſſent avoir les rois: j'étois adoré de mes ſujets, & je le ſuis encore. Comme je n'ai pour objet que leur

félicité, ils ne ſongent auſſi qu'à me plaire, & qu'à marquer chaque jour de mon règne par quelque fête nouvelle. Par ce moyen, ma cour eſt devenue le ſéjour de la joie : on y fait ſans ceſſe des réjouiſſances, de même que dans la ville : il n'y a point de peuples qui paroiſſent ſi heureux, ni qui le ſoient en effet davantage. Je m'applaudis de leur bonheur ; & de peur de le troubler, je m'étudie à leur cacher le chagrin qui me dévore. Je ſuis perſuadé que s'ils ſavoient, qu'au lieu d'être tel que je me montre à leurs yeux, je ſuis en ſecret la proie de la plus vive douleur, on verroit bientôt ſuccéder une profonde triſteſſe à cette joie qui régne dans Aſtracan.

Peu de temps après mon avénement à la couronne de Circaſſie, je ſentis que je n'avois point encore oublié Rézia. Véritablement, la mort du roi mon père, les ſoins que je devois à ſa cendre, & l'attention que j'avois été obligé de donner aux affaires, avoient ſuſpendu les mouvemens de mon amour ; mais bien loin de s'être affoibli, il me parut avoir pris de nouvelles forces : j'en avertis Huſſéyn, qui me dit : ſeigneur, préſentement que vous avez une couronne à offrir avec votre foi, je ſuis d'avis que

vous fassiez demander la princesse de Carizme par un ambassadeur. Et pour mieux engager le sultan à vous l'accorder, promettez-lui votre secours contre ses ennemis.

Je suivis ce conseil ; j'envoyai Husséyn lui-même à la cour de Carizme avec un pompeux cortège, & de magnifiques présens pour le sultan, à qui j'écrivis dans ces termes : *Dieu donne longue vie au sultan de Carizme, l'empereur des enfans d'Adam, le conquérant du monde, & l'heureux prince dont le ciel a fortifié le pied pour monter avec vigueur jusqu'aux sublimes degrés de la puissance & de la grandeur. Qu'il soit à jamais dans la prospérité, sans que son bonheur puisse être troublé par la tempête de l'envie.*

Vous saurez que nous désirons votre alliance, s'il vous plaît nous accorder la princesse Rézia votre fille, pour être notre légitime épouse. Et quoique vous n'ayez besoin que de vos troupes toujours victorieuses pour humilier vos ennemis, nous vous offrons toutes les forces des Circassiens & de leurs alliés. Et le salut.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous dire que j'attendis avec beaucoup d'impatience le retour de mon ambassadeur : vous devez vous l'imaginer. Enfin, après avoir souffert les tourmens d'une longue attente,

je vis arriver Husséyn, qui m'apprit que le sultan de Carizme l'avoit très-bien reçu, mais que je devois renoncer à l'espérance de posséder Rézia. Hé pourquoi, lui dis-je, faut-il que j'y renonce? Sire, me répondit Husséyn, c'est qu'elle est promise au roi de Gazna. Ce prince a battu plusieurs fois les troupes du sultan, qui, pour conserver ses états, a été obligé de demander la paix à son ennemi, en lui promettant la princesse. Comme le roi de Gazna ne faisoit la guerre que pour forcer le sultan à lui accorder sa fille, ces deux princes ont bientôt été d'accord; si bien que Rézia, deux jours après que je suis parti de Carizme, devoit être envoyée à son époux.

Peu s'en fallut que cette nouvelle ne me fît perdre la raison. Je me plaignis de ma destinée dans des termes qui firent craindre à Husséyn que je ne devinsse fou. Je ne me contentai pas de m'affliger, je tombai malade, & je ne comprends pas comment je pus revenir de cette maladie, car j'eus toujours l'esprit dans une disposition qui ne devoit pas contribuer à me guérir.

Mais si ma santé se rétablit, je n'en eus pas le cœur plus tranquille : j'étois toujours occupé de la princesse de Carizme : je me

la repréſentois dans les bras de ſon heureux époux, & cette image cruelle troubloit ſans ceſſe mon repos. Huſſéyn s'imaginant qu'une beauté nouvelle pourroit prendre dans mon cœur la place de Rézia, fit chercher partout de belles eſclaves. Il en remplit mon ſerrail : ſoin ſuperflu! Son zèle eut beau raſſembler mille objets pleins de charmes, aucun ne put me détacher de Rézia-Beghum.

CXXXIV. JOUR.

TANDIS qu'Huſſéyn eſſayoit inutilement ſur moi les yeux des plus aimables perſonnes de l'Aſie, mon grand viſir me vint dire un jour qu'il paroiſſoit depuis quelques jours aux portes d'Aſtracan des bains très-magnifiques. Les eaux, me dit-il, en ſont claires & pures : on y voit des colonnes d'un marbre précieux, & les plus beaux baſſins du monde. Toute la ville court en foule admirer ces baſſins, & l'on en eſt d'autant plus ſurpris, que perſonne ne les a vu conſtruire. On les a tout-à-coup apperçus tels qu'ils ſont : c'eſt tout ce qu'on en ſait.

Je fus aſſez étonné de ce rapport, j'eus la curioſité d'aller juger par moi-même d'une choſe

chose qui me sembloit tenir de prodige. Je me rendis aux bains *incognito* avec mon grand visir; & ma surprise augmenta lorsque j'en eus considéré la structure & la magnificence. Outre que tout y étoit fort propre & bien arrangé, je remarquai que les garçons qui avoient soin de servir étoient tous beaux & très-bien faits; mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est qu'ils se ressembloient tous si parfaitement, qu'on ne pouvoit les distinguer les uns des autres.

Le maître des bains, qui étoit un homme de cinquante ans, & de fort bonne mine, avoit grand soin de faire bien servir. Après qu'on s'étoit baigné, on buvoit des liqueurs exquises, & tout le monde se retiroit fort satisfait. Lorsque je fus de retour dans mon palais, je m'entretins avec mes courtisans de ces bains, où ils avoient tous été. Je leur demandai ce qu'ils en pensoient; & comme je ne fus pas content de ce qu'ils me dirent là-dessus, je résolus d'envoyer chercher l'homme qui les avoit fait construire, & d'avoir une conférence avec lui. Je chargeai Husséyn de l'aller trouver de ma part, de lui faire toutes les amitiés possibles, & de me l'amener. Husséyn s'acquitta diligemment de sa commission: je le vis revenir bientôt avec

le maître des bains, qui ſe jeta d'abord à mes pieds. Je le relevai moi-même, & lui fis un accueil gracieux.

Alors cet homme, charmé de la réception que je lui faiſois, ſe mit à relever mes louanges, & ſe répandit en diſcours ſi éloquens, qu'il excita mon admiration & celle de tous mes courtiſans. Son entretien étoit ſi agréable, & j'y prenois tant de plaiſir, que je ne penſois plus au ſujet pour lequel je l'avois envoyé chercher. Je m'en reſſouvins toutefois, & je lui dis : grand philoſophe, car il n'eſt pas difficile de juger que vous en êtes un des plus éclairés, j'ai une prière à vous faire : parlez-moi, de grâce, ſincèrement, & ne me cachez rien : comment avez-vous pu conſtruire des bains ſi ſuperbes ? comment eſt-il poſſible que vous ayez fait un ſi bel ouvrage aux portes d'Aſtracan, ſans que perſonne s'en ſoit apperçu.

Sire, me répondit-il, j'ai à mon ſervice quarante ouvriers, tous plus habiles & plus expérimentés les uns que les autres. Je puis par leur miniſtère faire bâtir en moins d'un jour des bains encore plus beaux que ceux-là. Tous ces ouvriers ſont muets ; mais ils entendent ce qu'on leur dit. Il n'eſt pas même beſoin de leur parler, lorſqu'on veut leur

commander quelque chose. Au moindre geste que vous faites, ils pénètrent votre intention : vous n'avez qu'à les regarder, & ils liront dans vos regards ce que vous attendez d'eux. Si votre majesté veut les faire venir ici & leur donner quelque ordre, ils l'exécuteront dans le moment.

J'avois trop d'envie d'éprouver si ce qu'il me disoit étoit véritable, pour manquer de le prendre au mot. J'envoyai chercher à l'heure même ces ouvriers, que je reconnus pour les garçons que j'avois vus servir aux bains. Frappé de nouveau de leur ressemblance, j'en témoignai ma surprise au philosophe, & lui demandai s'ils étoient frères. Oui, sire, dit-il, & de plus, je puis vous assurer qu'ils sont tous sortis de la même mère. Commandez-leur, ajouta-t-il, ce qu'il vous plaira, & vous serez aussitôt obéi, mais je supplie très-humblement votre majesté d'écarter tout le monde ; je suis bien aise que nous soyons sans témoins.



CXXXV. JOUR.

Dès que mes courtiſans entendirent parler ainſi le philoſophe, ils ſe retirèrent tous, ſans attendre que je le leur diſſe, & je demeurai avec le maître des bains & ſes quarante eſclaves. Après avoir rêvé aſſez long-temps à ce que je leur commanderois, je ſouhaitai qu'ils fiſſent des bains dans la ſalle où nous étions.

Je ne leur eus pas plutôt fait connoître mon intention, qu'ils diſparurent tous. Un moment après ils revinrent chargés de marbres de toutes ſortes de couleurs, & d'autres choſes néceſſaires à la conſtruction d'un bain. Ils commencèrent à y travailler : ils ne me donnèrent pas le temps de m'ennuyer à les voir bâtir. Pendant que les uns conſtruiſoient l'ouvrage avec une vîteſſe que j'avois de la peine à ſuivre de l'œil, les autres alloient chercher, & rapportoient les matériaux avec la même diligence. Enfin, dans l'eſpace de quelques heures, le bain fut achevé. On ne pouvoit rien voir de plus parfait ni de plus magnifique : il y avoit douze colonnes d'un marbre jaſpé & ſi poli, qu'on s'y miroit, & pluſieurs

fontaines jailliſſantes, dont les eaux tomboient avec bruit dans des baſſins de marbre blanc.

Surpris des objets qui frappoient ma vue, & du ſavoir du philoſophe, je le priai de m'expliquer comment toutes ces choſes ſe pouvoient faire. Sire, me dit-il, cette explication nous mèneroit trop loin : permettez-moi de vous dire ſeulement que je poſsède trente-neuf ſciences.

Ce diſcours augmenta mon étonnement, & me donna une forte envie de m'attacher un ſi grand homme : je lui fis mille careſſes; puis je lui demandai de quel pays il étoit, & comment il s'appeloit : je ſuis, me répondit-il, du territoire de Bocara, & Avicène eſt mon nom. Si vous voulez, pourſuivit-il, entendre mon hiſtoire, je ſuis prêt à vous la conter : je lui témoignai qu'il me feroit plaiſir : auſſitôt il la commença de cette manière.

Hiſtoire D'Avicène.

Je ſuis né dans un bourg nommé Afhana. A peine étois-je hors du berceau, que mes parens m'envoyèrent commencer mes études à l'univerſité de Bocara. J'y appris d'abord l'alcoran, & je me trouvai ſi propre aux belles-lettres, que je les ſavois à dix ans. On m'enſeigna l'arithmétique ; on me fit lire

enſuite Euclides, après quoi je m'appliquai aux mathématiques. Je m'adonnai auſſi à l'étude de la philoſophie, de la médecine & de la théologie.

Je fis tant de progrès dans toutes ces ſciences, que je m'acquis une très-grande réputation en fort peu de temps. Je n'avois pas encore atteint ma vingtième année, que mon nom étoit déjà connu depuis les bords du Gihon juſqu'à l'embouchure de l'Indus.

Un jour que je partis avec mon père pour aller à Samarcande, où quelques affaires l'appeloient, je voulus voir la cour; j'y rencontrai des perſonnes de ma connoiſſance, qui ne manquèrent pas de parler de moi fort avantageuſement : l'éloge qu'ils en faiſoient par-tout alla juſqu'aux oreilles du grand viſir, qui ſouhaita de m'entretenir. Il fut ſi content de ma converſation, qu'il me propoſa de demeurer à Samarcande auprès de lui. J'y conſentis, & je m'inſinuai ſi bien dans ſon eſprit, qu'il ne faiſoit plus rien ſans me conſulter.

Ce miniſtre ne vécut pas long-temps; mais je ne perdis en lui qu'un homme qui m'aimoit; ma fortune n'en devint que plus brillante. Le roi prit pour moi la même amitié que ſon viſir; j'obtins des gouvernemens;

& dans la ſuite, la place de ſon premier miniſtre étant encore devenue vacante, elle me fut offerte, & je l'acceptai.

CXXXVI. JOUR.

QUOIQUE je rempliſſe tous les devoirs d'un grand-viſir, je ne laiſſois pas de trouver encore des momens pour étudier; mais l'ardeur que j'avois pour l'étude ne pouvant ſe contenter de quelques heures de lecture par jour, je pris la réſolution d'abandonner les affaires. Le roi ne me le permit pas ſans peine, tant il étoit ſatisfait de mon miniſtère. Il ne voulut pas toutefois me contraindre, & il eut la bonté de conſentir que je me démiſſe de mon emploi, à condition que je ne m'éloignerois pas de la cour.

Je n'avois pas deſſein de la quitter; j'aimois le roi d'inclination: j'étois trop pénétré de ſes bontés pour me retirer dans une ſolitude, quelque fureur que j'euſſe pour l'étude. Je demeurai donc à la cour; mais je cédai mon logement à mon ſucceſſeur: j'en pris un autre dans un endroit écarté du palais, où je vivois comme dans une eſpèce de retraite. Je partageois mon temps

entre le prince & mes livres. Je ne me contentai pas de lire, je composai plusieurs ouvrages, les uns en vers, les autres en prose; &, bien loin de ressembler à ces savans inutiles, qui, satisfaits d'avoir l'esprit enrichi d'une grande variété d'études & de connoissances, meurent sans que le public recueille le moindre fruit de leurs veilles, je faisois part à tout le monde de mes réflexions, à mesure que je les mettois par écrit. J'ai produit près de cent volumes sur diverses matières, & mes œuvres sont nommées par excellence: *Les Œuvres glorieuses.*

Je m'attachois encore à la chimie, & à cette science secrète par laquelle on explique toutes les opérations de la nature. J'étois déjà assez bon cabaliste, lorsqu'il arriva à Samarcande un ambassadeur envoyé par Coutbeddin, roi de Caschgar. On raisonna fort sur le motif de cette ambassade. Les uns s'imaginèrent que c'étoit pour déclarer la guerre au roi de Samarcande, les autres pour lui proposer une alliance. Personne ne fut au fait. L'ambassadeur, dans l'audience qu'on lui donna, surprit tout le monde, lorsqu'après avoir présenté au roi une lettre de créance, il lui dit: seigneur, le roi Coutbeddin mon maître étant un jour à

table, s'entretenoit avec quelques-uns de ſes courtiſans des anciens philoſophes. Je voudrois bien ſavoir, leur diſoit-il, s'il y a encore dans le monde des perſonnages auſſi doctes qu'Hypocrate & que Socrate. Là-deſſus un courtiſan lui dit qu'il étoit arrivé à Caſchgar des marchands, qui avoient parcouru beaucoup de pays, & qui ſavoient peut-être où il y avoit de ſavans hommes. On envoya ſur le champ chercher ces marchands, qui dirent au roi mon maître, qu'à la cour de Samarcande il y avoit deux célèbres philoſophes, dont on ne pouvoit aſſez vanter le mérite. Que l'un s'appeloit Avicène, & l'autre Fazel Aſphahani. Ce ſont deux hommes, diſoient-ils, qui ont une connoiſſance parfaite des ſecrets de la nature, & à qui nous avons vu faire des choſes ſurprenantes.

Ils louèrent tant cet Avicène & ce Fazel, que mon maître réſolut de les demander à votre majeſté pour quelque temps. Il ſouhaite paſſionnément de les voir tous deux. Il vous conjure, ſeigneur, de les lui envoyer. Il veut les entendre parler & juger par lui-même de leur ſavoir; car c'eſt un prince qui a beaucoup d'eſprit, & avec cela une teinture de toutes les ſciences.

Ainſi parla l'ambaſſadeur. Auſſitôt le roi de Samarcande nous envoya chercher Fazel & moi, & nous dit : le roi de Caſchgar vous demande l'un & l'autre, pour jouir pendant quelque temps de votre entretien. Je ne ſuis pas d'avis qu'on lui refuſe cette ſatisfaction. Seigneur, répondit Fazel, c'eſt à vous d'ordonner, & à nous d'obéir. Pour moi je ferai tout ce qu'il vous plaira. Comme je gardois le ſilence, & qu'il étoit aiſé de juger à mon air que le voyage de Caſchgar n'étoit pas de mon goût, le roi me dit : & vous, Avicène, vous ne répondez point ; il ſemble que cette ambaſſade vous faſſe de la peine.

CXXXVII. JOUR.

JE témoignai au roi qu'en effet j'avois de la répugnance à faire ce qu'on exigeoit de moi. Alors Fazel me repréſenta que ſi nous refuſions de ſatisfaire la curioſité de Coutbeddin, ce monarque en tireroit peut-être une mauvaiſe conſéquence, & pourroit penſer que nous n'étions pas ſi habiles qu'on le diſoit : que les princes d'ailleurs étoient en quelque ſorte maîtres de notre réputa-

tion, & qu'ils n'avoient, pour nous perdre, qu'à écrire à notre désavantage dans les pays étrangers : qu'ainsi, pour conserver notre gloire, il falloit nous soumettre aux volontés du roi de Caschgar.

Ce discours de Fazel ne fit qu'exciter ma colère. Vous avez, lui dis-je, une crainte bien ridicule pour un philosophe. Hé, comment tous les princes du monde peuvent-ils nuire à un homme qui possède les sciences que j'ai ? Apprenez que si je demeure dans cette cour, c'est que j'en aime le souverain. Sans cette amitié, que je vois payée de mille bontés, il y a long-temps que je vivrois dans quelqu'autre endroit de la terre, dans une entière indépendance. Pour vous, qui n'êtes pas encore au-dessus de la fortune, & qui avez besoin de la protection des rois, vous ferez fort bien d'aller ménager Coutbeddin ; il sera trop content de votre savoir, ou du moins de vos complaisances, pour ne pas écrire à votre avantage dans les pays étrangers.

Je vis, à ces paroles, éclater dans les yeux de Fazel une fureur qu'il n'eut pas peu de peine à contenir. Le roi s'en apperçut, & voulant empêcher que la conversation ne devînt plus vive : Avicène, me

dit-il, je vous prie de vous laiſſer fléchir. Le prince qui ſouhaite de vous voir a du mérite, il aime les ſciences & les ſavans, il brûle d'envie de vous entretenir ; eſt-il de la bienſéance de renvoyer ſon ambaſſadeur avec un refus ? Je ne blâme point cette noble fierté que vous donnent les rares connoiſſances que vous poſſédez, mais ſongez que les rois méritent que vous ayez quelque conſidération pour eux. Croyez-moi, allez à la cour de Coutbeddin, & quand vous y aurez demeuré quelque temps, vous reviendrez à la mienne, ſi vous avez encore pour moi les ſentimens que vous venez de me marquer.

Puiſſant monarque du monde, repartis-je au roi de Samarcande, puiſque vous me témoignez que c'eſt vous faire plaiſir que d'aller à Caſchgar, je ne réſiſte plus. Je ſuis prêt à partir. Vous aurez toujours un pouvoir abſolu ſur votre eſclave. Il vous ſacrifiera juſqu'à ſa vie, ſi vous le déſirez. Le roi parut charmé de la déférence que j'avois pour lui. Il fit revêtir d'une veſte d'or l'ambaſſadeur, l'aſſura que Fazel & moi nous partirions au premier jour pour Caſchgar, & le renvoya vers ſon maître avec cette réponſe.

Fazel Afphahani étoit un homme à-peu-près de mon âge. Il favoit beaucoup, à la vérité ; mais les marchands qui l'avoient tant vanté au roi de Cafchgar en avoient trop dit. Ce philofophe, peu de jours avant notre départ, vint me trouver, & me dit : illuftre Avicène, puifqu'on nous regarde comme deux parfaits favans, il feroit, ce me femble, à propos de ne pas voyager en hommes ordinaires. Faifons quelque chofe de fingulier. Voulez-vous que nous entreprenions d'aller d'ici à Cafchgar fans boire ni manger ? Ce n'eft pas propofer une chofe bien difficile à un philofophe tel que vous, quoique la traite foit un peu longue. Nous n'aurons donc des provifions que pour nos efclaves, qui feront témoins de la diette exacte que nous obferverons fur la route. Ils ne manqueront pas d'en parler à Cafchgar ; cela s'y répandra & nous fera beaucoup d'honneur.

Il ne me faifoit cette propofition, que parce qu'il avoit le fecret de compofer certaines pilules, dont une feule fuffifoit pour nourrir un homme un jour entier. Si bien qu'en fe chargeant d'autant de pilules que nous avions de journées à faire, il étoit sûr de n'avoir pas de faim. Il jugeoit bien que,

de peur de paroître moins ſavant que lui ; je n'oſerois ne point accepter cette eſpèce de défi qu'il me faiſoit, & il m'attendoit à la cinquième & ſixième journée. Mais je n'étois pas ſi embarraſſé qu'il ſe l'imaginoit ; car après lui avoir dit que je conſentois volontiers à voyager de cette manière, je fis une ſorte d'opiate qui avoit la même vertu que ſes pilules. Ainſi, ſans nous rien dire l'un à l'autre de ce que nous avions préparé, nous partîmes de Samarcande pour aller à Caſchgar.

CXXXVIII. JOUR.

LES trois ou quatre premières journées, nous nous entretînmes tous deux fièrement. L'opiate faiſoit des merveilles, auſſi-bien que les pilules. Chacun, sûr de ſon fait, étoit plein de confiance. Je l'obſervois de temps en temps pour voir s'il ne changeoit point, & la même raiſon l'obligeoit auſſi à me regarder. Pour moi, loin de m'affoiblir, je paroiſſois devenir plus vigoureux de jour en jour. Il n'en fut pas de même de mon philoſophe. Il perdit ſes pilules. Il devint rêveur, chagrin, & ſon viſage ſe couvrit d'une

pâleur qui me fit juger que ses affaires alloient mal. Cependant il cachoit l'accident qui lui étoit arrivé ; &, prenant son mal en patience, il se laissoit peu à peu consumer. Enfin, le voyant dans un état pitoyable, je lui offris de mon opiate ; mais il n'en voulut point, il aima mieux se laisser mourir que d'avouer qu'il eût besoin de secours.

Je fus vivement touché de la mort de Fazel. Je baignai son corps de larmes, & je l'enterrai dans les montagnes de Botom à l'aide de ses esclaves & des miens. Il y en avoit un parmi les siens qu'il avoit plus aimé que les autres. Ce fut celui-là qui m'apprit que son maître avoit fait des pilules ; & comme nous les cherchâmes inutilement dans les habits du philosophe après sa mort, nous conclûmes qu'il les avoit laissé tomber dans le chemin.

Après lui avoir rendu tous les honneurs funèbres que nous pouvions lui rendre dans cet endroit, je partageai entre tous les esclaves l'argent que le roi de Samarcande nous avoit donné à Fazel & à moi, pour les entretenir pendant le séjour que nous devions faire à Caschgar, & je leur donnai la liberté. Allez-vous en, leur dis-je,

où il vous plaira, & me laiſſez tout ſeul dans ces montagnes. Je n'ai pas beſoin de vous. Auſſitôt les uns s'avancèrent dans le Tocareſtan, les autres gagnèrent le pays de Pergame; & enfin, les autres, après avoir paſſé le mont Imaüs, entrèrent dans le pays de Turkhend.

Pour moi, quand ils eurent tous pris leur parti, je demeurai quelque temps encore à déplorer ſur le tombeau de Fazel Aſphahani, la malheureuſe deſtinée de ce philoſophe, non ſans blâmer ſon imprudence & ſon orgueil. Je rêvai enſuite à ce que je devois faire : je ne voulus ni pourſuivre mon chemin vers Caſchgar, ni retourner à Samarcande. Il me prit envie de voyager tout ſeul, de parcourir le monde : j'allai à Uzkun, de-là à Cogende, d'où, partant ſans tenir de route aſſurée, j'arrivai après pluſieurs journées à Carizme.

Comme je me promenois dans cette grande ville, j'entendis tout-à-coup beaucoup de bruit, & je vis en même-temps le peuple agité. Les artiſans ſortoient des boutiques, & ſe joignant aux autres habitans qui étoient en rumeur, on eût dit qu'il venoit de ſe paſſer, ou qu'il ſe paſſoit actuellement quelque choſe de conſidérable. Et la cauſe de

tous ces mouvemens étoit un crieur public qui alloit par la ville, & qui de quart en quart d'heure, disoit à haute voix : *ó vous qui aimez les sciences, sachez que demain on doit entrer dans la caverne.*

Aussi-tôt que j'eus entendu ces paroles, je résolus de suivre le crieur, pour avoir avec lui un entretien particulier sur cette caverne. Je le joignis sur la fin du jour, comme il étoit prêt à rentrer dans sa maison : je le priai fort civilement de m'apprendre ce que c'étoit que la caverne où les savans devoient entrer le lendemain.

Le crieur me prit pour un religieux. O saint homme, me dit-il, vous saurez qu'il y a aux portes de cette ville, du côté de la mer Caspienne, une montagne, qu'on appelle la montagne rouge, parce qu'elle est couverte de roses pendant toute l'année. Au bas de la montagne, il y a une caverne d'une vaste étendue, dans laquelle on entre par quatre portes, qui, par la vertu d'un talisman, s'ouvrent & se ferment d'elles-mêmes au commencement de chaque année. Les curieux y entrent dès la pointe du jour, avant que les étoiles disparoissent : ils y trouvent une prodigieuse quantité de livres : ils choisissent ceux qu'ils veulent lire : ils les pren-

nent vîte pour les emporter chez eux, & ſe hâtent d'en ſortir, car la caverne ſe ferme une demi-heure quinze minutes après qu'elle s'eſt ouverte; & ſi par malheur quelque ſavant, arrêté par le plaiſir de bouquiner, y demeure un inſtant au-delà du temps marqué, comme cela n'eſt arrivé que trop ſouvent, il y meurt de faim, parce que les portes ne s'ouvrent qu'une année après.

On dit, pourſuivit-il, que c'eſt le ſage Chec-Chehabeddin qui a fait faire cette caverne pour y enfermer tous ſes livres, tant ceux qu'il a compoſés, que ceux qu'il a recueillis dans le monde. Tandis qu'il a vécu, ou du moins les dernières années de ſa vie, il n'a rien épargné pour ramaſſer des livres curieux, & tel eſt le fruit de ſes recherches, qu'il a trouvé plus de vingt mille volumes qui traitent de la pierre philoſophale, de la manière de chercher des tréſors & de les découvrir. Il y en a qui enſeignent à faire des prodiges, à métamorphoſer les hommes en bêtes, à donner l'ame aux végétaux: en un mot, tous les ſecrets de la nature ſont révélés dans quelques-uns de ces livres, & particulièrement dans ceux qu'il a compoſés lui-même.

CXXXIX. JOUR.

J'ÉCOUTOIS avec beaucoup d'attention le crieur, qui ajouta que le ſage Chec-Chehabeddin, pour la sûreté du précieux dépôt qu'il avoit mis dans la caverne, avoit compoſé un taliſman, dont la vertu étoit que les portes, quoique faites d'un ſimple bois de ſandal, ne pouvoient être ouvertes ni briſées, quelque adreſſe ou quelque force qu'on pût y employer.

Cette précaution, dis-je au crieur, me ſemble aſſez inutile ; car tout le monde ayant la liberté d'entrer une fois l'année dans la caverne, & d'emporter des livres, on peut les enlever tous, & je ſuis ſurpris que cela ne ſoit pas déjà fait. Vous avez raiſon, me répondit-il en ſouriant, d'avoir cette penſée, puiſque je ne vous ai pas dit que ceux qui emportent des livres ſont obligés de les rapporter à la caverne l'année ſuivante, & de les remettre à la place où ils les ont pris. S'ils y manquoient, ils trouveroient à qui parler. Il y a des eſprits qui veillent à la conſervation des livres : ils ont ſoin de tourmenter cruellement, & quelquefois même

ils font mourir les perſonnes qui, par un eſprit d'avarice, en veulent garder quelques-uns.

Lorſque le crieur m'eut appris toutes ces choſes, je le remerciai, & pris congé de lui : je laiſſe à penſer ſi je fus bien aiſe de ſavoir ce détail, & ſi je formai le deſſein d'aller le lendemain dans la caverne avec les curieux : je ne me propoſai pas ſeulement d'y entrer, je réſolus même d'y reſter après les autres, & de m'expoſer à tout ce qui m'en pourroit arriver. J'étois déjà trop verſé dans les myſtères de la cabale, pour appréhender les eſprits. Je ſortis ſur le champ de la ville en marchant vers la mer Caſpienne; j'arrivaï au pied de la montagne rouge : je vis les quatre portes de la caverne faites en effet de bois de ſandal, comme le crieur me l'avoit dit, & je remarquai deſſus pluſieurs figures d'animaux en relief, en quoi conſiſtoit le taliſman.

Je montai au ſommet de la montagne, & me couchai parmi les roſes qui la couvroient, & parfumoient l'air de leur odeur : j'avois de ſi vives impatiences d'être dans la caverne, que je ne pus goûter un moment de repos. Enfin l'approche du jour que j'attendois, fit ſortir de la ville tous les curieux : j'enten-

dis le bruit qu'ils faisoient en venant à la montagne : je descendis de l'endroit où j'avois passé la nuit, pour n'être pas des derniers à entrer dans la caverne. Déjà les étoiles commençoient à disparoître à nos yeux, lorsque tout-à-coup les quatre portes, qui étoient aux quatre côtés de la montagne, s'ouvrirent d'elles-mêmes avec un bruit terrible : aussitôt tout le monde entra, & se répandit dans la caverne, dont le crieur n'avoit pas eu tort de me vanter l'étendue. Il avoit encore eu raison de me dire qu'on y voyoit un prodigieux nombre de livres : ils étoient tous fort proprement arrangés le long des murs, sur des tablettes de bois d'aloës, avec des étiquettes qui marquoient les matières qu'ils traitoient. On appercevoit entr'eux des vuides ; mais les savans les eurent bientôt remplis de livres qu'ils avoient emportés l'année précédente. Ce ne fut, à la vérité, que pour y laisser d'autres vuides, car ils prirent d'autres volumes, & sortirent promptement. Quelques momens après j'entendis le bruit que firent les quatre portes en se fermant, & je demeurai seul dans la caverne, qui ne recevant du jour que par les portes, se trouva, lorsqu'elles furent fermées, plus sombre que la plus épaisse nuit.

Un homme qui n'auroit pas ſu ce que je ſavois, auroit été aſſez embarraſſé dans ces ténèbres ; mais je n'ignorois pas le moyen de les diſſiper. Je commençai par me ſoumettre les eſprits qui avoient la direction de cette merveilleuſe bibliothèque ; & quand je les eus aſſujettis par la force de mes conjurations, je leur ordonnai de m'apporter de la lumière, & d'avoir ſoin que la caverne fût toujours bien éclairée.

CXL. JOUR.

Les eſprits, qui ſont toujours fort obéiſſans lorſqu'un homme qu'ils craignent leur commande quelque choſe, partirent & revinrent à l'inſtant avec plus de lumière qu'il n'en auroit fallu pour éclairer dix cavernes comme celle-la, quoiqu'elle fût très-vaſte. Je crois qu'ils volèrent toutes les lampes de la ville de Carizme. On n'a jamais vu une plus belle illumination que celle qu'ils firent pour célébrer mon entrée dans ce lieu-là. Ils attachèrent des lampes par-tout : ils en mirent une infinité le long des tablettes, & en parſemèrent la voûte, dont ils firent une eſpèce de ciel. Ils me ſervirent par-delà mes ſouhaits.

Ce fut alors que je m'appliquai à la lecture de plusieurs livres fort curieux : j'en trouvai qui traitoient des prodiges de la chymie & des sciences secrètes ; mais le style en étoit si figuré, les expressions si obscures, que tous les savans n'étoient pas capables de les entendre : pour en avoir l'intelligence, il falloit posséder les connoissances que j'avois déjà.

Comme je voulois copier quelques endroits de ces livres, & que je n'avois qu'à parler pour avoir du papier & de l'encre, les esprits, mes très-humbles esclaves, m'en fournirent. Ils eurent soin pareillement de m'aller chercher des vivres, lorsque mon opiate vint à me manquer. Ils m'apportoient tous les jours d'excellens mets & des meilleurs vins de Chiras. Je n'avois qu'à demander ce qui me plaisoit, j'étois assuré de l'avoir dans le moment.

Je passois donc le temps fort agréablement dans cette agréable caverne. Si je lus quelques livres qui ne m'apprirent rien de nouveau, il y en eut en récompense beaucoup d'autres qui me furent fort utiles, & où je trouvai les plus beaux secrets de la nature. Je lus pendant toute l'année sans m'ennuyer.

Au commencement de la suivante, les

portes s'ouvrirent à l'ordinaire : les curieux entrèrent ; mais comme ils ne s'attendoient point aux illuminations, dont leurs yeux furent frappés, la terreur les saisit : ils jetèrent promptement les livres qu'ils rapportoient, & prirent tous la fuite : je m'avisai de sortir dans le même temps. Il faut remarquer que j'avois laissé croître ma barbe, mes sourcils & mes cheveux, de manière que je paroissois effroyable : aussi ma figure ne servit-elle qu'à redoubler leur frayeur. Voilà le sorcier Mouk, s'écrièrent-ils ; c'est lui-même.

Ce sorcier, pour lequel ils me prenoient, étoit un méchant homme qui ne se plaisoit qu'à faire du mal dans le pays. Il employoit son noir ministère à nuire au genre humain. Tout le monde le maudissoit, & le sultan de Carizme, sur les plaintes qui lui en avoient été faites de toutes parts, avoit inutilement jusques-là mis des gens en campagne pour l'arrêter. Il avoit toujours su tromper leur poursuite, & se dérober au châtiment qu'on lui réservoit.

Dès que j'entendis qu'ils me prenoient pour un sorcier, j'eus l'imprudence de vouloir les désabuser. Mes frères, leur criai-je, détrompez-vous ; je ne suis point ce Mouk dont

vous

vous parlez, & je n'ai pas deſſein de vous faire le moindre tort. Ils s'arrêtèrent à ces paroles, ſans ſe laiſſer perſuader de ce que je leur diſois; & les plus courageux d'entr'eux excitant les autres à ſuivre leur exemple, m'environnèrent, & ſe jetèrent tous enſemble ſur moi.

J'aurois pu d'un ſeul mot les renverſer & me délivrer de leurs mains; mais je jugeai à propos de ne faire aucune réſiſtance, & de les laiſſer croire qu'ils diſpoſeroient de ma vie à leur gré. Ils en furent bien perſuadés, lorſqu'après m'avoir lié étroitement, ils me menèrent à leur cadi. Oh, oh, me dit ce juge auſſitôt qu'il m'apperçut, te voilà donc pris pour le coup! ne t'imagine pas, ſcélérat, éviter le ſupplice que tu mérites. Il y a trop long-temps que tu ſouilles la pureté du jour par une vie exécrable. Qu'on le mène tout-à-l'heure, ajouta-t-il, en s'adreſſant à ſon nayb, qu'on le mène dans la place publique où l'on a coutume de faire mourir les plus grands criminels. En achevant ces paroles, il me mit entre les mains de ſes aſas, qui me conduiſirent à une place d'une vaſte étendue, pendant qu'il courut informer le ſultan de ce qui ſe paſſoit, & lui demander de quel genre de mort il ſouhaitoit qu'on me punît.

CXLI. JOUR.

LE sultan de Carizme ne fut pas plutôt que le forcier Mouk étoit dans la place où on exécutoit les coupables, qu'il s'y fit porter en litière. D'abord qu'il y fut arrivé, il demanda à me voir, & sur ma mine seule il me condamna au feu. Il n'eut pas plutôt prononcé mon arrêt, que je vis élever dans la place un bûcher à contenir vingt sorciers. Il fut prêt en un instant, car tout le peuple apportoit du bois à l'envi, & se faisoit un grand plaisir de me voir réduire en cendres.

J'eus la patience de me laisser attacher au bûcher; mais aussitôt qu'on y mit le feu, je prononçai quelques paroles cabalistiques, par la vertu desquelles mes liens se défirent. Alors je pris un bâton du bûcher, & lui donnai la forme d'un char de triomphe, sur quoi je montai: je me promenai quelque-temps dans les airs, à la vue des habitans de Carizme, qui n'eurent pas tant de plaisir à me regarder sur mon char, qu'ils en auroient eu à me voir brûler: je fis ensuite entendre ma voix, & m'adressant au sultan: Injuste Clitch-Arselan, lui dis-je, qui m'as voulu faire périr comme

un miſérable, apprends que je ne ſuis point un ſorcier, mais un ſage, qui peut faire des choſes encore plus merveilleuſes que celles dont tes yeux ſont témoins. A ces mots je diſparus; & le prince, de même que le peuple, demeura dans un extrême étonnement.

J'ai voyagé pendant dix années après cette aventure. J'ai été au Caire, à Bagdad, en Perſe; & dans tous les lieux où je me ſuis arrêté, j'ai fait le bonheur de toutes les perſonnes pour qui j'ai conçu de l'amitié. En parcourant enfin le monde, je ſuis venu à Aſtracan, où il m'a pris fantaiſie de faire parler de moi. Pour cet effet, étant ſorti de la ville, & me voyant dans un endroit plein de buiſſons, je coupai quarante branches de la même longueur, & les animant par la vertu de quelques paroles dont je ſais la puiſſance, je leur ordonnai de prendre une forme humaine, & de conſtruire les bains qu'on voit aux portes d'Aſtracan. Voilà quels ſont mes quarante garçons, ſire, & il me ſemble que j'ai eu raiſon de dire à votre majeſté qu'ils étoient tous de la même mère, puiſqu'ils ſont tous ſortis de la terre.

❀

Suite & Conclusion de l'histoire du roi Hormoz, surnommé le roi sans chagrin.

AVICÈNE cessa de parler en cet endroit; & moi, charmé des choses que je venois d'entendre: O grand philosophe, m'écriai-je, quel bonheur de vous avoir pour ami! Après ce que vous m'avez raconté, je crois que tout vous est possible. Je ne m'étonne plus que vos garçons fassent tout ce qu'on leur ordonne, puisque c'est vous qui les faites agir. Je m'imagine même que si je leur commandois de m'amener ici tout-à-l'heure la princesse de Carizme, la belle Rézia, ils exécuteroient un ordre si difficile. Sans doute, répondit Avicène; ils se transporteront dans son palais; ils l'enlèveront au milieu de ses femmes, & vous l'amèneront ici dans ce moment, si vous le souhaitez. Si je le souhaite, repartis-je avec transport! ah vous ne sauriez jamais rien faire qui puisse m'être plus agréable. Vous allez être content, reprit-il, aussi-bien je ne suis pas fâché de me venger du sultan de Carizme.

Le philosophe n'eut pas achevé ces mots, qu'il jeta les yeux sur un de ses quarante esclaves, & lui dit de partir. L'esclave disparut aussitôt, en faisant un grand bruit, & revint

quelques momens après avec la princesse de Carizme.

CXLII. JOUR.

Je ne pus méconnoître Rézia, ni me défendre de sentir toute la joie qu'inspire la vue d'un objet aimé ; néanmoins, quelque ravi que je fusse de la voir, la manière dont ce plaisir m'étoit procuré m'empêcha de m'abandonner à mes transports. Je craignois que ce ne fût un fantôme, & je n'osois me fier à ma vue. De grâce, dis-je au philosophe, ne me trompez point ; les traits qui se présentent à nos yeux sont ils des prestiges, ou les véritables traits de la princesse de Carizme ? parlez, que faut-il que je pense ? N'en doutez pas, seigneur, me dit-il, c'est cette princesse elle-même : admirez sa beauté, & cédez sans défiance aux transports qu'elle doit vous causer.

Sur cette assurance, je me jetai aux genoux de Rézia, & sans lui laisser le temps de se reconnoitre ; ah ma princesse, lui dis-je, c'est donc vous que je vois ! Hélas ! je désespérois de revoir jamais vos charmes, & je ne dois cet avantage qu'à l'amitié de ce

grand philosophe, qui a bien voulu employer pour moi sa puissance. Votre enlèvement est un effet de son savoir, ou, pour mieux dire, de mon amour. Reconnoissez en moi ce jeune homme qui a paru devant vous sous les habits d'un garçon jardinier. Vous savez avec quelle barbarie vous me fites arracher de votre appartement, dès que vous vous apperçûtes que j'étois déguisé, & par quel bonheur j'évitai l'infâme mort qu'on me destinoit. Malgré vos rigueurs, je n'ai point cessé de vous aimer. Après cela, ma reine, éclatez contre un téméraire qui a recours à la violence pour vous posséder; mais songez, de grâce, auparavant, que le téméraire est le malheureux roi de Circassie, qui vous a fait demander au sultan votre père.

Si j'avois été étonné de l'apparition de Rézia, vous pouvez penser qu'elle ne le fut pas moins de se trouver tout-à-coup dans un lieu inconnu. Je m'attendois, & ce n'étoit pas sans raison, à un torrent d'injures, lorsque cette princesse m'ayant reconnu, & s'étant un peu remise de son trouble, me parla dans ces termes : Je me serois sans doute révoltée contre votre audace dans un autre temps; mais je ne puis m'empêcher de vous la pardonner dans celui-ci. J'étois sur le point

d'épouſer un prince pour qui je me ſens une averſion mortelle ; je ne puis me plaindre d'une violence qui me ſauve de l'horreur d'être à lui.

Hé quoi, Beghum, interrompis-je, vous n'êtes point femme du roi de Gazna ? Non, ſeigneur, repartit la princeſſe ; depuis que votre ambaſſadeur eſt parti de Carizme, il eſt arrivé bien des incidens dont je vois que vous n'êtes pas informé ; je vais vous en inſtruire. Après la victoire remportée ſur les troupes du ſultan mon père par l'armée du roi de Gazna, jointe à celle du roi de Candahar, ces deux princes vainqueurs s'avancèrent vers la ville de Carizme pour en faire le ſiége ; mais le ſultan leur envoya un de ſes viſirs qui conclut avec eux un traité de paix, dont le principal article fut que je ſerois remiſe inceſſamment entre les mains du roi de Gazna.

Le même jour que je devois partir de Carizme, on apprit à la cour que le roi de Candahar étant auſſi devenu amoureux de moi ſur la réputation de ma beauté, prétendoit m'obtenir : qu'il l'avoit déclaré à Begramcha ; que les deux rois s'étant brouillés là-deſſus, en étoient venus aux mains, & que le roi de Candahar avoit eu l'avantage.

Cette nouvelle fut bientôt confirmée. Il arriva un officier du roi de Candahar, que ce prince victorieux envoyoit à mon père, pour lui faire part de la victoire complette qu'il venoit de remporter sur Begramcha, qui avoit été tué dans le combat, & du dessein qu'il avoit de se faire couronner roi de Gazna. En même-temps il me demandoit en mariage. Le sultan n'osa me refuser à un prince qui alloit devenir si puissant. Il agréa sa recherche, & me promit à ses feux, malgré l'aversion que j'avois conçue pour lui sur le portrait que son officier m'en avoit fait, quoiqu'il me l'eût peint en beau.

J'étois à la veille du jour funeste où je devois me séparer pour jamais de mon père, pour être conduite à un époux que je détestois. J'exprimois dans mon appartement, à mes femmes, jusqu'à quel point ce mariage m'étoit odieux, lorsque tout-à-coup je me suis sentie saisir par un homme, qui m'a transportée ici dans un instant.

CXLIII. JOUR.

J'EUS tant de joie d'apprendre que Rézia n'étoit point mariée, que je ne pus m'empêcher de l'interrompre en cet endroit. Ah! ma princeſſe, m'écriai-je, eſt-il bien poſſible que, ſans l'heureuſe violence que je viens d'employer, vous alliez être livrée à un prince qui vous déplaît : cette circonſtance diminue mon crime. Elle ne le diminue point, interrompit à ſon tour la princeſſe ; mais elle m'ôte la force de vous le reprocher. Hé bien, madame, repris-je, pardonnez-le moi donc, je vous en conjure, & ne dédaignez point la couronne de Circaſſie que je vous offre avec mon cœur.

Je paſſe ſous ſilence tous les diſcours paſſionnés que je tins à Rézia pour la rendre ſenſible à mon amour ; mais tout ce que je tirai d'elle de plus obligeant, fut l'aſſurance qu'elle me donna, de conſentir ſans peine à faire mon bonheur, pourvu que je puſſe obtenir l'agrément de ſon père.

Je conſultai là-deſſus Avicène, qui me dit, envoyez un ambaſſadeur au ſultan pour l'informer du ſort de ſa fille, & la lui demander

en mariage; je me charge du reste. Je suivis le conseil du philosophe, je fis partir une seconde fois Husséyn pour la cour de Carizme avec de nouveaux présens; &, en attendant son retour, je conduisis la princesse dans le plus bel appartement de mon serrail, où elle fut servie comme si elle eût déjà été reine.

A l'égard du philosophe à qui j'avois tant d'obligations, je le priai de demeurer à la cour, & d'y vivre au gré de ses désirs. Je ne vous offre point, lui dis-je, la place de mon premier ministre: elle n'est pas digne de vous, mais soyons ami, & partagez la suprême puissance avec moi: je ne puis vous marquer assez de reconnoissance. Avicène, à ce discours qui lui faisoit connoître combien j'étois sensible au service qu'il m'avoit rendu, me répondit: qu'il recevoit avec autant de satisfaction que de respect l'honneur que je lui faisois de vouloir le mettre au rang de mes amis; que c'étoit la plus belle récompense que je pusse lui offrir, & qu'il ne se trouvoit que trop payé de ce qu'il avoit fait pour moi.

Il faut présentement que je vienne à Husséyn, & que je dise dans quelle disposition étoit la cour de Carizme, lorsqu'il arriva.

Le sultan, aussitôt qu'il eut appris l'étrange

manière dont ſa fille avoit été enlevée, avoit aſſemblé ſes viſirs & les principaux ſeigneurs du royaume, pour leur demander ce qu'ils jugeoient à propos qu'il fît dans une conjoncture ſi ſingulière. Ils avoient tous été d'avis qu'on eût recours à un habile aſtrologue, qui faiſoit ſa réſidence à Schéhéreſtant ; & l'on avoit en effet découvert, par ſes obſervations, que la princeſſe de Carizme étoit dans mon ſerrail. Là-deſſus on avoit dépêché un courier au roi de Candahar, pour l'informer de cet événement extraordinaire, & lui propoſer de joindre ſes troupes à celles de Carizme pour tirer raiſon du rapt de Rézia. Le roi de Candahar, ſur cette nouvelle qui ne l'excitoit que trop à la vengeance, s'étoit mis en marche avec ſon armée. Il avoit déjà paſſé Nur, & il s'avançoit à grandes journées vers la ville de Carizme, quand le ſultan apprit l'arrivée de mon ambaſſadeur.

Clitch-Arſelan eſt naturellement un peu cruel. Il fit arrêter & amener devant lui Huſſéyn. Je devine bien, lui dit-il d'un air furieux, le ſujet de ton ambaſſade : tu viens ici, de la part de ton perfide maître, m'apprendre qu'il retient dans ſon ſerrail ma fille contre tout droit & raiſon : il ſe repentira bientôt de l'injure qu'il m'a faite ; & en attendant

que je puisse réduire en cendres toute la Circassie, j'ordonne qu'on te coupe la tête : que ne puis-je en ce jour traiter ainsi le lâche prince, qui, sans respecter la majesté royale, a déshonoré ma maison en m'enlevant ma fille par l'art funeste de quelque magicien !

A ces mots il fit dresser un échaffaud devant son palais, & Husséyn y monta pour recevoir le coup de la mort aux yeux de tout le peuple de la ville de Carizme, assemblé pour voir son supplice. Mais Husséyn, au moment même que l'exécuteur avoit le bras levé pour lui trancher la tête, fut emporté dans les airs, & disparut; ce qui ne causa pas moins de surprise au sultan qu'à tous les autres spectateurs.

CXLIV. JOUR.

Le sultan de Carizme jugea bien que le même pouvoir qui avoit enlevé sa fille, venoit de dérober Husséyn au supplice. Il en devint plus furieux : Qu'on aille du moins, dit-il, chercher les Circassiens qui sont venus à Carizme avec cet ambassadeur, & qu'on les fasse mourir. Les gardes coururent aussitôt à l'endroit où Husseyn étoit logé, mais ils ne

trouvèrent pas une personne de sa suite : ils avoient tous été enlevés en même-temps par les esclaves d'Avicène.

Je sus cette aventure un instant après qu'elle fut arrivée. Husséyn, qui parut subitement devant moi, me la raconta. Il m'apprit ensuite que le roi de Candahar & le sultan de Carizme se préparoient à venir désoler la Circassie. Comme il achevoit de m'instruire du dessein de ces deux princes, Avicène vint se mêler à notre conversation. Nous rîmes bien tous trois de l'étonnement dont il venoit de remplir la ville de Carizme en faisant enlever Husséyn. Après cela nous parlâmes de la guerre qu'on m'alloit faire ; & ce philosophe s'appercevant que les préparatifs de nos ennemis me causoient quelques inquiétudes, il m'en fit des reproches. Seigneur, me dit-il, qu'avez-vous à craindre, puisque je suis avec vous ? On ne peut faire que d'inutiles efforts pour vous accabler, tandis que je serai dans vos intérêts. Quand tous les peuples de l'Indostan, ceux de la Chine, & toutes les tribus des Mogols s'uniroient avec vos ennemis contre vous, je saurois les confondre & vous en faire triompher. Le sultan de Carizme, poursuivit-il, & le roi de Candahar prétendent faire d'affreux rava-

ges dans votre royaume : hé bien, qu'ils s'en approchent ; je me charge de la défenſe de vos frontières ; laiſſez-moi le ſoin de les conſerver ; je m'en acquitterai mieux que vos généraux.

Je remerciai le philoſophe du ſecours qu'il me promettoit ; &, ravi de voir mes affaires en ſi bonnes mains, bien éloigné d'appréhender le roi de Candahar & le ſultan, je ſouhaitois qu'ils fuſſent déjà près du Volga.

Mes ſouhaits furent bientôt accomplis. Ces princes, ſans perdre de temps, s'avançoient vers mes états. Ils côtoyoient la mer Caſpienne ; & après avoir laiſſé derrière eux l'endroit où le Jaxartes s'y décharge, ils s'approchoient de la rivière de Jaïc, lorſque le bruit de leur approche répandit la conſternation dans Aſtracan. Comme je me repoſois entièrement ſur Avicène, & que, ſuivant ſes conſeils, je n'avois levé que peu de monde, mes peuples n'oſant eſpérer qu'on pût réſiſter aux ennemis qui venoient nous aſſaillir, & dont la renommée groſſiſſoit encore le nombre, s'imaginoient déjà voir toute la Circaſſie ſaccagée, & la ville d'Aſtracan abandonnée aux flammes.

D'un autre côté, l'ennemi apprenant que je n'avois à lui oppoſer que très-peu de

troupes, ne pouvoit se persuader qu'elles eussent l'audace de se présenter devant lui. Ainsi, marchant dans l'opinion qu'il pénétreroit jusqu'à ma ville capitale sans être obligé de combattre, il se promettoit bien de ruiner mon royaume de fond en comble, & de s'en retourner chargé de richesses. L'événement toutefois démentit sa confiance & trompa son attente.

Avicène me tint parole, & n'eut besoin d'employer qu'un de ses secrets pour délivrer mes états du danger qui les menaçoit. Nous nous mîmes tous deux à la tête de mon armée; nous passâmes le Volga, & nous nous arrêtâmes, quand nous fûmes à deux lieues des ennemis. Alors le philosophe sema la discorde parmi eux. Il fit naître un différend entre le sultan & le roi de Candahar; & la querelle s'échauffa si bien, que ces deux princes tournèrent leurs armes l'un contre l'autre. Ils en vinrent aux mains; &, après un long combat où le roi de Candahar périt avec tous les siens, le sultan demeura maître du champ de bataille; mais il n'eut pas grand sujet de s'applaudir de la victoire, puisqu'il lui resta si peu de troupes, qu'il ne fut point en état de nous résister lorsque nous parûmes devant lui. Nous l'envelop-

pâmes. Il lui fallut céder à la néceſſité. Il ſe rendit, & je l'amenai à Aſtracan.

Il eut lieu d'être ſatisfait de la manière dont je le traitai. Il reçut dans ma cour toute ſorte d'honneurs. Je n'épargnai rien pour appaiſer ſon reſſentiment, & j'en vins à bout. Mais ce qui, je crois, y contribua plus que toute autre choſe, ce fut le bien que la princeſſe ſa fille lui dit de moi. Elle lui fit un détail de tous les égards que j'avois pour elle, du ſoin que je prenois de lui chercher tous les jours de nouveaux amuſemens, & ſurtout elle s'étendit ſur ma conduite reſpectueuſe qui ne s'étoit pas démentie un ſeul moment. Il fut charmé de ma retenue, & conſentit enfin que je devinſſe ſon gendre.

C X L V. J O U R.

Il ne fut plus queſtion que de réjouiſſances. On en fit de magnifiques pour célébrer mon mariage. La cour & la ville furent dans la joie pendant une année entière, ou, pour mieux dire, elles y ſont encore depuis ce temps-là.

Clich-Arſelan, après ces nôces qui le

consolèrent de sa défaite, retourna dans ses états; mais avant son départ il eut plusieurs entretiens avec Avicène, qu'il ne regardoit plus comme un sorcier. Il ne pardonna pas seulement le rapt de sa fille à ce grand philosophe, il lui demanda même son amitié, qu'il obtint; & je ne sais s'il ne s'en alla point aussi content de s'être fait un ami tel qu'Avicène, que de laisser Rézia dans une agréable situation.

Je n'eus pas sitôt épousé cette princesse, que n'étant plus gênée par sa fierté, elle m'avoua qu'elle avoit du goût pour moi. Ce goût s'augmenta de jour en jour, & nous vivions enfin dans une union parfaite, quand tout d'un coup, celui même qui en étoit l'auteur en a détruit tous les charmes, & a rendu notre sort digne de pitié.

Avicène, sans que toutes ses sciences pussent l'en défendre, prit dans les yeux de Rézia un fatal amour qui fait aujourd'hui tout le malheur de ma vie. Pour témoigner à ce philosophe l'extrême considération que j'avois pour lui, je lui permettois de voir & d'entretenir la reine tous les jours. Les entretiens qu'il eut avec elle augmentèrent sa passion. Il n'en fut plus le maître: il la déclara. La princesse se sentit très-offensée d'un aveu si

hardi ; mais croyant devoir ménager un homme dont elle craignoit le pouvoir : Avicène, lui dit-elle d'un air affligé, rentrez, je vous prie, en vous-même, & triomphez des sentimens que vous me témoignez. Ce triomphe doit moins vous coûter qu'à un autre. Songez à l'amitié, aux déférences que le roi a pour vous. Ne pouvez-vous adresser ailleurs vos regards ? Ce prince m'adore : je l'aime tendrement, & je ne puis aimer que lui. Cessez, de grâce, de vouloir troubler une union que vous avez formée vous-même.

La douceur avec laquelle on traita le philosophe ne servit qu'à le rendre plus audacieux. Il continua de parler de son amour, & il pressa tellement la reine d'y répondre, qu'elle perdit enfin patience. Elle le traita d'insolent, & lui reprocha sa témérité d'un air si fier & si méprisant, qu'il en fut piqué. Il étoit naturellement violent. Il changea sa tendresse en haine : d'amant tendre & passionné il devint jaloux, furieux ; & regardant la reine d'un œil menaçant : ingrate, lui dit-il, ne pense pas que je te laisse mépriser impunément mon amour. Tu te souviendras long-temps de l'avoir dédaigné. Je vais te frapper par l'endroit le plus sensible. Tu

aimes le roi ton époux, c'eſt par-là que je veux te punir. A ces mots, il ſouffla ſur la princeſſe ; & après avoir prononcé quelques paroles myſtérieuſes, il diſparut.

La reine fut épouvantée de ces menaces ; mais ne ſentant en elle aucun changement, elle s'imagina qu'Avicène s'étoit contenté de l'effrayer ; & ce ne fut qu'après avoir perdu deux ou trois fois le ſentiment à mon approche, qu'elle s'apperçut que l'état où vous l'avez vue étoit l'ouvrage du philoſophe. C'eſt donc ce charme funeſte qui trouble le repos de ma vie. Cependant, tout malheureux que je ſuis, j'ai encore des grâces à rendre au ciel de ce qu'Avicène ne m'a point enlevé Rézia.

Continuation de l'hiſtoire de Bedreddin Lolo, de ſon Viſir, & de ſon Favori.

LE roi d'Aſtracan finit en cet endroit ſon hiſtoire : Bedreddin le remercia d'avoir bien voulu ſatisfaire ſa curioſité, & en même-temps il l'aſſura qu'on ne pouvoit être plus touché qu'il l'étoit des choſes qu'il venoit d'entendre. Ces deux monarques ſe ſéparèrent enſuite, & bientôt le roi de Damas reprit le chemin de ſon royaume avec Atalmulc & Séyf el Mulouk.

L'état où ils avoient vu la reine d'Astracan fit souvent la matière de leur entretien sur la route. Un jour qu'ils en parloient, Séyf el Mulouk dit à Bedreddin : Seigneur, il faut convenir qu'il n'y a point de beauté plus parfaite, & qu'on ne peut voir un objet plus piquant que cette princesse. Cependant, ajouta-t-il en souriant, quoique nous l'ayons bien regardée, je ne m'apperçois pas qu'aucun de nous trois en ait perdu l'esprit. Il est vrai que j'ai le portrait de Bedy al Jemal, qui m'a sans doute préservé de ce malheur. Et moi, dit Atalmulc, je suis dans le même cas; il n'est pas surprenant que je ne sois pas non plus devenu fou, l'image de Zélica, qui est gravée dans mon cœur, me rend insensible à toutes les autres beautés du monde. Ce qui doit donc vous étonner, reprit le favori, c'est l'indifférence du roi notre maître; bien qu'il ne soit prévenu pour aucune princesse, il n'est pas plus frappé que nous des charmes de Rézia.

Vous êtes dans une grande erreur, dit alors Bedreddin, de croire que je ne suis point amoureux, parce que vous ne me voyez point de maîtresse. Pour vous désabuser, je vous dirai que j'aime comme vous, & que l'amour seul m'empêche aussi d'être

heureux. Ce n'eſt point une princeſſe qui règne dans mon cœur, c'eſt une femme d'une condition ordinaire qui m'occupe. Je vais vous conter cette hiſtoire. Je n'avois pas deſſein de vous faire une pareille confidence : mais vous m'en donnez une occaſion que je ne veux pas laiſſer paſſer.

Hiſtoire de la belle Arouya.

IL y a quelques années, continua-t-il, qu'il demeuroit à Damas un vieux marchand nommé Banou. Il avoit une fort belle maiſon de campagne aſſez près de la ville, deux magaſins remplis de toiles des Indes & de toutes ſortes d'étoffes d'or & de ſoie, avec une jeune femme qui, pour la beauté, pouvoit fort bien entrer en comparaiſon avec la reine d'Aſtracan.

Benou étoit un homme de plaiſir ; il aimoit la dépenſe, & ſe piquoit de généroſité. Il ne ſe contentoit pas de régaler ſes amis, il leur prêtoit de l'argent. Il aſſiſtoit ceux qui avoient beſoin de ſecours. Enfin, il n'auroit pas été ſatisfait de lui-même, s'il eût paſſé un jour ſans avoir rendu quelque ſervice. Il trouva tant d'occaſions d'exercer ſon humeur bienfaiſante, qu'il gâta peu-à-peu ſes affaires. Il s'apperçut bien qu'il s'in-

commodoit ; mais il ne put ſe réſoudre à changer de conduite ; de ſorte que ſe dérangeant de plus en plus tous les jours, il fut obligé de vendre ſa maiſon de campagne, & il tomba inſenſiblement dans la misère.

CXLVI. JOUR.

LORSQU'IL vit ſa fortune renverſée, il eut recours à ſes amis ; il n'en reçut aucune aſſiſtance ; ils l'abandonnèrent tous. Il crut que du moins ſes débiteurs lui rendroient ce qu'il leur avoit prêté ; mais les uns nièrent la dette, & les autres ſe trouvèrent hors d'état de s'acquiter ; ce qui cauſa tant de chagrin à Banou, qu'il en tomba malade.

Pendant ſa maladie, il ſe reſſouvint par haſard d'avoir prêté mille ſequins d'or à un docteur de ſa connoiſſance. Il appela ſa femme, & lui dit : O ma chère Arouya, il ne faut point encore nous déſeſpérer ; je viens de rappeler dans ma mémoire un de mes débiteurs que j'avois oublié. Je lui ai autrefois prêté mille ſequins d'or : c'eſt le docteur Daniſchmende. Je ne le crois pas d'auſſi mauvaiſe foi que les autres. Va chez lui, puiſque je ne puis y aller moi-même,

& dis lui que je le prie de m'envoyer la ſomme qu'il a reçue de moi.

Arouya prit auſſitôt ſon voile, & ſe rendit à la maiſon de Daniſchmende. On la fit entrer dans l'appartement de l'Alfakih, qui la pria de s'aſſeoir, & de lui dire ce qui l'amenoit. Seigneur docteur, répondit la jeune femme en levant ſon voile, je ſuis l'épouſe de Banou le marchand. Il vous ſouhaite toutes ſortes de proſpérités avec le ſalut, & vous conjure d'avoir la bonté de lui rendre les mille ſequins d'or qu'il vous a prêtés.

A ces paroles, que la belle Arouya prononça d'un air doux & gracieux, le docteur, plus rouge que du feu, attacha ſes yeux ſur la femme du marchand, & lui répondit en faiſant l'agréable : O viſage de fée, je vous donnerai volontiers ce que vous demandez, non comme une choſe dûe à votre mari, mais à vous-même, pour le plaiſir que vous me faites de venir chez moi. Je ſens que votre vue me met hors de moi-même. Vous pouvez me rendre le plus heureux des alfakihs. Répondez, de grâce, aux ſentimens que vous venez de m'inſpirer : auſſi-bien votre époux eſt dans un âge trop avancé pour mériter votre affection. Si vous voulez combler mes déſirs, au lieu de mille

ſequins, je vais vous en donner deux mille, & je vous jure ſur ma tête & ſur mes yeux (1), que je ſerai toute ma vie votre eſclave.

En parlant de cette manière, le trop paſſionné docteur, pour prouver par ſes actions qu'il n'étoit pas moins épris qu'il le diſoit, s'approcha de la jeune femme, & voulut la preſſer entre ſes bras : mais elle le repouſſa très-rudement, & lui dit en le regardant d'un air qui ne lui préſageoit rien de favorable : arrêtez, inſolent, & ceſſez de vous flatter que je vous écoute. Quand vous m'offririez toutes les richeſſes de l'Egypte, s'il dépendoit de vous de me les donner, vous ne pourriez corrompre ma fidélité : remettez ſeulement entre mes mains les mille ſequins que vous devez à mon époux, & ne perdez pas le temps à contraindre un cœur qui ſe refuſe à vos vœux.

L'alfakih avoit trop d'eſprit pour ne pas juger par ce diſcours de ce qu'il devoit attendre de la vertueuſe Arouya. Il perdit l'eſpérance de la réduire ; & comme c'étoit un homme très-brutal, il changea bientôt de langage. Il faut, lui dit-il avec beaucoup

(1) Serment ordinaire des Muſulmans.

d'emportement, que tu sois bien effrontée pour me demander de l'argent! Je ne dois rien à Banou ton mari; & si ce vieux fou s'est ruiné par une conduite extravagante, je ne suis point assez sot pour contribuer à le rétablir. A ces mots il la fit sortir brusquement de sa maison, & peu s'en fallut même qu'il ne la frappât.

La jeune femme s'en retourna toute en pleurs au logis. Mon cher Banou, dit-elle à son mari, le docteur Danischmende n'est pas plus honnête homme que vos autres débiteurs: il a eu le front de me soutenir qu'il ne vous devoit rien. O l'ingrat! s'écria le vieux marchand, est-il bien possible qu'il m'abandonne au besoin? Mais, que dis-je, m'abandonne? il est même d'assez mauvaise foi pour nier une somme qu'il a reçue. Le fourbe! il paroissoit un homme de probité; je lui aurois confié toute ma fortune lorsqu'il m'a demandé mille sequins. A qui donc faut-il se fier aujourd'hui? Que ferai-je, poursuivit-il? dois-je le laisser tranquille? Non, je veux en avoir raison: va trouver le cadi: c'est un juge sévère, & l'ennemi juré des injustices: conte-lui toute la perfidie du docteur. Je suis assuré qu'il aura pitié de moi, & me rendra justice.

CXLVII. JOUR.

LA jeune femme du vieux marchand alla chez le cadi. Elle entra dans la salle où ce juge donnoit audience au peuple, & elle se tint à l'écart. La majesté de sa taille & son grand air la firent bientôt remarquer. Le cadi aimoit naturellement le beau sexe. D'abord qu'il apperçut Arouya, il lui fit signe d'approcher, & la conduisit lui-même dans son cabinet : il l'obligea de s'asseoir sur un sopha, & de lever son voile; mais il ne vit pas plutôt l'extrême beauté dont elle étoit pourvue, qu'il en fut aussi charmé que l'alfakih. O canne de sucre! s'écria-t-il, déjà tout transporté d'amour, belle rose du jardin du monde, apprends-moi de quoi il s'agit, & sois assurée par avance, que je ferai pour toi tout ce que tu voudras.

Alors elle lui parla de la mauvaise foi de Danischmende, & le supplia très-humblement d'interposer son autorité pour obliger ce docteur à restituer ce qu'il devoit à son mari. Cela est trop juste, interrompit le cadi, qui se sentoit enflammer de plus en plus, je saurai bien l'y contraindre. Il rendra les mille

ſequins, ou je lui ferai arracher les entrailles. Mais, charmante houri, continua-t-il en ſe radouciſſant, ſonge, de grâce, que l'oiſeau de mon cœur ſe trouve pris dans les filets de ta beauté; accorde-moi ce que tu as refuſé à l'alfakih; & je vais tout-à-l'heure te faire préſent de quatre mille ſequins d'or.

A ce diſcours Arouya fondit en pleurs. O ciel! dit-elle, n'y a-t-il donc point de vertu parmi les hommes? je n'en puis trouver un qui ſoit véritablement généreux; ceux même qui ſont chargés de punir les coupables, ne ſe font pas un ſcrupule de commettre des crimes.

Le cadi tâcha vainement d'eſſuyer les larmes de la jeune femme. Comme il perſiſtoit à exiger d'elle des faveurs, & qu'il aſſuroit que ſans cela elle ne devoit attendre de lui aucun ſervice, elle ſe leva, & ſortit de ſon hôtel, pénétrée d'une vive douleur.

Lorſque Banou vit revenir ſa femme, il ne lui fut pas difficile de juger qu'elle n'avoit pas une bonne nouvelle à lui annoncer. Je vois bien, lui dit-il, que vous n'êtes pas fort contente du cadi: il vous a refuſé ſa protection: le docteur Daniſchmende eſt ſans doute de ſes amis. Hélas! répondit-elle, j'ai perdu ma peine: il ne veut point

nous rendre juſtice : il ne nous reſte plus aucune eſpérance. Qu'allons-nous devenir ? Il faut, reprit Banou, s'adreſſer au gouverneur de Damas. Je lui ai vendu pluſieurs fois des étoffes à crédit : il me doit même encore de l'argent : implorons ſon appui : je crois qu'il voudra bien employer ſon crédit pour nous.

Le lendemain, Arouya, couverte de ſon voile, ne manqua pas d'aller chez le gouverneur. Elle demande à lui parler : on la mène à ſon appartement : il la reçut avec beaucoup de civilité, & la pria de ſe découvrir. Comme elle en connoiſſoit les conſéquences, elle voulut s'en défendre ; mais il n'y eut pas moyen ; il la preſſa ſi galamment de lever ſon voile, qu'elle ne put s'en diſpenſer.

Si la vue de cette jeune perſonne avoit enflammé le docteur & le cadi, elle ne fit pas moins d'effet ſur le gouverneur, qui étoit un de ces vieux ſeigneurs qui courent toutes les beautés qui ſe préſentent à leurs regards. Que de charmes ! s'écria-t-il ; je n'ai jamais rien vu de ſi piquant. Ah l'aimable perſonne ! Dites-moi, pourſuivit-il, qui vous êtes, & ce qu'il y a pour votre ſervice ? Monſeigneur, répondit-elle, je ſuis femme

d'un marchand, nommé Banou, qui a eu quelquefois l'honneur de vous vendre des étoffes. Oh que je le connois bien, interrompit-il, c'eſt un des hommes du monde que j'aime & que j'eſtime le plus. Qu'il eſt heureux d'avoir une ſi charmante femme! Que ſon ſort eſt digne d'envie! Il eſt bien plutôt digne de pitié, interrompit à ſon tour Arouya. Vous ne ſavez pas, ſeigneur, dans quel état eſt réduit l'infortuné Banou. En même-temps elle lui repréſenta la mauvaiſe ſituation des affaires de ſon mari, & lui dit les raiſons qui l'obligeoient à le venir chercher.

CXLVIII. JOUR.

Le gouverneur ſachant de quoi il étoit queſtion, fut fort prompt à promettre qu'il emploieroit ſon autorité à contraindre le docteur Daniſchmende à payer ce qu'il devoit à Banou; mais il ne fut pas plus généreux que le cadi. Je vous accorde ma protection, dit-il à la jeune femme: j'enverrai chercher l'alfakih; & s'il ne reſtitue pas de bonne grâce les mille ſequins qu'il a reçus, il pourra bien s'en repentir. En un mot, je m'engage à vous les faire rendre, pourvu que dès ce

moment vous commenciez à reconnoître ce que je prétends faire pour vous; car nous autres ſeigneurs, nous voulons que la reconnoiſſance précède le ſervice.

Comme la belle Arouya n'avoit pas plus d'envie de contenter la paſſion du gouverneur que celle des autres, elle ſe retira toute déſolée. O Banou, dit-elle à ſon mari, il ne faut plus compter ſur rien: perſonne ne veut entrer dans nos peines, ni nous ſecourir en quelque manière que ce ſoit. Ces paroles mirent le vieux marchand au déſeſpoir: il fit mille imprécations contre les hommes; & il alloit les renouveller, quand ſa femme lui dit: ceſſez de maudire les auteurs de nos maux: quel ſoulagement recevrez-vous des plaintes vaines qui vous échappent? Il vaut mieux rêver à d'autres moyens de retirer votre argent, & j'en imagine un que Mahomet lui-même m'inſpire. Ne me demandez pas, ajouta-t-elle, quel eſt ce moyen; je ne juge pas à propos de vous en inſtruire: contentez-vous de l'aſſurance que je vous donne qu'il fera beaucoup de bruit, & que nous ſerons pleinement vengés de l'alfakih, du cadi & du gouverneur. Fais tout ce qu'il te plaira, lui dit Banou, je m'abandonne à ton induſtrie.

La jeune marchande ſortit auſſitôt de ſa maiſon, & après avoir traverſé deux ou trois rues, elle entra dans la boutique d'un bahutier. Le maître la ſalua, & lui dit : belle dame, que ſouhaitez-vous? O maître, répondit-elle, j'ai beſoin de trois coffres, je vous prie de me les donner bien conditionnés. Le bahutier lui en montra pluſieurs de différente grandeur. Elle en choiſit trois qui pouvoient ſans peine contenir chacun un homme : elle les paya, & les fit ſur le champ porter chez elle, puis elle s'habilla de ſes plus riches habits, ſe para de toutes les pierreries que ſa mauvaiſe fortune ne l'avoit pas encore réduite à vendre pour ſubſiſter, & elle n'oublia pas les parfums.

Dans un état ſi propre à charmer, elle alla trouver l'alfakih, & employant tous les airs libres & gracieux qu'une effronterie lui permettroit de prendre, elle ôta ſon voile, ſans attendre que le docteur la priât de ſe découvrir. Puis le regardant avec des yeux capables de donner de l'amour aux hommes les plus inſenſibles : ſeigneur alfakih, lui dit-elle, je viens vous prier encore de rendre les mille ſequins que vous devez à mon mari. Si vous les reſtituez pour l'amour de moi, vous pouvez compter ſur ma reconnoiſſance. Belle dame,

répondit le docteur, je ſuis toujours dans les mêmes ſentimens : j'ai deux mille ſequins à vous donner aux conditions que je vous ai propoſées. Je vois bien, reprit Arouya, que vous n'en démordrez point : il faut donc me réſoudre de bonne grâce à vous ſatisfaire. Je vous attends cette nuit, pourſuivit-elle en lui tendant une de ſes belles mains, qu'il baiſa avec tranſport : apportez l'argent que vous m'avez promis, & venez à dix heures préciſes frapper à la porte de ma maiſon : une eſclave fidelle vous ouvrira, & vous introduira dans mon appartement, où nous paſſerons la nuit enſemble.

L'alfakih à ces paroles, qui lui promettoient tout ce qu'il pouvoit ſouhaiter, ne fut pas maître de lui. Il embraſſa la jeune femme, ſans qu'elle pût s'en défendre. Mais elle ſe débarraſſa de ſes mains promtement, & le voyant dans une diſpoſition à ne pas manquer au rendez-vous qu'elle lui donnoit, elle ſortit de chez lui pour aller faire le même perſonnage à l'hôtel du cadi.

CXLIX. JOUR.

D'ABORD qu'elle fut en particulier avec ce juge, elle lui dit : ô mon ſeigneur, depuis que je vous ai quitté, je n'ai pas goûté un moment de repos. J'ai mille fois rappelé dans ma mémoire toutes les choſes que vous m'avez dites. Il m'a paru que je ne vous déplaiſois pas, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de vous avoir pour amant. Quelle ſatisfaction pour une bourgeoiſe de ſe voir la maîtreſſe d'un cadi, jeune & bien fait ! ma vertu, je l'avoue, n'eſt point à l'épreuve d'un ſort ſi agréable.

Ce début enchanta le cadi. Oui, ma reine, s'écria-t-il, vous ſerez, ſi vous voulez, la première dame de mon ſérail, & la maîtreſſe ſouveraine de mes volontés. Abandonnez le vieux Banou, & venez demeurer chez moi. Non, ſeigneur, répondit Arouya, je ne puis me réſoudre à lui cauſer un ſi grand déplaiſir. D'ailleurs, par cette conduite, je me perdrois de réputation. Je veux éviter l'éclat, & n'avoir avec vous qu'un commerce ſecret. Hé, dans quel lieu, répliqua le cadi, pourrai-je vous entretenir ? Dans mon appartement,

repartit la marchande : c'eſt l'endroit le plus sûr : Banou couche dans le ſien : c'eſt un homme accablé de vieilleſſe & d'infirmités, il ne doit point nous cauſer d'inquiétude : venez dès cette nuit chez moi, ſi vous le ſouhaitez, ajouta-t-elle ; ſoyez à la porte de notre maiſon ſur les onze heures, mais ſoyez-y ſans ſuite, car je ſerois au déſeſpoir que quelqu'un de vos gens sût la foibleſſe que j'ai pour vous.

Les précautions que prenoit la jeune femme, bien loin d'être ſuſpectes au cadi, lui ſembloient augmenter le prix de ſa bonne fortune. Il ne manqua pas de témoigner à la dame le plaiſir qu'il avoit de la voir dans des ſentimens ſi favorables pour lui : il lui fit des careſſes dont elle eut ſoin de modérer la vivacité, & il lui promit de ſe rendre chez elle à l'heure marquée. Là-deſſus ils ſe ſéparèrent fort ſatisfaits, quoiqu'ils euſſent tous deux des penſées bien différentes.

Voilà déjà deux amans diſpoſés à donner dans le piège qu'elle leur tendoit : il ne reſtoit plus que le gouverneur à tromper, ce qui ne fut pas fort difficile. La jeune marchande eut l'adreſſe de l'amorcer comme les autres : il crut de bonne foi tout ce qu'elle lui dit, & le réſultat de leur entretien fut qu'elle lui

donna rendez-vous à minuit chez elle, & qu'il jura de s'y trouver ſeul pour faire les choſes avec la diſcrétion qu'elle ſouhaiteroit.

Grand prophète! dit Arouya, lorſqu'elle fut hors du palais du gouverneur: ô protecteur des fidelles muſulmans! Mahomet, vous qui du ciel où vous êtes, avez les yeux ouverts ſur les démarches que je fais, vous voyez le fond de mon ame: achevez de faire réuſſir mon deſſein, & ne m'abandonnez pas dans les périls de l'exécution.

Après cette apoſtrophe, qu'elle crut devoir faire pour parvenir plus ſûrement au but qu'elle ſe propoſoit, elle ſe ſentit remplie de confiance, & ſuivant tous ſes mouvemens, comme autant d'avis ſecrets du prophète, elle alla acheter toutes ſortes de fruits & des confitures qu'elle fit porter à ſa maiſon. Elle avoit une vieille eſclave dont elle connoiſſoit la fidélité; elle l'inſtruiſit de ſon projet, & lui donna ſes ordres. Elles commencèrent enſuite à préparer un appartement; elles arrangèrent les meubles, & dreſsèrent une table ſur laquelle on mit pluſieurs baſſins de porcelaine remplis de fruits & de confitures sèches. Quand la jeune marchande auroit eu deſſein de rendre heureux ſes amans, elle n'auroit pas fait de plus grands préparatifs pour les recevoir.

Elle attendoit leur arrivée avec une extrême impatience : elle craignoit même quelquefois qu'ils ne vinssent pas ; mais sa crainte étoit fort mal fondée : les espérances qu'ils avoient conçues étoient trop agréables, pour qu'ils pussent les abandonner. Le docteur Danischmende, entr'autres, se tenoit alerte ; & comme premier en date, il ne manqua pas d'être à la porte de Banou à dix heures précises : il frappe, la vieille esclave ouvre, le fait entrer & le conduit à l'appartement de sa maîtresse, en lui disant tout bas : prenez bien garde de faire du bruit, de peur de réveiller le vieux marchand qui repose.

Aussitôt que Danischmende vit Arouya, qui s'étoit parée avec autant de soin que s'il eût été question de recevoir un amant aimé, il fut ébloui de l'éclat de ses charmes, & lui dit d'un air passionné : ô phénix de la prairie de la beauté, je ne puis assez admirer mon bonheur ! Voilà, poursuivit-il, en jetant une bourse sur une table, les deux mille séquins que je vous ai promis ; ce n'est pas trop payer une si bonne fortune.

*

CL. JOUR.

AROUYA ſourit à ce diſcours ; elle tendit la main à l'alfakih, & après l'avoir fait aſſeoir ſur un ſopha, elle lui dit : ſeigneur docteur, ôtez votre turban & votre ceinture ; mettez-vous à votre aiſe : vous êtes ici comme chez vous. Dalla Moukhtala, continua-t-elle en s'adreſſant à la vieille eſclave, viens m'aider à déshabiller mon amant, car ſes habits le gênent. En parlant ainſi, la dame défit elle-même la ceinture de Daniſchmende, & l'eſclave lui ôta ſon turban : elles le dépouillèrent enſuite toutes deux de ſa robe ; de manière qu'il demeura en veſte & la tête nue. Commençons, lui dit alors la jeune marchande, par les raîchiſſemens que je vous ai préparés : en même-temps il ſe mirent à manger des confitures & à boire des liqueurs.

Sur la fin de ce repas, que la dame avoit ſoin d'étayer par des diſcours qui charmoient, l'alfakih, on entendit du bruit dans la maiſon. Arouya en parut allarmée, comme ſi elle n'eût pas ſu ce que c'étoit. Dalla, dit-elle à la vieille eſclave, d'un air inquiet, va voir ce qui peut cauſer le bruit que nous entendons,

Dalla ſortit de la chambre, & y revint un moment après, en diſant à ſa maîtreſſe avec beaucoup de trouble & d'altération : ah, madame, nous ſommes perdues ! votre frère vient d'arriver du Caire. Il eſt en ce moment avec votre mari, qui va vous l'amener ici tout-à-l'heure. O fatale arrivée ! s'écria la femme de Banou, en affectant un grand chagrin ; le fâcheux contre-temps ! ce n'eſt pas aſſez qu'on vienne troubler mes plaiſirs, il faut encore qu'on me ſurprenne avec mon amant, & que je paſſe pour une femme infidelle dès le premier pas que je fais contre mon devoir ! Que vais-je devenir ? Comment puis-je prévenir la honte que je crains ? Vous voilà bien embarraſſée, dit la vieille eſclave, que le ſeigneur Daniſchmende s'enferme dans un des trois coffres que votre mari a fait faire pour y mettre des marchandiſes qu'il veut envoyer à Bagdad. Ils ſont dans votre cabinet, & nous en avons les clefs.

Le conſeil de Dalla fut approuvé : le docteur paſſa dans le cabinet, & ſe mit dans un des trois coffres, qu'Arouya elle-même ferma à double tour, en diſant à Daniſchmende : ô mon cher alfakih, ne vous impatientez pas ; auſſitôt que mon frère & mon mari ſe feront retirés, je viendrai vous

rejoindre, & nous pafferons enfemble le refte de la nuit d'autant plus agréablement, que nos plaifirs auront été interrompus.

La promeffe qu'Arouya faifoit au docteur de le venir tirer de fa prifon, & l'efpérance qu'elle lui donnoit de le bien dédommager des mauvais momens qu'il alloit paffer dans le coffre, l'empêchèrent de s'affliger d'une aventure qui devoit avoir des fuites encore plus défagréables pour lui. Au lieu de foupçonner la fincérité de la dame, & de s'imaginer que l'état où il fe voyoit pouvoit être un piége qu'on lui avoit tendu, il aima mieux fe perfuader qu'on l'aimoit, & fe livrer aux plus douces illufions dont fe repaiffent les amans qui fe flattent en vain d'obtenir l'accompliffement de leurs défirs.

La jeune marchande le laiffa dans fon cabinet, & revint dans fa chambre, en difant tout bas à fon efclave: en voilà déjà un qui a donné dans mes filets: nous verrons fi les autres m'échapperont. C'eft ce que nous faurons bientôt, répondit Dalla, car il eft près d'onze heures, & je ne crois pas que le cadi manque de fe trouver au rendez-vous. La vieille efclave avoit raifon de penfer que ce juge ne feroit pas moins

exact que le docteur : en effet, on entendit frapper à la porte de Banou, même avant l'heure marquée. Dalla courut ouvrir, & voyant que c'étoit un homme, elle lui demanda son nom. Je suis, dit-il, le cadi : parlez bas, lui répondit l'esclave, vous pourriez réveiller le seigneur Banou : ma maîtresse, qui a un grand foible pour vous, m'a ordonné de vous introduire dans son appartement ; prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre, je vais vous y mener. Le juge sentit redoubler sa flamme à ces paroles : il suivit Dalla, qui le conduisit à l'appartement de la jeune marchande.

O ma reine ! s'écria-t-il, en abordant la belle Arouya, je vous vois enfin. Avec quelle impatience ai-je attendu cet heureux moment ! Il m'est donc, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, il m'est donc permis de concevoir les plus charmantes espérances ! Non, il n'est point de bonheur qui soit comparable au mien. La jeune marchande relevant le cadi, le pria de s'asseoir sur le sopha, & lui dit : seigneur, je suis bien-aise que vous ayez un peu de goût pour moi, puisque vous êtes l'homme du monde pour qui j'en ai le plus, ou pour mieux dire, la première personne qui se soit attirée mon

attention : cette vieille esclave vous le dira ; depuis le dernier entretien que j'ai eu avec vous, je ne fais que languir : je lui parle de vous sans cesse, & ma passion ne me laisse pas un moment de repos.

CLI. JOUR.

QUAND le cadi entendit parler Arouya dans ces termes, peu s'en fallut qu'il ne perdît l'esprit : haut cyprès, lui dit-il, vivante image des houris, vous m'enchantez par de si douces paroles : achevez, de grâce, de mettre le comble à mes vœux ; mais, ma princesse, hâtez-vous de me satisfaire, je vous en conjure, car vous m'avez mis hors de moi-même, & je ne me possède plus. Je suis ravie, reprit la dame, de vous voir si amoureux : cela flatte agréablement ma tendresse, & votre impatience me fait trop de plaisir pour différer plus long-temps à la contenter. Je vous avois préparé des rafraîchissemens, & je voulois boire des liqueurs avec vous ; mais puisque vous êtes si passionné, il faut que je cède à vos instances : déshabillez-vous donc, & vous couchez dans ce lit que vous voyez : je vais cepen-

dant dans l'appartement de mon mari, pour ſavoir ſi le vieillard repoſe, & dans un moment je reviendrai vous trouver.

Le juge, à ce diſcours, s'imaginant qu'il tenoit déjà dans ſes bras l'objet de ſes déſirs, ôta promptement ſes habits & ſe mit au lit. A peine fut-il couché, qu'il entendit du bruit. Un inſtant après, Arouya revint fort émue, & lui dit : ah, ſeigneur cadi, vous ne ſavez pas ce qui vient d'arriver : nous avons ici un vieil eſclave que je n'ai pas voulu mettre dans ma confidence, parce qu'il m'a paru trop attaché à mon mari : il vous a vu entrer dans ma maiſon, il en a averti ſon maître, qui a ſur le champ envoyé chercher mes parens pour être témoins de mon infidélité. Ils vont tous venir dans mon appartement : je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde. En achevant ces paroles, elle ſe mit à pleurer ; ce qu'elle fit avec tant d'art, que le cadi la crut fort affligée.

Conſolez-vous, mon ange, lui dit-il, vous n'avez rien à craindre : je ſuis le juge des Muſulmans, & je ſaurai bien, par mon autorité, impoſer ſilence à vos parens & à votre mari. Je les menacerai tous ; je leur défendrai de faire aucun éclat,

& vous devez être persuadée qu'ils craindront mes menaces. Je n'en doute pas, mon seigneur, reprit la jeune marchande; aussi n'est-ce pas le ressentiment de mon époux, ni la colère de mes parens que j'appréhende. Je sais bien qu'appuyée de votre protection, je suis à couvert des châtimens; mais, hélas! je vais passer pour une infâme, & je deviendrai l'opprobre & le mépris de ma famille. Quel sujet de douleur pour une femme qui jusqu'ici n'a pas donné la moindre occasion de soupçonner sa vertu! Que dis-je, soupçonner? J'ose dire qu'on me regarde comme le modèle des femmes raisonnables: je vais perdre en un moment une si belle réputation. A ces mots elle commença à pleurer & à lamenter d'un air si naturel, que le juge en fut attendri.

O lumière de mes yeux, s'écria-t-il, je suis touché de ton affliction; mais cesse de t'y abandonner, puisqu'elle t'est inutile. Que te sert-il de répandre tant de larmes pour un malheur inévitable? Dalla Moukhtala interrompit en cet endroit le juge, & dit: grand cadi des fidelles, & vous belle rose du jardin de la beauté, écoutez-moi l'un & l'autre. J'ai de l'expérience, & ce

n'eſt pas la première fois que j'ai fait plaiſir à des amans embarraſſés. Pendant que vous ne ſongez tous deux qu'à vous attendrir, je penſe aux moyens de vous tirer d'embarras; & ſi mon ſeigneur le cadi veut, nous allons tromper le ſeigneur Banou & les parens de ma maîtreſſe. Et comment cela, dit le Juge? Vous n'avez, reprit la vieille eſclave, qu'à vous enfermer dans un certain coffre qui eſt dans le cabinet d'Arouya: je ſuis bien aſſurée qu'on ne s'aviſera pas de vous en demander la clef. Ah! très-volontiers, répondit le cadi; je conſens pour quelques momens de me mettre dans ce coffre, ſi vous le jugez à propos. Alors la jeune dame témoigna que cela lui feroit plaiſir, & aſſura le juge qu'un inſtant après que ſon mari & ſes parens auroient viſité ſon appartement, & ſe feroient retirés, elle ne manqueroit pas de le venir tirer du coffre.

Sur cette aſſurance, & ſur la promeſſe que la marchande fit au cadi de payer avec uſure la complaiſance qu'il vouloit bien avoir pour elle, il ſe laiſſa enfermer comme l'alfakih.

Il ne reſtoit plus que le gouverneur, qui vint auſſi à minuit ſe préſenter à la porte.

Dalla l'introduisit de même que les deux autres, & Arouya le reçut de la même manière. Elle lui fit bien des caresses, & lorsqu'elle s'apperçut que le vieux seigneur devenoit trop pressant, elle fit un signe dont elle étoit convenue avec Dalla, qui sortit. Un moment après on entendit frapper assez rudement à la porte de la rue, & bientôt la vieille esclave entra dans la chambre avec précipitation, en disant d'un air effrayé : ah ! madame, quel contre-temps ! le cadi vient d'entrer, on le conduit dans l'appartement de votre mari. O ciel ! s'écria la jeune marchande, quel fatal évènement ! Ma chère Dalla, poursuivit-elle, va doucement écouter ce que ce juge dit à Banou, & reviens nous en instruire. La vieille esclave sortit une seconde fois ; & pendant qu'elle faisoit semblant d'être occupée à s'acquitter de la commission dont sa maîtresse l'avoit chargée, le gouverneur dit à la dame : qui peut amener ici le Cadi à l'heure qu'il est ? Banou auroit-il quelque mauvaise affaire ? Non, répondit Arouya, & je ne suis pas moins étonnée que vous de l'arrivée de ce juge.

CLII. JOUR.

DALLA, peu de temps après, revint ſur ſes pas, & dit à ſa maîtreſſe : madame, j'ai prêté une oreille attentive aux diſcours qui ſe tiennent dans l'appartement du ſeigneur Banou, & j'en ai aſſez entendu pour ſavoir de quoi il s'agit. Le cadi vient dans cette maiſon pour vous interroger en préſence de Daniſchmende dont il eſt accompagné. Ce docteur ſoutient qu'il vous a rendu les ſequins que votre époux lui a prêtés. Le grand-viſir, qu'on a informé de cette affaire, a chargé le cadi de l'approfondir dès cette nuit, pour lui en rendre compte demain matin.

Là-deſſus Arouya eut recours aux larmes, & pria le gouverneur de vouloir bien ſe cacher, en lui diſant : mon ſeigneur, je vous conjure d'avoir pitié de moi. Le cadi, Banou & Daniſchmende vont venir ici; épargnez-moi la honte de paſſer pour une femme infidelle; ayez quelqu'égard à la foibleſſe que j'ai pour vous; entrez dans mon cabinet, & permettez que je vous enferme dans un coffre pour quelques inſ-



Monseigneur, je vous conjure d'avoir pitié de moi.

tans. Comme le vieux ſeigneur marquoit avoir quelque répugnance pour ce qu'on lui propoſoit, la dame ſe jeta à ſes pieds, & eut enfin le pouvoir de le perſuader.

Le gouverneur fut donc mis dans le troiſième coffre. Alors la femme du marchand ferma le cabinet, & alla trouver ſon mari pour lui compter tout ce qui s'étoit paſſé. Après s'être tous deux réjouis aux dépens des trois amans infortunés, Banou dit : Hé, de quelle manière prétendez-vous dénouer cette aventure ? Vous le ſaurez demain, répondit Arouya. Souvenez-vous ſeulement que je vous ai promis de nous venger d'une manière éclatante, & ſoyez aſſuré que je vous tiendrai parole.

En effet, le jour ſuivant elle ſe rendit à mon palais, & ſe gliſſa dans la ſalle où je donnois audience à mes peuples. Auſſitôt que je l'apperçus, ſon air noble & la beauté de ſa taille attirèrent mon attention. Je la fis remarquer à mon grand viſir. Voyez-vous, lui dis-je, cette femme bien faite ? dites-lui de s'approcher de mon trône. Le viſir lui dit de s'avancer : elle fendit la preſſe, & vint ſe proſterner devant moi. Quel ſujet vous amène ici, lui dis-je ? levez-vous, & parlez. O puiſſant monarque du monde, répondit-

elle après s'être relevée, puissent les jours de votre majesté être éternels, ou du moins ne finir qu'avec les siècles. Si vous voulez avoir la bonté de m'entendre, je vais vous conter une histoire qui vous surprendra. Je le veux bien, lui dis-je; je suis disposé à vous écouter.

Je suis femme, reprit-elle, d'un marchand nommé Banou, qui a l'honneur d'être votre sujet, & de demeurer dans votre ville capitale. Il prêta, il y quelques années, mille sequins au docteur Danischmende, qui soutient qu'il ne les a pas reçus. J'ai été chez cet alfakhi les lui demander. Il m'a répondu qu'il ne devoit rien à mon mari, mais qu'il me donneroit deux mille sequins, si je voulois satisfaire les désirs qu'il m'a témoignés. J'ai été me plaindre au cadi de la mauvaise foi du docteur; le juge m'a déclaré qu'il ne me rendroit pas justice, à moins que je n'eusse pour lui la complaisance que Danischmende a exigé de moi. Confuse, indignée du mauvais caractère du cadi, je l'ai quitté brusquement, & me suis adressée au gouverneur de Damas, parce que mon mari est connu de lui. J'ai imploré son secours; mais je ne l'ai pas trouvé plus généreux que le cadi, & il n'a rien épargné pour me séduire.

J'avois de la peine à croire ce qu'elle me racontoit,

racontoit, ou plutôt je ſoupçonnois Arouya d'inventer cette fable pour rendre auprès de moi un mauvais office à Daniſchmende, au cadi, & au gouverneur. Non, non, lui dis-je, je ne puis ajouter foi au diſcours que vous me tenez; je ne ſaurois me perſuader qu'un docteur ſoit capable de nier qu'il ait reçu une ſomme qu'on lui a prêtée, ni qu'un homme que j'ai choiſi pour rendre juſtice au peuple, vous ait fait une inſolente propoſition. O roi du monde, me dit la femme de Banou, ſi vous refuſez de me croire ſur ma parole, du moins j'eſpère que vous en croirez les témoins irréprochables que j'ai de tout ce que je dis. Où ſont-ils, ces témoins, repris-je avec étonnement? Sire, repartit-elle, ils ſont chez moi; envoyez-les, s'il vous plaît, chercher tout-à-l'heure, leur témoignage ne ſera point ſuſpect à votre majeſté.

J'envoyai ſur le champ des gardes à la maiſon de Banou, qui leur livra les trois coffres où étoient les amans. Les gardes les ayant apportés en ma préſence, Arouya me dit; mes témoins ſont là-dedans. En achevant ces paroles, elle tira de deſſous ſa robe trois clefs, & ouvrit les coffres. Jugez quelle fut ma ſurpriſe, de même que celle de toute

ma cour, lorſque nous apperçumes le docteur; le gouverneur & le cadi, tous trois preſque nuds, pâles, défaits, & très-mortifiés du dénouement de l'aventure. Je ne pus d'abord m'empêcher de rire de les voir dans cette ſituation, qui ne manqua pas d'exciter auſſi les ris de tous les ſpectateurs. Mais je pris bientôt un air ſérieux, & j'apoſtrophai les amans dans les termes qu'ils méritoient. Après leur avoir fait publiquement des reproches, je condamnai le docteur Daniſchmende à donner quatre mille ſequins d'or à Banou; je dépoſai le cadi, & confiai le gouvernement de la ville de Damas à un autre ſeigneur de ma cour. Enſuite, ayant fait ôter les coffres, j'ordonnai à la jeune marchande de lever ſon voile. Montrez-nous, lui dis-je, ces traits dangereux, dont la vue a été ſi fatale à ces trois perſonnes qui s'en ſont laiſſées charmer.

CLIII. JOUR.

La femme de Banou obéit; elle leva ſon voile, & nous fit voir toute la beauté de ſon viſage. L'émotion que cet événement, & la néceſſité de demeurer expoſée aux

regards de toute ma cour, lui cauſoient, ajoutoient un nouvel éclat à ſon teint. Je n'ai jamais rien vu de ſi beau qu'Arouya. J'admirai ſes charmes, & je m'écriai dans l'excès de mon admiration : ah qu'elle eſt belle ! l'alfakih, le cadi & le gouverneur ne me paroiſſent plus ſi coupables.

Je ne fus pas le ſeul qu'elle frappa. A la vue de ſon incomparable beauté, il s'éleva dans ma cour un murmure applaudiſſant. Tout le monde n'avoit des yeux que pour elle : on ne pouvoit ſe laſſer de la regarder ni de la louer. Comme je témoignai que je ſouhaitois d'entendre un détail circonſtancié de l'hiſtoire qu'elle venoit de nous conter ſuccinctement, elle nous en fit le récit avec tant d'eſprit & de grâce, qu'elle augmenta encore notre admiration. La ſalle d'audience retentit de louanges ; & ceux qui connoiſſoient Banou, malgré le mauvais état de ſes affaires, le trouvoient trop heureux d'avoir une ſi charmante femme.

Après qu'elle eut ſatisfait ma curioſité, elle me remercia de la juſtice que je lui avois rendue, & ſe retira chez elle. Mais, hélas! ſi elle ceſſa d'être devant mes yeux, elle ne ceſſa point de s'offrir à ma penſée. Je fus ſans ceſſe occupé de ſon image. Je ne pus

m'en distraire un seul moment. Et enfin, m'appercevant qu'elle troubloit mon repos, j'envoyai secrètement chercher son époux; je le fis entrer dans mon cabinet, & je lui parlai de cette sorte : Ecoutez, Banou, je sais la situation où vous a réduit votre cœur généreux, & je ne doute point que le chagrin de ne pouvoir plus vivre comme vous avez toujours vécu jusqu'ici ne vous soit plus sensible que votre misère même; j'ai résolu de vous remettre en état de régaler vos amis, vous pourrez même faire plus de dépense que vous n'en avez jamais fait, sans craindre de retomber dans la pauvreté. En un mot, je veux vous accabler de biens, pourvu que de votre côté vous soyez disposé à me faire un plaisir que j'exige de vous. Je suis épris d'une passion violente pour votre femme : répudiez-la, & me l'envoyez. Faites-moi ce sacrifice, je vous en conjure, & par reconnoissance, outre toutes les richesses que je veux vous donner, je consens que vous choisissiez la plus belle esclave de mon serrail; je vais vous mener moi-même dans l'appartement de mes femmes, & vous prendrez celle qui vous plaira davantage.

Grand roi, me répondit Banou, les biens que vous me promettez, quelque considéra-

bles qu'ils puiſſent être, ne ſauroient me tenter s'il faut les acheter par la perte de ma femme. Arouya m'eſt cent fois plus chère que toutes les richeſſes du monde. Jugez, ſire, de mes ſentimens par les vôtres, & vous verrez ſi je puis être ébloui de la fortune brillante que vous m'offrez. Cependant tel eſt l'amour que j'ai pour mon épouſe, que je ſuis capable de préférer ſa propre ſatisfaction à la mienne. Je vais de ce pas la trouver, lui apprendre l'effet que ſa beauté a produit ſur vous, & les offres que vous me faites pour que je vous cède ſa poſſeſſion ; peut-être que, charmée d'une conquête ſi glorieuſe, elle me laiſſera voir une ſecrète envie d'être répudiée ; & ſi cela eſt, je jure que je la répudierai ſans balancer, malgré la tendreſſe que j'ai pour elle : je m'immolerai à ſon bonheur, quelque chagrin que puiſſe me cauſer ſa perte.

Il ne me diſoit rien qu'il ne fût effectivement capable de faire. Auſſitôt qu'il m'eut quitté, il alla chez lui rendre compte à ſa femme de l'entretien qu'il venoit d'avoir avec moi : Arouya, lui dit-il, après lui avoir dit tout ce que je lui avois propoſé, ma chère Arouya, puiſque vous avez charmé le roi, profitez de votre bonne fortune. Allez vivre avec ce jeune monarque ; il eſt aimable ; &

plus digne que moi de vous poſſéder. En faiſant ſon bonheur, vous jouirez d'un ſort plus beau que celui d'être aſſociée à mes malheurs. Il ne put achever ces paroles ſans répandre quelques larmes. Sa femme en fut vivement touchée. O Banou! lui répondit-elle, vous imaginez-vous me cauſer quelque joie en m'apprenant l'amour du roi? penſez-vous que la grandeur me touche? Ah! détrompez-vous ſi vous avez cette penſée, & croyez plutôt, que tout malheureux que vous êtes, j'aime mieux vivre avec vous qu'avec aucun prince du monde.

Le vieux marchand fut enchanté de ce diſcours. Il embraſſa ſa femme avec tranſport. Phénix du ſiècle, s'écria-t-il, que vous méritez de louanges! vous êtes digne de régner ſur le cœur auquel vous me préférez. Il n'eſt pas juſte qu'une épouſe ſi charmante ſoit le partage d'un homme tel que moi. Je ſuis déjà dans un âge fort avancé, & vous n'êtes encore qu'au commencement de vos beaux jours. Je ne ſuis qu'un infortuné, & vous pouvez, en m'abandonnant, vous faire la plus heureuſe deſtinée. C'eſt demeurer trop long-temps liée à un homme qui n'a rien qui vous parle en ſa faveur, que votre vertu. Ne vous refuſez point au rang où l'amour vous appelle; &,

ſans enviſager quelle ſera ma douleur quand je vous aurai perdue, conſentez que je vous répudie pour rendre votre ſort plus agréable.

CLIV. JOUR.

PLUS Banou témoignoit vouloir me céder Arouya, plus elle réſiſtoit. Enfin, après un long combat, où l'amour conjugal demeura le plus fort, le marchand dit à ſa femme : O ma chère épouſe! contentez-vous donc de régner ſur mon cœur, puiſque vous bornez-là tous vos déſirs; mais que dirai-je au roi? il attend ma réponſe, & il ſe flatte ſans doute qu'elle ſera telle qu'il la ſouhaite. Si je vais lui annoncer vos refus, que n'avons-nous point à craindre de ſon reſſentiment? Songez que c'eſt un ſouverain. Vous ſavez qu'il peut tout. Peut-être employera-t-il la violence pour vous obtenir? je ne pourrai vous défendre contre un rival ſi puiſſant.

Je vois bien, répondit Arouya, le malheur qui nous menace; mais il n'eſt pas impoſſible de l'éviter. Au lieu d'aller trouver le roi, & de l'irriter en lui apprenant que je renonce à l'honneur qu'il veut me faire, prenez tout l'argent qui vous reſte : empor-

tons ce que nous avons de plus précieux : éloignons-nous de Damas : fuyons, & nous recommandons au prophète, il ne nous abandonnera point. Banou goûta cet avis, & résolut de le suivre.

Ils n'eurent pas plutôt formé cette résolution, qu'ils l'exécutèrent. Ils sortirent de la ville dès le jour même, & marchèrent vers le grand Caire. J'appris tout cela le lendemain de Dalla Mouchtala qui n'avoit pas voulu accompagner sa maîtresse, & qui me fut amenée par un homme de confiance que j'avois envoyé chez Banou, dans l'impatience où j'étois de le revoir. Si j'eusse été moins maître de mes passions, & que j'eusse absolument voulu me satisfaire, j'aurois bientôt eu Arouya malgré elle dans mon sérail : je n'avois qu'à faire courir sur ses pas ; mais c'eût été commettre une action injuste, & je n'ai jamais aimé à contraindre les cœurs.

Je laissai donc à la femme du marchand la liberté de me fuir & de se retirer où il lui plairoit, & je m'étudiai à vaincre un amour malheureux ; étude qui ne fut pas moins vaine que pénible. Arouya, malgré tous les efforts que je faisois pour l'éloigner de ma pensée, m'étoit toujours présente : sa beauté & sa vertu l'établirent dans mon

cœur, & depuis plus de vingt années son souvenir me rend insensible aux charmes de mes esclaves les plus belles ; les plus piquantes m'amusent sans m'occuper.

Bedreddin Lolo finit en cet endroit son histoire. Le visir Atalmulc & le prince Séyf el Moulouk lui demandèrent s'il ne savoit point ce qu'Arouya pouvoit être devenue. Il répondit que non, & qu'il n'en avoit aucunes nouvelles depuis qu'elle avoit quitté Damas. Il faut avouer, dit alors le favori en souriant, que nous sommes des amans assez singuliers. Le roi se rend aux premiers regards d'une petite bourgeoise, qui lui préfère un vieillard ; & pendant plus de vingt ans, il en conserve un tendre souvenir, sans en avoir été aimé. Moi j'aime une femme qui vivoit du temps de Salomon, & le visir... mais je me trompe, ajouta-t-il, en se reprenant ; pour le seigneur Atalmulc, je conviens qu'il auroit tort d'oublier la princesse Zélica : elle en a trop bien usé avec lui pour qu'il en perdre la mémoire.

Le roi de Damas ne put s'empêcher de rire de la réflexion de Séyf el Moulouk. Il en rioit encore, quand tout-à-coup il apperçut un assez grand nombre de chameaux & de chevaux qui paissoient dans une prairie

Il y remarqua auſſi pluſieurs pavillons tendus, ſous leſquels il y avoit des hommes qui paſſoient le temps à boire & à manger. Gagnons cette prairie, dit-il au viſir & au favori : ſachons qui ſont les gens que nous voyons, & où ils vont. Auſſitôt ils pouſsèrent leurs chevaux vers les pavillons ; & à meſure qu'ils s'en approchoient, ils découvroient de nouvelles choſes.

C L V. J O U R.

LORSQU'ILS furent auprès de la prairie, & qu'ils purent clairement diſtinguer les objets, ils s'apperçurent que toutes les tentes étoient magnifiques, & qu'il y en avoit une entr'autres d'une étoffe d'or & de ſoie, ſous laquelle ils démêlèrent un grand homme richement vêtu & de fort bonne mine. Il étoit aſſis les jambes croiſées ſur un très-beau tapis de pied ; & on voyoit devant lui différentes ſortes de mets ſervis dans des plats d'or. A quelques pas de lui s'élevoit un buffet paré d'une infinité de vaſes précieux. Ce vénérable perſonnage, qui pouvoit avoir cinquante ans, mangeoit tout ſeul : vingt ou trente officiers, habillés fort proprement, ſe tenoient

debout derrière lui, & deux esclaves bien armés faisoient la garde à l'entrée de son pavillon.

Comme Bedreddin & ses compagnons le voyoient distinctement, il les voyoit de même. Il leur envoya un de ses officiers pour leur demander qui ils étoient, & où ils alloient. Mon ami, dit le roi de Damas à l'officier, nous sommes trois marchands joailliers : nous venons de la cour de Circassie, & nous allons à Bagdad : apprenez-nous, de grâce, à votre tour, le nom de votre maître : c'est sans doute quelque puissant prince qui voyage par curiosité. Non, seigneur, répondit l'officier, mon maître ne compte point de kans parmi ses ayeux : il ne se pique point d'une illustre origine ; il se pique seulement d'avoir l'ame grande & généreuse : il s'appelle Aboulfaouaris, surnommé par excellence le grand voyageur. Il méritoit, à la vérité, de naître prince, car il en a toutes les manières : il demeure ordinairement à Basra, où il a fait bâtir un palais de marbre : il reçoit parfaitement tous ceux qui le viennent voir, & personne ne sort de chez lui sans avoir reçu quelque présent. Il donne presque tous les jours à manger aux plus grands seigneurs de la cour de Basra, & le

roi prend tant de plaiſir à ſon entretien, qu'il l'envoie ſouvent chercher pour lui faire raconter ſes aventures. Il faut donc, dit Bedreddin, qu'il lui en ſoit arrivé de fort ſurprenantes. On ne peut rien entendre de plus extraordinaire, repartit l'officier ; mais après tout, il n'eſt pas fort étonnant qu'un homme qui a parcouru la mer des Indes, qui en connoît preſque toutes les isles, ait vu des choſes ſingulières.

L'officier, après avoir ainſi parlé, retourna vers ſon maître, qui ne ſut pas plutôt que les étrangers qui s'offroient à ſa vue étoient des marchands, qu'il ſe leva, & ſortit de ſa tente pour les aller recevoir. Il ſe fit de part & d'autre beaucoup de complimens ; enſuite Aboulfaouaris ayant obligé Bedreddin, Atalmulc & Séyf el Moulouk d'entrer ſous ſon pavillon, il les pria de s'aſſeoir ſur le tapis de pied, & de manger avec lui. Ils firent ce qu'il ſouhaitoit : ils mangèrent de pluſieurs ragoûts fort bons, burent des liqueurs que des eſclaves leur préſentèrent dans des coupes d'or enrichies de rubis & d'émeraudes.

Aboulfaouaris fit paroître tant d'eſprit pendant le repas, que le roi de Damas & ſes deux compagnons en furent charmés. Quoi-

que vif, il pensoit avec beaucoup de justesse, & parloit fort agréablement. Bedreddin se savoit bon gré d'avoir rencontré un homme de si bonne conversation. Il lui en témoigna sa joie, & le pria de souffrir qu'ils allassent de compagnie. Aboulfaouaris répondit à cela fort poliment, & ils continuèrent à s'entretenir : cependant les esclaves du grand voyageur chargeoient les chameaux qu'ils avoient déchargés pour les laisser paître & reposer : ils plioient les tentes, & il n'en restoit plus à enlever que celle de leur maître, qui voyant qu'il falloit partir se leva, monta sur un très-beau cheval qui lui fut amené par un de ses officiers, & se mit en marche avec les trois faux marchands, & tout son monde, qui consistoit en plus de deux cent personnes, armées de flèches & de sabres : ainsi la caravane n'étant pas facile à piller, marchoit vers Basra en toute assurance à petites journées.

CLVI. JOUR.

ABOULFAOUARIS conçut insensiblement de l'amitié pour le roi de Damas & pour ses compagnons, peut-être parce qu'il s'apperçut qu'il leur plaisoit, & qu'ils l'écoutoient

comme un oracle. L'attention avide qu'ils prêtoient à ses discours le mit en humeur de parler : il commença à les entretenir de ses voyages. Il y a peu d'hommes de mon âge, leur dit-il, qui aient autant voyagé que moi : je connois mieux la côte de la mer des Indes que mon propre pays : j'ai vu des choses si prodigieuses, que je n'oserois les écrire, de peur de passer pour un imposteur : les aventures mêmes qui me sont arrivées sont pour la plupart si extraordinaires, que les personnes à qui je les ai racontées n'y auroient point ajouté foi, si je n'étois pas connu pour un homme ennemi du mensonge.

Le seigneur Aboulfaouaris donnoit trop beau jeu au roi de Damas & à Séyf el Moulouk, pour ne pas exciter leur curiosité. Ils se mirent à le presser vivement de leur conter son histoire, & il se rendit bientôt à leurs instances. Oui, mes seigneurs, leur dit-il, j'y consens, puisque vous paroissez le souhaiter avec ardeur; mais je vous prie de vous ressouvenir de ce que je viens de vous dire : vous aurez de la peine à croire une partie des choses que vous allez entendre.

✣

Les Aventures ſingulières d'Aboulfaouaris, ſurnommé le grand Voyageur.

I. VOYAGE.

JE ſuis fils d'un maître de navire de Baſra, & je me nomme Aboulfaouaris. Mon père m'obligeoit dès mon enfance à l'accompagner dans les voyages qu'il faiſoit ſur la mer des Indes; de manière qu'à douze ans je connoiſſois déjà une partie des isles qu'elle recèle dans ſon vaſte contour. Il amaſſa quelques biens, il ſe mit dans le commerce, & dans moins de dix années il devint un des plus riches marchands de Baſra.

Un jour il me dit : mon fils, j'ai quelques comptes importans à régler avec mon correſpondant de l'isle de Serendib, j'ai réſolu de vous envoyer en ce pays-là pour y terminer mes affaires. Quelque regret que j'euſſe de quitter mon père, le déſir de voir la fameuſe ville de Serendib, où j'avois déjà été à la vérité, mais dans un âge peu propre à en remarquer les beautés, me fit accepter avec joie la commiſſion qu'il me donnoit. Je partis bientôt avec toutes les inſtructions & tous les pouvoirs néceſſaires. Je m'embarquai dans le port de Baſra ſur

un vaisseau chargé de marchandises pour Surate & pour l'isle de Serendib.

Nous traversâmes le golfe de Basra, qui a plus de trois cent lieues de long, & cinquante de large. Il est formé par la pointe orientale de l'Arabie heureuse, & la méridionale de la Perse; & les deux pointes de ce golfe viennent se joindre à son embouchure vers Ormus. Nous nous arrêtâmes quelque temps à cette dernière ville, puis nous entrâmes dans la pleine mer de Perse, & tournâmes à l'est vers Surate, où nous arrivâmes heureusement. Nous y laissâmes les marchandises qui étoient destinées pour ce lieu-là, & nous nous en allâmes à l'isle de Serendib débarquer les autres.

Nous eûmes le bonheur de nous y rendre sans aucun fâcheux accident. La première chose que je fis, fut de demander la demeure du correspondant de mon père. On me l'eut bientôt enseignée, parce qu'il n'y avoit personne dans la ville de Serendib qui ne connût le seigneur Habib. C'étoit un des plus riches négocians de toute l'isle, & un très-honnête homme. Il me fit un accueil tel que je le devois attendre du meilleur ami de mon père. Après m'avoir embrassé, il me dit qu'il ne souffriroit point que je

logeasse ailleurs que chez lui, & il me fut impossible de m'en défendre.

Comme il entendoit parfaitement les affaires, & qu'il ne vouloit rien que de juste, nous eûmes en peu de jours terminé nos comptes. J'allois voir dans mes heures de relâche les raretés de la ville qui sont en très-grand nombre. Je m'instruisois des loix de ces peuples, de leurs occupations, de leur gouvernement. Enfin, au bout de cinq ou six semaines, mes affaires se trouvant finies, & ma curiosité pleinement satisfaite, je me préparai à m'en retourner, & je n'en attendis pas long-temps l'occasion. Un vaisseau de Surate qui étoit venu à Serendib pour y échanger des marchandises, étoit prêt à se remettre en mer, & je devois m'y embarquer.

La veille de mon départ, comme je m'en revenois chez mon hôte, environ sur le midi, je vis passer auprès de moi une dame parfaitement bien faite, magnifiquement vêtue, & suivie d'un esclave qui lui portoit quelques emplettes qu'elle venoit de faire. Quoiqu'un voile épais dérobât à mes yeux la beauté de son visage, je ne laissai pas d'être frappé de son grand air & de la majesté de son port. Je m'arrêtai pour la

considérer, & mon attention me faisant remarquer de nouveaux charmes dans sa personne, je ne pus m'empêcher de m'écrier dans mon transport : O l'aimable personne ! c'est sans doute la favorite du roi ! Elle entendit ces paroles ; elle s'arrêta avec surprise, & me regarda fort attentivement ; puis elle continua son chemin, sans rien dire, ni même sans donner aucune marque qu'elle fût satisfaite ou choquée de ma liberté. Pour moi je demeurai assez long-temps à faire réflexion sur cette aventure, & fort agité des mouvemens qu'elle me causoit : je craignois d'avoir irrité cette dame, pour qui je commençois à sentir ce que je n'avois encore jamais senti pour personne.

J'étois tout occupé de cette idée, lorsqu'un esclave m'aborda. Je le reconnus pour celui qui suivoit la dame, & sa vue redoubla mon agitation. Que me voulez-vous, mon ami, lui dis-je ? Seigneur, me répondit-il d'un air respectueux, j'ai ordre de vous prier de me suivre dans un lieu où j'aurai l'honneur de vous conduire. Si c'est de la part de votre maîtresse, repris-je tout ému, je suis soumis à ses ordres ; j'y souscrirai sans peine, quelque destinée qui me soit préparée. Ma maîtresse, repartit l'esclave, ne s'est pas

expliquée ſur ſes intentions ; mais ſi vous déférez à ſa prière, je ne crois pas que vous ayez ſujet de vous en repentir.

CLVII. JOUR.

JE me laiſſai prendre à ces paroles. J'eus beau me repréſenter qu'il me falloit partir le lendemain, & que je ne devois ſonger qu'à mon départ, je ſuivis l'eſclave, au haſard de tout ce qu'il en pouvoit arriver. Il me conduiſit par de petites rues détournées à un grand palais, dont le ſeul aſpect me charma. Nous y entrâmes, & m'ayant fait entrer dans un ſpacieux appartement garni de meubles magnifiques, il me dit de demeurer là, & d'attendre qu'on m'y vînt chercher. J'étois trop agité pour m'occuper de tant de choſes riches & curieuſes, qui dans une autre conjoncture auroient arrêté long-temps mes regards : je ne penſois qu'à la maîtreſſe de ce palais.

Pendant que j'y rêvois, pluſieurs dames vinrent embellir de leurs charmes le ſallon où j'étois ; mais quelque belles qu'elles fuſſent, elles cédoient toutes à celle dont j'attendois la venue. Enfin, elle parut. Je la

reconnus à sa taille & à son air; & comme elle n'avoit point alors de voile, je la trouvai encore plus belle que je ne l'avois trouvée bien faite. Les pierreries & la richesse de son ajustement relevoient encore ses grâces naturelles, qui n'avoient pas besoin du secours de l'art pour enchanter. J'en fus ébloui. Elle s'en apperçut & en sourit. Elle se plaça sur un sopha qui ressembloit assez à un petit trône, & ses femmes se rangèrent à droite & à gauche en deux files.

Alors m'adressant la parole : approchez, jeune homme, me dit-elle avec assez de douceur; une autre que moi se trouveroit peut-être offensée du peu de respect que vous m'avez marqué dans un lieu public; mais vous me paroissez étranger, & cela mérite quelqu'indulgence. Je vous dirai même que les astres m'inclinent à vous vouloir du bien. Si vous vous rendez digne de mes sentimens par un attachement sincère, je vous permettrai d'aspirer à mes bontés, grâce que je n'ai encore accordée à personne.

A ces mots, qu'elle prononça avec un air de majesté qui augmentoit le prix de la faveur que je recevois, je me sentis transporté de joie : Ah! sultane, m'écriai-je en me prosternant à ses pieds, l'ai-je bien en-

tendu? A quelle fortune daignez-vous élever un étranger qui n'a point d'autre mérite que de vous trouver adorable ! Tant mieux, interrompit-elle, la grâce en sera d'autant plus grande, que vous croirez moins la mériter. Apprenez-moi, poursuivit-elle, de quel pays vous êtes, quelle est votre naissance, & ce qui vous a fait venir à Serendib.

Je satisfis pleinement sa curiosité ; mais lorsque je dis que je devois le lendemain m'embarquer pour m'en retourner, elle m'interrompit, en marquant quelqu'émotion. Quoi donc, Aboulfaouaris, me dit-elle, vous avez dessein de nous quitter si-tôt ? la plus belle isle de la mer des Indes n'a pas assez de charmes pour vous retenir plus long-temps ? Princesse, répondis-je, la ville de Serendib a sans doute de quoi charmer des yeux plus difficiles que les miens ; mais quelques merveilles qu'on admire dans la superbe enceinte de ses murs, je m'en arracherois sans peine, si ce jour n'eût pas offert à mes yeux des appas plus capables de m'arrêter. Vous ne persévérez donc plus, reprit la dame en souriant, dans la résolution de ce départ précipité ? Après les glorieuses espérances, lui repartis-je, que vous m'avez permis de concevoir, puis-je, ma reine, avoir d'au-

tre volonté que celle qu'il vous plaira de m'inſpirer? Avec de pareils ſentimens, répliqua-t-elle, vous ne ſauriez manquer de me plaire, & je ne me repens point d'avoir fixé mon choix ſur vous.

En achevant de parler ainſi, elle me dit de m'aſſeoir à côté d'elle ſur ſon ſopha; & comme j'en faiſois difficulté, elle me témoigna ſi ſérieuſement qu'elle s'offenſeroit de mon refus, que je m'imaginai lui marquer mieux mon reſpect en obéiſſant qu'en prenant auprès d'elle un air d'eſclave. Elle m'apprit qu'elle ſe nommoit Canzade, qu'elle étoit fille d'un premier viſir du roi de Serendib; que la mort de ſon père la laiſſoit en droit de diſpoſer de ſon ſort; que les plus grands ſeigneurs de l'état l'avoient recherchée, mais qu'elle s'étoit refuſée à leur pourſuite, & n'avoit pas voulu juſques-là s'engager: elle m'avoua que les paroles qui m'étoient échappées, en la voyant paſſer auprès de moi, l'avoient frappée; qu'elle m'avoit regardé avec attention, & que ma perſonne lui avoit plu; que ſon père, pendant quarante ans paſſés dans les emplois, avoit amaſſé des biens immenſes qu'il ne tiendroit qu'à moi de partager avec elle.

Je lui témoignai ma reconnoiſſance dans

les termes les tendres & les plus soumis, & je parlai d'une manière à lui persuader que sa personne me touchoit plus que ses richesses. Elle parut satisfaite de mes sentimens. Nous changeâmes ensuite de matière, & je reconnus dans notre entretien que la nature avoit pris plaisir à joindre en elle les plus rares qualités de l'esprit à celles du corps.

CLVIII. JOUR.

NOTRE conversation fut interrompue par l'arrivée de douze esclaves qui entrèrent dans le sallon. Ils portoient tous les préparatifs d'un grand repas. Ils eurent en moins de rien dressé & couvert la table des mets les plus exquis. L'odeur admirable faisoit juger de la finesse des assaisonnemens. Canzade me prit par la main, se mit à table, & me fit asseoir auprès d'elle. Nous commençâmes à manger : elle me servoit de sa propre main tout ce qu'il y avoit de meilleur : la délicatesse & la variété des vins répondoient à celles des viandes : ils étinceloient dans l'or & le crystal où elle les faisoit verser ; mais les esprits qui s'en exhaloient, m'enivroient moins que les regards de la dame, qui me présen-

tant une coupe d'un air riant, allumoit dans mon cœur une flamme qui s'augmentoit de moment en moment.

Elle m'entretenoit, pendant le repas, d'agréables choses. L'enjouement de son humeur avoit un charme particulier : le désir de plaire y joignoit de nouvelles grâces. Aboulfaouaris, me disoit-elle toutes les fois qu'elle m'offroit du vin dont je n'avois pas encore bu, goûtez de ce vin. Ses belles lèvres en faisoient auparavant l'essai, & sembloient le rendre encore plus délicieux qu'il n'étoit : je prênois la coupe avec transport, & en buvant la liqueur, j'avalois à longs traits le doux poison de l'amour.

Sur la fin du repas, les femmes de Canzade se partagèrent; les unes prirent des instrumens, & commencèrent à chanter; les autres se mirent à danser des danses assez semblables aux nôtres. Chacune s'acquittoit également bien de son devoir; & soit dans le chant, soit dans la danse, l'art, la justesse & la méthode y étoient parfaitement observés. Tandis qu'on chantoit les airs les plus tendres, les yeux de Canzade & les miens parloient un langage muet le plus touchant du monde. Il étoit entremêlé de soupirs brûlans, qui marquoient assez l'ardeur de nos

désirs. La dame, après que ses femmes eurent chanté, voulut chanter elle-même : elle se fit donner une coupe, & jetant sur moi un regard où la tendresse & la joie paroissoient également peintes, elle chanta un air dont le sens étoit : *Que le vin disposoit merveilleusement, par sa douce chaleur, le cœur d'une dame à partager les feux de son amant.*

Le repas fini, on apporta des parfums : c'étoit une cassolette d'or, où brûloit un bois de la meilleure canelle de toute l'isle de Serendib. Nous nous lavâmes les mains avec des eaux de senteur ; ensuite nous donnâmes toute notre attention aux chants & aux danses, qui continuoient toujours, quoique nous fussions levés de table. Ces divertissemens nous menèrent jusqu'au soir.

La nuit étant arrivée, je voulus prendre congé de la dame. Comment donc, me dit-elle, d'un air mécontent, vous songez encore à me quitter ? Après les assurances que vous m'aviez données de n'avoir point d'autres volontés que les miennes, je ne m'attendois pas à un pareil compliment. L'accueil que je vous fais ne vous paroît pas sans doute mériter que vous en souhaitiez la continuation. Pour un homme qui veut faire croire qu'il est fort épris, vous avez

des impatiences qui ſont aſſez nouvelles : vous craignez autant la nuit que les autres amans la ſouhaitent. Ah, madame ! m'écriai-je, que vous liſez mal dans le fond de mon cœur ! Cet accueil dont vous m'accuſez ſi injuſtement de ne pas connoître le prix, fait la plus douce idée de mon eſprit. J'ai craint d'abuſer de vos bontés ; & bien loin de me blâmer d'avoir voulu prendre congé de vous, plaignez-moi plutôt de la violence que je me ſuis faite pour me réſoudre à m'éloigner de vos charmes. On doit peu vous plaindre, repartit-elle, d'une violence que vous pouviez vous épargner ; une ſi grande diſcrétion m'eſt ſuſpecte : je ne vous conſeille pas d'entreprendre de vous en faire un mérite auprès de moi. Hé, pouvois-je, madame, lui dis-je, me flatter que vous me deſtiniez à paſſer la nuit dans votre palais ? Après tout ce que je vous ai dit, repartit-elle, je vous aurois pardonné de le croire : je démêle dans votre procédé une tiédeur qui répond mal de la vivacité de vos ſentimens.



CLIX. JOUR.

JE ne manquai pas de dire à la dame qu'elle me faisoit une cruelle injure de me soupçonner de froideur. Je me répandis en discours passionnés pour la désabuser : je lui avouai, qu'au milieu de tous les plaisirs qu'elle avoit la bonté de me procurer, je n'avois pu me défendre d'un mouvement d'inquiétude. Je lui racontai la réception que mon hôte m'avoit faite à mon arrivée à Serendib; je lui représentai qu'il devoit être fort en peine de moi, & qu'il le seroit encore bien davantage, si je n'allois pas coucher chez lui.

Canzade se laissa persuader : elle entra dans l'obligation où j'étois de mettre l'esprit de Habib en repos ; mais elle ne voulut pas que je sortisse pour l'aller trouver moi-même, quelques sermens que je lui fisse de revenir sur le champ. Elle craignoit que le prudent Habib ne m'empêchât de suivre les mouvemens de mon cœur : elle me permit seulement de lui écrire, & encore me défendit-elle de lui faire le moindre détail de mon aventure, & de lui mander le lieu où j'étois. Sa défiance là-dessus alla même si loin, qu'elle

voulut dicter la lettre. Ainſi je mandois ſimplement à mon hôte qu'une affaire importante m'obligeoit à retarder mon départ, & me priveroit de ſa vue pour quelques jours; que je le priois de n'être point en peine de moi.

Elle fit porter la lettre à Habib, & ſe voyant raſſurée ſur mon départ, elle me mena dans tous les appartemens de ſon palais, & m'en montra les magnificences, qui me parurent dignes d'un premier viſir. Cette dame, lorſque l'heure de ſe repoſer fut venue, me conduiſit à l'appartement qu'elle m'avoit deſtiné, & qui n'étoit pas le moins riche de ſon palais. Elle m'y laiſſa, & à peine en fut-elle ſortie, que pluſieurs eſclaves chargés du ſoin de me ſervir, m'apportèrent tout ce qu'il faut pour un propre & galant déshabiller. Ils m'aidèrent à me mettre au lit.

Lorſque je me vis ſeul, & en liberté de faire des réflexions ſur l'état où je me trouvois, je dis en moi-même: à quoi aboutira tout ceci? Quel ſort brillant vient s'offrir à moi! quelles richeſſes ſont étalées dans ce palais! Dois-je en effet eſpérer que je ſerai bientôt poſſeſſeur d'une ſi belle dame? Non, Aboulfaouaris, non, tout cela n'eſt point

fait pour toi. Ceſſe de te flatrer ; ce ſont des piéges que la fortune te tend, & tu verras bientôt ſans doute s'évanouir, comme un ſonge décevant, toutes ces idées de grandeur & de volupté dont tu t'enivres.

Cette penſée ne laiſſoit pas de me troubler ; mais un moment après je me repréſentois que j'avois tort de m'allarmer ; que Canzade n'ayant point d'intérêt à me tromper, je ne devois point me défier de ſes bontés ; que les manières de ſes gens m'avoient paru très-ſérieuſes & très-naturelles & que j'avois même remarqué dans ſes yeux qu'elle étoit touchée d'une véritable paſſion pour moi. Ainſi, tantôt me livrant à ma confiance, & tantôt cédant à mon inquiétude, comme un vaiſſeau agité par deux vents oppoſés, je paſſai la nuit entière ſans prendre aucun moment de repos.

Le jour me ſurprit que je rêvois encore avec beaucoup de vivacité aux mêmes choſes qui m'avoient occupé toute la nuit. Le ſoleil vint éclairer mon appartement ; il en faiſoit briller les riches meubles. Ebloui de leur éclat, je regardois ce palais comme un de ces châteaux enchantés où l'art magique, maîtriſant la nature, étale tout ſon pouvoir. Je me levai, & auſſitôt les eſ-

claves qui m'avoient aidé à me mettre au lit, m'entendant marcher, entrèrent chargés de robes magnifiques. J'en pris une d'une étoffe de ſoie verte, relevée d'une broderie d'or, dont le travail me plaiſoit infiniment pour le bon goût du deſſin.

A peine en fus-je revêtu, que Canzade ayant appris que j'étois viſible, vint me demander ſi j'avois bien repoſé. Son impatience de me revoir ne lui avoit pas permis d'attendre que j'allaſſe la trouver dans ſon appartement. Je lui répondis que j'avois paſſé la nuit d'une manière à mériter qu'elle avançât le moment de mon bonheur. A quoi elle repartit en ſouriant, qu'elle vouloit être pleinement inſtruite de la ſincérité de mes paroles, avant que de faire une démarche ſi délicate pour ſon repos.

CLX. JOUR.

JE demeurai huit jours dans le palais de Canzade, où je fus traité avec toutes les déférences qu'on auroit eues pour un roi. La dame avoit des manières charmantes pour moi. Elle ne me refuſoit aucun de tous les témoignages de tendreſſe & de complai-

ſance que j'aurois pu exiger d'elle, à la réſerve de cette faveur ſingulière qui fait la ſuprême félicité des amans.

Un jour que nous nous promenions tous deux dans les jardins de ſon palais : Aboulfaouaris, me dit-elle, je me flatte que vous m'aimez; & dans cette confiance, je me ſuis enfin déterminée à remplir vos déſirs. Rendez grâces à l'amour qui vous ôte l'épine des roſes que vous allez cueillir. Voyez ce que je fais pour vous : c'eſt peu de vous laiſſer la libre diſpoſition de tous mes tréſors, je vous donne encore ma perſonne, que vous ne devez pas moins eſtimer, ſi vous êtes bien épris. Après cela, refuſerez-vous de faire auſſi quelque choſe pour moi ? Ah ! madame, interrompis-je en cet endroit, avec toutes les marques d'une véritable reconnoiſſance, ce doute m'outrage ; parlez : fût-ce ma propre vie, il me ſeroit glorieux de la ſacrifier à vos moindres déſirs. Ce que je vous demande, repartit-elle, ſera une nouvelle grâce pour vous, ſi vous m'aimez autant que je veux le croire. Expliquez-vous donc, madame, m'écriai-je ; c'eſt trop me tenir en ſuſpens. Il s'agit, dit-elle, d'aſſurer mon repos & mon honneur. Promettez, jurez-moi une conſtance éter-

nelle, & pour m'épargner le chagrin de nous voir séparer, joignez le don de votre main à celui de votre cœur : lions-nous l'un à l'autre par le nœud sacré du mariage.

Si le commencement du discours de Canzade m'avoit rempli de joie, ces dernières paroles produisirent un effet bien différent. Je m'étois imaginé toute autre chose que ce qu'elle me proposoit. Comme elle étoit de la secte des Guèbres (1), & moi Mahométan, je croyois qu'elle n'avoit en vue qu'un commerce secret, & que la différence de nos religions l'empêcheroit d'avoir d'autres idées. Aussi me causa-t-elle un extrême étonnement lorsqu'elle me découvrit sa pensée. Je me troublai, je pâlis, je rougis, je baissai les yeux ; la confusion & l'embarras prirent sur mon visage la place que la joie y occupoit un moment auparavant.

La dame qui m'observoit avec une attention à qui mes mouvemens ne pouvoient échapper, pénétra aisément la cause de mon désordre. Je ne croyois pas, me dit-elle d'un air fier & dédaigneux, qu'une pareille proposition dût vous être si désagréable, &

(1) Les Guèbres sont les anciens Perses qui adorent le feu.

je m'attendois plutôt à mille transports de joie, qu'à cette consternation qui m'offense. Quoi donc ! tiendriez-vous à déshonneur de m'avoir pour épouse ? Madame, lui répondis-je, je connois tout le prix du rang glorieux où vos bontés veulent m'élever, mais le ciel y met un obstacle invincible ; & si vous voyez du trouble & de la confusion sur mon visage, c'est parce que je déplore en secret mon malheur, qui ne me permet pas d'accepter une offre qui, sans cela, feroit toute ma gloire & ma félicité.

Je m'imaginois, reprit-elle, que mon rang seul & ma volonté pouvoient opposer des obstacles à votre bonheur ; & comme je voulois bien m'abaisser jusqu'à vous, je pensois avoir levé toutes les difficultés. Mais apprenez-moi, poursuivit-elle, quel est cet obstacle qui vous semble invincible ? Ma religion, lui répondis-je. Je n'ose enfreindre le précepte qui nous défend d'épouser une femme qui ne suit pas les loix du Mahométisme. Je n'ai pas moins de délicatesse que vous sur la religion, répliqua Canzade, & je ne voudrois pas pour un empire me marier avec un Mahométan. Je prétendois, avant que d'unir nos destins, vous faire renoncer à la fausse doctrine de votre pro-

phète, & vous obliger d'embrasser la secte des Guèbres. Je comptois que vous adoreriez le feu & le soleil; enfin, que vous abjureriez votre religion pour suivre la nôtre. Je me faisois, je l'avoue, un mérite auprès du Soleil de lui donner, pour sectateur, un homme dont je chérissois la personne, jusqu'à lui livrer tous mes trésors. Mais vous ne voulez pas que j'aie cet avantage; & méprisant une haute fortune, plutôt que de consentir à recevoir ma main, vous devenez le plus ingrat de tous les hommes.

CLXI. JOUR.

Ces derniers mots, & le ton dont Canzade les prononça, augmentèrent ma confusion, & fournirent contre moi de nouvelles armes, en irritant le ressentiment de la dame. Elle m'accabla de reproches en laissant couler des pleurs qui me perçoient le cœur à chaque instant. Qu'elle étoit redoutable en cet état pour un amant qui vouloit conserver sa vertu! Ma propre douleur & celle qu'elle faisoit paroître, m'ôtoient presque le sentiment. Hélas! peu s'en

fallut que je ne ſuccombaſſe ; & j'aurois ſans doute tout ſacrifié à ſes larmes, ſi ſecrètement inſpiré de Mahomet, je n'euſſe pas reçu de ce grand prophète l'aſſiſtance dont j'avois beſoin ; mais je demeurai ferme dans mon devoir.

Canzade étoit fort étonnée que mon attachement pour ma religion fût capable de me faire renoncer à ſa poſſeſſion & à ſes tréſors : elle avoit apparemment entendu raconter l'hiſtoire de quelque Muſulman moins ſcrupuleux que moi. Ma fermeté l'affligeoit fort ; cependant, nourriſſant encore quelqu'eſpérance qu'à la fin je me laiſſerois fléchir, elle ne voulut pas prendre mon refus pour une réponſe finale. L'injuſtice & la dureté de votre procédé, me dit-elle, auroient dû mettre à bout ma patience : je rougis d'avoir encore la foibleſſe de vous regarder : je veux bien croire toutefois que vous changerez de ſentiment : je vous laiſſe huit jours pour vous déterminer : je ne veux pas que vous ayez lieu de me reprocher que je ne vous ai pas donné le temps de vous reconnoitre ; mais ſi après cela vous n'avez pas pris la réſolution de faire ce que j'exige de vous ; ſi vous perſévérez à vous rendre indigne de mes bontés, at-

tendez-vous à tout ce que le reſſentiment d'une femme outragée peut avoir de plus rigoureux.

A ces mots, elle me quitta d'un air à me perſuader qu'elle en viendroit effectivement aux dernières extrémités, ſi je ne me réſolvois à l'épouſer. Je demeurai dans la plus déplorable ſituation qui ſe puiſſe concevoir. Rien n'étoit égal à ma conſternation : je ne voyois aucun jour à me rendre heureux, à moins que je ne vouluſſe abjurer le mahométiſme. Hé, pouvois-je prendre ce parti ! Charmante Canzade, m'écriois-je en ſoupirant, il ne me ſera donc plus permis d'élever mes déſirs juſqu'à vous. Ah ! quoique j'aie perdu l'eſpérance de vous poſſéder, je ſens bien qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de ceſſer de vous aimer. Quoiqu'éloignée de moi, vous ſerez toujours la ſouveraine de mon cœur.

Je paſſai les huit jours qui m'étoient donnés pour me conſulter; je les employai à regretter le bonheur dont j'avois conçu l'eſpérance; mais quelque peine que j'euſſe à y renoncer, j'eus la force de ne pas changer de réſolution. Canzade s'appercevant, au bout du temps qu'elle m'avoit preſcrit pour me réſoudre, que je n'étois pas en-

core dans la disposition où elle me vouloit, m'accorda encore huit autres jours ; & pour contribuer de sa part à la victoire qu'elle avoit dessein de remporter, elle mit en usage ses charmes les plus puissans. Enfin, voyant que tous les jours s'écouloient sans qu'elle en fût plus avancée, elle me fit avertir de l'aller trouver. On me conduisit dans le plus superbe appartement de son palais : elle m'y attendoit au milieu de toutes ses femmes, sur un trône élevé seulement de quelques marches. Elle avoit plus l'air d'un juge sévère que d'une amante sensible.

Je ne m'approchai du trône qu'en tremblant ; car je jugeois bien, à tout cet appareil, qu'on alloit me faire expliquer pour la dernière fois. Quoique j'eusse eu assez de temps pour préparer une réponse, j'étois si troublé, que j'avois à peine l'usage de mes sens. Elle fit sortir tous ceux qui n'étoient pas du secret, & radoucissant un peu ses regards : hé bien, Aboulfaouaris, me dit-elle, êtes-vous enfin plus raisonnable ? vos réflexions ont-elles ramené votre cœur indocile à des sentimens plus dignes de moi ? Elle prononça ces paroles d'une manière si touchante, que j'en fus saisi. Le regret de perdre tant de charmes m'ôta le

ſentiment. Je tombai évanoui au pied du trône.

CLXII. JOUR.

CANZADE ne put me voir en cet état ſans compaſſion ; elle deſcendit de ſon trône, & fut fort empreſſée à me ſecourir. Je m'en apperçus, lorſqu'ayant repris mes eſprits, j'ouvris les yeux, & les arrêtai ſur la dame. Je remarquai même dans les ſiens un air attendri. Ceſſez, Madame, lui dis-je d'une voix foible, ceſſez de vous intéreſſer pour un malheureux qui n'eſt pas digne de vos ſoins. Il eſt vrai, interrompit-elle avec émotion, que j'ai lieu de me plaindre ; mais il ne tient qu'à vous de mériter votre pardon par un retour ſincère dont j'ai la foibleſſe de faire encore mon bonheur. Oubliez votre injuſtice, & acceptez la poſſeſſion de ma perſonne comme un bien que vous ne pouvez trop chérir.

Hé, le puis-je, madame, m'écriai-je d'un ton mêlé de douleur & de déſeſpoir, puis-je profiter de vos bontés, aux cruelles conditions que vous me propoſez ? Quand il s'agit de me poſſéder, répliqua-t-elle,

devez-vous faire des réflexions qui balancent un ſort ſi beau. Vous voulez donc que je croie qu'il y a quelque choſe qui vous eſt plus cher que moi ? Vous m'êtez plus chère que toutes choſes, madame, repartis-je ; mais ſerois-je digne de vous, ſi j'avois la foibleſſe & la lâcheté de ſouiller mon honneur, de renoncer à un culte..... Tais-toi, perfide, interrompit-elle avec un extrême emportement ; n'oppoſe point de fauſſes raiſons à des inſtances qui ne te gênent que parce que tu ne m'as jamais aimée. Va, tu es indigne de mes bontés, & j'aurois honte de preſſer davantage un ingrat tel que toi. Je ne balance plus, je t'abandonne à ton ingratitude.

A ces mots, qui me firent frémir, elle demeura un inſtant ſans parler. Puis reprenant la parole d'un air froid, où il n'y avoit pas moins de fureur que dans le ton qu'elle venoit de quitter : Aboulfaouaris, pourſuivit-elle, ne vous préſentez plus devant moi. Attendez mon ordre, vous ſerez bientôt inſtruit de ce que je vais ordonner de votre deſtinée. En parlant de cette manière, elle ſortit de l'appartement avec une émotion égale à la mienne. Mais nous étions tous deux agités de mouvemens bien différens.

Je connus alors ce que j'avois à craindre de la diſpoſition où je voyois les choſes. Et ſi dans certains momens, amant trop paſſionné, je me faiſois un plaiſir de mourir par les coups de l'objet aimé, dans d'autres, l'amour qu'on a naturellement pour la vie, me faiſoit ſonger aux moyens de me ſauver. Mais comment en ſerois-je venu à bout; on me gardoit à vue, & tous les ordres de la dame étoient exactement exécutés. Ainſi, quoique je vouluſſe entreprendre ou imaginer, je ne pus même parvenir à faire avertir mon hôte du lieu & du danger où j'étois.

J'attendois tous les jours qu'on me vînt annoncer de ſa part mon arrêt, & il s'écoula près de trois ſemaines ſans que j'entendiſſe parler de rien. L'incertitude où je vivois avoit quelque choſe de plus affreux pour moi qu'un malheur déclaré. Je ſouhaitois de la voir finir aux dépens de tout ce qui m'en pouvoit arriver.

Enfin, le moment où je devois être éclairci vint. J'achevois de m'habiller un matin, après avoir paſſé une nuit avec plus d'agitation que de coutume, lorſque je vis entrer dans ma chambre cinq ou ſix eſclaves de Canzade. Ils conduiſoient une troupe de gens vêtus

autrement qu'on ne l'eſt à Serendib. Celui qui paroiſſoit le chef de ces étrangers m'enviſagea quelque temps avec attention & ſans rien dire. Enſuite rompant gravement le ſilence, il me dit de le ſuivre. Il me dit cela d'un air à me faire comprendre qu'il falloit lui obéir.

CLXIII. JOUR.

NOUS traversâmes tout le palais. Lorſque nous fûmes à la porte & prêts à ſortir, je demandai à un de mes conducteurs où l'on prétendoit me mener. C'eſt ce que vous ſaurez avec le temps, me répondit-il; car il nous eſt expreſſément défendu de vous le dire préſentement. Je ſuivis donc ces hommes qui me conduiſirent au port, où je m'embarquai avec eux. On appareilla ſur le champ, & l'on mit à la voile.

Lorſque nous fûmes en pleine mer, le patron du vaiſſeau m'apprit qu'il étoit du royaume de Golconde; que Canzade m'avoit donné à lui pour eſclave, & qu'elle l'avoit chargé ſur toute choſe de ne jamais m'accorder la liberté de retourner à Baſra. Il ne m'en dit pas davantage; & ne me fit aucune queſtion

ſur cette dame, ce qui me donna lieu de juger, que voulant lui cacher la foibleſſe qu'elle avoit eue pour moi, & l'injure de mes refus, elle avoit exigé de lui qu'il ne s'informeroit point du ſujet pour lequel elle ſe défaiſoit de moi.

Telle fut la vengeance de Canzade que je ne pouvois accuſer de rigueur. Il me ſembloit qu'elle ne me puniſſoit que trop doucement du crime dont j'étois coupable envers elle. Je m'étois attendu à un traitement plus cruel. Ce n'eſt pas qu'en faiſant réflexion que je ne reverrois plus mon père ni ma patrie, je ne trouvaſſe mon eſclavage inſupportable. Je m'affligeai fort les premiers jours. Cependant faiſant de néceſſité vertu, je m'appliquai à ſervir fidellement mon patron. C'étoit un très-bon homme, & qui ne manquoit pas d'eſprit. Je ne me contentois pas de faire exactement ce qu'il m'ordonnoit, je cherchois à prévenir ſes déſirs, & je m'appercevois de moment en moment qu'il devenoit plus content de moi.

Nous tournâmes autour de l'isle de Serendib pour entrer vers le nord dans le golfe du Bengale : c'eſt le plus grand golfe de l'Aſie, & vers le fond duquel ſont les royaumes de Bengale & de Golconde. Nous étions

prêts d'y entrer, lorsqu'il s'éleva un vent si violent qu'il ne s'en étoit jamais vu un pareil sur ces mers. Il nous falloit un plein vent de sud, qui nous portât au nord, & celui-là étoit un nord-ouest qui nous poussoit au sud-est, le contraire de notre route, puisque nous voulions aller à Golconde. Nous eûmes beau baisser les voiles, louvoyer, & prêter le côté, nous ne pûmes tenir le vent, & nous dérivâmes beaucoup malgré tout l'art des matelots. Nous vîmes notre vaisseau en danger de périr; desorte que pour éviter le naufrage qui nous menaçoit, nous fûmes obligés d'abandonner toute manœuvre, & de nous laisser aller au gré du vent & des flots.

Ce vent dura quinze jours, & souffla pendant tout ce temps-là avec tant d'impétuosité, qu'il nous porta à plus de six cent lieues de notre route. Il nous fit laisser à notre gauche les deux longues isles de Sumatra & de Java, & nous poussa jusqu'à la hauteur des Moluques au sud des Philippines, dans des mers inconnues à nos matelots. Il changea enfin, & se tournant en un vent d'est assez modéré, il ramena la joie dans l'équipage; mais cette joie ne fut pas de longue durée, elle fut troublée par une aventure que vous aurez peine à croire à cause de sa singularité.

Nous recommencions à reprendre gaiement notre route, & déjà nous étions à la pointe de l'isle de Java en venant du côté d'Orient, lorsque nous apperçûmes, assez près de nous, un homme tout nud qui luttoit contre les flots pour n'en être pas englouti. Il se tenoit étroitement à une planche qui le soutenoit, & il nous faisoit signe de l'aller secourir. La pitié nous fit détacher notre esquif pour cet effet. Si la pitié est une passion très-louable, il faut avouer aussi qu'elle est quelquefois très-dangereuse, comme vous l'allez entendre.

On reçut donc cet homme dans l'esquif, & on l'amena à notre bord. C'étoit un homme qui paroissoit avoir quarante ans. Il avoit la taille un peu monstrueuse, la tête grosse, les cheveux courts, épais & grésillés; & sa bouche, excessivement fendue, laissoit voir, quand il l'ouvroit, des dents longues & fort aiguës. Ses bras étoient nerveux, ses mains larges, & il portoit à chaque doigt un ongle long & crochu. Ses yeux, que j'aurois tort d'oublier, ressembloient à ceux d'un tigre, & il avoit un nez écrase avec des naseaux fort ouverts. Sa phisionomie ne nous plut point, & il avoit un air capable de changer en terreur la compassion qu'il nous avoit d'abord inspirée.

CLXIV. JOUR.

QUAND cet homme, tel que je viens de le repréſenter, fut devant Dehaouſch notre patron, il lui dit : ſeigneur, je vous dois la vie : j'étois ſur le point de périr ſans votre ſecours. Effectivement, lui répondit Dehaouſch, vous alliez bientôt être ſubmergé, ſi vous n'euſſiez eu le bonheur de nous rencontrer. Ce n'eſt point la mer que je craignois, lui repartit l'homme en ſouriant ; j'aurois pu demeurer des années entières dans les eaux ſans en être fort incommodé. Ce qui me tourmente plus, c'eſt une faim dévorante qui me mine depuis douze heures que je n'ai mangé. C'eſt un terme bien long pour un homme d'auſſi bon appétit que moi. Ainſi, faites-moi, s'il vous plaît, apporter au plutôt de quoi réparer mes forces épuiſées par un ſi long jeûne, & n'y cherchez pas tant de façon, car je ne ſuis pas délicat, je mange de tout.

Nous nous regardâmes les uns & les autres fort étonnés d'un pareil diſcours, & nous jugeâmes que le péril où cet homme s'étoit trouvé, lui avoit ſans doute troublé l'eſprit :

ce fut auſſi ce qu'en penſa mon patron, qui concevant bien qu'il pouvoit en effet avoir beſoin de manger, ordonna qu'on lui apportât de quoi ſatisfaire ſix perſonnes affamées, & des vêtemens pour le couvrir. Pour des vêtemens, dit l'étranger, je vous en quitte; je ſuis toujours nud. Mais ſongez, reprit Dehaouſch, que l'honnêteté ne vous permet pas de demeurer avec nous dans l'état où vous êtes : ho, répondit l'autre bruſquement, vous aurez le temps de vous y accoutumer.

Cette réponſe brutale nous confirma encore dans l'opinion que nous avions qu'il n'étoit pas dans ſon bon ſens. Comme la faim le preſſoit, il s'impatientoit de ce qu'on ne le ſervoit pas aſſez vîte à ſon gré; il frappoit de ſon pied le tillac, grondoit entre ſes dents, & rouloit les yeux d'une manière qui avoit quelque choſe de farouche & de funeſte. Enfin, il vit paroître ce qu'il ſouhaitoit. Auſſitôt il ſe jeta deſſus avec une avidité qui nous ſurprit; & quoiqu'il y eût aſſurément de quoi raſſaſier ſix autres perſonnes à ſa place, il eut en moins de rien expédié le tout.

Lorſqu'il eut nettoyé la table qu'on avoit dreſſée devant lui, il nous dit d'un air d'autorité, de lui apporter de nouveaux mets.

Dehaoufch voulant éprouver jufqu'où cet affamé poufferoit la chofe, ordonna qu'on lui obéit. On regarnit donc la table d'autres mets que la première fois; mais ce fecond fervice ne dura pas plus long-temps, & fut bientôt englouti. Nous nous imaginions du moins que cet homme en demeureroit là. Nous nous trompions. Il demanda à manger fur nouveaux fraix. Alors un des efclaves de l'équipage, choqué de l'infolence de ce brutal, fe mit en devoir de le maltraiter : mais l'autre qui l'obfervoit le prévint, & l'empoignant par les deux épaules, le déchira de fes ongles tranchans. Il y eut en moins de rien cinquante fabres de levés pour venger ce meurtre affreux. Chacun s'empreffoit de porter fon coup, & de tirer raifon de cette audace, lorfque nous apperçumes avec effroi que notre ennemi avoit la peau plus impénétrable que le diamant. Nos fabres fe caffoient & s'émouffoient fans pouvoir même l'effleurer. Quoiqu'il ne craignit point nos coups, il ne les reçut pas impunément. Il prit un des plus acharnés contre lui, & d'une force étonnante le mit en pièces à nos yeux.

Quand nous vîmes que nos fabres nous étoient inutiles, & que nous ne pouvions bleffer notre homme, nous nous jetâmes

tous ensemble sur lui pour tâcher de le précipiter dans la mer. Mais nous ne pûmes pas seulement l'ébranler. Outre qu'il avoit une roideur de membres & de nerfs prodigieuse, il enfonça ses ongles crochus dans le bois du tillac, & s'y tint attaché de telle sorte, qu'un roc au milieu des vagues n'est pas plus immobile. Aussi, bien loin de paroitre effrayé de notre entreprise, il nous dit avec un sourire amer : mes amis, franchement vous prenez un mauvais parti ; vous ferez mieux de m'obéir. J'en ai réduit de plus indociles que vous. Je vous déclare que si vous continuez à vous roidir contre mes volontés, je vous ferai le même traitement que je viens de faire à vos deux camarades.

CLXV. JOUR.

Ces paroles nous glacèrent d'effroi. Nous ne fîmes plus de résistance. On alla docilement chercher pour la troisième fois des mêts qu'on lui servit. Il se mit à table, & on eût dit, à le voir manger, que son appétit s'augmentoit au lieu de diminuer.

Dès qu'il remarqua que nous nous étions enfin déterminés à nous soumettre, il devint de

de belle humeur. Il nous témoigna qu'il étoit fâché que nous l'eussions forcé de faire ce qu'il avoit fait, & nous dit affectueusement qu'il nous aimoit à cause du service que nous lui avions rendu en le tirant de la mer où il seroit mort de faim, s'il eût tardé seulement quelques heures à nous rencontrer; qu'il souhaitoit pour notre bien qu'il survînt quelqu'autre vaisseau muni de bonnes provisions, parce qu'il se jetteroit dessus, & nous laisseroit en repos. C'étoit en mangeant qu'il nous tenoit ce discours. Il rioit, badinoit comme les autres hommes; & nous l'aurions même trouvé divertissant, si nous eussions été dans une situation à prendre goût à ses plaisanteries.

Enfin, il se rendit au quatrième service, & fut deux heures après sans rien manger. Pendant cet excès de sobriété, il nous parloit fort familièrement. Il nous questionnoit l'un après l'autre sur notre pays, sur nos usages & sur nos aventures. Nous espérions que la fumée de tant de mets qu'il avoit dans l'estomac, pourroit lui monter à la tête, & l'assoupir. Nous attendions avec impatience que le sommeil vînt s'emparer de ses sens, & nous nous promettions bien, tandis qu'il dormiroit, de l'enlever avec précipitation, avant qu'il eût le temps de se reconnoître, & de le jeter à

la mer. Cet eſpoir faiſoit notre ſeule reſſource; car quoique nous euſſions une grande quantité de proviſions dans notre vaiſſeau, de la manière dont il s'y prenoit, il étoit homme à les conſumer en peu de temps. Mais hélas, nous nous flattions d'une fauſſe eſpérance! Le cruel, comme s'il eût pénétré notre deſſein, nous avertit qu'il ne dormoit jamais. Il nous dit que la quantité d'alimens qui entroient dans ſon corps, réparoit la foibleſſe de la nature, & ſuppléoit au beſoin qu'elle a de repos.

Nous reconnûmes avec douleur cette triſte vérité. Nous avions beau, en répondant à ſes queſtions, lui faire des récits longs & ennuyeux, le bourreau ne s'endormoit point pour cela. Nous déplorions donc notre infortune, & notre patron déſeſpéroit de revoir jamais Golconde, lorſque tout-à-coup l'air nous parut s'obſcurcir au-deſſus de nous. Notre première penſée fut que c'étoit une tempête qui commençoit à ſe former; & nous en eûmes d'autant plus de joie, qu'un orage nous laiſſoit plus d'eſpoir de ſalut, que l'état où nous nous trouvions. Notre vaiſſeau pouvoit ſe briſer contre un écueil à la vue de de quelque isle où nous nous ſerions ſauvés à la nage, & où nous aurions peut-être été

débarraſſés du monſtre qui ſe promettoit bien ſans doute de nous dévorer après avoir mangé toutes nos proviſions.

Nous ſouhaitions donc qu'une tempête violente vînt nous aſſaillir; &, ce qui peut-être n'étoit point encore arrivé, nous fîmes des vœux au ciel pour être ſubmergés. Cependant nous nous trompions, ce que nous prenions pour un amas de nuées & de vapeurs, étoit un des plus gros rokhs (1) qu'on ait jamais vu dans ces mers. Ce monſtrueux oiſeau vint avec impétuoſité fondre ſur le tillac, & enleva notre ennemi qui étoit au milieu de tout l'équipage, & qui, ne ſe défiant de rien, n'eut pas le temps de ſe précautionner contre cet enlèvement. Nous ne nous en apperçumes nous-mêmes que quelques momens après, & lorſque l'oiſeau ſe fut relevé dans les airs avec ſa proie.

Nous vîmes alors un combat fort extraordinaire. L'homme s'étant reconnu, & ſe ſentant en l'air entre les griffes d'un monſtre aîlé dont il éprouvoit la force, prit le parti de ſe défendre. Il avoit les mains libres : il enfonça

(1) C'eſt un oiſeau monſtrueux qui enlève avec facilité un bœuf ou d'autres animaux de pareille grandeur.

ses ongles crochus dans le corps du rokh, & même-temps portant les dents sur son estomac, il se mit à dévorer toute la chair & les plumes qui étoient dessus. L'oiseau en ressentit une douleur qui lui fit pousser un cri dont tout l'air retentit aux environs ; & pour s'en venger, il creva, d'une de ses griffes, les deux yeux de son ennemi. Celui-ci, quoiqu'aveuglé, ne lâcha point prise, & acheva de manger le cœur du rokh, qui rappellant en mourant le reste de ses forces, lui écrasa la tête d'un coup de bec. Ils tombèrent tous deux sans vie dans la mer à quelques pas de nous.

CXXXI. JOUR.

VOILA de quelle manière il étoit écrit sur la table de la prédestination que nous serions délivrés de cet homme dangereux. D'abord que nous nous en vîmes défaits, ce fut une joie générale dans le vaisseau. Nous ne pouvions assez admirer notre bonheur, & nous regrettâmes la mort du rokh, à qui nous en étions redevables.

Nous continuâmes notre route en nous entretenant de cette aventure, qui nous paroif-

foit d'autant plus fingulière, que nous ne pouvions comprendre comment il étoit poffible qu'il y eût au monde une pareille efpèce d'hommes. Nous avions toujours le vent favorable. Après plufieurs jours de navigation, nous apperçûmes heureufement la terre. Au premier avis que nous en donna le matelot qui étoit à la hune, on prit les hauteurs; &, fuivant nos obfervations, nous reconnûmes que nous étions à la pointe occidentale de l'isle de Java, qui, avec l'orientale de l'isle de Sumatra, forme l'entrée du détroit de la Sonde, affez près de la ville de Bantam. Ravis de cette découverte, nous fîmes auffitôt force de voile; & pour comble de bonheur, il arriva que le vent qui étoit à l'eft, fe tourna au fud, & par conféquent nous devint favorable pour aller au détroit. Nous en profitâmes fi bien, qu'en peu de temps nous nous rendîmes à Bantam.

Nous renouvelâmes-là nos provifions; & notre patron ayant des affaires à la fameufe Batavie, qui n'en eft qu'à quinze ou vingt lieues, fit mettre à la voile pour nous y tranfporter. J'en eus beaucoup de joie, car c'eft une ville fingulière, & de la dernière magnificence. On y voit à profufion tout ce qu'il y a de plus curieux dans l'empire de la Chine.

Auſſitôt que Dehaouſch y eut terminé ſes affaires, nous cinglâmes vers le royaume de Golconde, où nous arrivâmes après un mois de navigation des isles de la Sonde.

Mon patron fut reçu dans la capitale, où il faiſoit ſa réſidence, avec un applaudiſſement général, car il étoit aimé de tout le monde. Pour ſa famille, on ne peut exprimer la joie qu'elle eut de ſon retour. Sa femme & ſa fille ne pouvoient ſe laſſer de l'embraſſer; & lui, charmé de revoir ces objets chéris, pleuroit de tendreſſe en répondant à leurs embraſſemens.

Après mille & mille careſſes, il me préſenta à ces dames comme un eſclave qu'il conſidéroit particulièrement, & il les pria de recevoir agréablement mes ſervices. J'acquis en peu de temps ſur elles un grand crédit. Rien n'étoit bien fait que par moi. Les autres eſclaves même, loin d'en avoir de la jalouſie, paroiſſoient ravis de me voir ſi bien traité. Il eſt vrai que je leur procurois les meilleurs traitemens que je pouvois, & que ſouvent je leur faiſois donner des récompenſes qu'ils n'avoient pas méritées.

Enfin, l'amitié que Dehaouſch avoit pour moi augmenta de telle ſorte, qu'il me dit un jour: Aboulfaouaris, car je ne lui avois

caché ni mon nom ni mon pays, vous avez dû vous appercevoir que je vous ai toujours distingué de mes autres esclaves. Dès le premier instant que je vous ai vu, j'ai conçu de l'inclination pour vous, & je n'ai rien épargné pour adoucir la rigueur de votre esclavage. Je prétends vous donner encore de plus grandes marques de mon affection. Vous avez vu ma fille, il n'y en a peut-être pas une plus belle dans Golconde; j'ai résolu de vous la faire épouser. J'ai déjà sondé ses sentimens, & il m'a paru que vous ne lui déplaisiez pas.

Je fus étourdi de cette proposition, & il ne fut pas difficile à celui qui me la faisoit de juger qu'elle ne m'étoit guère agréable. Comment donc, me dit-il, ce que je vous propose vous fait de la peine? L'avantage d'être mon héritier, & de posséder Facrinnisa est-il si peu considérable, qu'il ne puisse exciter l'envie d'un esclave? Seigneur, lui répondis-je, l'honneur d'être votre gendre auroit de quoi me tenter, si vous suiviez comme moi la loi musulmane; mais vous êtes Gentil.... Oh, si vous n'êtes arrêté que par cet obstacle, répondit le patron, nous serons donc bientôt d'accord; car je suis dans la résolution de me faire mahométan, & ma fille est dans la même intention. Malgré les préjugés dont les prêtres de la gen-

tilité ont rempli mon esprit, je suis las de rendre des honneurs divins à des bœufs & à des vaches. J'ai trop de bon sens pour ne pas reconnoître que c'est une superstition déplorable, & je sens qu'il y a un être suprême qui est au-dessus de tous les autres dieux. Ainsi, mon fils, acceptez ma proposition sans scrupule & sans retardement.

CLXVII. JOUR.

QUOIQUE Facrinnisa fût fort aimable & le parti très-avantageux pour moi ; quoique du côté de ma religion je n'eusse rien à me reprocher en épousant la fille de Dehaousch, je me sentois de la répugnance pour ce mariage : ce qui ne pouvoit être que l'effet du souvenir de Canzade. J'eus toutefois assez de force sur moi pour n'en rien témoigner à mon patron, qui croyant que j'y consentois, parce que je ne m'y opposois point, alla porter cette nouvelle à sa femme & à sa fille.

J'eus bientôt un entretien avec Facrinnisa. Elle me parut si gaie & si contente, que je ne pus m'empêcher de m'imaginer que ma personne lui plaisoit. Vous allez juger si

j'expliquai bien sa joie. Aboulfaouaris, me dit-elle, je suis ravie que mon père vous ait choisi pour être mon époux, car je ne doute point que vous ne soyez assez généreux pour vouloir faire mon bonheur, même aux dépens du vôtre. Vous ne vous trompez point, belle dame, lui répondis-je, il n'y a rien que je ne fasse pour la charmante Facrinnisa. Ecoutez-moi, reprit-elle, & vous allez apprendre le service que j'attends de vous. J'aime le fils d'un marchand de Golconde, & j'en suis passionnément aimée. Il m'a fait demander plusieurs fois à mon père, qui m'a toujours refusée à ses vœux, à cause d'une ancienne inimitié qui régne entre nos familles. Vous n'avez qu'à m'épouser : le lendemain de notre mariage vous me répudierez comme par colère ; ensuite vous feindrez de vouloir me reprendre, & vous ferez choix de mon amant pour être votre huila. Je vous entends, lui dis-je ; vous souhaitez seulement que je vous épouse pour vous livrer à ce que vous aimez. Hé bien, madame, j'y consens : vous serez satisfaite. Quelque difficile qu'il soit de céder la possession d'un objet plein de charmes, je me sens capable d'un si grand effort. Mais que pensera, que me dira le seigneur

Dehaoufch ? vous n'ignorez pas ce que je lui dois. Il fera furpris de ma conduite : il ne manquera pas de me la reprocher. Que répondrai-je à fes reproches ? Que cela ne vous caufe point d'inquiétude, reprit-elle, vous n'avez qu'à faire exactement tout ce que je vous dirai, & je vous promets que mon père fera content de vous.

Sur la foi de cette promeffe, je l'affurai que j'étois difpofé à fervir fon amour de la manière qu'elle pouvoit le défirer. Charmée de cette affurance, elle preffa fi bien fon père de hâter notre mariage, qu'il fe fit peu de jours après. Mais elle abjura fa religion auparavant, & embraffa le mahométifme. Tout l'avantage que je tirai de mon union avec Facrinnifa, fut d'avoir obligé cette dame à renoncer à l'idolâtrie plutôt qu'elle n'auroit fait. Toute aimable qu'elle étoit, je facrifiai les droits d'époux à l'honneur de tenir la parole que je lui avois donnée, de ne la regarder que comme un dépôt dont il falloit me défaifir, & que je devois rendre pur & entier. Je n'en fus pas long-temps chargé, & voici de quelle forte je me conduifis par ordre de cette dame, pour la remettre entre les mains de fon amant. Peu de jours après mon mariage, je la répudiai.

Dehaoufch, comme je l'avois prévu, étonné de mon procédé, vint chez moi; car nous allâmes loger dans une maifon particulière, dès le jour même que nous fûmes mariés. Il me demanda pourquoi j'avois répudié Facrinnifa ? Je lui répondis que je m'étois apperçu qu'elle avoit une paffion dans le cœur, & que ne voulant point pofféder une femme malgré elle, je l'avois répudiée. Il fe moqua de ma délicateffe, & me dit que fa fille peu-à-peu s'attacheroit à moi. Enfin, il m'exhorta à la reprendre, & je feignis de me laiffer perfuader. Je vais dans la ville, lui dis-je, chercher un hulla; je l'amènerai chez moi cette nuit avec le nayb du cadi. Demain, quand ce hulla aura répudié Facrinnifa, j'irai vous en avertir, & nous renouvellerons nos noces fous de meilleurs aufpices.

CLXVIII. JOUR.

DEHAOUSCH fe retira chez lui un peu plus fatisfait de moi qu'il ne l'avoit été en apprenant la répudiation de fa fille. Il me laiffa le foin de choifir un hulla, & de tout le refte de la cérémonie. Ainfi j'allai moi-

même chercher l'amant de Facrinnisa, & ils furent mariés en ma présence par le lieutenant du cadi. Ils passèrent la nuit ensemble, & le lendemain, comme le hulla refusa de répudier sa femme, je me rendis à la maison de Dehaousch, & lui dis, en faisant paroître une douleur que je ne ressentois point, que le hulla ne vouloit point répudier son épouse, quoiqu'il m'eût promis le jour précédent de faire tout ce que je souhaiterois.

Il faut voir qui est ce hulla, dit alors Dehaousch; si ce n'est qu'un misérable, j'ai assez de crédit & d'argent pour lui arracher ma fille. Dans le temps qu'il parloit de la sorte, le nayb arriva, & lui dit: seigneur Dehaousch, je viens vous apprendre que le hulla dont votre gendre a fait choix est fils d'Amer le marchand. Ainsi votre fille est perdue pour son premier mari, car le second a résolu de ne la lui céder jamais. Je sais bien qu'Amer n'est pas de vos amis, mais je vous conseille de vous réconcilier avec lui en faveur de ce mariage, & d'étouffer la haine que vous avez pour lui depuis si long-temps.

Le nayb ne se contenta pas d'exhorter mon patron à se raccommoder avec la famille de son nouveau gendre; il s'offrit à

parler lui-même au seigneur Amer & à ne rien épargner pour les bien remettre ensemble. Dehaousch jugeant en homme de bon sens qu'il n'avoit point de meilleur parti à prendre que celui qu'on lui proposoit, ne s'en éloigna point, & le lieutenant ayant trouvé Amer dans la même disposition, établit entre ces deux pères une parfaite intelligence. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que mon patron, prévenu que j'étois la victime de cette réconciliation, me plaignit & me donna, comme pour me dédommager, une assez grosse somme d'argent, avec la liberté de retourner à Basra.

Voilà de quelle manière Facrinnisa fut débarrassée d'un mari qu'elle n'aimoit point, & unie avec son amant. Aussitôt que je vis son bonheur assuré, je sortis de Golconde, & me joignant à quelques personnes qui vouloient aller à Surate, nous gagnâmes la mer. Nous nous embarquâmes dans un vaisseau qui mit bientôt à la voile, & notre navigation fut fort heureuse. Si dès le lendemain de mon arrivée j'eusse trouvé quelque bâtiment prêt à partir pour Basra, j'aurois profité de l'occasion ; mais comme je n'en trouvai point, je fus obligé de demeurer à Surate.

CLXIX. JOUR.

LA ville de Surate eſt trop agréable & trop remplie de choſes curieuſes, pour que je m'y ennuyaſſe. J'allois ſouvent aux bains publics, qui ſont là très-beaux, & où l'on eſt mieux ſervi qu'en aucun autre lieu du monde. Je me promenois auſſi fort ſouvent aux environs de la ville & dans les avenues qui en ſont charmantes, ou dans les jardins délicieux, car on en voit pluſieurs qui ſont bien entretenus & ouverts à toutes les perſonnes qui veulent s'y promener.

Un jour que je prenois le plaiſir de la promenade dans un de ces jardins, un homme d'un âge déjà un peu avancé m'aborda au détour d'une allée, & me ſalua fort civilement. Je le ſaluai de même, & nous liâmes converſation. Comme il me parut franc & ſincère, ſa franchiſe excita la mienne. Il me dit qu'il étoit gentil, qu'il avoit à la rade de Surate un vaiſſeau qui lui appartenoit, & qu'il faiſoit tous les ans un petit voyage ſur mer. De mon côté, pour ne pas demeurer en reſte de confiance avec lui, je lui dis

que j'étois mahométan, & je lui contai toutes mes aventures.

Il se montra si sensible à mes malheurs, que j'en fus surpris. Il s'en apperçut. Je vois bien, mon fils, me dit-il, que vous êtes étonné de me voir entrer si vivement dans vos peines. Mais outre que je suis d'un naturel le plus compatissant du monde aux maux de mon prochain, je vous dirai que je me sens beaucoup d'amitié pour vous, quoique vous ne soyez pas de ma religion. Je suis touché des périls que vous avez courus; & quand vous les raconterez à votre propre père, je suis assuré qu'il n'y sera pas plus sensible que moi.

Il est naturel de répondre à l'amitié qu'on nous témoigne. S'il me dit des choses obligeantes, il eut aussi lieu d'être satisfait des discours que je lui tins. Il en parut charmé. O jeune homme, s'écria-t-il, que je me fais bon gré d'être venu dans ce jardin, puisque je vous y ai rencontré! Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point votre entretien m'est agréable. Chaque instant augmente l'affection que j'ai conçue pour vous. Allons ensemble à la ville, & venez, je vous prie, loger chez moi. Je suis vieux, riche & je n'ai point d'enfans; je vous choisis

pour mon héritier. A ces paroles, il me tendit les bras, & m'embrassa avec autant de tendresse que si j'eusse été son fils.

Il fallut le remercier des bontés nouvelles qu'il faisoit paroître pour moi. Autres assurances d'amitié de sa part ; vives protestations de la mienne. Enfin, le résultat de notre conversation fut que nous sortîmes du jardin & rentrâmes dans la ville ensemble. Il me conduisit à sa maison qui n'étoit pas une des moins belles de Surate. Après que son portier nous eut ouvert la porte de la rue, j'apperçus, au lieu de cour, deux parterres (1) de toutes sortes de fleurs, séparés par une large allée enduite d'un mortier plus dur & plus beau que le marbre. Nous suivîmes l'allée qui nous mena à un assez beau corps de logis, où l'on ne voyoit point à la vérité briller l'or ; mais les ameublemens pour être peu riches n'en étoient pas moins agréables à la vue. Les tapisseries & les sophas, quoique de simples toiles peintes, ne laissoient pas de faire de beaux appartemens. Il est vrai que ces toiles étoient d'un goût admirable & des plus belles qui se fassent à Masu-

(1) A Surate, toutes les maisons des personnes riches ont, au lieu de cour, de semblables parterres.

lipatan, & dans les autres lieux de la côte de Coromandel.

Le vieillard m'obligea d'abord à me baigner comme lui dans un grand bassin de pierre, où il y avoit une eau claire & propre, & qui lui servoit ordinairement à se laver, tant pour se rafraîchir que pour remplir les devoirs de sa religion. Au sortir du bain, des esclaves nous apportèrent du linge fin, & nous essuyèrent. Nous passâmes ensuite dans une salle où nous nous assîmes tous deux à une table couverte de plusieurs sortes de viandes servies dans des plats de porcelaine de la Chine & de vernis du Japon. La muscade de Malaca, le girofle de Macassar, & la canelle de Serendib dominoient dans les ragoûts. Après avoir mangé autant qu'il nous plut, nous bûmes du vin de Palme, appelé *Tary*, que je trouvai délicieux.

Lorsque nous eûmes fait la débauche, mon vieil hôte me dit : je vais vous faire une confidence qui vous fera connoître jusqu'où va ma tendresse pour vous. Je dois partir du port de Souali (1) dans quinze

---

(1) C'est ainsi qu'à Surate on appelle le port du nom d'un gros village qui est à deux cent pas de la mer.

jours pour me rendre à une isle où j'ai coutume d'aller tous les ans. Vous viendrez avec moi. Il y a dans cette isle, qui eſt déſerte à cauſe qu'elle eſt remplie de tigres, plus de deux cent puits où il vient des perles d'une groſſeur extraordinaire. Cela n'eſt ſu que de moi ſeul. Un vieux capitaine de vaiſſeau dont j'étois autrefois l'eſclave favori, me découvrit ces tréſors, & m'apprit de quelle manière je pourrois m'approcher des puits, malgré les animaux féroces qui ſemblent n'être-là que pour en défendre l'approche. Effectivement, dis-je au vieillard en l'interrompant en cet endroit, le capitaine de vaiſſeau fit fort bien de vous enſeigner le ſecret de vous avancer impunément dans cette isle, car il me ſemble que les tigres doivent mal recevoir les étrangers qui s'y arrêtent. Il eſt aiſé, reprit-il, de faire prendre la fuite aux tigres les plus furieux. Nous n'aurons qu'à deſcendre pendant la nuit dans l'isle avec des faiſceaux allumés. La vue du feu épouvante & fait fuir ces animaux.

Nous irons donc, ajouta-t-il, tirer de ces précieuſes ſources une grande quantité de perles, que nous vendrons à notre retour en cette ville; & l'argent qui nous en reviendra, joint à celui que j'ai déjà amaſſé de la

même manière, fera une fortune considérable dont vous jouirez après ma mort.

CLXX. JOUR.

POUR me persuader qu'il ne me disoit rien qui ne fût véritable, il me mena dans son cabinet, & me fit voir des roupies d'or (1) & d'argent par monceaux. Il y en avoit une prodigieuse quantité. Hé bien, me dit-il, cela vous paroît-il digne d'attention, & vous sentez-vous de la répugnance à voyager? Je lui répondis que non, mais je le priai de me permettre d'écrire à mon père, de lui mander mon arrivée à Surate, & les raisons qui m'y retenoient. Mon vieil hôte y consentit, & prit même ma lettre lorsque je l'eus achevée, en disant qu'il se chargeoit de la faire tenir à mon père.

Je me reposai de ce soin-là sur Hyzoum, c'est le nom du gentil, & le jour de notre départ venu, nous nous embarquâmes au port de Souali. Nous mimes à la voile; &

---

(1) La roupie d'or vaut environ vingt-quatre livres de notre monnoie, & la roupie d'argent trente sols. Elles ont cours à Surate.

après avoir heureusement navigé pendant trois semaines, nous vimes paroitre une petite isle déserte, que mon vieillard me dit être celle où nous avions affaire. Nous y allâmes mouiller; mais nous attendimes la nuit pour y descendre. Hyzoum ordonna à tous ses matelots de demeurer à bord, & il s'avança dans l'isle accompagné de moi seul. Nous avions tous deux à la main un faisceau allumé, & un grand nombre d'autres sous le bras. Nous portions aussi des sacs pour y mettre les perles. Dans cet état nous cherchions les puits à la lueur de nos faisceaux. Nous n'en cherchâmes pas long-temps sans en trouver un des plus profonds. Descends dans ce puits, mon fils, me dit-il, je ne doute pas qu'il n'y ait dedans de belles perles. J'y descendis aussitôt avec une corde dont il tenoit un bout. Dès que je fus au fond, je sentis des nacres sous mes pieds; j'en ramassai, & j'en remplis un sac que j'attachai à la corde. Le vieillard la tira, défit le sac, ouvrit les nacres, & n'y trouvant que de la semence de perles, il rattacha le sac à la corde, & me dit: les perles de ce puits ne sont pas encore en état d'être emportées. Couvrez-les de terre, cela les fera grossir, & l'année prochaine nous les reviendrons prendre.

Je fis ce que me difoit Hyzoum ; enfuite il me retira en haut avec la corde. Nous allâmes à un autre puits encore plus profond. Il fe perdoit fous une groffe montagne qui s'élevoit au milieu de l'isle. Les nacres de celui-ci renfermoient des perles d'une beauté finguliere. J'en remplis plufieurs fois le fac du vieillard, qui tira la corde à lui, quand il eut autant de perles qu'il en pouvoit emporter. Enfuite il me dit en riant : adieu jeune homme ; je te remercie du fervice que tu m'as rendu. O mon père, lui répondis-je, ôtez-moi donc d'ici. Tu es bien là, repartit le traître ; couche-toi, & te repofe fur les perles. J'ai coutume d'amener ici chaque année un jeune mufulman comme toi. Tu n'as qu'à t'adreffer à ton prophète, s'il a le pouvoir de faire des miracles, ainfi que tu te l'imagines, il n'abandonnera pas un homme fi attaché à fa fecte. En achevant ces mots, il s'éloigna du puits, où il me laiffa crier, pleurer & lamenter.

O miférable Aboulfaouaris, difois-je, à quels maux le ciel t'a-t-il condamné ? qu'as-tu fait pour mériter le fort cruel que tu éprouves ? Mais pourquoi me plaindre d'un malheur que je me fuis attiré moi-même ? Ne devois-je pas me défier du perfide idolâtre

qui m'a trompé ? Ses careſſes exceſſives devoient m'être ſuſpectes ; & pour peu que j'euſſe eu de raiſon, je ne m'y ſerois point livré. O regrets ſuperflus ! que me ſert-il en ce moment de m'imputer une faute que je ne vais que trop expier, & qu'il ne dépendoit pas de moi de ne pas commettre ? Je devois néceſſairement tomber dans cet abîme, & le même pouvoir qui m'y a jeté peut m'en retirer.

Cette réflexion m'empêcha de céder à mon déſeſpoir. Je paſſai la nuit à parcourir le fond du puits qui me parut d'une vaſte étendue. Je ſentois que je marchois ſur des oſſemens, & je jugeai par-là que d'autres avant moi avoient péri miſérablement dans ce précipice. Cette penſée pourtant ne me fit point perdre courage ; &, ſoutenu par notre grand prophête, qui m'inſpiroit ſans doute, je m'avançai avec aſſez de hardieſſe juſqu'à une ouverture où un bruit effroyable ſe faiſoit entendre. Je m'arrêtai pour écouter ; & après avoir prêté quelque temps une oreille attentive, je crus démêler la cauſe de ce bruit, & je ne me trompois pas dans ma conjecture. C'étoit la chûte de pluſieurs eaux de la mer, qui, pénétrant dans la montagne par diverſes fentes, ſe rencontroient en cet endroit. En

concluant delà qu'elles alloient rejoindre la mer par une iſſue aſſez large pour que je puſſe paſſer avec elles, je me jetai dans l'ouverture. Peu s'en fallut que les eaux ne me ſuffoquaſſent. Elles m'ôtèrent le ſentiment, m'entraînèrent, & me pouſsèrent ſur le bord de la mer par une crevaſſe qu'on voyoit dans la montagne.

CLXXI. JOUR.

QUAND j'eus repris l'uſage de mes ſens, & que j'apperçus l'endroit par où les eaux m'avoient ramené au jour, je me mis à genoux ſur le rivage pour remercier le ciel de ma délivrance. Enſuite j'apoſtrophai Mahomet dans ces termes : ô prophète des fidelles, favori du très-haut, j'ai plus beſoin que jamais de ton ſecours. De quoi me ſervira que tu m'aies fait ſortir du gouffre profond où j'étois, ſi je deviens la proie des bêtes féroces qui ſont dans cette isle, ou ſi la faim y vient terminer mon ſort.

Je me ſentis plein de confiance après cette apoſtrophe : je me levai, & fis le tour de l'isle ſans m'éloigner de la côte : je ne vis point le vaiſſeau de Hyzoum ; ce traître avoit

promptement remis à la voile pour s'en retourner. Je ne laiſſois pas de craindre que les tigres ne me miſſent en pièces & ne me dévoraſſent: cependant je n'en vis aucun; & pour ſurcroît de bonheur, j'apperçus bientôt un gros vaiſſeau qui paſſoit aſſez près de l'isle: je dépliai la toile de mon turban pour faire ſigne qu'on vînt à moi. Quelques perſonnes qui étoient ſur le tillac me remarquèrent. On détacha l'eſquif; on me vint prendre, & je fus mené à bord.

Jugez quelle fut ma joie, lorſque je reconnus dans le capitaine de ce vaiſſeau un intime ami de mon père, & dans les autres perſonnes de l'équipage des hommes de Baſra. Je leur contai par quelle aventure j'étois venu dans cette isle, ce qu'ils écoutèrent avec beaucoup d'attention. Chacun maudit le vieillard qui m'avoit joué d'une manière ſi cruelle: je les laiſſai faire mille imprécations contre lui. Enſuite je demandai au capitaine des nouvelles de mon père. Il ſe portoit fort bien, me répondit-il, quand je ſuis parti de Baſra, car je l'ai vu le jour de mon départ.

Je fis encore quelques autres queſtions au capitaine ſur des choſes qui concernoient ma famille. Après quoi l'on remit ſur le tapis le

le traître Hyzoum, & tout l'équipage fut d'avis qu'on defcendît dans l'isle pour puifer dans les puits. Comme nous étions en trop grand nombre pour craindre les tigres, nous n'eûmes pas befoin de faifceaux allumés; & fi mon perfide vieillard prenoit cette précaution, c'eft qu'il ne vouloit pas partager les perles avec perfonne. Nous jetâmes donc l'ancre auprès de l'isle, & nous y mîmes tous pied à terre fans attendre la nuit. Nous nous armâmes de flèches & de fabres pour repouffer les bêtes féroces, fi elles ofoient s'approcher de nous. Après cela nous defcendîmes tour-à-tour dans les puits où nous trouvâmes des perles en abondance. On ne fauroit dire la quantité de nacres qu'on en tira. Il nous fallut trois jours entiers pour les ouvrir toutes, & pour en partager les perles, & tel fut le partage, que tout le monde eut lieu d'être fatisfait.

On remit enfuite à la voile pour aller à Serendib vendre des toiles peintes de Surate, & y acheter de la canelle. Nous navigions gaiement, lorfqu'il s'éleva tout-à-coup une tempête furieufe, qui nous écarta de notre route, & nous fit errer à l'aventure pendant fix jours. Le feptième, le temps devint beau; mais ni le pilote, ni le capitaine ne purent

dire précisément où nous étions. Il nous sembloit que notre vaisseau dérivoit, comme s'il eût été emporté par des courans. Nous ne savions ce que nous devions penser, ni même quelle manœuvre faire ; car malgré tous nos efforts, le bâtiment étoit entraîné avec violence vers une montagne que nous découvrîmes enfin le huitième jour.

Cette montagne avoit beaucoup d'étendue, & paroissoit d'une hauteur prodigieuse. Elle étoit fort escarpée &, ce qui nous surprit étrangement, on eût dit qu'elle étoit d'acier poli, tant nous la trouvions claire & luisante. Alors un vieux matelot poussa un profond soupir, & s'écria nous sommes perdus ! il me souvient d'avoir autrefois entendu parler de ce lieu-ci. On dit qu'il est funeste à tous les vaisseaux qui s'en approchent. Dès qu'ils sont une fois arrivés au pied de la montagne, ils y sont retenus comme par un charme ; ils ne peuvent plus reprendre le large ni s'éloigner.

Sur le rapport du vieux matelot, tout l'équipage s'affligea sans modération. Hélas ! disoit l'un, que nous sert-il d'avoir trouvé tant de perles, s'il faut que nous les perdions ici avec la vie ! Faut-il, s'écrioit l'autre, que personne d'entre nous n'ait connu plutôt

le danger où nous ſommes. Celui-ci, croyant qu'il ne reverroit plus ſa femme & ſes enfans, frappoit l'air de plaintes & de regrets pitoyables, & celui-là, ſe mettant à genoux ſur le tillac, imploroit le ſecours du prophète. Plus touché de l'affliction dont je les voyois tous ſaiſis, que du péril même qui nous menaçoit, je dis au capitaine : ſeigneur, de quoi nous ſervira de céder lâchement à la douleur? cherchons plutôt quelque moyen de ſortir d'embarras. Pour moi, je vous l'avouerai, ſoit que j'aie naturellement un peu de courage, ſoit que Mahomet m'agite en ce moment, je ne ſuis nullement effrayé de l'état où nous ſommes réduits. Croyez-moi, d'abord que nous ſerons arrivés au pied de la montagne, tâchons d'en gagner le ſommet : montons-y l'un & l'autre, nous y trouverons peut-être un remède à nos maux.

Le capitaine qui n'étoit pas le moins épouvanté de tous, me répondit qu'il vouloit bien, par complaiſance, faire ce que je lui propoſois ; mais qu'il n'avoit aucune eſpérance que nous puſſions jamais nous ſauver. Cependant notre vaiſſeau arriva au pied de la montagne : le capitaine & moi nous nous jetâmes dans l'eſquif : nous gagnâmes la terre, & commençâmes à grimper le mont. Ce ne

fut pas sans peine que nous parvînmes jusqu'au sommet.

CLXXII. JOUR.

Nous y apperçûmes avec surprise un dôme vert, fort large & très-élevé : nous nous en approchâmes, & nous vîmes qu'il y avoit dessus une colonne d'acier, haute de dix coudées, vers le bas de laquelle étoit attaché, avec des chaînes d'or, un petit tambour fait de bois d'aloès, & une crosse de bois de sandal rouge. Au-dessus du tambour pendoit une table d'ébène, sur laquelle on lisoit ces paroles écrites en lettres d'or. *Si quelque vaisseau est assez malheureux pour être attiré jusqu'à cette montagne, il ne pourra plus cingler en pleine mer, à moins qu'il ne s'y prenne de la manière suivante : Il faut qu'un homme de l'équipage donne trois coups de crosse sur le tambour. Au premier coup, le vaisseau s'éloignera d'une portée de flêche : au second, il perdra cette montagne de vue ; & au troisième, il se trouvera dans la route qu'il voudra tenir. Mais l'homme qui frappera le tambour doit demeurer ici volontairement, & laisser partir les autres.*

Quand nous eûmes lu cette inſcription, qui nous parut ſuppoſer un taliſman, nous retournâmes à bord pour informer l'équipage de notre découverte. Chacun fut ravi qu'il y eût un moyen de nous délivrer; mais perſonne ne vouloit être la victime. Le moindre matelot refuſoit de s'immoler pour les autres. Hé bien, dis-je alors, puiſque nul d'entre vous ne veut reſter ici, j'y demeurerai donc, moi. Je conſens à me ſacrifier pour vous tous, pourvu que vous me promettiez qu'en ſortant d'ici vous irez à Baſra: que vous direz de mes nouvelles à mon père, & remettrez fidellement entre ſes mains toutes les perles qui m'appartiennent.

Ils s'écrièrent à ce diſcours, qu'ils prioient le ciel de leur faire faire naufrage, s'ils n'exécutoient pas ponctuellement ce que j'exigeois d'eux. Le capitaine m'aſſura comme eux, que je pouvois avoir l'eſprit en repos là-deſſus; qu'ils retourneroient vers Baſra ſans aller à Serendib. Il me témoigna auſſi quelque douleur de me perdre; mais je ne laiſſois pas de m'appercevoir qu'il étoit bien-aiſe de ſortir du péril. Enfin, j'embraſſai toutes les perſonnes de l'équipage, & leur dis un éternel adieu. Ils me mirent à terre. Je remontai ſeul au haut de la montagne. Je

m'avançai vers le dôme, je pris la crosse, j'en frappai le tambour. Notre vaisseau s'éloigna de la montagne, & je le perdis de vue dès le second coup. Je frappai pour la troisième fois, après quoi je demeurai sous le dôme prêt à consommer mon sacrifice, & à subir le sort qui m'étoit réservé.

Je ne laissai pas de m'adresser encore au prophète ; & comme si j'eusse été sûr de son assistance, je m'avançai hardiment dans la montagne qui avoit plus de deux lieues d'étendue. Après une heure de chemin, j'apperçus un vieillard décrépit. Il avoit la tête chauve, une barbe blanche des plus longues, avec des yeux chassieux. Il sembloit n'avoir plus qu'un souffle de vie. Il étoit assis sur une grosse pierre, à la porte d'une petite maison faite de terre & de bois, & il avoit un bâton à la main. Je l'abordai ; & après l'avoir salué d'un air respectueux, je le priai de me dire pourquoi les vaisseaux qui passoient à une certaine distance de la montagne, y étoient attirés malgré eux, & qui pouvoit être l'auteur du talisman, dont la vertu les repoussoit en pleine mer ?

Le vieillard se leva à ces mots, en s'appuyant sur son bâton, & en branlant la tête de foiblesse ; il me rendit le salut, & me

dit que les vaiſſeaux étoient entraînés vers la montagne par des courans : qu'à l'égard du taliſman, qui conſiſtoit dans le tambour, il ne ſavoit pas qui l'avoit formé ; mais que ſi j'étois curieux d'apprendre ce myſtère, je n'avois qu'à continuer mon chemin ; que je rencontrerois ſon frère, qui étoit beaucoup plus vieux que lui, & qui pourroit me donner quelqu'éclairciſſement là-deſſus. Je pris auſſitôt congé de lui, & je trouvai en effet un ſecond vieillard. Celui-ci paroiſſoit plus vigoureux. Il commençoit ſeulement à blanchir, & on l'auroit plutôt cru fils que frère aîné du premier. Je lui demandai comme à l'autre ; s'il ne ſavoit point qui avoit fait le taliſman ? Non, me répondit-il, je l'ignore, & ſi quelqu'un peut vous le dire, c'eſt ſans doute mon frère aîné que vous verrez ſur votre chemin à deux pas d'ici.

Je continuai de marcher, & j'apperçus bientôt un homme qui labouroit la terre. Il n'avoit pas un cheveu blanc, & il me parut ſi robuſte, que je ne pouvois m'imaginer qu'il fût plus avancé en âge que les deux vieillards que je venois de voir. O mon père, lui dis-je, je viens de trouver deux vieux hommes qui ſe ſont moqués de moi ; je les ai prié de me dire qui étoit l'auteur du taliſ-

man de la montagne, ils m'ont répondu qu'ils ne le ſavoient pas; mais qu'ils avoient un frère plus âgé qu'eux qui pourroit me l'apprendre. Le vieillard ſourit à ces paroles, & me répondit : O mon fils, ils vous ont dit la vérité; ils ſont tous deux mes cadets.

CLXXIII. JOUR.

Si cette réponſe du troiſième vieillard me ſurprit, ce qu'il ajouta augmenta encore ma ſurpriſe. On nous appelle, dit-il, les trois vieillards de la montagne. Le premier que vous avez rencontré eſt le plus jeune : il n'a que cinquante ans; & s'il eſt caſſé, uſé, décrépit, c'eſt qu'il a eu une mauvaiſe femme, & des enfans qui l'ont chagriné. Le ſecond a ſoixante & quinze ans, & il eſt un peu plus frais, parce qu'il a eu une bonne femme & point d'enfans; & pour moi, je ſuis plus vigoureux que mes frères, quoique j'aie cent ans paſſés, c'eſt que je n'ai jamais voulu me marier.

Quant au taliſman, pourſuivit-il, dont vous ſouhaitez de ſavoir l'auteur, je me ſouviens d'avoir oui-dire dans ma jeuneſſe, qu'il a été compoſé par un grand cabaliſte Indien;

c'eſt tout ce que je ſais. Je lui demandai enſuite ſi j'étois proche d'un pays habité. Oui, me répondit-il, vous n'avez qu'à ſuivre la route que vous tenez, vous arriverez bientôt à une vaſte plaine, que termine une autre montagne, au pied de laquelle il y a deux ſentiers, l'un ſur la droite, & l'autre ſur la gauche; ſuivez le premier, il vous conduira à une grande ville qui a un très-beau port. Gardez-vous bien de prendre ſur la gauche, vous vous engageriez dans un bois où demeurent de fort méchans hommes; ils s'occupent à faire du ſavon, & ils ne ſe font pas un ſcrupule de jeter dans leur ſavonnerie tous les étrangers qui ont le malheur de tomber entre leurs mains: ils prétendent que leur ſavon en eſt beaucoup meilleur, & il eſt certain qu'on l'eſtime plus que tous les autres ſavons du monde.

Je remerciai le vieillard de l'avertiſſement qu'il me donnoit, & je me donnai bien de garde de le négliger. Lorſque j'eus traverſé la plaine, je ſuivis la route ſur la droite, & elle me mena comme on me l'avoit dit, à une ville aſſez grande & bien peuplée. Les rues & les maiſons en étoient belles, & le port rempli de vaiſſeaux. Je jugeai qu'il s'y faiſoit un grand négoce, & je ne me trom-

pois pas. J'y vis des bâtimens chargés de poivre, qui venoient des royaumes de Canara & de Visapour, & d'autres remplis de Cardamome (1) de Cananor, & d'autres de canelle. J'apperçus des marchands de toutes sortes de nations. Pendant que j'étois occupé à regarder le port, un homme m'aborda : nous nous considérons l'un & l'autre, nous nous reconnoissons : c'étoit Habib, le correspondant de mon père à Serendib. Après nous être embrassés à plusieurs reprises : qui m'eût dit, s'écria-t-il, que je rencontrerois ici Aboulfaouaris ? Par quelle fatalité êtes-vous parti de Serendib sans me dire adieu, sans m'instruire même de votre départ, & par quel bonheur imprévu m'êtes-vous rendu?

Alors je lui contai mon aventure avec Canzade, & ce qui m'étoit arrivé depuis. De son côté, il m'apprit qu'il avoit un navire dans ce port ; qu'il étoit venu vendre de la canelle ; qu'il avoit vendu toute sa charge, & que dans vingt-quatre heures il espéroit qu'il seroit bien loin de là. Je lui témoignai

---

(1) Le cardamome est un aromate qui ne croît que dans le royaume de Cananor. Les Indiens, les Persans & les Turcs en mettent dans tous leurs ragoûts. En Europe, on ne l'emploie que dans la médecine.

la joie que j'avois de le retrouver. Il me conduisit à son bord ; & dès le même jour nous mîmes à la voile pour Serendib. J'étois ravi d'y retourner, & vous pouvez penser que Canzade avoit beaucoup de part au plaisir que je me faisois de revoir cette ville. Nous y arrivâmes après une navigation peu longue, parce que nous avions toujours eu le vent favorable.

J'avois une extrême impatience d'apprendre des nouvelles de Canzade, que je ne pouvois cesser d'aimer, quoique je n'eusse pas lieu d'être fort content du traitement qu'elle m'avoit fait. Je sortois un matin de chez Habib dans le dessein de ne rien épargner pour être éclairci de ce que je voulois savoir, lorsqu'une manière d'esclave m'arrêta dans la rue : Seigneur, me dit-il, me reconnoissez-vous ? Non, lui répondis-je : vos traits pourtant ne me sont point tout-à-fait inconnus : j'ai une idée confuse de vous avoir vu ; mais je ne puis dire dans quel endroit. Je vous reconnois bien, moi, reprit-il, vous êtes Musulman, vous vous appelez Aboulfaouaris : j'ai eu l'honneur de vous rendre de petits services pendant le séjour que vous avez fait chez la princesse Canzade, dont j'étois & suis encore es-

clave. Ce fut moi qui par ſon ordre allai chercher le patron Dehaouſch, auquel on vous livra. Je ne fis qu'à regret cette commiſſion : je vous prie d'en être perſuadé.

CLXXIV. JOUR.

JE treſſaillis de joie au diſcours de l'eſclave. Mon cher ami, lui dis-je, en lui faiſant préſent d'une bague, inſtruis-moi, je t'en conjure, du ſort de cette princeſſe, qui m'eſt toujours chère malgré ſes rigueurs. Eſt-elle dans la même ſituation où je l'ai laiſſée? non, ſeigneur, repartit l'eſclave; ſes affaires ont bien changé de face depuis deux mois. Le roi de Serendib a voulu qu'elle épouſât un vieux ſeigneur de ſa cour qui en étoit amoureux : elle n'a pu ſe diſpenſer d'obéir : elle eſt mariée.

La douleur que je fis paroître à cette nouvelle fut ſi vive, que l'eſclave en parut touché. Je ſuis fâché, dit-il, que le mariage de ma maîtreſſe vous faſſe tant de peine : c'eſt votre faute, auſſi ; que ne renonciez-vous à votre prophète? vous poſſéderiez préſentement la plus belle dame du monde, & des richeſſes immenſes : ſi j'euſſe été à

votre place, il n'eût pas fallu me donner tant de temps pour me consulter qu'on vous en donna ; dès le premier jour, dès la première heure, dès la première minute, je me ferois déterminé à faire tout ce que souhaitoit Canzade. Que vous vous seriez épargné de peine à vous-même & à elle ! Car après votre départ elle a été malade, & peu s'en est fallu qu'elle n'ait perdu la vie.

Je ne sais, continua-t-il, si je dois lui dire que vous êtes à Serendib ; je crains d'irriter ses ennuis, que le vieux seigneur qu'elle a épousé n'est guères propre à dissiper. D'un autre côté, je vous vois si affligé, que je ne puis me résoudre à vous ôter toute consolation. Je vous promets donc que dès aujourd'hui ma maîtresse saura que je vous ai vu. Je lui ferai dire par une de ses femmes que vous vous repentez bien de votre conduite passée, & que si vous étiez à recommencer, vous ne balanceriez pas un moment à renoncer pour elle à la doctrine de Mahomet. Non, non, m'écriai-je en cet endroit, garde-toi bien de lui faire dire une chose que je ne pense pas, & que je ne pourrois penser, quand il dépendroit de moi de la posséder à ce

prix. Dis-lui seulement que je suis au désespoir de l'avoir perdue, & d'apprendre qu'elle n'est pas contente de sa situation.

L'esclave me jura qu'il s'acquitteroit exactement de la commission dont je le chargeois. Il ajouta même, pour soulager sans doute ma douleur, qu'il étoit persuadé que Canzade auroit pitié de moi; que sa pitié ne se borneroit pas à me plaindre en secret, & que cette dame ayant des femmes aussi adroites qu'elle en avoit, ne m'abandonneroit pas à mon affliction. Après cet entretien l'esclave me quitta, & je demeurai dans un état où il y avoit autant de joie que de douleur. Si ce changement du sort de Canzade m'affligeoit, je sentois quelque joie, quand je venois à penser, qu'elle pourroit me permettre de la voir en secret, & qu'elle souffriroit mon amour. Flatté d'une idée si agréable, j'attendois tous les jours que l'esclave qui m'avoit parlé, vint me chercher chez Habib, où je lui avois dit que je demeurerois; mais mon attente fut vaine: un mois entier s'écoula sans que je reçusse nouvelle de Canzade.

Je jugeai alors que l'esclave avoit mal jugé des sentimens de sa maîtresse; que le seigneur qu'elle avoit épousé étoit aimé,

ou qu'enfin la vertu de la dame triomphoit de l'amour qu'elle avoit pour moi, si elle ne pouvoit l'éteindre. Plein de cette dernière pensée, que j'avois la vanité de croire juste, je me retirai à une assez belle maison de campagne, que le correspondant de mon père avoit à trois quarts de lieue de la ville de Serendib.

Là, je m'occupois à me promener, ou, pour mieux dire, à rêver, en me promenant, à l'objet dont j'étois épris. Un jour je m'éloignai insensiblement de la maison de Habib; & comme je marchois le long d'une rivière, j'arrivai à une magnifique pagode qu'on a bâti sur ses bords; après en avoir admiré la structure, je donnai tout-à-coup mon attention à une chose qui me parut la mériter. Je vis plusieurs prêtres Gentils qui dressoient sur le rivage une espèce de cabane avec des roseaux & d'autres matières combustibles. Je m'approchai d'eux, & leur demandai ce qu'ils faisoient? L'un d'entr'eux me répondit : Il faut que vous soyez nouvellement arrivé à Serendib, puisque vous me faites cette question. Ignorez-vous la coutume des Gentils, & que le lieu où nous sommes est destiné à leurs funérailles. C'est ici qu'on brûle leurs dé-

pouilles mortelles, & que leurs femmes, en s'immolant aux manes de leurs époux, acquièrent une gloire immortelle. Un des principaux ſeigneurs de la cour de Serendib eſt mort; ſon corps ſera brûlé ſur ce rivage dans cinq ou ſix heures, & ſa fidelle épouſe veut être conſumée des mêmes flammes qui doivent le réduire en cendres.

Comme je n'avois jamais vu cette cérémonie, quoique je ſuſſe bien qu'elle étoit obſervée en mille endroits du monde, je réſolus d'en être témoin. Je ne pouvois m'empêcher de déplorer l'aveuglement de ces idolâtres, dont la piété ſacrilège conſacre la fureur, ou plutôt je m'en prenois à leurs prêtres dont j'avois entendu parler à Surate, où cette effroyable coutume eſt auſſi ſuivie par les Gentils. Je ſavois que les déteſtables miniſtres de leurs pagodes perpétuent cette barbare loi pour ſubſiſter plus commodément.

A meſure que l'heure de cette horrible exécution approchoit, la campagne ſe rempliſſoit de monde. La plupart des habitans de la ville ſortirent pour y aſſiſter, les uns à pied, les autres à cheval. J'apperçus pluſieurs perſonnes portées ſur des palan-

quins (1), & précédées par des esclaves, dont quelques-uns portoient des étendarts, & le reste jouoit de la trompette. Je vis venir aussi le gouverneur de Serendib; il étoit monté sur un éléphant, & il paroissoit au milieu de dix ou douze personnes, assises comme lui sous une tente qu'on avoit dressée sur le dos de l'animal. En moins de deux ou trois heures il y eut plus de trente mille personnes aux environs du pagode & de la cabane. Ne voulant pas qu'aucune circonstance de cette cérémonie pût échapper à ma curiosité, je perçai la foule & m'approchai du bûcher le plus près qu'il me fut possible. Je comptai jusqu'à vingt prêtres qui avoient tous chacun un livre à la main. Ils commencèrent à faire des prières en attendant la victime.

---

(1) Le palanquin est fait à-peu-près comme un lit de repos. Il est ordinairement couvert de quelque riche étoffe; & quatre hommes le portent sur leurs épaules.

CLXXV. JOUR.

IL étoit preſque nuit lorſqu'elle arriva. Elle montoit un cheval blanc richement caparaçonné, & elle ſuivoit, couronnée de fleurs, le corps de ſon mari, que ſix hommes portoient ſur un ſuperbe palanquin. Douze femmes auſſi à cheval, parées de bagues, de bracelets & de gros anneaux d'or & d'argent, l'accompagnoient. Elles avoient toutes de longs cheveux, des coliers de perles, de beaux pendans d'oreilles & des couronnes d'or, avec des plaques d'argent enrichies de rubis qui leur couvroient la moitié du viſage. Elles ne portoient point de veſtes, mais ſeulement de petits corſets fort propres, dont les manches deſcendoient juſqu'au coude. Pluſieurs joueurs d'inſtrumens ſuivoient ces femmes, qui toutes étoient eſclaves de la dame qu'on devoit immoler. Ses parens & ſes amis venoient enſuite en danſant & en chantant pour témoigner la joie qu'ils avoient d'avoir, les uns dans leurs familles, & les autres pour amie, une femme ſi généreuſe.

Deux prêtres l'aidèrent à deſcendre de

cheval, & la conduisirent par la main au bord de la rivière, où le corps de son mari lui fut apporté. Elle le lava depuis les pieds jusqu'à la tête, puis elle le remit entre les mains des prêtres, qui le portèrent dans la cabane sur un siège de paille enduit de soufre. Elle se leva ensuite sans se déshabiller, & s'approcha du bûcher sans changer d'habits. Elle en fit plusieurs fois le tour en regardant l'appareil de son sacrifice avec beaucoup d'intrépidité. Après cela elle embrassa ses parens & ses amis, qui se retirèrent aussitôt. Elle fut aussi embrassée par ses femmes esclaves qui fondoient en pleurs: elle leur donna la liberté, & leur distribua les bijoux & les ornemens dont elle étoit parée. Comme elle ôta la plaque d'argent qui lui couvroit la moitié du visage, & qui jusque là m'avoit empêché de la reconnoître, quoique j'en fusse assez proche, imaginez-vous quel fut mon étonnement, lorsque je vis que c'étoit Canzade. Non, quand j'aurois vu tout-à-coup le renversement de la nature entière, je n'eusse pas été plus surpris.

Grand Dieu, dis-je alors en moi-même, faut-il que j'en croie mes yeux? ne puis-je douter de leur rapport? est ce en effet Can-

zade qui va ſi cruellement périr. Je tâchai pendant quelque temps de me tromper moi-même ; mais j'eus beau vouloir démentir ma vue, je ne pus méconnoître la dame. La douleur que j'eus de ſon ſacrifice, ne me permit pas de le voir achever. Je la laiſſai entre les mains des prêtres, qui, après l'avoir exhortée à ſe rendre digne par ſa conſtance du bonheur qui l'attendoit, la firent entrer dans la cabane, & lui préſentèrent, ſuivant la coutume, une torche allumée pour y mettre elle-même le feu. Je me retirai vers la maiſon de campagne d'Habib, l'eſprit dans une diſpoſition que je ne puis vous peindre avec d'aſſez vives couleurs : j'étois ſi troublé, ſi éperdu, que je ne ſavois ce que je faiſois : je tournois de temps en temps les yeux vers le lieu de la cérémonie ; & les flammes du bûcher que je voyois s'élever en l'air, me déchiroient le cœur.

Enfin j'arrivai chez Habib. Dès qu'il m'apperçut, il me demanda la cauſe du trouble & de l'agitation que je faiſois paroître. Je la lui dis, & ce généreux ami accompagna de ſes larmes celle que je verſai en lui faiſant ce récit. Je ſuis ſurpris, me dit-il, que Canzade ait voulu périr pour ſuivre un vieux ſeigneur, que ſelon toutes les apparences elle

n'aimoit point. Hé quoi, interrompis-je, dépendoit-il d'elle de lui ſurvivre? n'oblige-t-on pas ici les femmes à ſe brûler avec le corps de leurs époux? Non, repartit Habib: on ne les contraint point à s'immoler: au contraire, le gouverneur de la ville, par ordre du roi, fait venir devant lui les veuves qui demandent à être brûlées, pour les interroger ſur un deſſein ſi funeſte: il tâche de les en détourner, & enfin, il ne leur accorde la permiſſion de mourir, que lorſqu'elles s'obſtinent à la lui demander.

Ainſi, Canzade, pourſuivit-il, a bien voulu perdre la vie, perſuadée, comme toutes les femmes qui ſe ſacrifient, qu'elle ſe procureroit, par une mort glorieuſe & volontaire, un bonheur éternel: d'ailleurs, elle a pu ſe laiſſer éblouir des honneurs qu'on rend à ces malheureuſes victimes après leur mort. Effectivement, on honore ici leur mémoire: on leur dreſſe même des ſtatues dans les pagodes: en un mot, on les regarde comme des divinités; & c'eſt ſans doute ce qui inſpire aux femmes qui demandent la mort, cette fureur qui les fait regarder ſans pâlir, les apprêts de leur ſacrifice.

❖

CLXXVI. JOUR.

Les réflexions d'Habib m'en firent faire d'autres. Je me repréſentai que ſi Canzade m'eût aimé autant que je l'aimois, elle n'auroit pas été ſi prompte à ſe brûler; qu'elle m'auroit fait auparavant propoſer que ſi je voulois l'épouſer aux conditions que j'avois déjà rejetées, elle ne ſe ſacrifieroit point? qu'elle auroit dû me mettre à cette épreuve, qui m'eût ſans doute fort embarraſſé.

J'avois d'aſſez bonnes raiſons pour me conſoler de ſa mort, & toutefois je n'y pouvois penſer ſans ſentir renouveller ma douleur. Seigneur, dis-je à Habib, quelque ſujet que j'aie d'oublier Canzade, je déſeſpère d'en venir à bout, & je ne puis demeurer plus long-temps à Serendib après ce qui s'eſt paſſé: permettez que je m'en éloigne, & que je retourne à Baſra. Mon hôte ne voulant pas me contraindre, y conſentit. Nous allâmes à Serendib dès le lendemain, & la première choſe que je fis en y arrivant, fut de m'informer ſi quelque vaiſſeau ne devoit pas bientôt partir pour la côte des Indes. J'appris qu'un navire de Surate, chargé

de toiles peintes, venoit d'arriver au port, & qu'il auroit en peu de temps vendu ses marchandises. Je résolus de me servir de cette occasion, en attendant mon départ, je menois chez Habib une vie fort triste. Quelque soin que prît mon hôte de combattre ma mélancolie, il ne pouvoit la dissiper. Il n'épargnoit rien toutefois pour en venir à bout. Il ne se passoit point de jour qu'il ne m'offrît quelque nouveau plaisir : il ne me donnoit aucun repas qui ne fût suivi de danses & de concerts.

Il ne manquoit pas de faire venir chez lui les plus jolies danseuses de celles qui sont sous la protection du gouverneur (1), & que les particuliers peuvent employer & attirer chez eux en les payant. Il espéroit que quelqu'une de ces filles, qui ne font pas vœu

(1) Il y a dans mille endroits des Indes des sociétés de femmes, établies sous le bon plaisir des souverains, que les gouverneurs des villes où elles sont, protégent ; ils en tirent même un tribut Ces danseuses vont dans les maisons des particuliers, quand on le veut, danser pour de l'argent. Elles sont magnifiquement habillées, parées de pierreries, & elles ne rebutent point d'ordinaire des amans liberaux ; mais il n'est pas permis de les insulter, & on ne leur feroit pas violence impunément Leurs danses sont vives, fort agreables, mais un peu lascives.

de chaſteté, me donneroit dans la vue, & banniroit enfin Canzade de mon ſouvenir.

Tandis qu'il ne négligeoit rien pour faire réuſſir ſon deſſein, un eſclave vint me demander chez lui, & voulut m'entretenir en particulier. C'étoit le même eſclave que j'avois rencontré en arrivant à Serendib, & qui m'avoit fait de belles promeſſes qu'il avoit ſi mal exécutées. Seigneur, me dit-il, ſi vous ne m'avez pas revu plutôt, je vous proteſte que ce n'eſt pas ma faute: ma maîtreſſe m'avoit défendu de vous parler, & je n'ai oſé lui déſobéir: elle ſe piquoit d'une vertu héroïque, elle ne vouloit plus avoir de commerce avec vous, & elle ne s'eſt pas contentée d'être fidelle à un mari qu'elle n'aimoit point, elle s'eſt brûlée avec lui pour s'attirer la vénération des gentils. Mais n'en parlons plus: laiſſons-la jouir d'un bonheur qu'elle n'a que trop acheté, & venons au ſujet qui m'amène ici. Je ſuis préſentement eſclave d'une autre dame qui n'eſt pas moins belle que Canzade, & qui vous aime davantage. J'ai appris que vous étiez ſur le point de vous embarquer pour Surate: en attendant votre départ, je vous conſeille de profiter de la bonne fortune qui ſe préſente.

CLXXVII. JOUR.

JE fus plus ſurpris que charmé du diſcours de l'eſclave. Mon ami, lui dis-je, c'eſt avec douleur que je me vois réduit à payer d'ingratitude les ſentimens favorables que ta nouvelle maîtreſſe a conçus pour moi ; l'image de Canzade ſe préſente ſans ceſſe à ma penſée, & me laiſſe peu de goût pour les aventures. La dame que tu ſers doit me pardonner ſi je me refuſe à ſes bontés : comme je ne l'ai jamais vue, mon indifférence ne l'offenſe point.

Il faut avouer, reprit l'eſclave, que je ne ſuis pas heureux dans mes négociations ; cependant je ſuis aſſuré que ſi vous aviez entretenu un moment la perſonne dont il eſt queſtion, vous en ſeriez charmé, quelque attaché que vous ſoyez à Canzade. Vous vous trompez, repartis-je à l'eſclave ; vous êtes accoutumé à mal juger des mouvemens du cœur ; vous vous imaginiez que votre première maîtreſſe m'aimoit encore, & ne demandoit pas mieux que de me voir dès qu'elle ſauroit mon arrivée à Serendib.... Je conviens, interrompit-il, que vous êtes en

droit de me faire ces reproches; mais dans cette occafion, croyez que je fuis un peu plus sûr de mon fait : confentez feulement que je vienne vous prendre ici cette nuit, & que je vous conduife. Non, m'écriai-je, non, je ne puis m'y réfoudre : je connois trop les femmes pour vouloir mettre celle-là à une pareille épreuve. Quel dépit pour elle, fi mon cœur lui échappoit! L'efclave eut beau m'affurer qu'elle avoit l'efprit fi raifonnable, qu'elle ne me feroit point un crime de ma conftance pour Canzade, je refufai de la voir.

Je me perfuadois qu'après cela je n'entendrois plus parler de l'efclave ni de fa dame; mais il revint me trouver dès le foir même avec un billet qu'il me remit entre les mains, & qui contenoit à-peu-près ces paroles : *L'entretien que vous avez eu avec mon efclave, m'a fait plus de plaifir que de peine : il augmente l'impatience que j'avois déjà de vous voir, & fi vous êtes effectivement auffi occupé de Canzade que vous le paroiffez, nous ferons bientôt vous & moi fort fatisfaits l'un de l'autre.*

Ces paroles myftérieufes me donnèrent beaucoup à penfer, ou pour mieux dire, elles me parurent avoir été écrites à plaifir. Je ne pus toutefois réfifter à l'envie de m'en éclaircir

ſur-le-champ : je ſuivis l'eſclave, qui me conduiſit à une petite maiſon, & me fit entrer dans un appartement fort ſimple, où il me quitta en me diſant qu'il alloit avertir la dame. Je ne l'attendis pas long-temps : elle vint; mais repréſentez-vous l'état où je me trouvai, lorſque l'ayant enviſagée, je reconnus que c'étoit la princeſſe Canzade elle-même, que je croyois réduite en cendres.

CXCI. JOUR.

LES trois auditeurs d'Aboulfaouaris parurent fort étonnés, quand il leur dit qu'il retrouva Canzade vivante après ſa pompe funèbre. Il s'en apperçut, & en ſourit; enſuite il continua ſon récit de cette manière : Je crus d'abord que c'étoit une apparition, & les traits de la dame du monde qui m'étoit la plus chère, excitèrent dans mes ſens le même frémiſſement qu'un ſpectre auroit produit. Elle remarqua mon trouble, & ne pût s'empêcher d'en rire. Aboulfaouaris, me dit-elle, ce n'eſt point pour vous effrayer que j'ai ſouhaité de vous voir; ce n'eſt pas l'ombre de Canzade qui s'offre à vos yeux, ce ſont ſes propres traits. Votre ſurpriſe, ajouta-t-elle, n'eſt pas

à la vérité ſans fondement ; on ne voit point avec tranquillité paroître tout-à-coup une perſonne qu'on croit morte, mais je vais diſſiper votre frayeur, en vous apprenant que je n'ai point ceſſé de vivre.

En même temps elle me conta comment elle avoit gagné le chef des prêtres de ſa loi, de quelle manière ce bramine l'avoit dérobée aux flammes pour une ſomme conſidérable. Il fit faire ſecrètement, me dit-elle, un ſouterrain, par d'autres prêtres qu'il mit dans ſa confidence. Le bûcher fut élevé ſur ce ſouterrain, dans lequel je deſcendis après avoir allumé les roſeaux, qui ne conſumèrent que le corps de mon époux. Puis la nuit étant venue, & tous les ſpectateurs s'étant retirés, le chef des bramines me conduiſit lui-même juſqu'à cette maiſon, que j'avois fait louer auparavant par un eſclave fidelle.

Mais, ma princeſſe, lui dis-je, qui vous obligeoit à tromper le peuple par de fauſſes funérailles ? pourquoi feindre que vous vouliez ſuivre votre vieil époux ? On ne vous forçoit point de mourir avec lui, vous pouviez vous épargner cette feinte. Non, repartit la dame, je me ſuis trouvée dans la néceſſité de faire ce que j'ai fait ; vous en ſerez perſuadé, quand je vous dirai que j'avois deſſein

de lier mon ſort au vôtre, d'abjurer l'idolâtrie, & d'aller à Baſra profeſſer avec vous la religion de Mahomet. Il faut que ce ſoit votre prophête lui-même qui m'ait inſpiré cette grande entrepriſe; mais pour pouvoir l'exécuter impunément, j'ai été obligée de prendre le parti que j'ai pris. Comme mes parens me croient morte, je puis ſans crainte ſortir de Serendib, & joindre ma deſtinée à la vôtre. Voilà quel a été l'unique motif d'une action qui doit vous avoir ſurpris, & qui a ſans doute étonné tout le monde; car on ſait bien que je n'aimois pas ce vieux ſeigneur, que j'avois épouſé ſeulement pour obéir au roi. On s'eſt imaginé que la vanité de paſſer pour une héroïne, & d'avoir une ſtatue dans les pagodes, m'a portée à me brûler avec le corps de mon époux; mais ma raiſon, ou peut-être l'amour que j'ai pour vous, m'a fait juger plus ſainement de ce ſacrifice ſuperſtitieux.

Hé quoi, ma reine, lui dis-je, c'eſt en faveur d'Aboulſaouaris que vous avez employé cet ingénieux ſtratagême! c'eſt pour moi que vous êtes réſolue à vous éloigner de Serendib; &, pour comble de joie, j'entends que vous êtes diſpoſée à ſuivre la doctrine de notre grand prophête! Ah! belle Canzade, c'eſt en ce moment que vous me rendez le plus

heureux des hommes. En achevant ces paroles, je me jetai à ſes genoux que j'embraſſai avec tranſport. Levez-vous, Aboulfaouaris, reprit-elle, je ne ſais ſi vous devez tant vanter votre bonheur : Canzade n'eſt plus une conquête ſi précieuſe. Hélas ! je ne poſsède plus toutes les richeſſes que je vous offrois avec mon cœur ; j'en ai donné la meilleure partie aux prêtres qui m'ont ſervie, & le gouverneur de Serendib m'a vendu bien cher la permiſſion de me brûler avec mon mari.

A ces mots, qui me donnoient une ſi belle occaſion de me répandre en diſcours paſſionnés, je regardai la dame d'un air tendre, & je lui dis : que vous êtes injuſte, charmante Canzade, ſi vous me ſoupçonnez de n'avoir pas des ſentimens auſſi purs que les vôtres ! Quand dans le palais ſuperbe où vous me reteniez, vous étaliez à mes yeux toute votre magnificence, j'atteſte ici le ciel que je n'étois occupé que de vous.

CXCII. JOUR.

JE n'en demeurai pas là ; je m'étendis fort ſur mon déſintéreſſement, & je lui perſuadai enfin que je n'aimois uniquement que ſa per-

ſonne. Alors, elle me dit que mes ſentimens étoient tels qu'elle les déſiroit ; mais qu'elle n'étoit pas dépouillée de tous ſes biens, & qu'il lui reſtoit encore aſſez de pierreries pour ſe faire une dot, dont j'aurois ſujet d'être content. Elle parla enſuite des maux qu'elle m'avoit cauſés, & me dit qu'elle les avoit aſſez expiés par ſa douleur. Nous convînmes après cela que nous partirions pour Baſra le plutôt qu'il nous ſeroit poſſible : ce qui ne manqua pas d'arriver peu de jours après. Le vaiſſeau de Surate ſe défit promptement de ſes toiles, acheta d'autres marchandiſes, & ſe trouva bientôt en état de faire voile. Dès qu'il le fut, je pris congé de mon hôte, j'allai chercher Canzade, je la conduiſis la nuit au port, où je m'embarquai avec elle, & quelques eſclaves fidelles qui portoient ſes pierreries.

Nous nous rendîmes à Surate ſans eſſuyer le moindre danger. Nous y trouvâmes un bâtiment de Baſra qui s'en retournoit. Nous profitâmes de l'occaſion, & comme ſi le ciel eût voulu nous faire connoître qu'il nous favoriſoit, nous arrivâmes à Baſra le plus heureuſement du monde.

Rien n'eſt égal à la joie que mon père témoigna de me revoir. Après les premiers

embrassemens, je lui présentai Canzade, dont je n'eus pas besoin de vanter la condition : son air noble & sa beauté parloient assez pour elle. Il lui fit un accueil favorable, & conçut pour elle une tendresse de père, quand il sut toute son histoire, que je lui contai en amant charmé : je lui fis aussi une relation de mon voyage, & il m'apprit ensuite qu'il avoit reçu mes pierreries du capitaine qui s'étoit chargé de les lui remettre de ma part.

Nous conduisîmes, mon père & moi, la dame chez le cadi, qui lui fit faire abjuration en présence de plusieurs témoins. Puis il lui demanda si elle consentoit que je devinsse son époux ? Elle répondit que c'étoit sa plus chère envie ; & sur cette réponse le juge nous maria. Pour célébrer ce mariage, mon père ordonna un grand festin, auquel il invita tous nos parens & nos amis ; & pendant quinze jours on ne cessa de faire des réjouissances dans notre famille.

Voilà mon premier voyage. Vous avez entendu des choses peu ordinaires ; mais j'en ai bien d'autres à vous conter. Je vous ferai demain un détail de mon second voyage, & vous avouerez qu'il n'est arrivé peut-être à personne des aventures si singulières qu'à moi.

Le grand voyageur Aboulfaouaris cessa de

parler en cet endroit, tant pour reprendre haleine, que de peur de fatiguer l'attention de ses auditeurs. La caravanne avançoit cependant; elle fit ce jour-là une traite plus longue qu'à l'ordinaire. Elle s'arrêta au pied d'une montagne, dans un endroit commode pour camper. On tendit les pavillons, on se rafraîchit, on se reposa, & le lendemain on se remit en marche.

Si le roi de Damas, Atalmulc, & Séyf-le-Moulouk souhaitoient qu'Aboulfaouaris continuât le récit de ses aventures, il n'en avoit pas moins d'envie qu'eux: ainsi reprenant le fil de son histoire, il la poursuivit de cette manière.

Les Aventures singulières d'Aboulfaouaris, surnommé le grand Voyageur.

II. VOYAGE.

JE possédois donc Canzade. Tous deux enchantés l'un de l'autre nous goûtions les douceurs d'une parfaite union. Nous ne demandions rien au ciel que la grâce de voir durer long-tems le bonheur dont il nous faisoit jouir. Mais hélas! que les hommes sont dans une erreur, de s'imaginer, quand ils mènent une grande vie heureuse, que leur félicité sera de

longue durée. Tous nos jours sont si mêlés de biens & de maux, que l'instant même où nous avons le plus de plaisir ne fait souvent que précéder le moment où nous devons avoir le plus de peine.

Quelques mois après mon mariage, mon père mourut. Je partageai sa succession avec un frère que j'avois. Ce frère, nommé Hour, voulut faire profiter son bien dans le commerce. Il acheta un navire & le remplit de marchanchises pour les aller vendre dans les royaumes de Malabar, & il y employa tout ce qu'il avoit eu en partage. Il partit enfin; mais il n'eut pas un heureux succès, il fit naufrage auprès d'Ormus, & ne put sauver que sa personne. Je le vis revenir presque nud, dans l'état du monde le plus déplorable. J'en eus pitié; je le reçus chez moi, le remis en fonds, & lui donnai de quoi retourner en marchandise. Il n'en revint pas plus riche que la première fois. Au lieu de réparer sa perte, il fit encore naufrage; & dérobant pour la seconde fois sa vie à la fureur des eaux, il vint m'apprendre à Basra la nouvelle disgrace qu'il avoit éprouvée.

CXCIII. JOUR.

Je fus touché de ſon malheur, & je n'épargnai rien pour le conſoler : Mon frère, lui dis-je, vous n'ignorez pas que nos infortunes, de même que nos proſpérités, ſont marquées ſur la table de la prédeſtination. De quoi vous ſerviroit-il de vous affliger ? vous avez plutôt des grâces à rendre au ciel de vous avoir laiſſé la vie. Abandonnez le commerce, & vivez tranquillement avec moi, rien ne vous manquera.

Il accepta le parti que je lui propoſois. Il demeura dans ma maiſon, & trouvant peu à peu des charmes dans l'oiſiveté, il paſſoit agréablement ſes jours à ſe promener & à ſe divertir avec ſes amis. De mon côté, je n'étois occupé que du ſoin de plaire à Canzade, & de lui fournir des amuſemens. J'ai toujours aimé la dépenſe, & comme mon revenu, quoiqu'aſſez conſidérable, ne ſuffiſoit pas pour nous entretenir de la manière que nous vivions, je m'apperçus après quelques années que mon patrimoine étoit fort diminué. La crainte de tomber dans la néceſſité me fit ſonger à la prévenir. Je réſolus de m'aſſocier

avec un riche marchand, & d'aller trafiquer dans le royaume de Golconde.

Ce ne fut pas sans peine que ma femme consentit que je fisse un si long voyage. Elle se rendit toutefois à mes raisons, dans l'espérance que je reviendrois à Basra chargé de richesses, & qu'après cela je passerois auprès d'elle le reste de mes jours sans inquiétude. J'entrai donc en société avec un marchand dont la probité m'étoit connue. Nous achetâmes des marchandises pour les vendre à Surate, comptant que nous en prendrions là d'autres pour les échanger à Golconde. Le jour de mon départ étant arrivé, je m'arrachai aux pleurs de Canzade, & dis à Hour, en l'embrassant : Adieu, mon frère, je vous laisse le soin de ma maison & l'administration de mon bien : ménagez prudemment mon honneur, & tout ce qui me reste de fortune. Je vous recommande sur toutes choses de donner votre attention à mon épouse ; de veiller, je ne dirai pas sur ses démarches, car je connois trop sa vertu pour m'en défier, mais sur les mauvais desseins que quelque ennemi de mon repos pourroit avoir sur elle. En un mot, faites si bien que je retrouve à mon retour ce précieux dépôt, tel que je vous le confie en ce moment.

Hour, à ce difcours, me vanta fa délicateffe fur l'honneur, & promit de me rendre bon compte de la commiffion dont je le chargeois, ajoutant que le fang qui nous uniffoit tous deux lui faifoit regarder comme fon affaire propre l'emploi que je lui donnois. Sur la foi de cette promeffe, je partis, l'efprit tranquille, avec mon affocié. Nous mîmes à la voile, & nous nous rendîmes à Surate, fans ceffer d'avoir le vent favorable. Là nous vendîmes nos marchandifes, & nous en achetâmes d'autres, dont nous jugeâmes que nous aurions une bonne défaite à Golconde; enfuite nous nous mîmes en mer.

Je paffe fous filence les calmes & les tempêtes qui nous empêchèrent d'arriver au royaume de Golconde auffitôt que nous l'efpérions. Nous y abordâmes enfin, & nous y fîmes un très-grand profit fur nos marchandifes. Comme mon affocié fe connoiffoit parfaitement en pierreries, & que nous étions dans le royaume du monde où l'on trouve les plus beaux diamans, nous en achetâmes pour la meilleure partie de notre argent, sûrs de les revendre à Bagdad quatre fois plus qu'ils ne nous coûtoient. Satisfaits du gain que nous avions déjà fait fur nos marchandifes, & de celui que nous efpérions faire encore fur nos pierreries,

nous ne demeurâmes pas long temps à Golconde ; nous en partîmes bientôt pour retourner à Basra.

CXCIV. JOUR.

NOTRE vaisseau alloit à pleines voiles ; & nous nous flattions, comme font tous les voyageurs, d'arriver heureusement au port où tendoient nos désirs ; mais une nuit il s'éleva une tempête si furieuse, que, malgré l'art du pilote & le travail des matelots, nous fûmes obligés de nous abandonner à l'orage, dont la violence nous écarta considérablement de notre route. Enfin, notre vaisseau, après avoir été durant plusieurs jours le jouet des vagues & du vent, alla se briser contre un rocher qui étoit à la pointe d'une isle déserte. Toutes les personnes de l'équipage se noyèrent, à la reserve de mon associé & de moi. Nous nous jetâmes promptement dans l'esquif, & par ce moyen nous échappâmes à la fureur des eaux. Mais, hélas ! un péril aussi terrible que la tempête qui nous avoit perdus nous, attendoit.

Déjà nous touchions au rivage, & nous allions mettre pied à terre, lorsqu'un cro-

codile d'une grandeur démesurée accourut à nous. Cet épouvantable animal se tenant sur ses pattes de devant, frappa de sa queue si rudement l'esquif, qu'il le brisa en mille pièces. Mon associé & moi nous n'étions pas encore débarqués: nous tombâmes aussitôt dans l'eau: en même-temps le monstre avançant la gueule pour nous prendre, se saisit d'abord de mon associé; mais pendant qu'il étoit occupé à le dévorer, je gagnai le rivage, & m'éloignant du crocodile par une prompte fuite, je m'avançai dans l'isle.

J'arrivai au bord d'une fontaine, dont l'eau étoit aussi blanche que du lait; j'en bus, & je la trouvai d'un goût exquis: je crus boire du plus excellent sorbet: je cueillis ensuite quelques herbes qui étoient aux environs de la fontaine; j'en mangeai, & elles me parurent plus délicieuses que les plus excellens mets: j'admirai la fécondité & la variété de la nature, qui se plaît à produire tant de choses différentes; & tout ruiné que j'étois, je remerciai le ciel de m'avoir du moins fait arriver à une isle où je ne pouvois mourir de faim & de soif. Je n'étois pas toutefois sans inquiétude sur les bêtes sauvages, & la crainte d'en devenir la proie, m'empêcha

de prendre un peu de repos, quoique j'en eusse grand besoin.

Je marchai vers un bois dont tous les arbres étoient d'aloës ou de sandal; j'y entrai, & après avoir fait environ trois cent pas, je me trouvai près d'une prairie émaillée de mille sortes de fleurs, qui parfumoient l'air d'odeurs agréables. Au milieu de cette prairie s'élevoit un arbre, haut pour le moins de cent coudées, & dont les branches étendues & le feuillage épais faisoient beaucoup d'ombre. Il y avoit au pied, sous un pavillon de brocard, un lit de repos, sur lequel ou voyoit un homme qui paroissoit endormi. Sa main droite étoit appuyée sur une cassette d'or, & un gros dragon couché près de lui, tenoit de sa gueule un bouquet de baume qu'il lui mettoit de temps en temps sous le nez.

A ce spectacle je fus saisi de frayeur. Hélas, dis-je en moi-même, il ne me servira de rien d'avoir évité le crocodile; ce dragon va venir fondre sur moi & me dévorer. Bien loin d'oser m'approcher du pavillon, je courus me cacher dans des broussailles d'où je me mis à observer l'homme & le monstre. Après les avoir quelque temps considérés, je vis tout-à-coup sortir de la tente le dragon qui s'éleva dans les airs d'un

vol rapide, & disparut en un moment à mes yeux.

L'éloignement de l'animal me rassura ; & comme je me sentis une vive curiosité de savoir quel homme pouvoit être celui que j'appercevois sur le lit de repos, je m'avançai dans la prairie avec beaucoup d'émotion, & j'entrai sous la tente. Le personnage que je voulois voir étoit un vieillard qui paroissoit bien avoir six vingt ans, & qui sembloit être encore vivant, quoique depuis plusieurs siècles il goutât dans ce lieu le funeste repos de la mort. Je demeurai quelque temps à le parcourir des yeux, ensuite je pris la cassette d'or sur laquelle sa main étoit appuyée, & l'ayant ouverte, j'en tirai de vieilles pancartes, sur quoi ces mots étoient écrits : *Asef, fils de Barkia, & grand visir de Salomon, est le vieillard qui repose sous ce pavillon. Ce ministre se voyant au dernier terme de sa vie, choisit cette isle déserte pour y laisser sa dépouille mortelle. Il dressa cette tente au milieu de cette prairie, & se coucha sur ce lit, où il mourut après avoir écrit ces présentes, qu'il enferma dans cette cassette. Que ceux qui viendront dans cette isle sachent qu'ils ne reverront jamais leur famille & leur pays, & qu'ils périront*

bientôt ici, s'ils ne se sentent un courage à l'épreuve des plus affreux périls. Si rien n'est capable de les effrayer, qu'ils aillent du côté de l'occident, ils arriveront au pied d'une montagne, où ils trouveront une ouverture; qu'ils y entrent hardiment, & marchent sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à une prairie dont la beauté les étonnera: c'est par-là seulement qu'ils peuvent arriver au comble de leurs vœux.

CXCV. JOUR.

APRÈS avoir lu ces paroles, je baisai respectueusement les pancartes d'Asef; je me mis ensuite à genoux, & levant les yeux au ciel: ô seigneur, m'écriai-je, vous avez pitié de moi, & vous ne voulez pas que je périsse dans ces lieux funestes, puisque vous m'ouvrez une porte pour en sortir! Grand prophète des musulmans, vous qui sans doute avez beaucoup de part à la nouvelle grâce que je reçois du très-haut, continuez de me protéger: je me suis tiré par votre secours du puits où le perfide Hyzoum m'avoit laissé, ne m'abandonnez point dans les périls où je vais me jeter.

Alors, ſans perdre de temps, je marchai vers l'occident, & j'arrivai bientôt au pied de la montagne, où j'apperçus effectivement une large ouverture, dont l'affreuſe obſcurité n'invitoit pas à y entrer ; mais je me fiois trop aux pancartes d'Aſef pour craindre quelque choſe ; j'y entrai ſans balancer, & marchai avec aſſurance, quoiqu'à tâtons ; car j'étois environné des plus épaiſſes ténèbres. Je ſentois que le terrain alloit en baiſſant, & comme j'avançois toujours ſans me repoſer, j'eus lieu de penſer après quinze ou vingt heures de chemin, qu'il falloit aſſurément que je deſcendiſſe chez les génies de la terre. Enfin, la nuit qui m'enveloppoit ſe diſſipa, & je revis la clarté du jour, que je croyois avoir perdue pour jamais. Une prairie parſemée de mille ſortes de fleurs que je n'avois point encore vues, & d'arbres chargés des plus beaux fruits, ſe préſenta tout-à-coup à mes yeux. Je m'approchai d'un de ces arbres & mangeai des fruits, puis je m'étendis ſur l'herbe pour y prendre quelque repos, & j'y dormis d'un profond ſommeil. Lorſque je me réveillai, je vis avec ſurpriſe autour de moi douze à quinze génies noirs & maigres, qui avoient des yeux étincelans. Je remarquai qu'ils reſ-

ſembloient de viſage aux hommes; mais les uns portoient au milieu du front une longue corne & avoient des queues de chien, & les autres de la ceinture en bas étoient faits comme des lézards.

Enfant d'Adam, me dit un d'entr'eux, par quel haſard te trouves-tu parmi les génies de la terre? Je leur contai mon aventure; enſuite un autre me dit: Viens demeurer avec nous, & ſois aſſuré que nous ne te ferons point de mal; quand tu nous auras ſervi pendant quelques années, nous te tranſporterons par reconnoiſſance dans l'endroit du monde où tu voudras aller. Je ne leur eus pas plutôt répondu que j'y conſentois, qu'ils me dirent: tu as bien fait de te rendre de bonne grâce, car nous t'aurions bien emmené avec nous malgré toi. A ces mots, ils me prirent & m'enlevèrent dans les airs; ils me firent paſſer par-deſſus pluſieurs montagnes, & traverſer pluſieurs mers, avant que d'arriver à leurs habitations. C'étoit une infinité de cavernes, dont chacune ſervoit à un génie. Quelques-uns étoient logés dans des fontaines, & d'autres dans des précipices.

Je demeurai une année entière avec ces génies, me nourriſſant d'herbes. Pour eux,

ils faisoient leur nourriture ordinaire des os dont les hommes avoient mangé la chair ; c'étoit pour eux un mets exquis ; & je me souviens que quelquefois, en rongeant des os, ils se récrioient sur l'excellence de l'aliment. Ils accusoient même les hommes de mauvais goût d'aimer mieux la viande que les os. Pour ne point manquer de provision, il y avoit des génies qui n'étoient occupés que du soin d'en aller chercher. Ces génies en apportoient abondamment de tous les endroits du monde, & surtout des os de cavales de Tartarie, dont ils étoient fort friands.

La mauvaise chère que je faisois chez ces maudits génies, & la nécessité d'être leur esclave, ne faisoient pas ma plus grande peine ; ce qui perçoit mon ame de la plus vive douleur, c'étoit le mépris qu'ils avoient pour l'Alcoran & pour Mahomet. Ils me défendoient la prière, l'ablution & le tecbir (1). Quelque dangereux qu'il fût pour moi de leur désobéir, je ne laissois pas de prendre si bien mon temps, que je faisois souvent à la dérobée ce qu'ils me défen-

(1) Tecbir, c'est quand on dit que Dieu est au-dessus de toutes choses. Allahou-Achar.

doient. Un jour que j'étois ſeul dans la caverne où je ſervois, je fis l'ablution, & pendant que je récitois quelques ſentences du grand prophète, j'entendis retentir l'air de cris de joie & de chants à la louange du très-haut. Etonné de cette nouveauté, je ſortis auſſitôt de la caverne pour apprendre la cauſe d'un ſi grand changement; j'apperçus des génies vêtus de blanc, & qui portoient des frocs de religieux ſophis. Ils paroiſſoient gros & gras, & auſſi beaux que les autres étoient effroyables. Ces deux ſortes de génies venoient de ſe battre, & les beaux ayant remporté la victoire, la célébroient par leurs chants, & en rendoient grâces au ciel. Ils tenoient une partie de leurs ennemis enchaînés, & ils avoient mis le reſte en fuite. Je ne pus me contenir à ce ſpectacle, & mêlant ma voix parmi celles des vainqueurs, je m'écriai de toute ma force: Il n'y a point d'autre dieu que Dieu, & Mahomet eſt ſon prophète.

Une troupe de génies victorieux m'entendant ainſi parler, m'environna. Qui es-tu, me dit l'un, & qui peut t'avoir appris ces paroles? Nous ne ſavions pas qu'il y eût en ce lieu un Muſulman. D'où es-tu, & comment as-tu pu venir ici? Je ſatisfis leur

curiosité ; ensuite ils me menèrent au génie qu'ils regardoient comme leur roi. Il me fit les mêmes questions, & j'y répondis de la même manière ; il me demanda de quelle religion j'étois, & je ne lui eus pas si-tôt dit que j'étois Mahométan, qu'il s'écria : Heureux celui qui est du peuple de Mahomet. Puis il me demanda mon nom, & lorsque je le lui eus dit : Aboulfaouaris, reprit-il, je suis ravi qu'on vous ait tiré des mains des génies infidelles, ces misérables vous auroient ôté la vie quelque jour. Vous pouvez désormais vous abandonner à la joie, puisque vous êtes avec des génies qui font aussi-bien que vous profession du mahométisme.

CXCVI. JOUR.

CE roi prit insensiblement beaucoup d'amitié pour moi ; & comme je lui parus consommé dans la connoissance des choses, tant défendues que permises dans la religion musulmane, il m'établit son iman ; ainsi je criois ezan (1) aux heures de la prière,

---

(1) Ezan, c'est appeler à la prière.

je disois les salaounat (1), & je prononçois le tecbir. Lorsque je jeûnois, les génies jeûnoient aussi. Je leur lisois & expliquois tous les jours l'alcoran avec ses commentaires. Je gagnai leur estime, & devins enfin si considérable parmi eux, qu'ils n'entreprenoient rien sans m'avoir auparavant consulté, & ils respectoient mes futouas (2).

Une nuit il m'arriva de rêver que j'étois à Medine dans le raouza (3), que je voyois entrer Canzade dans ce jardin sacré; qu'elle avoit un air mourant, & que s'étant approchée du tombeau de Mahomet, elle adressoit ce discours au grand prophète: O Mahomet! à qui j'ai sacrifié les idoles que j'adorois, ayez pitié d'une femme qui remplit exactement tous les devoirs de votre secte; rendez-lui son cher époux, dont elle ne peut plus long-temps soutenir l'absence; faites qu'il revienne à Basra défendre un cœur que je lui ai donné, & qu'un rival veut lui ravir.

---

(1) Salaounat, c'est-à-dire, dieu bénisse Mahomet.

(2) Futouas, décisions, arrêts des muftis.

(3) On appelle raouza le jardin où Mahomet a été enterré à Medine.

Je me réveillai à ces paroles : un trouble inconcevable ſaiſit mes eſprits, & je conçus de ce ſonge un malheureux préſage. Je me r éſentai ma femme en butte à quelque attentat formé contre mon honneur, & cette cruelle image dont mon eſprit ne pouvoit ſe diſtraire, me plongea dans une profonde mélancolie. Le roi des génies s'en étant bientôt apperçu, me dit : ô iman, qu'avez-vous, une triſteſſe mortelle eſt peinte dans vos yeux depuis quelques jours ? vous vous ennuyez ſans doute d'être ici. Grand roi, lui répondis-je, après toutes les bontés que vous avez eues pour moi, après les marques d'eſtime & d'affection que j'ai reçues des génies Muſulmans, je ne pourrois ſans ingratitude, avoir envie de vous quitter ; mais je ne dois point vous cacher qu'une autre raiſon m'empêche de vivre content. Alors je lui racontai mon ſonge, & lui avouai que c'étoit cela ſeul qui cauſoit mon affliction.

Je ne vous ſais point mauvais gré, reprit le roi, puiſque vous avez une femme que vous aimez, que vous y penſiez, & que vous ſouhaitiez d'être auprès d'elle. Combien, ajouta-t-il, croyez-vous qu'il y ait de chemin d'ici à Baſra ? apprenez qu'il y en a

pour quatre-vingt-dix années ; mais Dieu très-haut nous a rendu prochains les pays les plus éloignés, c'eſt pourquoi malgré la diſtance des lieux, je vous ferai porter par un génie dans la ville où vous avez pris naiſſance, & vous verrez réellement bientôt cette Canzade que vous avez vue en ſonge. En diſant cela, il me prit par la main & me mena ſur le rivage d'une mer rouge, d'où me montrant une isle : Voyez-vous, me dit-il, cette isle où s'élève un rocher, dont le front touche les nues ? Oui, ſire, lui répondis-je ; hé bien, reprit-il, ce rocher qui paroît ſi ſemblable à une fortereſſe, eſt creux, & ſert de priſon aux génies infidelles qui tombent entre mes mains, & aux autres génies qui ſe révoltent contre mes volontés. A ces mots, il m'enleva de terre, & me tranſporta dans l'isle avec lui. Nous nous approchâmes du rocher & d'une porte de fer fort épaiſſe qui étoit fermée. Il commanda qu'on lui ouvrît, on lui obéit dans le moment : nous entrâmes dans le rocher, où je vis une infinité de génies chargés de chaînes, parmi leſquels je reconnus ceux dont j'avois été l'eſclave.

Il y avoit entr'autres un afrite (1) d'une

(1) Afrite, génie infidelle & non muſulman.

grandeur demesurée, & d'une laideur horrible. Il n'avoit point de chaînes comme les autres : de gros anneaux de fer l'attachoient au rocher d'une manière qui lui ôtoit la liberté de faire le moindre mouvement. Le roi s'adressant à celui-là, lui dit : ô misérable, sais-tu combien tu m'as d'obligations ? O grand roi, répondit l'afrite, je n'ignore pas jusqu'à quel point je vous suis redevable ; j'ai mille fois mérité les plus cruels tourmens, & vous avez eu la bonté de me pardonner. Hé bien, reprit le roi, tu me vois encore aujourd'hui dans la disposition de te rendre libre. Sire, repartit l'afrite, ce trait de générosité ne vous est pas nouveau ; vous m'avez souvent donné la liberté. Je te la donne encore, repliqua le roi ; mais c'est à condition : premièrement, que tu suivras la secte de Mahomet, & que tu porteras ce Musulman à Basra ; je veux aussi que tu fasses ce chemin en peu de temps. Je le porterai en trois heures, dit le génie, & je promets d'exécuter de point en point tous les ordres de votre majesté. Alors le roi se tourna de mon côté, & me dit : sachez, jeune homme, que cet afrite est un méchant, un fourbe, un traître, un scélérat ; je n'ose me fier à ses promesses, je crains qu'il ne vous joue un mauvais tour,

& je crois qu'il ſera bon de vous précautionner contre lui. Je vais, continua-t-il, vous apprendre une oraiſon : vous n'aurez qu'à la réciter pendant que vous ſerez ſur le dos de l'afrite, & ſoyez aſſuré qu'il ne pourra vous faire aucun mal. En même-temps il me dit l'oraiſon dont voici les paroles : *ſois loué, ô très-haut, comme te louent tes cieux; ſois loué, ô très-haut, comme te louent tes mers & ta terre : ſois loué, ô très-haut, comme te louent tes anges & tes prophétes.*

Lorſque j'eus appris par cœur cette oraiſon, le roi fit détacher l'afrite, & me mit lui-même ſur ſon dos, après m'avoir bandé les yeux pour m'empêcher, diſoit-il, de voir ſur la route des choſes qui pourroient m'effrayer. Aboulfaouaris, me dit-il enſuite, j'exige une choſe de vous pour le plaiſir que je vous fais : quand vous aurez embraſſé votre famille à Baſra, je vous prie d'aller trouver de ma part Omar, le commandeur des croyans, & Aly Ben Eby Taleb, gendre de Mahomet. Dites-leur qu'il y a ſous la terre une nation de génies Muſulmans, qui ne mangent jamais ſans dire le biſmillah (1),

(1) Le biſmillah, c'eſt-à-dire, au nom de Dieu. C'eſt une prière que les mahométans ont accoutumé de faire avant le repas.

qui font l'ablution, & toutes les prières des mahométans, & qui combattent jour & nuit contre une autre nation de génies rebelles à la loi de Mahomet.

Je fis ferment de m'acquitter avec exactitude de la commission dont on me chargeoit. Puis je sortis du rocher avec le génie qui me portoit sur son dos. Prenez garde, ô jeune homme, me cria le roi, ne cessez point de réciter l'oraison que vous savez. L'afrite ne vous sera soumis qu'autant qu'il vous l'entendra réciter; si vous négligez cet avis que je vous donne, vous courez risque de vous perdre.

CXCVII. JOUR.

Ce n'étoit pas sans raison que le roi des génies musulmans m'avoit tant recommandé de réciter sans cesse mon oraison : j'en connus bientôt la conséquence. Si j'étois un moment sans la dire, l'afrite faisoit des cris & des hurlemens affreux, qui cessoient aussitôt que je la prononçois. Tantôt je sentois que le génie m'élevoit, tantôt qu'il m'abaissoit; quelquefois il excitoit des orages effroyables, croyant par ce moyen m'épou-

vanter, & me faire tomber ; mais il avoit beau faire, je me tenois bien ferme sur son dos.

Cependant quelque soin que je prisse de répéter les paroles puissantes qui faisoient toute ma sûreté, je ne pus me défendre de prêter mon attention à un bruit confus de voix que j'entendois dans les airs. Je passai plus avant, je voulus voir ce que c'étoit, & j'eus même l'imprudence d'ôter d'une main mon bandeau pour satisfaire ma curiosité. J'apperçus plusieurs génies qui avoient tous chacun une forme particulière, & qui se battoient en l'air. Les cris qu'ils poussoient en se battant, & la manière dont ils se chargeoient, m'occupèrent quelque temps : j'oubliai mon oraison, & l'afrite profitant de ma distraction, me jeta dans une mer sur laquelle nous étions, & alla se mêler parmi les combattans. Comme je n'étois pas loin du rivage, & que je savois parfaitement nager, je gagnai bientôt la terre que je baisai mille fois en remerciant le ciel de ma délivrance. Mais si j'avois la consolation d'avoir dérobé ma vie aux flots, d'un autre côté je me voyois dans un désert ; & pour comble de misère, déchu de l'agréable espérance de revoir ma femme & mon pays.

Tandis que je m'affligeois d'être dans l'état

où je me trouvois, & que je prenois à partie le visir de Salomon, dont les pancartes me paroissoient la cause de mes maux, je vis sur la surface de la mer un petit oiseau qui vint à moi. Je n'en avois jamais vu de semblables; il avoit la tête bleue, les yeux rouges, les aîles jaunes & le corps verd. Ce bel oiseau s'approcha de ma bouche en étendant ses aîles, & y mettant son petit bec, il me la remplit d'une liqueur fraîche & délicieuse, ensuite il me parla: Jeune musulman, me dit-il, ne perds point courage: tu as été choisi pour servir d'exemple aux hommes de ta secte: on veut qu'ils t'entendent un jour raconter tes aventures, & qu'ils en profitent. O charmant oiseau, m'écriai-je, aussi surpris de ce qu'il parloit, que des choses qu'il me disoit; oiseau de bon augure, par quel prodige avez-vous l'usage de la parole? Je suis, reprit-il, l'oiseau du prophète Isaac; je suis chargé du soin de veiller sur cette mer, de secourir les malheureux mortels qui viennent dans ces lieux, & surtout les musulmans. Ainsi, loin de vous affliger, consolez-vous, & soyez sûr que le très-haut tient compte aux bons des peines qu'ils souffrent pendant leur vie mortelle. Après avoir parlé de cette sorte, il me mon-

tra la route que je devois tenir, en m'assurant que je pouvois la suivre sans appréhender de faire quelque mauvais rencontre.

Je pris le chemin qu'il m'enseigna; & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que je marchai pendant quarante jours sans avoir aucune envie de manger ni de boire; la liqueur que l'oiseau m'avoit fait avaler, me préserva de la faim & de la soif. Enfin, j'arrivai au pied d'une montagne qui étoit au milieu du désert. Je montai jusqu'au sommet, sur lequel je vis un assez beau palais bâti de pierres de taille: il n'avoit point de fenêtres, mais seulement une porte de bronze qui étoit fermée. Je m'assis à l'ombre à deux pas de là, & tandis que je me reposois, mon oreille fut tout-à-coup frappée d'une grosse voix qui me dit: Enfant d'Adam, tu es arrivé ici bien à propos pour moi & pour toi. Je jetai aussitôt la vue du côté que partoit la voix, & j'apperçus un afrite couché par terre. Il étoit encore plus grand & plus effroyable que celui qui m'avoit si traîtreusement fait tomber dans la mer. Il avoit une trompe comme celle d'un éléphant, l'œil droit plus rouge que du sang, & l'œil gauche bleu. Viens te mettre à mes côtés, poursuivit-il, & ne crains rien.

J'eus besoin de tout mon courage pour ne pas fuir ce monstre horrible. Cependant bien que sa figure ne prévînt pas agréablement en sa faveur, j'eus l'assurance de m'en approcher, & de m'étendre même auprès de lui. Il parut avoir de la joie de me voir. Jeune homme, me dit-il, de quel prophète es-tu sectateur ? De Mahomet, lui répondis-je. Tant mieux, repliqua-t-il, c'est justement d'un homme tel que toi que j'ai besoin. Je médite une grande entreprise, que je ne saurois exécuter tout seul; mais je me flatte qu'avec ton secours j'en viendrai à bout. Tu peux compter que si j'obtiens ce que je désire, je te comblerai d'honneur & de richesses. Je serai maître de tous les royaumes du monde habités par les hommes, & je prétends t'en donner un par reconnoissance. Je consens, lui dis-je, de vous aider, & je ne vous demande pas une couronne pour cela; tout ce que j'exige de vous, c'est de me porter à Basra. Me le promettez-vous ? Oui, répondit-il, & j'en jure par la tête de ton prophète. Hé bien, repris-je, vous n'avez qu'à me prescrire ce qu'il faut que je fasse, & je m'en acquitterai le mieux qu'il me sera possible.

CXCVIII. JOUR.

L'AFRITE fut charmé de me voir dans la disposition de l'aider à venir à bout de son dessein ; mais me défiant de lui avec raison, je résolus de me précautionner contre sa malice ; & pour cet effet, je commençai à réciter tout bas mon oraison. Pendant ce temps-là, il tira de sa poche une poignée de petites balles de plomb qu'il me mit entre les mains, en me disant : prends ces balles, & ne manque pas de m'en jeter une toutes les fois que tu me verras tomber sans sentiment. Je ferai ce que vous m'ordonnez, lui dis-je, & vous pouvez compter sur ma parole.

Il se leva sur cette assurance ; je me levai aussi, & nous marchâmes vers le palais. L'afrite tenoit comme moi une poignée de balles ; il en jeta une assez rudement contre la porte qui s'ouvrit à l'instant : nous entrâmes dans une cour pavée de marbre jaspé, où nous apperçûmes deux lions qui commencèrent à rugir dès qu'ils nous virent ; mais mon compagnon les frappa chacun d'une balle, & ils demeurèrent immobiles. Nous

arrivâmes à une seconde porte de bronze que fermoit un cadenat d'argent. Une balle ne l'eut pas plutôt touché, qu'il tomba, & que la porte s'ouvrit d'elle-même. Une caverne d'une vaste étendue s'offrit à nos regards; un fleuve rapide & d'une eau noirâtre couloit au milieu, & avoit sur ses bords deux dragons d'une grosseur étonnante. Ces monstres, à notre vue, étendirent leurs aîles, & se mirent à siffler d'une manière épouvantable en vomissant des tourbillons de feu. L'afrite leur jeta des balles; ils se couchèrent aussitôt par terre, au lieu de continuer leurs sifflemens, & nous laissèrent passer outre.

Nous parvînmes à une autre cour, dont les murailles paroissoient bâties de briques d'or; le pavé en étoit de lame d'argent: au milieu s'élevoit un dôme de bois de sandal rouge, que soutenoient six colonnes d'acier de la Chine, & sous lequel il y avoit un grand sopha d'or massif. Sur ce sopha étoit un cercueil fait de pierres précieuses qui jetoient un éclat dont mes yeux furent éblouis. Dès que nous voulûmes nous en approcher, deux griffons qui gardoient le dôme, s'avancèrent pour nous mettre en pièces; mais les balles les obligèrent bientôt

à reculer : si bien que nous vîmes sans obstacle ce qu'il y avoit dans le cercueil. C'étoit un homme d'un air vénérable ; il paroissoit respirer encore. La mort, qui fait une affreuse impression sur les plus beaux objets de la nature, sembloit respecter le personnage qui se présentoit à nos yeux.

Il avoit au doigt plusieurs bagues, & entr'autres un gros anneau sur lequel étoit gravé le grand nom de Dieu (1). L'afrite porta la main sur cet anneau, & voulut le tirer, lorsque dans le moment il descendit du haut du dôme un long serpent aîlé qui lui souffla au visage, & le renversa par terre sans sentiment. Alors me souvenant de ce que l'afrite m'avoit recommandé, je le frappai d'une balle, & il reprit ses esprits. Tu as bien fait, me dit-il; voilà tout le service que j'exige de toi : continue de me le rendre, si j'en ai encore besoin. En achevant ces paroles, il tâcha pour la seconde fois d'arracher l'anneau. Le serpent d'un nouveau souffle

---

(1) Il y a, selon les cabalistes Mahométans, cent & un nom de Dieu, c'est-à dire, attributs, comme bon, saint, juste, &c. qui ont tous chacun une vertu particulière ; mais ce grand nom a toutes les vertus des autres.

lui fit encore perdre connoiſſance, & moi je lui fis reprendre l'uſage de ſes ſens comme la première fois.

O ami muſulman, s'écria l'afrite, je t'ai de grandes obligations! Apprends que le mort qui eſt dans ce cercueil eſt le prophète Salomon; je voudrois me ſaiſir de ſon cachet; je deviendrois par ce moyen maître de tout le monde, & tu peux bien penſer que je n'oublierois pas tes ſervices. Hé pourquoi, lui dis-je, ne vous ſervez-vous pas de vos balles pour écarter ce ſerpent? Elles ne peuvent rien contre lui, me répondit-il, & ce n'eſt qu'en réſiſtant à ſon ſouffle que je puis faire ce que je ſouhaite. A ces mots il fit un troiſième effort, & tira l'anneau juſqu'à la moitié du doigt du ſaint prophète; mais le même ſerpent revint ſur l'afrite, & le terraſſa d'un ſouffle pour la troiſième fois.

Je me préparois à faire mon office, & j'avois déjà le bras levé pour jeter une balle au génie, quand le ſerpent m'adreſſa ce diſcours: O muſulman, ceſſez de prêter votre ſecours à ce maudit génie: c'eſt un des ſept afrites qui ſe révoltèrent contre Salomon, & que ce prophète enferma au centre de la terre pour les punir de leur audace. Il ne reſpire que la poſſeſſion de cet

anneau dont il connoît la puiſſance, & il attendoit depuis long-temps au pied de la montagne où vous l'avez rencontré, quelqu'un qui pût l'aider à en faire la conquête; mais il ſe flatte vainement de l'eſpérance d'avoir ce merveilleux cachet qui eſt ſous ma garde : je ſuis un des génies qui ont toujours été fidelles à Salomon, & par conſéquent j'ai plus de force moi ſeul que cet afrite & ſes ſix camarades enſemble. Laiſſez-le donc, ajouta-t-il, dans l'état où je viens de le mettre; qu'il y demeure juſqu'à la fin des ſiècles : éloignez-vous promptement de ce tombeau, & ne troublez plus le repos de ce ſaint lieu, autrement je ſerai obligé de vous exterminer; ce que j'aurois déjà fait, ſi vous n'étiez pas de la nation du prophète Mahomet.

CXCIX. JOUR.

JE ne répondis au génie fidelle qu'en lui obéiſſant : je retournai ſur mes pas, & gagnai le pied de la montagne ſans avoir beſoin de mes balles pour écarter le dragon & les lions que je retrouvai ſur mon paſſage. Ces bêtes féroces étoient encore dans la

même ſituation où l'afrite les avoit miſes. Je ſuivis un ſentier qui me conduiſit à une plaine ; mais avant que d'y entrer, il me fallut paſſer auprès d'une caverne d'où je vis ſortir des tourbillons de flammes & de fumée. J'entendois auſſi un bruit épouvantable de fers qui en partoit avec des plaintes, des gémiſſemens, des cris & des hurlemens affreux. Il y avoit à l'entrée de cet horrible lieu, un monſtre dont je ne pourrois que foiblement vous peindre la laideur. Je jugeai que c'étoit encore un afrite, parce qu'il reſſembloit aſſez à ceux que j'avois déjà vus. Il étoit attaché à un rocher avec de groſſes chaînes de fer.

Il m'appela d'un ſon de voix ſemblable au tonnerre : Jeune homme, me dit-il, arrête & me réponds. De quel pays es-tu, & de quel prophète es-tu ſectateur ? Je lui répondis que j'étois de Baſra, & que je faiſois profeſſion de la doctrine muſulmane. Mahomet, reprit-il, eſt-il encore vivant ? Il a changé de ſéjour, lui repartis-je ; après avoir fait une miſſion parfaite, il eſt ſorti de ce monde périſſable pour aller goûter les plaiſirs céleſtes. Il me fit enſuite d'autres queſtions : Les mahométans, dit-il, font-ils régulièrement la prière, & leurs mœurs

ſont-elles pures & innocentes ? Ils font la prière, lui répondis-je ; mais hélas, il s'en faut beaucoup qu'ils gardent inviolablement les préceptes de Mahomet. Bon, tant mieux, repliqua-t-il. Et la fontaine de Zemzem coule-t-elle toujours ? Oui, dis-je. Elle tarira pourtant, interrompit-il, & la corruption doit devenir générale. Tous les crimes ſe commettront avec une licence effrénée : l'adultère règnera par-tout : on fera tous les jours de faux ſermens : on mangera du porc, on boira publiquement, & l'on verra les femmes monter à cheval. Oh ! ce temps-là, lui dis-je, n'eſt pas fort éloigné, l'on vit déjà de cette ſorte.

Je m'apperçus que mes dernières paroles lui causèrent beaucoup de joie. O enfant d'Adam, s'écria-t-il avec tranſport, eſt-il poſſible que les hommes ſoient déjà ſi criminels ? quelle heureuſe nouvelle tu viens de m'annoncer ! Il eſt donc temps que je ſorte d'eſclavage pour m'aller montrer au genre humain. Apprends, jeune homme, ajouta-t-il, que je ſuis le Dedgeal : (1) je vais dans le monde répandre mes fureurs. A ces mots il ſecoua ſes chaînes avec violence,

(1) Le dedgeal, c'eſt-à-dire, l'ante-chriſt.

& fit de si terribles efforts pour se délier, qu'il en vint à bout. Mais il n'eut pas le temps de faire un mauvais usage de sa liberté; car deux génies, vêtus de robes vertes, apparurent à l'instant, l'arrêtèrent, & pendant que l'un le rattachoit au rocher, l'autre le frappoit avec une massue d'acier en lui disant : demeure, demeure-là, maudit; c'est trop tôt briser tes fers; attends qu'on te permette de paroître au monde : l'heure n'en est pas encore arrivée.

Je n'étois pas un tranquille témoin de la scène qui se passoit à mes yeux. Je m'éloignai de Dedgeal le plutôt qu'il me fut possible; j'entrai dans la plaine tout troublé, & marchai vers une avenue des plus beaux arbres de sandal que j'aie jamais vus. Ils s'étendoient jusqu'aux fossés d'un château qu'on voyoit en perspective. Ce château dont les murailles étoient d'or, & les créneaux de pierreries, augmentoit mon admiration à mesure que j'en approchois. On y entroit par une porte d'argent, que fermoit un cadenat d'émeraudes. Après avoir considéré avec beaucoup d'étonnement un si bel édifice, je me sentis une vive curiosité d'en voir le dedans. Je m'avançai vers la porte sur laquelle ces paroles étoient écrites en

lettres d'or : *Quiconque viendra ici, & voudra ouvrir cette porte, qu'il ſache qu'elle n'a point d'autre clef que les mots ſuivans : Il n'y a point de Dieu autre que Dieu ; Mahomet eſt ſon prophète. Il n'y a point de Dieu autre que Dieu ; Adam eſt l'élu de Dieu. Il n'y a point de Dieu autre que Dieu ; Iſmaël eſt la victime de Dieu.*

Effectivement, je n'eus pas ſitôt lu ces paroles, que la porte s'ouvrit. Que vous dirai-je ? c'eſt dans cet endroit que je ne ſaurois trouver de termes qui puiſſent vous donner une idée juſte des choſes que je vis. Repréſentez-vous tout ce que votre imagination eſt capable de concevoir de plus riche, de plus magnifique & de plus beau, & ſoyez perſuadés que vous n'imaginez rien qui approche de ce qui s'offrit à ma vue. J'apperçus un palais bâti d'un métal bleu qui m'étoit inconnu ; mais quelque précieuſe que me parut la matière, le travail la ſurpaſſoit encore. La ſtructure du bâtiment ne reſſembloit point à celle des nôtres : on jugeoit bien que ce ne pouvoit être un ouvrage des hommes. Les appartemens étoient remplis de ſophas d'étoffes d'or & de ſoie, & j'y remarquai pluſieurs peintures qui occupèrent fort long-temps mes regards. Elles repréſen-

toient les guerres que notre grand prophète a soutenues pour établir sa religion, & tout cela étoit peint avec tant d'art, que le fameux Many auroit avoué lui-même que ces ouvrages étoient au-dessus de son pinceau.

Lorsque j'eus parcouru plusieurs appartemens, où je fus assez surpris de ne trouver personne, j'entrai dans un jardin d'une étendue immense, & qui n'est pas moins difficile à décrire que le palais. Des allées à perte de vue, bordées d'arbres chargés de toutes sortes de fruits; des parterres de mille espèces de fleurs qui nous sont inconnues, & des bassins d'or massif remplis d'une eau transparente, attiroient tour-à-tour mon attention. Dans ce jardin délicieux, où une infinité d'oiseaux de diverses couleurs faisoient entendre leur ramage, je rencontrai un cavalier sans barbe, qui avoit des habits couverts de diamans; il portoit un turban vert, parsemé de rubis, & il montoit un cheval de couleur de rose, sous les pas duquel la terre produisoit des fleurs sur le champ. Il étoit plus beau que la lune, & il sortoit de ses yeux des rayons de lumière.

C C. JOUR.

JE jugeai à ſon air & à la magnificence de ſon habillement, que ce devoit être le maître du palais ; & je commençois à craindre qu'il ne me sût mauvais gré d'être entré dans ce jardin, lorſqu'en paſſant près de moi il s'arrêta, & me dit : O jeune homme ! n'es-tu pas de Baſra ? Oui, lui répondis-je. Tu ſois le bien venu, reprit-il, je ſavois bien que tu devois venir ici. Mais dis-moi, as-tu bien conſidéré toutes les merveilles de ce ſéjour, & as-tu mangé des mets dont on s'y nourrit ? J'ai vu des choſes fort ſurprenantes, lui repartis-je ; pour vos alimens, je ne ſais ce que c'eſt. Pourſuis donc ton chemin, repliqua-t-il, tu rencontreras quelqu'un qui te ſervira ici de guide, & te fera enfin arriver au comble de tes ſouhaits.

Je continuai de marcher en promenant ma vue de toutes parts. Je ne pouvois me laſſer de regarder & d'admirer tous les objets qui m'environnoient. Enfin, j'apperçus un mihrab (1) au haut duquel étoient écrits ces mots,

(1) Autel des Mahométans, fait en forme de niche.

Il n'y a point de dieu autre que Dieu, Mahomet est son prophète. Il y avoit dedans un homme à genoux; j'attendis qu'il eût fini sa prière, après quoi je le saluai. Il me rendit le salut, & me dit : O jeune musulman ! il faut que tu sois bien aimé de Mahomet, pour avoir pu venir jusqu'ici : Sais-tu bien dans quel lieu tu es ? apprends que ce jardin est le séjour destiné pour les amis & les parens de ce prophète. C'est ici qu'une éternelle félicité les attend tous : il y en a déjà un grand nombre, & je veux te les faire voir. Alors il me mena vers un fleuve de lait, qui rouloit lentement ses eaux au travers du jardin, & sur les bords duquel il y avoit une infinité de personnes assises à des tables couvertes de plusieurs mets. Je vis-là des Schérifs de la race de Mahomet, & les Sahabas (1) de ce prophète.

Dès qu'ils m'apperçurent, ils me dirent d'un air gracieux : mets-toi-là, jeune homme, puisque Mahomet a bien voulu que tu visses ce lieu réservé à ses disciples & à sa postérité; viens boire de nos vins & manger de nos mets. Je m'assis auprès de mon conducteur, qui me présenta un pain que je trouvai excel-

(1) Sahabas, ce sont les amis contemporains & disciples de Mahomet.

lent, puis il me ſervit un poiſſon, en diſant: goûte de ce poiſſon, & me dis ſi tu en as mangé de meilleur. Je n'ai jamais rien mangé de ſi exquis. Enſuite on me fit boire de l'eau du fleuve, qui me ſembla avoir le goût d'un vin délicieux.

Après le repas, mon guide me conduiſit à une prairie où il y avoit plus de mille jeunes filles aſſemblées. Là, les unes s'amuſoient à chanter, les autres à jouer du luth; & enfin les autres ſe tenant par la main, formoient des danſes en rond. Elles étoient richement habillées; mais elles brilloient bien davantage par l'éclat de leurs charmes, que par les pierreries dont elles étoient couvertes. Elles me parurent toutes pourvues d'une extrême beauté. Je n'en pouvois trouver une plus aimable que les autres. Auſſi, il me ſembla qu'elles vivoient toutes en bonne intelligence, & je n'apperçevois dans leurs regards aucune marque de jalouſie.

Vous voyez, me dit mon conducteur, des houris. Ces ſubſtances céleſtes font le bonheur des Schérifs & des Sahabas. Il vous eſt permis de les conſidérer de loin; mais n'en approchez pas. Le plaiſir de les entretenir vous eſt défendu, que l'ange de la mort ne vous a point encore enlevé du monde.

Je promenai long-temps mes regards dans la prairie : puis, ſuivant le perſonnage qui me conduiſoit, je me rendis avec lui auprès d'une grotte qui étoit à l'extrêmité d'un jardin. C'eſt ici, dit-il, que je ſuis ordinairement. L'homme ſans barbe que vous avez vu, monté ſur un cheval couleur de roſe, eſt le prophète Elie : il demeure à l'autre bout du jardin ; & moi, qui me nomme le prophète Khéder, je fais ma réſidence dans cette grotte. Il ne tiendra qu'à vous d'y vivre avec moi ; nous ferons enſemble la prière, & nous goûterons les délices de ce beau ſéjour, auquel la terre n'eſt pas comparable. Nous ne ſavons ici ce que c'eſt que le changement des ſaiſons ; on y reſpire toujours un air tempéré, un printemps perpétuel y règne : la nuit n'y répand jamais ſes ténèbres, & le jour qui nous éclaire eſt toujours pur & ſerein.

J'acceptai l'offre du prophète Khéder. Je lui tins compagnie pendant quelques années; mais malgré tous les agrémens de ce beau lieu, je m'y ennuiai. Le ſouvenir de Canzade me fit ſentir que je tenois encore au monde. Le déſir de la revoir vint troubler mon repos, & je crois que la poſſeſſion même des houris ne me l'auroit pas fait oublier. Khéder remarqua mon ennui : je vois bien, me dit-il, que

vous voudriez être à Basra. Puisque les charmes de ce jardin ne sont pas assez puissans pour vous retenir, je vais tout-à-l'heure remplir vos désirs. En parlant ainsi, il leva les yeux en l'air, & voyant un petit nuage qui passoit par-dessus nos têtes, il l'arrêta, & lui demanda où il alloit. Le nuage, ou plutôt un génie qui en étoit enveloppé, lui répondit: ô grand prophète, je vais à la Chine; avez-vous quelque chose à me commander? Est-ce pour un bienfait, répliqua Khéder, ou pour un châtiment? C'est pour un bienfait, repartit le génie: cela étant, dit le prophète, poursuis ton chemin, je n'ai pas besoin de toi.

CCI. JOUR.

UN moment après il passa un second nuage. Khéder lui fit la même question qu'à l'autre, & le nuage ayant répondu qu'il alloit à Bagdad, pour faire du bien: puisque cela est ainsi, lui dit le prophète, il faut que tu me fasses un plaisir: transporte à Basra ce musulman, & le mets à la porte de sa maison. Le génie qui étoit dans le nuage y consentit; mais avant que je partisse avec lui, je remerciai Khéder

Khéder de toutes ſes bontés, & je me recommandai à ſes prières. De ſon côté il m'apprit une courte oraiſon, qu'il me dit de réciter ſur la route, & il m'aſſura qu'elle me préſerveroit le reſte de mes jours de la malice de mes ennemis, de la colère des rois, & de tout mauvais accident.

Je répétai en chemin plus de cent fois mon oraiſon, ſeulement pour la bien apprendre par cœur, car je ne me défiois point du génie qui me portoit; c'étoit un génie bienfaiſant, j'aurois eu tort de ne pas m'y fier. Il me tranſporta dans la ville de Baſra en moins de trois ou quatre heures, & me laiſſa à ma porte. Je frappai; il étoit nuit: un eſclave vint ouvrir, & à la clarté d'un flambeau qu'il portoit, ayant apperçu ma figure, il me ferma la porte au nez bruſquement, puis il me demanda qui j'étois, & ce que je voulois? Je lui répondis que j'étois le maître de cette maiſon, & que je lui ordonnois de rouvrir promptement la porte.

Sur ma réponſe, qu'il alla porter à ma femme, elle vint elle-même ouvrir; mais au lieu de me recevoir avec les tranſports de joie que lui devoit cauſer mon retour, elle fit un horrible cri dès qu'elle me vit, &

rentra avec précipitation. Comment donc, dis-je alors, ma vue épouvante Canzade! Ses yeux me méconnoissent! puis-je être changé jusqu'à ce point? qu'on fasse venir Hour, m'écriai-je! je veux parler à mon frère. Il parut aussitôt avec un jeune homme que je ne connoissois point. Il s'approcha de moi, me considéra fort attentivement, & me dit ensuite qu'il ne me reconnoissoit point. Aboulfaouaris, ajouta-t-il, ne vous ressemble nullement; c'est un bel homme, & vous êtes fort laid; il a de l'embonpoint, & vous êtes plus décharné qu'un squelette. Cessez de vouloir passer ici pour lui, vous ne nous tromperez point. Quoique nous ne l'ayions pas vu depuis sept années, nous n'avons pas oublié ses traits: nous ne doutons point qu'il n'ait péri dans son voyage de Golconde.

Je fus assez surpris de ces paroles. Je comprenois bien que je pouvois être changé, mais je ne conçus pas comment il étoit possible que mon frère me méconnût. Hé quoi, Canzade, dis-je à ma femme, qui, rassurée par la présence de Hour & des esclaves qui nous écoutoient, étoit revenue à la porte, vous ne démêlez point en moi les traits de cet Aboulfaouaris que vous avez aimé, & qui vous aime toujours avec tendresse, mal-

gré tous les malheurs qui lui ſont arrivés? Ah! que mon ſort eſt déplorable. Hélas, je ne ſavois pas que vous me prépariez un ſi triſte accueil à mon retour! que ne ſuis-je encore ſous la terre! que je ſuis mal récompenſé de l'impatience que j'avois de vous revoir! Vous avez, me dit Canzade toute émue, le ſon de la voix d'Aboulfaouaris; & bien que d'ailleurs vos traits ne reſſemblent point aux ſiens, je vous avouerai que je ne vous écoute pas tranquillement. Mais, ajouta-t-elle, ſi vous êtes véritablement mon époux, dites-moi pourquoi vous paroiſſez ſi différent de ce que vous étiez lorſque vous partîtes de Baſra? Où avez-vous été, & que vous eſt-il arrivé qui ait pu produire en vous un ſi grand changement?

Alors je fis une rélation de mon voyage, ſans oublier la moindre particularité; & quand j'eus achevé de parler, le jeune homme, qui étoit avec ma femme & mon frère, prit la parole, & me dit: vous êtes un impoſteur, & vous n'avez compoſé cette fable ridicule que pour tâcher de mettre obſtacle à mon bonheur; mais vous vous trompez, pourſuivit-il avec emportement, ſi vous vous flattez d'y réuſſir: puiſque

j'ai épouſé Canzade aujourd'hui, je la poſſéderai.

A ces derniers mots, qui me firent frémir, je regardai Hour & ma femme : ils me parurent tous deux interdits & déconcertés. Qu'entends-je, m'écriai-je ? Canzade, dont je croyois la conſtance égale à la mienne ; Canzade a un autre époux que moi ! J'allois continuer ; mais il me prit un ſaiſiſſement qui m'empêcha d'en dire davantage.

CCII. JOUR.

Nous paſsâmes la nuit en conteſtation, le jeune homme & moi. Plus je ſoutenois que j'étois Aboulfaouaris, plus il ſembloit être perſuadé du contraire. A l'égard de Canzade & de Hour, ils gardoient le ſilence, & ſe regardoient l'un l'autre avec des yeux où la honte étoit peinte. Dès qu'il fut jour, nous allâmes tous quatre chez le cadi. Seigneur, lui dit le jeune homme, vous me mariâtes hier avec Canzade ; cet étranger que vous voyez eſt venu cette nuit troubler nos noces : il prétend être l'époux de cette dame, & il ſe dit Aboulfaouaris.

Le cadi, branlant la tête à ce discours, dit qu'il avoit connu Aboulfaouaris, & que je ne lui ressemblois nullement. Puis s'adressant à Canzade : Et vous, belle dame, lui dit-il, que pensez-vous de cet homme là ? le croyez-vous Aboulfaouaris ? seigneur, répondit-elle, si je m'en fie au rapport de mes yeux, ce n'est point lui, il n'en a que le son de la voix. O juge des Musulmans, dis-je alors au cadi, je vous supplie très-humblement de m'écouter. Gardez-vous bien de juger avec trop de précipitation; vous pourriez prononcer un arrêt injuste. Si je suis changé, c'est un effet de mes dernières aventures : le séjour que j'ai fait sous la terre a produit ce changement. Quelle étrange chose nous dites-vous, s'écria le juge ? un homme vivant peut-il demeurer sous la terre ? Sans doute, repartis-je, & je vais, si vous voulez, vous conter ce qui m'est arrivé. Oh ! interrompit en cet endroit le jeune homme, en s'adressant au cadi, monseigneur, il a une fable toute prête, il va vous débiter des choses merveilleuses, mais vous n'êtes pas assez crédule.... Taisez-vous, jeune homme, interrompit à son tour le juge; je veux l'entendre. Parlez, continua-t-il en se tournant de

mon côté; je vous écoute, & je vous assure que je vous rendrai justice.

En même temps je commençai la relation de mon dernier voyage, & je dis tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Basra jusqu'à mon retour. Lorsque j'eus fini mon récit, le cadi regarda Canzade, Hour & le jeune homme. Cette affaire, leur dit-il, me paroît fort importante, & je ne puis en décider moi-même. Ce que cet homme vient de nous conter n'est pas vraisemblable; on peut le soupçonner de mensonge; mais peut-être n'avance-t-il rien qui ne soit véritable, & c'est ce qu'il faut savoir. Allez tous quatre à Medine trouver Aly-Ben-Aby Taleb, gendre de Mahomet, & le grand Omar, commandeur des croyans; la chose mérite assez qu'ils en prennent connoissance, & qu'ils en jugent eux-mêmes.

Voilà quelle fut la décision du cadi. Nous partîmes aussitôt pour Medine, Hour, Canzade, le jeune homme & moi. Nous nous rendîmes d'abord au palais d'Omar, qui ne sut pas plutôt mes aventures, qu'il me dit : ce que tu viens de me raconter est trop singulier pour que je puisse y ajouter foi : il faut tout-à-l'heure aller au jardin du prophète; je veux vous y accompagner tous

quatre ; le gendre de Mahomet nous dira ce que nous devons penſer du récit ſurprenant que je viens d'entendre.

Nous allâmes avec Omar au raouzé, où nous trouvâmes Aly qui faiſoit ſa prière ſur le tombeau du prophète. O Abalhuſeyn, lui dit le commandeur des croyans, je vous amène un homme qui m'a conté des choſes ſi peu dignes de foi, que je ne ſaurois les croire. Aly me demanda mon nom, & dès que je lui eus dit que je me nommois Aboulfaouaris de Baſra, il leva les yeux au ciel, & s'écria avec tranſport : ô prophète de Dieu ! Mahomet mon beau-père, vous avez dit vrai. Seigneur, ajouta-t-il, en s'adreſſant à Omar, il faut, s'il vous plaît, que j'entende le récit de ſes aventures : cet homme-là n'eſt point un impoſteur, car Mahomet m'a donné de ſes nouvelles depuis long-temps, & m'a lui-même averti qu'un homme appelé Aboulfaouaris viendroit un jour au raouzé, & me raconteroit des choſes auſſi véritables qu'extraordinaires. Ce jour eſt donc enfin arrivé, & Aboulfaouaris va ſatisfaire ma curioſité.

Après avoir ainſi parlé, il pria le commandeur des croyans de me permettre de conter mon hiſtoire. Qu'il la raconte, dit

Omar, je l'entendrai volontiers une ſeconde fois. Alors je commençai le récit de mes aventures ſouterraines ; je m'étendis particuliérement ſur les génies Muſulmans, & ſur ce que leur roi m'avoit chargé de dire de ſa part au commandeur des croyans & au gendre du prophète. Omar & Aly furent charmés de ce que je leur dis. Ils m'embraſſèrent tour-à-tour, en me diſant qu'ils me regardoient comme le plus heureux de tous les hommes, puiſque j'avois vu avant ma mort le ſéjour deſtiné aux parens & aux amis de Mahomet après cette vie mortelle.

CCIII. JOUR.

Le réſultat de mon voyage à Medine, fut qu'Omar, perſuadé que j'étois en effet Aboulfaouaris, renvoya le jeune homme, & me rendit Canzade. Enſuite il fit tirer de ſes tréſors deux cent mille ſequins d'or qu'il me donna, avec cent eſclaves & cent chameaux. Je retournai à Baſra, où j'achetai un hôtel magnifique. Je vécus avec Canzade comme un homme qui en étoit toujours amoureux. Je ne lui fis point de reproches ſur l'impatience qu'elle avoit eue

de ſe remarier. Il eſt vrai qu'elle m'en témoigna beaucoup de regret, & qu'elle me parut même fort excuſable. Hour, pendant mon abſence, avoit mal ménagé mon bien, ou pour mieux dire, l'avoit entièrement diſſipé; de manière que pour ſe mettre à l'abri de la néceſſité, & procurer en même-temps à Canzade un ſort plus doux, il l'avoit fait épouſer à un riche jeune homme de ſes amis.

Je n'en uſai pas plus mal avec mon frère qu'avec ma femme; j'oubliai le paſſé, & nous commençâmes à vivre comme auparavant dans la meilleure intelligence du monde. Outre les bienfaits d'Omar, qui ſeuls me mettoient en état de mener une vie commode, j'eus le bonheur de découvrir un tréſor dans la maiſon que j'avois achetée. Je m'en ſuis fait un revenu ſi conſidérable, qu'à peine puis-je le dépenſer avec quelque profuſion que je vive.

Fin de l'Hiſtoire de Bedreddin Lolo, de ſon Viſir & de ſon Favori.

LE voyageur Aboulſaouaris ayant achevé en cet endroit le récit de ſes aventures, Bedreddin & ſes compagnons lui dirent qu'ils

n'en avoient jamais entendu de si singulières. Mais, seigneur Aboulfaouaris, lui dit le roi de Damas, après bien des fatigues & des chagrins, vous êtes enfin satisfait : vous jouissez d'une parfaite félicité. Il y a long-temps que je cherche un homme heureux. Je suis d'autant plus ravi d'en avoir trouvé un, que j'avois perdu l'espérance de le rencontrer. Mes deux associés, poursuivit-il, sont persuadés qu'il n'y a point d'homme sur la terre auquel il ne manque quelque chose pour pouvoir dire avec raison qu'il est content ; pour moi, je leur ai toujours soutenu le contraire, & je rends grâce au ciel qui les a désabusés ; car après tout ce que vous venez de nous dire, ils ne sauroient douter que vous ne soyez très-heureux.

Pardonnez-moi, répondit le voyageur, ils en peuvent douter justement, & c'est vous-même qui vous trompez, lorsque vous me croyez si satisfait. Une circonstance, que j'ai supprimée dans mon récit, ne vous le fera que trop connoître. Canzade aime le jeune homme avec qui je la trouvai mariée à mon retour. J'avoue que, fidelle à son devoir, elle ne cherche pas les moyens de parler à son amant ; mais elle en est occu-

pée malgré elle. Je m'en suis apperçu plus d'une fois, & cette découverte m'a percé le cœur. Comme je suis plus amoureux que jamais, & que je n'ai pas moins de délicatesse que d'amour, jugez du chagrin que j'ai de n'être plus aimé, & combien je suis éloigné de ce bonheur parfait dont vous croyez que je goûte les charmes.

Le roi de Damas n'eut rien à répliquer à ce discours, qui lui fit penser que son visir & son favori n'avoient en effet pas tort de douter qu'il y eût des hommes parfaitement contens.

Après plusieurs journées, la caravane arriva à Bagdad. Comme Aboulfaouaris avoit affaire dans cette grande ville, Bedreddin Lolo, Atalmulc & Séyf el Moulouk l'y laissèrent, & continuèrent leur chemin vers Damas, où ils se rendirent heureusement. Le visir, qui avoit été chargé de la conduite de l'état, l'avoit si bien gouverné, qu'il n'y eut aucune plainte contre lui. Le roi récompensa son zèle & sa fidélité. Ensuite il dit au prince Séyf el Moulouk & au visir Atalmulc: Reprenez dans ma cour le rang que vous y teniez avant notre départ. Je suis à présent de votre sentiment. Je suis persuadé qu'il n'y a point d'homme qui

n'ait ſes chagrins. Les perſonnes les plu heureuſes ſont celles dont les peines ſont les plus ſupportables. Demeurons déſormais ici tranquilles. Si nous ne ſommes pas tous trois pleinement ſatisfaits, ſongeons qu'il y en a de plus malheureux.

Oui, ſire, dit Séyf el Moulouk, on en voit ſans doute de plus infortunés; nous n'avons pas beſoin d'un grand courage pour ſoutenir nos malheurs. Pour moi, je me conſolerai de ne pas poſſéder Bedy-al-Jemal, & vous devez auſſi, pourſuivit-il, en ſouriant, vous conſoler l'un & l'autre de la perte de vos maîtreſſes. Si elles vivent encore, leur vue ne doit plus être ſi dangereuſe pour les cadis & pour les pages.

Ce fut ainſi que Sutlumemé acheva l'hiſtoire du roi de Damas & de ſon viſir. Les femmes de Farrukhnaz à leur ordinaire lui donnèrent des applaudiſſemens. Elles louèrent fort la conſtance des amans dont elles venoient d'entendre les aventures; & la princeſſe, ſelon ſa coutume, ne manqua pas de trouver à redire à leur fidélité. Cela ne rebuta point la nourrice, qui demanda la permiſſion de conter de nouvelles hiſtoires. Elle l'obtint, & le jour ſuivant elle reprit la parole de cette manière.

CMLX. JOUR.

Un jour que le calife Haroün Alraſchid étoit avec la belle Sultanum ſa favorite dans un cabinet qui donnoit ſur le Tigre, & d'où, ſans être vu, il voyoit ceux qui ſe promenoient ſur les bords de ce fleuve, il apperçut deux hommes dont l'un lui parut jeune, & l'autre fort vieux. Il les regarda avec aſſez d'attention, parce qu'ils rioient à gorge déployée. Comme il étoit naturellement curieux, il appela un de ſes officiers, & le chargea d'aller dire à ces deux hommes de lui venir parler.

L'officier s'acquitta de ſa commiſſion, & amena le vieillard & le jeune homme devant le calife, qui leur demanda le ſujet de leurs ris immodérés. Le vieillard prit la parole, & lui répondit : Commandeur des croyans, je me promenois avec ce jeune homme ; il m'a conté une hiſtoire fort agréable, & je lui en ai raconté une autre à mon tour, qu'il a trouvée ſi plaiſante, qu'il n'a pu s'empêcher de rire, & je vous avouerai que ſes ris ont excité les miens.

Je ſerai bien aiſe, reprit Haroün, de l'en-

tendre, & elle fera auffi plaifir à cette jeune dame. Faites-nous en donc le récit, ajouta-t-il, en s'adreffant au vieillard, & ce jeune homme nous contera la fienne enfuite. Le vieillard, pour obéir au calife, commença de parler dans ces termes.

Hiftoire de deux Frères Génies, Ady & Dahy.

Aux environs de Mafulipatan, ville du royaume de Golconde, fur la côte de Coromandel, demeuroit une payfanne chargée de deux filles fort jolies. L'aînée, qui fe nommoit Fatime, avoit dix-fept ans, & Cadige, c'étoit le nom de la cadette, n'en avoit encore que douze. Elles logeoient dans une chaumière éloignée de tous villages, & cette petite famille fubfiftoit du travail de fes mains. Un ruiffeau qui avoit fa fource auprès de la cabane, lui en fourniffoit les moyens, & lui prêtoit fon eau pour blanchir le linge de quelques perfonnes de Mafulipatan dont elle avoit la pratique. Après que la payfanne & fes filles avoient bien blanchi & fait fécher leur linge, elles avoient coutume de le couvrir de fleurs pour le rendre plus odorant.

Un jour que la mère s'occupoit à en cueillir dans la prairie pour cet effet, elle pinça fans

s'en appercevoir, la queue d'un aſpic qui s'étoit caché ſous une plante d'hyacinthe. Cette vénimeuſe bête s'en vengea ſur le champ, & piqua vivement la villageoiſe qui fit un grand cri. Les filles étant accourues auſſitôt, trouvèrent le doigt de leur mère déjà enflé, & le venin paſſant en moins d'un quart d'heure dans les veines principales, par la communication du ſang, eut bientôt gagné les parties nobles. Cette malheureuſe femme ſe voyant près de ſa fin, acheva de remplir les devoirs d'une bonne mère, en parlant de cette ſorte à ſes filles : Mes enfans, je ſuis fâchée de vous quitter dans un temps où mon ſecours vous ſeroit le plus néceſſaire; mais mon heure eſt venue. Je vois approcher de moi l'ange de la mort : il faut partir. Ce qui me conſole, c'eſt que je n'ai rien à me reprocher ſur votre éducation, & grâces au ciel, je vous laiſſe avec de bonnes & heureuſes inclinations. Perſévérez toujours dans la vertu que je vous ai enſeignée, & ſuivez exactement les préceptes de notre grand prophète Mahomet. Gardez-vous bien ſur toutes choſes, d'abandonner ſa ſecte pour vous livrer aux ſuperſtitions des gentils. Vivez de votre petit travail, comme nous avons fait juſqu'ici; j'eſpère que le ciel

aura ſoin de vous. Je vous recommande encore de vivre toutes deux en bonne intelligence, & de ne vous ſéparer jamais, s'il vous eſt poſſible, car votre bonheur dépend de votre union. Cadige, ajouta-t-elle en ſe tournant vers la cadette, ma fille, vous n'êtes encore qu'une enfant; obéiſſez à votre ſœur Fatime, elle ne vous donnera point de mauvais conſeils.

Après cette exhortation, la payſanne ſe ſentant affoiblir, embraſſa ſes filles, & mourut dans leurs bras. Il n'y a point de termes qui puiſſent exprimer quelle fut leur déſolation, lorſqu'elles virent leur mère ſans vie. Elles fondirent en larmes, & firent retentir de leurs cris toute la campagne. Enſuite, comme la nature ne ſauroit toujours fournir des pleurs, elles tombèrent dans un accablement dont elles ne ſortirent que pour rendre les honneurs funèbres à leur mère. Elles prirent chacune une bêche, dont elles ſe ſervoient pour cultiver un petit jardin à légumes qui tenoit à leur chaumière; elles allèrent à cinquante pas de-là, creusèrent une foſſe où elles portèrent avec beaucoup de peine le corps mort qu'elles couvrirent de terre & de fleurs; puis elles retournèrent à leur cabane, où négligeant de prendre des alimens, elles enſevelirent



Cadige, ma fille, vous n'êtes encore qu'un Enfant, obéissez à votre Sœur Fatime.

pour quelques momens leur douleur dans un ſommeil que leur procura la fatigue de la journée.

Le jour ſuivant, Fatime, comme la plus raiſonnable, repréſenta à ſa ſœur qu'elles devoient reprendre leur travail, & elle lui dit de remplir deux corbeilles du linge qu'elles avoient blanchi la veille avant leur funeſte accident, & les mettant ſur leur tête, elles partirent pour les aller porter à Maſulipatan. Elles n'eurent pas fait cent pas, qu'elles rencontrèrent ſur leur chemin un petit vieillard boiteux, & aſſez richement vêtu, qui ſe mit à les conſidérer avec attention. Il paroiſſoit avoir près de cent ans, & s'appuyoit ſur un bâton, avec lequel, malgré ſon âge, il ne laiſſoit pas de marcher d'un air aſſez délibéré.

CMLXI. JOUR.

LE vieillard trouva les deux ſœurs à ſon gré. Où allez-vous, mes belles filles, leur dit-il en ſe radouciſſant? Nous allons, répondit l'aînée, à Maſulipatan. Puis-je, ſans vous déplaire, reprit-il, vous demander de quelle profeſſion vous êtes, & ſi l'on ne pourroit point vous rendre quelque ſervice? Hélas,

ſeigneur, repartit Fatime, nous ſommes de ſimples villageoiſes, & de malheureuſes orphelines. Nous perdîmes hier notre mère par la plus funeſte aventure. En même temps elle en fit le récit, non ſans répandre de nouvelles larmes. Ah que j'ai de chagrin, dit le vieillard, de n'avoir pas vu votre mère avant ſa mort : je lui aurois enſeigné un ſecret sûr pour chaſſer le venin de la plaie, & la bleſſure eût été guérie en deux jours. Mes chères enfans, continua-t-il, je ſuis touché de votre affliction, & je m'offre à vous ſervir de père, ſi vous pouvez prendre aſſez de confiance en moi pour vous remettre à mon expérience & à mon zèle du ſoin de votre deſtinée. Je vous avouerai, pourſuivit-il, en regardant la jeune Cadige, que je me ſens une forte inclination pour cette aimable fille. Sa première vue vient de me cauſer une émotion que je n'ai point encore connue. Si vous me voulez ſuivre l'une & l'autre, je promets de vous faire une fortune qui ſera beaucoup au-deſſus de votre condition, & vous aurez lieu de bénir à jamais le bonheur de m'avoir rencontré ſur votre chemin.

Le vieillard ayant ceſſé de parler, attendoit avec inquiétude la réponſe qui lui ſeroit faite.

Il avoit raiſon d'être agité ; ſon âge & ſa figure ne prévenoient pas aſſez en ſa faveur ces deux jeunes perſonnes, pour les diſpoſer agréablement à recevoir ſa propoſition. Cependant quelque répugnance qu'elles y euſſent, Fatime avoit aſſez de raiſon pour comprendre que dans la ſituation où elles ſe trouvoient, ce n'étoit pas un trop mauvais parti. Le vieillard remarqua la peine qu'elle avoit à ſe déterminer. Ma belle fille, lui dit-il, ſi vous aviez déjà fait toutes les réflexions que vous devez faire ſur les périls que vous courez dans une campagne éloignée de toute habitation, vous ne balanceriez pas à accepter ce que je vous offre. Etant ſans appui comme vous l'êtes, croyez-vous pouvoir éviter tous les piéges que le vice & la ruſe ne manqueront pas de tendre à votre innocence? Si vous avez aſſez de vertu pour refuſer votre conſentement à des deſſeins criminels, vous n'aurez pas aſſez de pouvoir pour repouſſer l'inſulte & la violence. Vous n'avez, continua-t-il, rien à craindre de ſemblable avec moi : mon âge vous met à couvert de mes emportemens, & mon expérience ſaura me garantir de ceux des autres. Quittez un travail pénible, qui ne peut qu'à peine vous fournir de quoi ſubſiſter. Vous aurez chez

moi, non-ſeulement les choſes néceſſaires à la vie, mais encore ce qui peut contribuer à la rendre agréable, & je vous dirai des choſes qui vous feront concevoir que notre bonheur commun dépend du parti que je vous propoſe. Venez, vous ne ſauriez mieux faire. Si votre mère vivoit encore, elle ſe rendroit à mes raiſons, & vous croiroit plus en ſûreté dans l'aſyle que je vous offre, que dans la chaumière où vous demeurez.

Enfin, le vieillard parla ſi bien, que Fatime commença de ſe laiſſer perſuader. Seigneur, lui dit-elle, je vois une partie de ce que vous dites, & ſuis très-diſpoſée à profiter des bontés que vous nous témoignez à ma ſœur & à moi; mais comme votre propoſition la regarde particulièrement après l'aveu que vous venez de faire de l'inclination que vous vous ſentez pour elle, je veux conſulter ſes ſentimens, avant que de vous répondre préciſément. Parlez donc, Cadige, ajouta-t-elle en s'adreſſant à ſa ſœur, vous ſentez-vous diſpoſée à recevoir les ſoins de ce ſeigneur, & à le prendre pour époux; car je le crois trop raiſonnable pour vouloir abuſer de l'innocence de deux orphelines qui ſe repoſeroient ſur lui du ſoin de leur honneur.

Non, ma ſœur, répondit en rougiſſant Cadige, il eſt trop vieux & trop laid.

L'indiſcrète franchiſe de cette jeune fille fit de la peine à Fatime, qui étoit touchée des choſes que le vieillard lui avoit repréſentées. Ma ſœur, dit elle, on voit bien que vous êtes dans un âge incapable de réflexion, puiſque vous répondez ſi mal à l'honneur que ce ſeigneur vous fait. Au lieu de lui dire des choſes déſobligeantes, ſoyez ſenſible au bonheur d'avoir pu lui plaire. Oui, vraiment, repartit Cadige en pleurant, c'eſt une choſe bien ſatisfaiſante, pour y être ſenſible; je ne ſais pas ſi c'eſt un honneur pour moi, mais je ſais bien que ce n'eſt pas un grand plaiſir que d'avoir toujours devant ſes yeux un homme comme celui-là. Il ne faut point parler dans ces termes, lui dit ſa ſœur. Je ne ſaurois parler autrement, répondit la cadette, & ſi c'eſt un bonheur que de lui plaire, que ne s'attache-t-il à vous qui êtes plus belle & plus ſpirituelle que moi? qu'il vous aime, pour voir ſi vous l'aimerez,



CMLXII. JOUR.

LES duretés de Cadige affligèrent le vieillard. Admirez, s'écria-t-il, la fatalité de ma destinée. J'ai vu les plus fameuses beautés de l'Orient, & vécu jusqu'à l'âge où vous me voyez, sans avoir laissé surprendre mon cœur, & je viens de concevoir en ce moment une passion violente pour une jeune personne prévenue d'une aversion invincible pour moi. Je vois toute l'horreur du sort que je me prépare, & cependant mon étoile me force à suivre malgré moi le penchant qui m'entraîne.

Le vieillard en tenant ce discours, avoit les yeux tout humides de pleurs, & paroissoit si touché, que Fatime qui étoit naturellement fort humaine, en eut pitié. Seigneur, lui dit-elle, cessez de vous affliger, votre mal n'est peut-être pas sans remède. Ne vous alarmez point des premiers discours d'un enfant qui ne sait encore ce qui lui convient, le temps mûrira son esprit. Vous n'avez pas, à la vérité, les agremens de la jeunesse, mais je vous crois honnête homme : votre amour & vos soins la toucheront enfin.

Nous voulons bien vous accompagner, & je vous promets mes bons offices. Oui mais, ma ſœur, interrompit avec chagrin la petite fille, s'il me tourmente & veut m'obliger à l'aimer, je ne vous réponds pas que je ne m'enfuie. Non, belle Cadige, dit le vieillard, vous ne ſerez point tourmentée, j'en jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré ſur la terre. Je ne vous contraindrai en rien, vous ſerez maîtreſſe abſolue de tout ce que je poſsède. Si vous ſouhaitez quelque riche robe ou d'autres ajuſtemens, vous les aurez à l'heure même, car je me ferai un devoir de courir au devant de vos moindres déſirs. Je dis plus, pourſuivit-il, quand je m'appercevrai que ma vue vous fera de la peine, je vous l'épargnerai, quoiqu'il m'en puiſſe coûter.

Alors Fatime prit la parole, & dit au vieillard: Puiſque ma ſœur me ſemble déterminée à vous ſuivre, aux conditions que vous lui promettez, laiſſez-nous, s'il vous plaît, reporter ce linge aux perſonnes à qui il appartient; nous reviendrons vous trouver auſſitôt. Ah! s'écria le vieillard, ne m'enlevez point votre charmante ſœur, je vous en conjure. Soit raiſon, ſoit preſſentiment, ſi vous me quittez toutes deux, je crains

de ne vous revoir jamais, & j'en mourrois de regret. Vous ne tarderez pas, dites-vous, à revenir? Hé bien, laissez-la avec moi jusqu'à votre retour; qu'appréhendez-vous? pouvez-vous vous défier de.... Non, non, interrompit avec précipitation Cadige, je veux aller avec ma sœur, je ne demeurerai point seule avec vous. Hé pourquoi, lui dit Fatime, qui fut bien aise de commencer à faire connoître au vieillard qu'elle s'intéressoit pour lui, pourquoi n'y demeurerez-vous pas? je serai de retour dans un moment? je vous prie, ma sœur, de m'attendre ici, vous devez à ce seigneur cette marque de confiance pour le consoler des choses désobligeantes que vous lui avez dites.

Cadige avoit toute la répugnance du monde à rester avec lui; mais elle n'osa résister aux volontés de sa sœur, qu'elle regardoit comme une seconde mère. Fatime prit donc la corbeille de sa cadette, & partit, après avoir bien recommandé au vieillard de ménager l'esprit mutin de la personne qu'elle lui laissoit. Mais au lieu de revenir bientôt, comme elle l'avoit fait espérer, elle ne revint point de toute la journée. Rien ne pouvoit égaler l'inquiétude de Cadige. Dès qu'elle apperçut la nuit, elle perdit patience; elle accabla le vieillard

vieillard de reproches. C'eſt vous, lui diſoit-elle, qui nous portez malheur ; ſans votre déſagréable rencontre, je ſerois avec ma ſœur. Quelqu'infortune qui lui ſoit arrivée, j'aimerois bien mieux la partager avec elle que d'être ici avec vous.

Ces diſcours chagrinoient fort le vieillard. Il ne ſavoit que répondre, tant il craignoit d'irriter un eſprit qu'il ſavoit bien n'être pas ſans raiſon prévenu contre lui. Cependant il fit tous ſes efforts pour la raſſurer ; mais bien loin d'en venir à bout, il augmenta ſon inquiétude & l'averſion qu'elle avoit pour lui. Elle lui dit même de ſe taire, & elle vouloit aller à Maſulipatan malgré l'obſcurité de la nuit & une groſſe pluie qui ſurvint. C'étoit autant pour ne point paſſer la nuit avec le vieillard, que par envie d'apprendre des nouvelles de ſa ſœur. Il la détourna pourtant de ſon deſſein, en lui repréſentant que ſelon toutes les apparences, Fatime s'étoit arrêtée en quelqu'endroit ; que le mauvais temps l'avoit empêchée de ſe mettre en chemin, & qu'enfin le retour du ſoleil la leur rendroit. Il lui dit même que le parti le plus convenable étoit de retourner chez elle ; & que le lendemain matin, ſi Fatime

ne revenoit point, ils l'iroient chercher partout.

La force de ces raiſons frappa Cadige au travers de la haine qu'elle ſentoit pour le vieillard : elle ſe laiſſa perſuader. Ils prirent tous deux le chemin de la cabane, où après un très-léger repas compoſé de quelques dattes & d'eau pure, ils s'occupèrent des malheurs de cette journée. La jeune fille ne fit que pleurer & s'agiter toute la nuit, & ſon vieil amant ne fut pas plus tranquille. Dès la pointe du jour, ils ſortirent de la chaumière, & s'en allèrent à Maſulipatan. Ils s'informèrent de Fatime dans les endroits de cette ville où elle devoit avoir porté du linge, & on leur dit qu'elle n'y avoit point paru. Ils ne ſe contentèrent point de cela, ils la cherchèrent de rue en rue, & en demandèrent des nouvelles de maiſon en maiſon; mais leur recherche fut inutile.

CMLXIII. JOUR.

CETTE obſcurité ſur le ſort de Fatime mit le comble à leur douleur. Ils ne pouvoient douter qu'il ne fût arrivé à cette malheureuſe fille quelque choſe d'extraordinaire. Sa jeune

fœur étoit au défefpoir de ne l'avoir pas accompagnée, & elle ne répondoit que des duretés aux difcours que le vieillard lui tenoit pour la confoler. Il gémiffoit dans le fond de fon cœur de ne pouvoir ramener à la raifon l'efprit de cette petite indocile.

Ils employèrent les fept ou huit jours fuivans à parcourir toute la campagne aux environs de la ville. Il n'y eut point de château, point de maifon à quatre lieues à la ronde qu'ils ne vifitaffent exactement, & toujours avec auffi peu de fruit. Enfin, ne fachant plus à quoi recourir, ils retournèrent à la cabane tout consternés. Comme le vieillard s'apperçut que Cadige s'affligeoit fans modération, il en fut pénétré de douleur. Ma chère Cadige, lui dit-il les larmes aux yeux, donnez quelque relâche à une affliction fi vive. J'ofe vous repréfenter que vous vous devez à d'autres foins. Songez qu'après la mort de votre mère, & l'éloignement de votre fœur, vous n'êtes pas ici en sûreté. Je crains que votre beauté ne vous rende l'objet des ardeurs d'une jeuneffe infolente. Pourrois-je, foible & caduc comme je fuis, vous préferver de leurs emportemens? D'ailleurs votre fubfiftance eft mal affurée. Dans un âge auffi tendre que le

vôtre, vous n'êtes guère en état de vous la procurer. De plus, le peu d'argent que j'avois s'eſt preſque conſumé; ici tout nous manque. Faites y réflexion, belle Cadige, & ſouffrez que je vous conduiſe à la ville où je fais mon ſéjour ordinaire. Vous aurez dans ma maiſon toutes choſes en abondance, & vous y ſerez maîtreſſe de mes biens & de ma deſtinée.

Quand le vieillard eut ceſſé de parler, il demeura fort inquiet de la réponſe de la fille, & ce n'étoit pas ſans raiſon qu'il ſe défioit d'un eſprit ſi rebelle. Comme elle ne répondoit rien, & qu'elle paroiſſoit plus occupée de la perte de ſa ſœur, que du ſoin de prolonger ſa vie, il fut obligé de lui repréſenter de nouveau tout ce qui devoit la déterminer à prendre le parti qu'il lui propoſoit, & il déſeſpéra vingt fois de la réduire. Il y réuſſit pourtant: elle conſentit à le ſuivre où il lui plairoit de la mener. Les voilà donc en chemin; mais avant que de s'éloigner de la chaumière, le vieillard écrivit avec du charbon ſur la porte, l'endroit où il conduiſoit Cadige; afin que ſi Fatime revenoit, elle pût apprendre des nouvelles de ſa ſœur. Enſuite ils fermèrent la porte, & en remirent la clef dans le

creux d'un arbre voisin où l'on avoit coutume de la remettre.

La ville où le vieillard prétendoit mener Cadige, n'étoit qu'à trois journées de-là; mais un homme de cent ans & une fille de douze ne sauroient faire de longues traites; ils furent sept jours à s'y rendre. Ils étoient tous deux exténués de lassitude & de faim lorsqu'ils arrivèrent. La première chose que fit Dahy, c'étoit le nom du vieillard, fut d'envoyer chercher dans la ville ce qu'il y avoit de plus exquis à manger, & de le faire apporter au plutôt. Il falloit courir au plus pressé. Après qu'ils eurent appaisé leur faim, Dahy mena sa maîtresse dans un appartement assez propre, où il la laissa prendre du repos, & il alla se reposer aussi dans une autre chambre.

Le lendemain il choisit chez les marchands de fort belles étoffes dont il fit faire des robes pour Cadige, & il lui acheta une vieille esclave, qu'on lui dit être fort adroite, & la première personne du monde pour coëffer les dames. Cadige ne pouvoit assez admirer le changement de sa condition; quoiqu'elle s'apperçût bien des sentimens que le vieillard avoit pour elle, néanmoins elle ne comprenoit pas comment elle avoit acquis sur lui

un empire ſi abſolu. Elle penſoit quelquefois qu'elle lui devoit tous les grands avantages dont elle jouiſſoit, & dans le fond de ſon ame elle lui en tenoit compte; cependant malgré toutes ſes réflexions, les ſoins du vieillard ne pouvoient diminuer la répugnance qu'elle avoit à les recevoir. Outre les habits & les bijoux dont il lui faiſoit préſent chaque jour, il ne manquoit point à la promeſſe qu'il lui avoit faite. Il avoit pour elle un reſpect dont elle étoit charmée, & qui toutefois ne pouvoit lui inſpirer le moindre mouvement de ſenſibilité pour ſa perſonne ni pour ſon amour.

CMLXIV. JOUR.

PLUS de trois mois s'écoulèrent avant que Cadige parût ſeulement un peu conſolée. Le ſouvenir de ſa ſœur mêloit une amertume à tout ce qu'elle auroit pu trouver de doux dans la ſituation de ſa fortune, & elle rappeloit ſans ceſſe en ſa mémoire le conſeil que lui avoit donné ſa mère en mourant, de ne jamais ſe ſéparer de Fatime. Le ſentiment de ſa douleur devint pourtant peu-à-peu moins vif, ſoit que le changement de ſon ſort en

diminuât l'impreſſion, ſoit que ce fût l'effet ordinaire.

Un jour qu'elle s'étoit un peu fatiguée à la promenade, elle ſe coucha de meilleure heure que de coutume. Elle s'endormit d'un profond ſommeil; & ſur le matin, où les idées ſont plus nettes & plus vives, elle fit un ſonge qui la frappa vivement. Elle rêva qu'il ſe préſentoit à elle un jeune homme magnifiquement vêtu, dont l'air & les cheveux blonds la charmèrent. Pendant qu'elle le conſidéroit avec attention, il lui dit: *Ah Cadige! à quoi penſez-vous? avez-vous oublié Fatime? croyez-vous que les belles robes dont Dahy vous a revêtue vous exemptent de l'obligation de la chercher? non ſans doute, & je vous apprends que vous ne ſauriez être heureuſe qu'en l'allant trouver dans l'isle de Sumatra. Regardez-moi, & vous verrez celui que le ciel vous deſtine pour époux.* A ces mots, le jeune homme diſparut, & Cadige ſe réveilla. Elle avoit encore préſente à l'eſprit cette image, qu'elle regardoit moins comme un ſonge que comme une apparition.

Le diſcours que cet aimable fantôme lui avoit adreſſé, lui ſembla ſi ſuivi & ſi convenable à la ſituation où elle ſe trouvoit, qu'elle ne pouvoit aſſez s'étonner de ce rapport; &

quoiqu'elle eût déjà aſſez de raiſon pour ne pas croire qu'il y eût effectivement au monde un homme ſemblable à celui que le ſonge lui avoit repréſenté, elle ne laiſſa pas d'en conſerver les traits. Elle réſolut même, pour n'avoir rien à ce reprocher, d'engager Dahy à faire le voyage de l'isle de Sumatra: elle le lui propoſa dès le même jour, après lui avoir conté ſon ſonge. Le vieillard l'écouta avec ſurpriſe, & le croyant trop extraordinaire pour devoir être regardé comme une image formée par les vapeurs du ſommeil, il dit à Cadige: Je donnerois volontiers ma vie pour vous ſatisfaire. Je conſens d'aller avec vous à l'isle de Sumatra, quoiqu'il y ait peu d'apparence que nous y ſoyons inſtruits du ſort de votre ſœur. Je ſuis auſſi frappé que vous de votre ſonge, & je n'ai pas moins d'envie que vous-même de voir combler vos vœux.

Il n'en fallut pas davantage à la jeune fille pour la déterminer au voyage de Sumatra. A peine donna-t-elle au vieillard le temps d'en faire les préparatifs, tant elle avoit d'impatience de revoir Fatime, ou du moins d'être éclaircie de ſa deſtinée. Il fut donc arrêté entr'eux qu'ils iroient d'abord à la cabane, pour ſavoir s'ils n'y verroient rien

qui leur fit conjecturer que Fatime y étoit revenue pendant leur absence, & qu'ensuite ils se rendroient à Masulipatan, pour s'embarquer dans le premier vaisseau qui partiroit pour l'isle de Sumatra.

Dahy acheta trois chevaux pour leur servir de voiture, prit sur lui tout ce qu'il avoit de pièces d'or, & quelques pierreries qu'il cousit dans une ceinture de cuir, dont il étoit ordinairement ceint. Il laissa le reste de son argent en dépôt à un vieillard de ses amis, & le chargea de dire à Fatime, si elle venoit les chercher pendant leur absence, qu'ils la prioient de les attendre en cette ville, jusqu'à leur retour. Ils se mirent donc en chemin. Dahy monté sur le meilleur cheval, fit mettre Cadige en trousse derrière lui : la femme esclave montoit le second; & le troisième chargé de toutes leurs hardes, étoit conduit par un esclave noir qui le menoit par la bride.

En cet équipage la petite caravane se rendit en deux jours à la chaumière des deux sœurs. Ils en trouvèrent la clef dans le creux de l'arbre, comme ils l'y avoient mise; mais y étant entrés, ils n'y virent nul dérangement; aucune marque qui leur fit juger que Fatime y fût revenue depuis leur départ :

cela ne servit qu'à les confirmer dans la résolution d'aller à l'isle de Sumatra. Ils se hâtèrent d'arriver à Masulipatan, où Dahy apprit bientôt qu'un vaisseau d'Achem, chargé de riches marchandises, devoit dans deux jours mettre à la voile pour s'en retourner. Il alla trouver le maître sur le champ, & fit marché avec lui; puis il revint joindre Cadige, se munit de toutes les choses agréables & commodes qui peuvent adoucir l'ennui d'une longue navigation, & vendit ses chevaux, qui lui devenoient inutiles sur la mer.

CMLXV. JOUR.

Ils s'embarquèrent au bout de deux jours par un temps favorable qui les fit avancer considérablement. La jeune maîtresse de Dahy étoit un peu étonnée de ne voir que le ciel & l'eau; mais le désir d'apprendre la destinée de sa sœur, soutenoit sa résolution. Le vieillard faisoit tout son possible pour l'amuser; tantôt il lui contoit d'agréables histoires pour la divertir, & tantôt il l'entretenoit de choses sérieuses & solides pour perfectionner son esprit & ses mœurs. La voyant si fort de loisir, il crut ne devoir pas lui laisser ignorer

plus long-temps qui il étoit, & ce qu'il y avoit de particulier dans sa destinée. Elle avoit bien jugé qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans l'attachement qu'il paroissoit avoir pour elle; mais elle regardoit cet extraordinaire comme un caprice de goût, plutôt que comme un enchaînement de conjonctures. Aussi la surprit-il étrangement quand il commença son discours dans ces termes.

Tout caduc & décrépit que je vous parois, apprenez, belle Cadige, que je suis immortel. Il s'arrêta après ce peu de mots, pour observer ce qui se passeroit dans l'ame de la jeune fille, à un aveu si peu attendu. Il remarqua facilement l'embarras où la jeta ce début. Elle ne sut d'abord si elle devoit le prendre sérieusement; mais le caractère du vieillard, qui n'étoit point homme à railler sur quelque matière que ce fût, lui fit juger qu'il disoit la vérité: Seigneur, lui dit-elle, vous étant redevable de tant de grâces, je devrois me réjouir de vos avantages; mais quand je considère que celui dont vous m'apprenez la nouvelle ne vous sauroit être d'une grande utilité, je ne sais si ce n'est pas vous désobliger que de vous en marquer de la joie. En effet, poursuivit-elle, accablé d'infirmités, comme vous le

ſemblez être, quel agrément la vie peut-elle avoir pour vous ?

Elle me feroit un peſant fardeau, repartit le vieillard, & je reprocherois au ciel de m'avoir doué d'un avantage qu'il a refuſé aux hommes, ſi j'étois effectivement tel que je parois; mais vous ſerez encore plus ſurpriſe, charmante Cadige, quand vous ſaurez que vous me voyez ſous une forme étrangère. J'ai naturellement des traits plus capables de plaire au beau ſexe que de lui faire peur, & ces traits ſont d'autant plus propres à lui inſpirer de tendres ardeurs, qu'ils ſont animés par une perpétuelle jeuneſſe. Les jaſmins & les roſes brillent ſur mon teint; en un mot, tout ce qu'on peut voir de grâces, ſe trouve raſſemblé ſur mon viſage, & répandu ſur toute ma perſonne. Hé pourquoi, interrompit impatiemment Cadige, ne reprenez-vous pas au plutôt cette forme ſi charmante ? vous ne pouvez que gagner au change. Hélas, reprit Dahy en ſoupirant, cela n'eſt pas en mon pouvoir, & c'eſt ce qui fait ma peine. Je ne ſuis ſenſible à un ſi grand malheur, que parce qu'il m'offre à vos yeux ſous une figure déſagréable. Et ce malheur ſera-t-il ſans fin, repliqua la jeune fille ? Il ne tiendra qu'à vous

de le faire cesser, repartit-il, vous n'avez pour cela qu'à m'aider. Sur ce pied-là, dit-elle ingénuement, je crains fort que vous ne changiez jamais de figure; mais, seigneur, ajouta-t-elle, comment voulez-vous que j'ajoute foi à des choses si surprenantes? Vous n'avez qu'à m'écouter, ma reine, répondit-il, vous ne douterez plus de la vérité de mes paroles.

Ce que je viens de dire, ajouta-t il, vous fait aisément comprendre que je ne suis pas un homme, je suis génie. Nous sommes deux frères jumeaux également beaux & bien faits, également savans & puissans. Je me nomme Dahy, & mon frère Ady. Cependant l'empire que notre condition de génie nous donnoit sur toutes les choses naturelles, ne nous exemptoit pas d'être assujettis nous-mêmes au pouvoir d'un brachmane de Visapour, qui par sa science s'étoit établi une domination absolue sur notre espèce. Il nous avoit pris en affection mon frère & moi; & pour nous montrer sa confiance, il se reposoit sur nous deux de la garde d'une maîtresse, sur la fidélité de laquelle il ne comptoit pas trop.

CMLXVI. JOUR.

Nous le fervions exactement dans cet emploi. La dame étoit toujours accompagnée d'Ady ou de moi. Pendant un temps confidérable, les chofes chez elle fe passèrent dans l'ordre. Heureux, fi fon caprice & fon entêtement n'euffent pas fait changer cette fituation favorable! Sa fidélité ne s'étoit pas encore démentie; il ne nous fembloit pas que la dame eût aucun penchant pour perfonne, ni même que le défir de paroître belle l'engageât à rien qui fût contre la bienféance, lorfqu'infenfiblement elle devint rêveufe. Peu de temps après, fa rêverie fe tourna en langueur; elle foupiroit au milieu des plaifirs que lui donnoit Canfou, c'eft le nom du brachmane; & quelqufois elle nous regardoit, Ady & moi, comme fi elle eût imploré notre pitié, pour quelqu'ennui fecret qu'elle reffentît. Etonnés de ce changement, qui commençoit à ternir les vives couleurs de fon teint, & même à altérer fa fanté, nous nous difions l'un à l'autre, mon frère & moi: Qu'a-t-elle donc? Qui peut la rendre fi différente de ce qu'elle étoit il n'y

a pas long-temps ? Hélas ! nous étions bien éloignés d'imaginer que nous fussions l'objet de ce triste état qui nous surprenoit.

Cette dame infortunée, nous ayant sans cesse devant les yeux, avoit fait attention à nos charmes, & cette attention lui étoit devenue funeste. Elle ne put se défendre de nous aimer ; & ce qui l'engagea plus que tout le reste à prendre de l'amour pour nous, ce fut, à ce qu'elle nous a depuis avoué, de grands cheveux blonds, qui nous flottoient à grosses boucles sur les épaules.

La jeune Cadige, en cet endroit, rappelant son songe, regarda le vieillard avec étonnement, & sentit que son récit commençoit à l'intéresser ; elle ne lui avoit jamais prêté tant d'attention.

Comme nous remarquâmes, mon frère & moi, continua Dahy, que le temps, bien loin d'apporter quelque soulagement aux peines secrètes de la dame, sembloit en augmenter la violence, nous résolumes de faire tous nos efforts pour l'obliger à nous ouvrir son cœur. Un jour donc, que nous étions tous deux auprès d'elle, & que le brachmane étoit allé présider dans une assemblée de fées, qui se tenoit aux confins de la grande Tartarie : belle dame ! lui dit mon frère, il y a long-temps

que nous nous appercevons qu'une douleur ſecrète trouble votre repos : nous nous ſommes appliqués à en découvrir la cauſe, dans le deſſein de vous offrir notre aſſiſtance ; mais nous ne l'avons pu pénétrer ; ne nous la cachez pas ; & ſi notre ſecours peut contribuer à rétablir la paix dans votre ame, comptez ſur notre zèle & ſur nos ſoins.

Nous nous ſerions effectivement fait un extrême plaiſir de pouvoir la tirer de l'état de langueur où nous la voyions plongée ; car nous avions beaucoup d'amitié pour elle. Le diſcours d'Ady la jeta dans la dernière confuſion ; cependant, comme il lui fourniſſoit une occaſion de ſe déclarer, ce qu'elle cherchoit depuis long-temps, elle ne la laiſſa point échapper. Vous êtes trop généreux, aimable Ady, lui répondit-elle languiſſamment, de vous intéreſſer pour une infortunée qui n'eſt pas digne de vos ſoins. Ne m'ôtez point, je vous prie, la foible conſolation de déplorer en ſecret des maux ſans remède. Que dites-vous, belle dame ! m'écriai-je, avec étonnement ! On ne ſauroit remédier au maux que vous ſouffrez ! De quelle nature ſont-ils donc ? Telle eſt, repartit-elle, la rigueur de ma deſtinée, que ſi quelque choſe pouvoit l'adoucir, ce ſeroit uniquement la

compaſſion que vous voudriez en avoir. Ah! pour de la compaſſion, repris-je précipitamment, nous vous l'offrons toute entière; mais nous ne la bornerons point à vous plaindre; nous ne ſerons pas ſatisfaits, ſi nos ſoins ne diſſipent cette profonde mélancolie qui vous conſume inſenſiblement. Si vous reſſentez l'atteinte de quelque mal inconnu, vous ſavez que nous poſſédons des connoiſſances ſur les ſecrets de la nature, pour corriger les mauvaiſes diſpoſitions du corps; ou bien, ſi le brachmane vous a chagrinée par des traitemens peu convenables à votre mérite & à la tendreſſe que vous avez pour lui, vous n'ignorez pas que nous avons du crédit ſur ſon eſprit. Parlez donc, aimable dame! Fiez-vous à nous; donnez à notre zèle les moyens de vous procurer une diſpoſition plus heureuſe.

CMLXVII. JOUR.

FARZANA, c'eſt le nom de la dame, me repartit dans ces termes: ma ſanté n'eſt point altérée, ni Canſou ne m'a donné aucun ſujet de me plaindre; cependant je ſouffre des peines cruelles, & ſi vous en aviez connoiſſance, quelque zèle que vous me témoigniez,

je ne ſais, charmant Dahy, ſi vous ſeriez ſi diſpoſé que vous le dites à les ſoulager. Ah! madame, s'écria mon frère! vous nous faites injure; mettez-nous à l'épreuve, vous jugerez de nous plus avantageuſement. Et ſi je vous diſois, répliqua-t-elle, en rougiſſant, que c'eſt vous qui cauſez, l'un & l'autre, le mal que vous voulez guérir! Qui? nous! repartis-je, fort embarraſſé, quoique je ne compriſſe pas encore où elle en vouloit venir. Hé! comment aurions-nous fait une choſe ſi contraire à notre intention?

J'en ai trop dit, reprit-elle, pour ne pas achever de vous faire connoître tout mon malheur; & puiſque vous m'en preſſez, ſachez, trop aimables frères, que je n'ai pu me défendre de vos charmes. En vain je me ſuis oppoſée aux progrès qu'ils faiſoient chaque jour ſur mon cœur, & ma réſiſtance m'a réduite dans l'accablement où vous me voyez.

Enſuite elle ſe mit à nous peindre, avec des couleurs ſi vives & ſi naturelles, des combats intérieurs qui s'étoient paſſés dans ſon ame, que nous en fûmes également ſurpris & touchés. Eſt-il bien poſſible, lui dis-je, que les ſoins de votre bonheur & de votre repos, que tout ce que vous devez au brachmane, n'ait pu vous défendre des ſenti-

mens que vous nous déclarez ? Vous êtes-vous bien repréſenté le peu de fruit que vous devez attendre d'un pareil entêtement ? Alors nous fîmes tous nos efforts, mon frère & moi, pour ramener ſon eſprit à la raiſon ; mais il n'en étoit plus temps ; le mal avoit pris de trop profondes racines.

Après tous nos diſcours, que Farzana voulut bien écouter ſans les interrompre, elle parut un peu revenue de l'excès de ſon abattement, la déclaration qu'elle venoit de nous faire étant un peſant fardeau dont elle ſe ſentoit ſoulagée. Ce n'eſt pas qu'elle eût lieu de concevoir la moindre eſpérance de la manière dont nous avions reçu l'aveu de ſa foibleſſe ; mais il eſt ſi naturel de ſouhaiter que l'objet de notre amour ſoit inſtruit des peines qu'il nous cauſe, que nous regardons toujours comme un avantage l'occaſion de les lui découvrir.

La dame ſe flatta que nous nous laiſſerions enfin toucher à tant d'amour & de perſévérance. Cet eſpoir enchanta pour un temps ſes ennuis. Mais ce temps s'étant inſenſiblement paſſé ſans qu'elle reçût le ſoulagement qu'elle auroit ſouhaité, ſa paſſion, dont le ſentiment étoit devenu plus vif depuis qu'elle l'avoit produite, la rendit la proie de ſes déſirs, & la replongea dans ſes premières langueurs.

Cela nous jeta dans un fort grand embarras : comme les ordres de Canſou ne nous permettoient pas de la quitter, nous étions tous les jours expoſés aux reproches qu'elle ne ceſſoit point de nous faire.

Cruels ! nous diſoit-elle, me laiſſerez-vous mourir impitoyablement, lorſqu'il ne tient qu'à vous de me faire chérir une vie que je déteſte ? La douceur généreuſe de ſoulager les malheureux, ſi puiſſante ſur les cœurs bien faits, ne peut-elle rien ſur vous, & trouvez-vous des charmes à me faire ſouffrir ? Belle Farzana ! lui répondois-je, que devez-vous attendre de nous ? flatterons-nous un mal que nous ne pouvons guérir ? trahirons-nous le brachmane qui ſe repoſe ſur nos ſoins ? Le trahirez-vous vous-même, après tout ce qu'il a fait pour vous ? Ce n'eſt point par force qu'il vous a enlevée à vos parens, qui vous traitoient avec dureté ; vous avez conſenti qu'il vous ravît, & vous avez fait ſans peine ſon bonheur. Ayez donc le courage de vous affranchir de l'empire qu'une indigne foibleſſe a pris ſur vous.

La dame ſouffrit impatiemment ces paroles. Eh ! quoi ? s'écria-t-elle ! eſt-ce un ſi grand crime d'avoir de tendres ſentimens pour deux frères qu'on ne peut voir ſans les aimer ? Pour-

quoi donc vous êtes-vous offerts chaque jour à ma vue ? Chez quels peuples de la terre cette foibleſſe, que vous condamnez, n'eſt-elle point pardonnable ? Prétend-on que je ſois charmée d'un vieillard, dont je n'ai juſqu'ici ſouffert l'amour, que pour reconnoître ce qu'il a fait pour moi ? Serai-je donc éternellement la victime de ma reconnoiſſance ?

Mais, madame, lui dit Ady, quand cette foibleſſe, que vous voulez excuſer, mériteroit de l'indulgence & quelque retour de notre part, ne ſeriez-vous pas toujours blâmable de l'étendre trop loin ? Mon frère & moi, en devons-nous être tous deux l'objet ? J'avoue, répondit-elle, en rougiſſant, qu'il y a quelque choſe, en effet, d'extraordinaire dans ma paſſion ; mais je n'en ſuis pas maîtreſſe. Vous me paroiſſez, vous & Dahy, ſi égaux en mérite, que je ne puis me déterminer à choiſir l'un, ſans ſoupirer pour l'autre ; & je ne ſaurois être tranquille ; ſi vous ne répondez tous deux à ma tendreſſe.

Comment ? m'écriai-je ! vous aſpireriez effectivement à nous engager l'un & l'autre ; & vous pouvez vous flatter que nous nous accommoderions, mon frère & moi, d'un partage odieux ? Pourquoi non, repartit-elle ! Une ſi forte amitié vous unit tous deux,

qu'il ne peut y avoir de jalousie entre vous. Enfin, ajouta-t-elle, je vous l'ai dit, c'est la destinée qui dispose de mes mouvemens. Il est inutile d'y résister; & si vous n'avez pitié d'une malheureuse que vous faites souffrir, attendez-vous à voir bientôt finir les jours languissans que je traîne depuis si long-temps.

CMLXVIII. JOUR.

Tous les discours qu'elle nous tenoit ne rouloient que sur cette matière. Ses sentimens, je l'avoue, me paroissoient nouveaux, & je ne pouvois assez déplorer son entêtement & son caprice.

Un soir, que j'étois seul avec elle, la voyant encore plus abattue qu'à l'ordinaire, je lui demandai, quel nouveau sujet d'affliction elle pouvoit avoir? Cruel! me répondit-elle, devez-vous me faire cette question? Ai-je besoin d'un autre sujet de douleur, pour être réduite dans l'état où je suis? Vos rigueurs ne suffisent-elles pas pour m'accabler? Belle dame, lui répondis-je, si mon frère est coupable comme moi, pourquoi faut-il que vous m'adressiez ces reproches à

moi ſeul? Ne confondez plus votre frère avec vous, reprit-elle d'un air languiſſant, il a fait pour mon repos tout ce que j'attendois de lui.

Je vous avoue qu'à ces paroles je crus avoir mal entendu. Ady, m'écriai-je, a fait, dites-vous, ce que vous attendiez de lui? Oui, repartit-elle froidement. Y a-t-il là de quoi vous cauſer tant de ſurpriſe? Penſez-vous que tout le monde ait le cœur auſſi dur que vous? Il s'eſt laiſſé toucher à mes larmes, & ſe rendant à ma tendreſſe, il s'eſt fait un ſort plein de charmes, & il n'a plus d'autre regret que celui d'avoir perdu tant de temps à ſe l'aſſurer. Et vous n'êtes pas ſatisfaite, lui dis-je, avec une eſpèce de fureur, de l'avoir ſoumis à vos appas? il vous faut encore une conquête, & vous croyez me ſéduire comme le trop facile Ady? Oui, mon cher Dahy, répliqua-t-elle, en me regardant d'un œil où la plus ardente paſſion étoit vivement dépeinte; oui, la conquête de votre cœur manque encore à ma félicité. Hélas! depuis le temps que je gémis pour vous dans les ſouffrances, ne méritai-je pas un tendre effet de votre compaſſion?

Ah! Farzana, repris-je, après ce que vous

venez de me dire, je crois que vous n'aimez point Ady, puiſque vous ſoupirez pour ſon infortuné frère. Je l'aime tendrement, repartit-elle ; je donnerois cent fois ma vie pour le ſatisfaire, & c'eſt l'extrême amour que je lui porte qui ranime avec plus de force celui que vous m'avez inſpiré. Je vous l'ai déjà dit : je vous trouve tous deux ſi ſemblables en tout, que vous faites l'un & l'autre la même impreſſion ſur mon eſprit. Les ſentimens qu'Ady a pour moi, quelque chers qu'ils me ſoient, ne ſauroient faire mon bonheur, ſi je ne vous en inſpire de pareils. Enfin, charmant Dahy, je meurs, ſi vous ne vous rendez à toute la tendreſſe que je vous témoigne. Serez-vous plus inexorable que votre frère, & rougiriez-vous de ſuivre ſon exemple. Ah ! ceſſez de réſiſter, ou bien vous me verrez percer à vos yeux ce cœur infortuné que vous n'avez pas jugé d'un prix aſſez conſidérable pour en ſouhaiter la poſſeſſion.

Après avoir parlé de cette ſorte, elle verſa un torrent de larmes. Elle ſe jeta même à mes genoux avec toutes les démonſtrations de la plus vive ardeur, & d'une manière à me faire craindre qu'effectivement elle n'attentât ſur ſa propre vie, ſi je continuois de m'oppoſer

m'oppoſer à ſes volontés. Qu'une belle femme en pleurs eſt touchante ! & qu'il eſt difficile de demeurer inébranlable dans une réſolution qu'elle combat dans cet état ! Que vous dirai-je ? Je fus auſſi foible que mon frère ; car il m'apprit depuis que l'artificieuſe Farzana s'étoit ſervie du même ſtratagême pour le ſéduire, c'eſt-à-dire, que ſans avoir pour nous les dernières bontés, elle ſut nous engager tous deux à l'aimer.

Ayant ainſi vaincu notre réſiſtance, elle reprit en peu de temps tous ſes charmes ; ſes yeux devinrent plus brillans, & la ſatisfaction de ſon cœur rétabliſſant ſa ſanté, ſon enjouement naturel ſe répandit dans ſes actions. Nous étions charmés, Ady & moi, de la voir ſi belle ; cependant ſa beauté, toute parfaite qu'elle étoit, ne put exciter dans nos cœurs aucun mouvement jaloux. Peut-être à la vérité la dame auroit-elle troublé notre union fraternelle, ſi elle nous eût rendu plus heureux.



CMLXIX. JOUR.

La trahiſon que nous faiſions au brachmane, quoiqu'elle n'allât pas auſſi loin qu'elle pouvoit aller, nous cauſoit quelquefois des remords ; mais notre commune maîtreſſe, ſavante en l'art de plaire, trouvoit le ſecret de nous défaire d'un ſcrupule incommode. Elle nous ôta peu à peu juſqu'au ſentiment de notre crime, ſans toutefois vouloir nous rendre plus coupables. Nous n'avions pas pour elle une véritable paſſion : cependant nous ne laiſſions pas de mener une vie aſſez douce, quand notre trop de confiance nous attira le malheur qui fait aujourd'hui votre étonnement.

Un effroyable eſclave noir, nommé Torgut, ſervoit le brachmane, & ſon emploi ordinaire étoit de friſer les crins d'une cavalle tartare que montoit Farzana, quand elle vouloit prendre l'air & aller ſe promener. Ce difforme nègre eut l'audace d'élever ſa penſée juſqu'à ſa maîtreſſe, & de lui faire une déclaration d'amour. Comme on ne ſe défioit pas de lui, il en trouva facilement l'occaſion dans une promenade que

fit cette dame ſans nous; car les ordres de Canſou nous tenoient alors occupés ailleurs. Elle étoit à cheval, & il la ſuivoit de fort près. S'il avoit reçu de la nature un corps mal fait & un viſage laid, en récompenſe il avoit l'eſprit très-divertiſſant. Il contoit des hiſtoires à Farzana, qui prenoit plaiſir à l'entendre. Il l'entretenoit ce jour-là de plusieurs filles dont il avoit obtenu les bonnes grâces. Comment donc, Torgut, lui dit la dame en riant, un homme de ta figure a de bonnes fortunes? Pourquoi non, répondit l'eſclave noir? Eſt-ce que je ne ſuis pas fait comme un autre? Oh vraiment, continua-t-il, ſur ce pied-là, je ſuis bien éloigné de mon compte, puiſque j'aſpire à vous mettre au rang de mes conquêtes.

A ce diſcours du nègre, Farzana fit un nouvel éclat de rire. Elle ſe perſuadoit qu'il ne parloit ainſi que pour la réjouir. Tu as des deſſeins ſur moi, lui dit-elle! Je ſuis ravie de le ſavoir, je prendrai ſoin, je t'aſſure, de me précautionner contre un homme auſſi dangereux que toi. Torgut répliqua ſur le même ton, & elle repartit d'une manière qui lui donna ſi beau jeu, qu'il pouſſa l'inſolence juſqu'à lui propoſer de profiter de l'occaſion, en lui montrant une prairie qui

leur offroit, disoit-il, ses fleurs pour les inviter aux plaisirs de l'amour.

Comme elle ne le soupçonnoit point de parler sérieusement, elle ne s'effaroucha pas plus de ses derniers discours que des précédens, ce qui fut cause que l'esclave porta son audace si loin, qu'enfin la dame s'apperçut que ce n'étoit point un jeu. Elle se mit en colère, prit des airs de hauteur, le renvoya, avec des paroles pleines de mépris, débiter ses douceurs à quelque esclave digne de lui, & le menaça même de se plaindre de son insolence à Cansou.

Cette réprimande, qu'elle crut devoir faire, ne produisit pas l'effet qu'elle en avoit attendu. Quelque mal-fait que fût Torgut, il eut encore assez bonne opinion de lui, après ce traitement, pour se persuader que Farzana ne rejetoit l'offre de ses services, que parce qu'elle en recevoit d'autres secrètement. Il étoit rusé & pénétrant, il connoissoit le brachmane pour un vieillard peu propre à rendre fidelle une dame si vive. Prévenu de cette pensée, il résolut de ne rien négliger pour la surprendre avec l'amant qu'il soupçonnoit être plus heureux que lui. Il n'y travailla que trop bien, il ne fut pas long-temps sans découvrir notre

intelligence, & la fureur qu'il en conçut, lui fit former le dessein de nous perdre. Il avertit Cansou de la trahison qu'on lui faisoit, & lui en dit beaucoup plus qu'il n'en avoit vu, pour irriter son ressentiment.

Le brachmane fut vivement frappé de son rapport, & voulut s'éclaircir de la chose par lui-même. Il prétexta un voyage de quelques jours, & pendant cette feinte absence, il trouva l'occasion de nous surprendre Ady & moi. Farzana nous ayant permis de nous baigner avec elle, nous nous étions enfermés tous trois dans l'appartement des bains. Mais il ne nous servit de rien d'avoir pris toutes les précautions possibles pour n'être point découverts; la science du brachmane rendit nos mesures inutiles. Les portes s'ouvrirent à son approche; il parut à nos yeux effrayés, tel qu'un juge redoutable. Notre nudité ne nous permettant pas de nous jeter à ses pieds pour implorer sa clémence, nous nous plongions dans l'eau pour cacher notre confusion. Heureux, si cet élément eût pu aussi-bien couvrir notre crime, comme il couvroit nos corps! Farzana, plus hardie que nous, voulut s'excuser. Elle tâchoit de diminuer sa faute par des discours qui ne faisoient

qu'augmenter la fureur de Canſou. Il lança ſur nous trois des regards qui commençoient ſa vengeance : Scélérats, nous dit-il à mon frère & à moi, les tourmens les plus cruels ſeroient de trop légères peines pour votre crime : mais votre condition de génies ne vous permettant pas de mourir, je vais vous réduire en un état qui ſera cent fois plus triſte pour vous que cette mort dont vous êtes exempts. Et toi, malheureuſe, ajouta-t-il, en parlant à la dame, puiſque l'honneur de ma couche & mes bontés n'ont pu t'obliger à m'être fidelle, tu ſeras auſſi punie de ton ingratitude. En même-temps, ſans vouloir écouter nos excuſes & nos plaintes, il ſe mit à faire ſes conjurations. Qu'elles furent terribles ! L'air en un moment fut obſcurci ; d'épaiſſes ténèbres vinrent chaſſer le jour de l'appartement où nous étions ; nous entendîmes le tonnerre gronder avec un bruit épouvantable ; les vents ſoufflèrent avec furie, & nous ſentîmes trembler la terre ſous nos pieds.

CMLXX. JOUR.

Nous demeurâmes pendant deux heures dans cette affreuse obscurité, & dans l'attente du châtiment qui nous étoit réservé; après quoi, l'air devenant serein comme auparavant, le jour reprit sa clarté. Mais quel fut notre étonnement, lorsqu'au lieu d'être dans un palais magnifique & dans des bains superbes, nous nous trouvâmes, mon frère & moi, dans une campagne aride, tous deux couverts de haillons, & sous la forme de deux petits vieillards, contrefaits, tel que je parois, belle Cadige, en ce moment devant vous.

Ingrats! nous dit le brachmane, portez enfin la peine de votre crime. Ce pouvoir & ces connoissances que votre condition de génies vous donnoit sur toutes les choses de la nature, ne vous serviront plus de rien, ou plutôt vous allez en être dépouillés, pour être réduits au sort ordinaire des hommes, comme vous le semblez être. Vous ne saurez, vous ne pourrez rien que ce qu'ils peuvent, que ce qu'ils savent; & à la réserve que vous ne serez pas sujets

comme eux à l'empire de la mort, vous ſerez déchus de tous les avantages dont vous jouiſſiez auparavant.

Canſou, après avoir prononcé cet arrêt, voulut être inſtruit de toutes les circonſtances de notre trahiſon. Nous les lui racontâmes naïvement. Nous lui dîmes la ſurpriſe que nous avoit cauſée la déclaration de Farzana; les efforts que nous avions faits pour la guérir de ſon entêtement; les combats intérieurs que nous avions ſoutenus avant que de nous rendre; l'artifice que la dame avoit employé pour nous ſéduire, & enſuite nous nous étendîmes ſur les remords que nous ſentions d'avoir trahi ſa confiance.

Tout cela le frappa, & il fut touché de notre repentir. Il jugea qu'il y avoit eu plus de foibleſſe que de malice dans notre procédé; & comme il avoit toujours eu de l'amitié pour nous, ſon cœur s'émut en notre faveur. Mes enfans, nous dit-il, la conjuration que je viens de faire eſt trop forte, pour que je puiſſe vous rendre votre première forme; mais je puis un peu adoucir la rigueur de votre deſtinée. Vous reprendrez votre forme naturelle, & tous les avantages qui y ſont attachés, lorſque vous aurez trouvé, chacun, une jeune fille au-

dessous de vingt ans, qui vous aime. Ah! seigneur, s'écria mon frère, à ce discours, à quelle espérance nous réduisez-vous ? Et qui sera la fille d'assez mauvais goût pour devenir sensible à des figures semblables aux nôtres ? Il n'est pas impossible que cela arrive, reprit le brachmane ; vivez dans cette attente, & persuadez-vous que ce n'est qu'à cette condition que vous pouvez retourner à votre premier état. Mes amis, poursuivit-il, allez remplir votre sort : il faut vous séparer pour chercher chacun de votre côté ce qui vous convient. Ensuite il nous marqua le lieu où nous devions faire notre séjour ordinaire. C'étoit à soixante lieues ou environ l'un de l'autre. Puis il nous fit donner à chacun cinquante mille sequins de son trésor, pour nous faire vivre honorablement pendant que dureroit notre infortune. Il nous fit aussi quitter nos haillons, pour nous revêtir de robes plus convenables à notre condition; après quoi il nous embrassa, nous souhaitant une prompte fin à nos malheurs.

A l'égard de Farzana, il fut inflexible ; il la métamorphosa en grenouille, & la confina dans un marais, où il lui donna pour compagnon de fortune Torgut, après

avoir connu, par le pouvoir de ſon art, que cet eſclave ne lui avoit découvert le crime de ſa maîtreſſe, que de dépit de n'avoir pu lui plaire. Ainſi, l'accuſateur & l'accuſée, tous deux changés en grenouilles, furent condamnés à paſſer le reſte de leurs jours dans le même marais, où ſi quelque choſe pouvoit les conſoler, c'étoit l'eſpérance de pouvoir faire le ſupplice l'un de l'autre.

Lorſque nous eûmes quitté le brachmane, mon frère & moi, nous nous préparâmes à nous rendre au lieu qui nous avoit été marqué. Nous nous ſéparâmes avec force larmes, comptant de ne plus nous revoir qu'après que nous ſerions rentrés dans notre premier état: ce qui nous ſembloit devoir nous mener bien loin, quand nous penſions à la condition qui y étoit attachée.

CMLXXI. JOUR.

AUSSITÔT que je fus arrivé à la ville où je devois faire ma réſidence, je m'appliquai à ménager mes cinquante mille ſequins, jugeant bien que j'avois beſoin d'économie pour ne pas manquer d'argent avant

que je fusse arrivé au temps heureux où j'aspirois. Je m'avisai de me mettre dans le commerce, &, tant par moi même que par les correspondans que je me fis, je me vis, en moins de trois ou quatre années, de quoi faire une dépense honnête sans alterer mon fonds.

Pour voir la prédiction du brachmane accomplie, il falloit donc trouver une jeune personne qui pût prendre du goût pour moi. Heureusement dans notre ville les dames n'étoient pas renfermées dans leur sérail comme dans les autres pays de l'orient. Elles y jouissoient d'une liberté raisonnable. Je voyois tous les jours les dames; je leur donnois des cadeaux; j'étois de tous les plaisirs; enfin, je faisois tout ce qui dépendoit de moi pour détourner l'influence de l'étoile qui me poursuivoit. En vivant de cette sorte, je me fis bientôt aimer de tout le monde. La bonne pâte d'homme, disoit-on! Il semble qu'il ne soit fait que pour le plaisir! Que devoit-il donc être dans sa jeunesse, puisqu'ayant un pied dans la fosse, il aime encore tant à se divertir? Les dames, surtout, m'élevoient au-dessus des astres, & me donnoient pour modèle à leurs époux: il n'y avoit que quelques maris chagrins qui

glosassent sur ma conduite. Cet homme, disoient ceux-ci, en parlant de moi, n'est-il pas bien fou de rechercher des plaisirs qu'il n'est plus en âge de goûter? Pour moi, qui avois mon but, je riois de tout ce qu'on pouvoit dire, & j'allois toujours mon chemin. Cependant, quelque mouvement que je me donnasse, quelqu'adresse que j'employasse pour inspirer de l'amour, je ne pus y réussir.

Je ne me bornai pas à la ville que j'habitois, quoiqu'il y eût un très-grand nombre de jeunes filles; je fis plusieurs voyages à plus de cinquante lieues aux environs; mais je n'en recueillis point d'autre fruit que celui de sentir que je ne pouvois plaire. Cette idée me mettoit au désespoir, sans réduire ma patience à bout. Plus de deux cent ans se sont passés dans cette inutile recherche; j'étois l'étonnement de tout le monde, on ne comprenoit point que je fusse encore en vie; j'avois déjà vu renouveller par trois fois la jeunesse de la ville; j'enterrai tous ceux qui m'avoient vu si cassé au commencement de mon établissement, & les enfans de leurs enfans. Chacun se disoit à l'oreille: quelle espèce d'homme est-ce là? on ne voit en lui aucune alté-

ration. Les péres les plus vieux me montroient du doigt à leurs petits enfans : Voyez, leur disoient-ils, le bon homme Dahy, ne pensez pas que je l'aie jamais vu jeune, je l'ai toujours vu aussi vieux & aussi cassé qu'il vous le paroît à présent, & j'ai ouï dire, dans ma jeunesse, à mon grand-père, qu'il ne l'avoit jamais vu autrement. Le commun du peuple ne me nommoit plus que le vieillard éternel, & les gens lettrés m'appeloient le Nestor Indien, disant que j'avois vu plus de générations que celui de la Grèce.

Je ne savois plus à quoi me résoudre, ayant inutilement tenté de me faire aimer, & je m'en retournois de Masulipatan à la ville où je demeure ordinairement, lorsque je vous rencontrai avec votre sœur. Les discours que je vous tins, charmante Cadige, vous firent assez connoître que j'étois enchanté de votre vue. Mais, hélas ! je ne remarquai que trop combien la mienne vous paroissoit désagréable.

Dahy finit en cet endroit son histoire, & il ne put l'achever sans répandre des larmes, moins du souvenir de son malheur passé, que de douleur de s'être attiré l'aversion de sa jeune maîtresse. Cadige fut

touchée de ſon affliction, & crut devoir l'en conſoler. Généreux Dahy, lui dit-elle, je ſuis ſenſible à vos malheurs : ils ſont ſi peu communs, que je ne pourrois les croire, ſi vous ne me les aviez racontés vous-même. Que ne puis-je les ſoulager ! Vous verriez combien Cadige eſt reconnoiſſante de tout ce que vous avez fait pour elle. Vous me direz peut-être qu'il ne tient qu'à moi de les finir ; que je n'ai qu'à vous aimer, pour vous rendre votre première forme : mais puis-je diſpoſer de mon cœur ? Ah ! belle Cadige, interrompit le vieillard, eſt-ce là toute la conſolation que vous me donnez ? Elle aigrit plus mes maux qu'elle ne les ſoulage. C'eſt tout ce que je puis faire, reprit Cadige : s'il ne m'eſt pas poſſible de vaincre l'averſion naturelle que j'ai conçue pour cette forme que vous préſentez à ma vue, m'en devez-vous ſavoir mauvais gré, puiſqu'elle vous eſt étrangère ? Hélas ! répartit Dahy, en faiſant un profond ſoupir, elle m'eſt devenue naturelle, puiſque je n'eſpère plus reprendre la mienne. Le brachmane, répliqua-t-elle, vous a pourtant prédit que cela pourra bien arriver, & vous n'en devez pas perdre l'eſpérance. Votre courage vous fera ſurmonter cette indigne

foibleſſe que vous ſentez pour moi. Vous ſerez rebuté de l'indifférence qu'a pour vous une fille qui ne mérite pas vos ſoins. Vous en aimerez quelqu'autre, qui, payant votre attachement d'un tendre retour, vous rendra cette figure charmante que vous avez tant de raiſon de regretter.

CMLXXII. JOUR.

LA jeune Cadige plaignoit l'infortuné vieillard, ne pouvant faire davantage pour ſon ſoulagement ; mais la compaſſion qu'elle avoit de ſon malheur n'étoit pas la ſeule occupation qu'elle eût. Elle avoit ſes inquiétudes particulières ; ſon cœur n'étoit pas tout-à-fait tranquille depuis ſon ſonge. Cet aimable fantôme, dont l'air & la blonde chevelure l'avoient charmée, ſe préſentoit ſans ceſſe à ſon eſprit ; elle ne pouvoit quelquefois s'empêcher de ſoupirer en y penſant. Ces mots, qu'elle lui avoit entendu prononcer : *Regardez-moi, & vous verrez celui que le ciel vous deſtine pour époux*, lui paroiſſoient avoir quelque choſe de myſtérieux, & elle y prenoit intérêt malgré elle.

Cependant le vaiſſeau voguoit, & dans

l'eſpace de quinze jours il avoit fait plus de cinq cent lieues. Le vent changea enfin, & il ſurvint une eſpèce d'orage, qui, ſans faire d'autre mal d'ailleurs à nos voyageurs, les écarta conſidérablement de leur chemin. Ils furent agités pendant quelques jours, & pouſſés tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre. Ils ne pouvoient tenir de route certaine. Enfin, ils furent portés à la vue d'une isle qui leur étoit inconnue, auſſi-bien qu'au capitaine & à tout le reſte de l'équipage. Ils en approchèrent, & apperçurent une grande ville, qui s'élevant en amphithéâtre au-deſſus du rivage, formoit un port magnifique & commode. Comme la mer étoit encore groſſe, ils détachèrent leur eſquif pour y aller demander un abri, ce qui leur fut accordé.

Ils entrèrent donc dans le port, en jetant la vue de toutes parts pour conſidérer la ſtructure de cette ville, qui par ſa forme de croiſſant, ſembloit leur ouvrir ſes bras pour leur ſervir d'aſyle contre la tempête. Les maiſons leur en parurent plus ſolidement qu'agréablement bâties. C'étoient de hautes & larges tours faites de pierres de taille, & couvertes de cuivre rouge. Le peuple fourmilloit dans les rues, & bientôt les voyageurs

s'en apperçurent ; car à peine eurent-ils jeté l'ancre, qu'ils se virent environnés de tous côtés d'un grand nombre de chaloupes qui les abordèrent, & d'où il sortoit une infinité d'hommes qui se mirent à grimper sur le vaisseau. Ils avoient le visage & le corps fait à-peu-près comme les nôtres ; mais leur regard, leur geste & leur air paroissoient si extraordinaires, ou pour mieux dire, si extravagans, qu'il y avoit lieu de douter que ce fussent des hommes.

Leur habit n'étoit pas moins singulier que leurs manières. Ils avoient de longues robes de toile de coton, où l'on voyoit peintes en rouge, vert & jaune, diverses figures de démons, avec des flammes & d'autres grotesques, & ils portoient sur la tête un long chapeau pointu fait de carton, & enduit aussi de différentes couleurs.

La première chose que firent ces Insulaires, aussitôt qu'ils furent sur le tillac du vaisseau, ce fut de composer plusieurs files de nos voyageurs, qui pour la plupart, ne s'accommodant pas de cet abord familier, voulurent faire les rétifs, & refusèrent de se mettre en haie. Mais les gens de la ville qui n'aimoient pas que l'on contrevint à leurs usages, les prirent d'un air de hauteur, qui ne leur

laiſſoit pas trop la liberté de s'en défendre, & les rangèrent malgré eux comme les autres. Ayant ainſi réduit ces indociles, ils commencèrent à parcourir tous les rangs. Ils examinoient exactement toutes les perſonnes de l'équipage, les tournoient & retournoient à leur gré, à-peu-près comme font ceux qui achètent des eſclaves dans les marchés publics. Ils s'attachoient ſurtout à conſidérer les dents & les cheveux, & prenoient un très-grand ſoin de compter les rides d'un viſage.

Les voyageurs qui ſavoient bien qu'ils n'étoient pas les plus forts, avoient ſagement pris le parti de ſe ſoumettre, & attendoient avec beaucoup d'inquiétude à quoi aboutiroit un examen ſi particulier. L'événement toutefois en fut tout autre qu'ils ne penſoient. Les examinateurs mirent à part les vieux matelots, & ſembloient les traiter avec diſtinction, lorſqu'ils virent paroître Dahy, Cadige & la vieille eſclave, qui s'étant tenus juſque-là dans la chambre de poupe, n'avoient pas été mis au rang des autres. A cette vue, le commandant, qui étoit un des principaux ſeigneurs de la ville, & capitaine des gardes de ſa majeſté Inſulaire, demeura tranſporté de joie & d'admiration. Il attacha

particulièrement ses regards sur la vieille esclave, & la jugeant digne de l'honneur de sa couche, il alla se jeter à ses pieds. Il lui fit un aveu de la passion qu'elle venoit de lui inspirer; lui déclara que son dessein étoit de la mettre dans son sérail, & d'en faire sa favorite. Elle céda de bonne grâce aux pressantes instances du commandant; car il lui auroit été inutile de vouloir s'en défendre. Il la confia au plus zèlé de ses confidens, le chargeant de lui en répondre sur sa tête, & lui recommandant sur toute chose d'empêcher que personne ne prît auprès d'elle la moindre liberté.

CMLXXIII. JOUR.

Le sage Dahy, étonné de cette dépravation de goût, disoit en lui-même : Il faut qu'il n'y ait point de femmes en ce pays-ci, puisqu'une vieille même est capable de faire une si forte impression. Cette pensée l'allarmoit fort à cause de Cadige, dont il comptoit que les charmes alloient produire de terribles effets pour lui; mais il vit bientôt dissiper ses alarmes. Sa jeune maîtresse n'avoit pas de quoi piquer le goût des Insulaires, & si

elle couroit quelque péril parmi eux, ce n'étoit pas celui qu'il appréhendoit.

Il trembloit encore pour elle, quand le même capitaine qui avoit été si frappé de la vue de la vieille esclave, jeta par hasard les yeux sur la jeune fille. Surpris de la voir richement vêtue, il lui dit d'un air rude: vous êtes bien habillée, petite fille, pour une laide créature. En même-temps il se tourna vers un de ses domestiques, il l'appela par son nom, & lui dit: emmenez cette vilaine personne dans mes offices, & qu'elle y remplisse les derniers emplois.

A cet ordre impitoyable, Cadige ne put s'empêcher de frémir. La douleur de se voir si indignement traitée, étoit au-dessus de la constance d'une fille de son âge. Elle tourna languissamment les yeux vers Dahy, comme pour implorer son appui dans une conjoncture si terrible, & lisant dans ses regards son impuissance, aussi-bien que son affliction, elle eut recours aux larmes: mais pour toucher les barbares qui les faisoient couler, il lui auroit fallu des yeux chassieux & incarnats.

Une troupe de satellites entraîna l'infortunée Cadige malgré ses pleurs & ses cris. A ce spectacle, le génie ne put contenir sa douleur; il remplit l'air de plaintes & de

gémissemens. Pendant qu'il déploroit la destinée de sa maîtresse, les Insulaires le considéroient avec attention. Les charmes qu'ils trouvoient en sa personne; ces rides, ce dos courbé sous le poids des années, ces pieds tortus & raccourcis, ce teint olivâtre & couvert de porreaux; enfin, tout ce qui servoit de matière au dégoût que Cadige avoit pour lui, devint le digne objet de l'admiration de ces peuples. Cette admiration fut quelque temps muette; l'excès de leur étonnement ne leur permit pas d'abord de l'exprimer, mais tout à coup ils rompirent le silence par des éclats de joie auxquels ils s'abandonnèrent sans réserve. Ce ne fut plus qu'une confusion de cris, de louanges & d'applaudissemens. Leur chef lui-même oubliant la gravité de son caractère, entra comme les autres dans ces actes d'acclamation. Il fit plus; il s'approcha de Dahy, se prosterna à ses pieds, & posant son chapeau de carton à terre, pour lui marquer plus de respect: charmant vieillard, lui dit-il, nous sommes indignes de pardon, de ne vous avoir pas rendu plutôt les profonds respects que nous vous devons. Pour moi, je l'avouerai, j'étois tout occupé de l'éclat de cette belle dame que vous avez amenée

avec vous, & que j'ai fait conduire à mon férail. Cependant quelque prévenu que je fois en fa faveur, je ne puis m'empêcher de convenir que votre beauté furpaffe encore la fienne. Souffrez qu'on vous mène au palais de notre reine : je ne doute point que cette grande princeffe ne foit charmée de votre vue, & ne vous défère les honneurs qui vous font dûs. Il n'y a point de vieillard dans tout fon férail que vous n'effaciez.

Le capitaine vouloit continuer de lui vanter le bonheur qui l'attendoit, lorfque Dahy l'interrompit brufquement, en lui difant : au lieu de me tenir tous ces difcours impertinens, rendez-moi la jeune perfonne que vous m'avez enlevée. Qui ? répondit le commandant, cette petite malheureufe ? Ah ! beau vieillard, prenez des fentimens plus dignes de vous, & ne fongez qu'à plaire à notre grande reine Scheherbanou, devant qui nous allons vous conduire. En parlant de cette forte, fon lieutenant & lui prirent Dahy par-deffous les bras, & le menèrent malgré lui au palais.

CMLXXIV. JOUR.

LE génie, à cette violence, qu'il regarda comme une insulte qu'on lui faisoit, pour tourner en ridicule sa vieillesse & ses défauts personnels, fit de douloureuses réflexions. Quelle est ma destinée, dit il en lui-même, pendant qu'on l'entraînoit! Qui croiroit qu'un génie peut-être réduit au point d'impuissance & d'imperfection où je me trouve! Ce n'est pas une des moins désagréables circonstances de mon infortune, que de me voir le jouet des enfans d'Adam.

Lorsqu'il fut devant Scheherbanou, cette reine ne put le regarder sans l'admirer, ni se sentir naître de l'amour pour lui: ô merveilleux vieillard, s'écria-t-elle, de quel pays venez-vous, & quelle favorable divinité vous a conduit dans cette isle, pour en être l'ornement? Nous ne savons point qu'un pareil bonheur soit jamais arrivé à nos peuples: aussi allons-nous donner mille marques publiques de la joie dont nous sommes tous pénétrés. Alors se tournant vers les principaux seigneurs de sa cour: secondez, leur dit-elle, les tendres mouvemens qui

m'animent, ne soyez pas moins sensibles que votre reine à la gloire de votre patrie.

Elle n'eut pas achevé ces paroles, que ses courtisans, entrant en fidelles sujets dans les intentions de sa majesté, se prosternèrent la face contre terre devant Dahy, en tenant à la main leurs chapeaux. Ils demeurèrent long-temps dans cet état, sans parler ni donner aucun signe de vie : ils éclatèrent ensuite tous à la fois en se relevant, & s'écrièrent : vive, vive l'incomparable vieillard, qui se montre à nos yeux tel que le soleil, lorsqu'après avoir quitté le tropique du capricorne, il revient à celui du cancer ! Qu'il vive ! qu'il soit à jamais l'heureux favori de notre grande reine Scheherbanou ! Puisse le souverain protecteur de cette isle, le vieux singe que nous adorons, jeter sur lui un regard favorable !

Après cette réception, qui ne plut pas tant au vieillard que la reine se l'imaginoit, cette princesse le fit conduire par le chef de ses eunuques dans le plus bel appartement du sérail. Cet appartement étoit tendu de nattes : rien ne passoit pour être plus galant ni plus superbe dans le pays, que ces sortes d'ameublemens ; ils tendoient au luxe : cependant Dahy, par mauvaise humeur, ou autrement,

n'en

n'en fut point ébloui : à peine daigna-t-il en considérer la magnificence : tout ce qu'il voyoit sembloit même irriter ses chagrins.

Pendant qu'il déploroit la rigueur de son appartement, & s'approchant du vieillard : me pardonnerez-vous, lui dit-elle, de vous avoir laissé seul quelques momens ? Hé oui, répondit Dahy d'un air chagrin, & plaise au ciel que vous m'y laissiez toute ma vie. Ingrat, reprit la princesse, est-ce ainsi que vous répondez aux sentimens que j'ai pour vous ? De grâce, répliqua-t-il, cessez de vous moquer de moi : me croyez vous assez insensé pour m'imaginer que ma figure vous charme ? Non, non, je sais trop qu'elle est plus propre à faire horreur qu'à inspirer de tendres sentimens. Vous m'étonnez, dit la reine, de ne pas mieux connoître l'effet que votre vue fait sur les cœurs. Peut-on assez admirer cette extrême vieillesse qui se remarque en toute votre personne ? elle n'éclata jamais en nul autre avec plus d'avantage. Là-dessus elle se mit à faire un long détail de toutes les merveilleuses qualités qu'elle découvroit en lui ; ce qu'elle fit d'un air si passionné, que le génie ne put douter qu'elle ne parlât très-sérieusement.

Les transports de Scheherbanou excitèrent

la colère de Dahy : il lui reprocha ſon mauvais goût, & lui dit que n'étant pas ſon ſujet, elle ne devoit point le tenir eſclave. Faites-moi rendre ma chère Cadige, pourſuivit-il, & conſentez que nous nous éloignions tous deux d'ici. Ah ! barbare, s'écria douloureuſement la reine, vous pouvez vous réſoudre à m'abandonner ! Ces acclamations générales dont votre arrivée a été ſuivie, ces honneurs qu'on vous a rendus, tout cela n'eſt pas capable de vous inſpirer la moindre complaiſance pour la paſſion fatale que j'ai pour vous ? A ces mots, le vieillard, au lieu de s'attendrir, perdit toute retenue, & ne ménageant plus les termes, il eut l'imprudence de dire à la reine qu'il falloit aſſurément qu'elle eût perdu l'eſprit.

CMLXXV. JOUR.

QUELQUE prévenue que fût Scheherbanou pour Dahy, elle ſe ſentit choquée de ſes emportemens. Elle eut toutefois la force de diſſimuler : elle employa même encore la douceur pour le toucher ; mais voyant qu'il n'en devenoit pas plus traitable, elle ceſſa de ſe contraindre ; elle appela le capitaine

de ſes gardes : Bedbacte, lui dit-elle, faites ſortir ce vieillard de ce bel appartement que je lui avois donné, & conduiſez-le à la tour noire : qu'il aille tenir compagnie à cet autre vieillard qui a auſſi mépriſé la tendreſſe de ma ſœur Mulkara. Ils ſe repentiront là tous deux à loiſir d'avoir fait les cruels. En achevant ces paroles, elle ſe retira fièrement, & ſon ordre fut auſſitôt exécuté.

Dahy, plus ſatisfait des rigueurs de la reine, que de ſes bontés, ſe laiſſa mener à la tour noire. C'étoit une conſolation pour lui de penſer qu'il alloit voir dans ſa priſon un autre vieillard infortuné, & qu'ils ſe plaindroient tous deux enſemble de leur commun malheur ; mais repréſentez-vous ſon étonnement, lorſqu'étant entré dans la chambre où on le conduiſoit, il reconnut ſon frère Ady dans le compagnon de ſes diſgrâces. Dès qu'ils s'apperçurent l'un & l'autre, ils ſe tendirent les bras, & ſe tinrent long-temps embraſſés, les yeux baignés de larmes, & ſans pouvoir exprimer la joie dont ils étoient ſaiſis. Enfin, Dahy prit la parole, après le premier tranſport : ô mon frère, s'écria-t-il, eſt-il poſſible que je vous retrouve ! Mais hélas, ajouta-t-il, dans quels lieux ſommes-nous réunis ! Devons-nous remercier le ciel

de nous avoir rejoints, lorſqu'il paroît ne nous raſſembler que pour nous rendre réciproquement témoins de notre eſclavage. Mon frère, répondit Ady, quoique le temps ſemble augmenter nos maux au lieu de les diminuer, j'eſpère toutefois que nous ceſſerons bientôt d'être malheureux. Le goût biſarre des peuples de cette isle me donne cette agréable eſpérance. Pour moi, répliqua Dahy, je ne puis m'en flatter. Les princeſſes qui nous chargent ici de fers ne ſont pas dans un âge à pouvoir, par leur tendreſſe, nous faire reprendre notre première forme.

Après ces diſcours, ces deux frères ſe demandèrent compte l'un à l'autre de ce qu'ils avoient fait pendant leur ſéparation. Dahy raconta ſes aventures; comment il avoit rencontré Cadige, & tout ce qui lui étoit arrivé juſque-là; il n'en oublia pas une circonſtance. D'abord qu'il eut achevé ſon récit, Ady lui dit : ce que vous venez de m'apprendre confirme mes ſentimens, ou plutôt il ne m'eſt plus permis de douter d'un bonheur prochain : oui, mon frère, nous touchons à l'heureux moment qui doit nous rendre nos attraits naturels, & nous remettre en poſſeſſion des privilèges de notre eſpèce, dont nous ſommes privés depuis ſi long-temps. Vous en

ſerez perſuadé comme moi, lorſque vous aurez entendu ce que je vais vous conter.

Je vivois, pourſuivit-il, dans la ville que le brachmane Canſou m'avoit marquée pour y établir ma demeure. J'y étois occupé ſans ceſſe à chercher inutilement une jeune beauté qui pût devenir ſenſible à mon affreuſe figure, lorſqu'une nuit je vis une villageoiſe de dix-ſept à dix-huit ans, qui me dit : *C'eſt en vain que tu te flattes de l'eſpérance de trouver dans cette ville une jeune perſonne qui puiſſe t'aimer. Si tu veux que ce prodige ſe faſſe, embarque-toi pour l'isle de Sumatra : Regarde-moi, tu ſeras un jour ſoumis au pouvoir de mes yeux.* La villageoiſe étoit pourvue d'une beauté merveilleuſe : j'en fus vivement frappé : je voulus parler, pour l'entretenir de l'amour qu'elle venoit de m'inſpirer ; mais elle ne m'en donna pas le temps, elle diſparut, & je me réveillai.

Ce ſonge me ſembla myſtérieux ; je ne le regardai point comme une chimère ; je me préparai à faire le voyage de Sumatra : je gagnai la première ville maritime, & profitai de la première occaſion qui ſe préſenta. Une tempête, que je ne crois point naturelle, nous écarta de notre route comme vous, & nous contraignit de relâcher au port

de cette ville. La reine Scheherbanou étoit alors absente, & la princesse Mulkara sa sœur gouvernoit en son absence. Quand les peuples m'apperçurent, ils se récrièrent autant sur ma décrépitude, que les autres nations du monde pourroient se récrier en voyant tout-à-coup paroître une beauté céleste. Les officiers du palais me menèrent en triomphe devant Mulkara, qui ne fut point à l'épreuve de mon extrême vieillesse : elle fit éclater son amour pour moi, à-peu-près de la manière que la reine vous a témoigné le sien. Je m'imaginai d'abord qu'on se moquoit de moi, & que ces insulaires n'en usoient de la sorte que pour se divertir à mes dépens. Cela fut cause que je ne fis que rire des premières louanges que la princesse me donna; mais elle m'agaça d'une manière si vive, que je sortis enfin de mon erreur. Je perdis patience, & dans mes transports furieux, je tins à Mulkara des discours aussi peu respectueux, que les siens étoient extravagans & passionnés. Notre conversation finit mal; ma princesse, enflammée de dépit & de colère, me fit mettre en cette prison, où elle a résolu de me laisser, jusqu'à ce que j'aie pris des sentimens plus favorables pour elle, & que je lui fasse demander la permission d'aller

expier à ſes genoux l'outrage que j'ai fait à ſes charmes. Je me ſens peu diſpoſé à faire ce qu'elle attend de moi, & je me prépare à ſouffrir long-temps; mais ce qui me conſole dans mon malheur, c'eſt que du moins je ſuis avec un frère que j'aime tendrement, & dont la préſence rendra mes peines plus ſupportables.

Ady ceſſa de parler en cet endroit, & Dahy lui dit : je ne puis aſſez m'étonner d'une circonſtance de votre récit. La villageoiſe que vous avez vue en ſonge me ſurprend, auſſi bien que les paroles qu'elle vous a adreſſées, & je ne puis aſſez admirer le rapport qu'a votre ſonge avec celui de Cadige. Cela ne me ſemble pas moins merveilleux qu'à vous, répondit Ady; & ce qui vous paroîtroit peut-être plus admirable que tout le reſte, c'eſt que la payſanne dont je vous ai parlé eſt toujours préſente à mon eſprit. J'en conſerve ſi bien l'image, que je crois la voir à tout moment.

Pendant qu'Ady & Dahy s'entretenoient de cette ſorte, le capitaine des gardes de la reine arriva dans la tour, & leur dit : indiſcrets vieillards, admirez tous deux les bontés de notre aimable ſouveraine, & de la princeſſe ſa ſœur. Au lieu d'ordonner qu'on vous

puniſſe, pour leur avoir manqué de reſpect; elles vous pardonnent : elles veulent non-ſeulement oublier le paſſé, mais elles ſont même dans la réſolution de vous faire rendre des honneurs divins.

CMLXXVI. JOUR.

Le capitaine crut bien faire ſa cour aux Génies, en leur portant cette nouvelle; mais bien loin de lui en ſavoir quelque gré, ils le traitèrent fort mal. Comme ils refuſoient de le ſuivre, & qu'il avoit ordre de les conduire au Pagode, il n'en voulut pas avoir le démenti. Il les fit ſaiſir par les gardes, qui les y menèrent malgré eux. Le grand pontife & les miniſtres du Pagode vinrent les recevoir à la porte. Ils avoient tous de longues robes de natte, qui traînoient à terre, & ſur la tête des chapeaux de paille peinte de différentes couleurs. Ils chantèrent en l'honneur de ces deux nouvelles divinités, des vers, dont le ſens étoit, que *ces deux merveilleux vieillards avoient parcouru toutes les isles de l'océan, & les avoient conquiſes par le ſeul éclat de leurs charmes, & que par une préférence qui exciteroit l'envie de toutes*

les nations de la terre, ils venoient établir leur séjour ordinaire dans l'isle de la reine Scheherbanou.

A chaque couplet qu'ils chantoient, ils faisoient aux Génies une profonde inclination de tête. Après ces premiers honneurs, ils les firent monter l'un & l'autre, aux acclamations de tout le peuple assemblé, sur un grand échafaud élevé de six ou sept pieds, où il y avoit deux petits trônes de natte destinés pour eux; on avoit dressé l'échafaud au milieu du Pagode, & au bas de cet échafaud un autel sur lequel devoient être immolés un bouc & un cochon. Ady & Dahy jugeant qu'il ne leur serviroit de rien de faire les rebelles, prirent prudemment le parti de souffrir sans rien dire, toutes les extravagances des insulaires; ils s'assirent sur leurs trônes, & se mirent à parcourir des yeux toute l'assemblée, dont ils apperçurent que les regards étoient attachés sur eux; ils remarquèrent distinctement la reine & Mulkara avec toutes les princesses du sang, qui étoient placées sur un petit amphitéâtre particulier.

On égorgea les victimes, & on brûla avec elles une prodigieuse quantité d'encens, de crin, de plume, de parchemin & de fumier,

ce qui ne manqua pas d'exciter une fumée si épaisse, qu'elle auroit peut-être étouffé les deux divinités à qui l'on sacrifioit, si elles n'eussent pas été immortelles. Ensuite de ces fumigations qui firent fort tousser & éternuer tout le monde pendant la cérémonie, les femmes & les filles s'assemblèrent autour de l'autel, & commencèrent à danser aux chansons; mais tout d'un coup les chants & les danses cessèrent par un évènement qui causa une extrême surprise aux spectateurs. Ady & Dahy perdirent leur forme de vieillards, & reprirent celle qu'ils avoient naturellement; ils devinrent tels qu'ils étoient, lorsque Fazana jeta sur eux un œil trop tendre. Quel affreux changement! Les ministres du Pagode, épouvantés d'une métamorphose dont ils conçoivent un mauvais présage, se retirent avec précipitation; les femmes qui dansent & qui chantent s'éloignent de l'autel en frémissant; la reine & la princesse sa sœur sentant leur tendresse changée en horreur, regagnent leur palais: dans un moment le Pagode fut désert: il n'y resta que les deux Génies, qui d'abord n'osoient en croire leurs yeux: cependant, comme ils reprirent toutes les connoissances attachées à leur condition, ils connurent que leur enchantement venoit d'être

détruit par deux jeunes personnes qui s'étoient laissées charmer de leur figure de vieillards, & qui dégoûtées de leur nouvelle forme, avoient pris la fuite avec les autres.

Pendant qu'ils se réjouissoient d'un changement qui leur rendoit tous les avantages qu'ils avoient perdus, ils virent paroître subitement dans le Pagode le brachmane Cansou ; il étoit accompagné d'une jeune fille que Dahy reconnut pour Fatime, & qu'Ady trouva si semblable à la personne qu'il avoit vue en songe, qu'il s'écria dès qu'il l'apperçut : Ah ! voilà cette belle villageoise dont je conserve si chèrement la mémoire ? Oui, Ady, dit alors le brachmane, c'est elle-même, & c'est pour achever votre bonheur que je vous l'ai amenée ; enfin, mes enfans, poursuivit-il, en regardant les deux Génies, vous êtes sortis de l'état cruel où ma colère vous avoit réduits : c'est à regret que je vous y ai vus si long-temps ; mais je n'ai pu vous en tirer plutôt : c'est moi qui par des songes vous ai fait former le dessein d'aller à Sumatra, & c'est moi qui par des tempêtes que j'ai suscitées, vous ai conduits ici, parce que je savois ce qu'il devoit y arriver. Dahy, ajouta-t-il, allez chercher Cadige, & lui donnez le plaisir de revoir sa sœur.

Dahy partit comme un éclair, alla dans les cuisines du capitaine des gardes enlever Cadige, & l'apporta dans le Pagode. Les deux sœurs s'embrassèrent à plusieurs reprises, avec autant de tendresse que de joie; l'aînée se donna sans répugnance au bel Ady, & la cadette, charmée de voir dans Dahy des traits qui, depuis son songe, l'avoient toujours occupée, consentit volontiers à faire son bonheur. Après cela Cansou dit aux Génies: adieu mes enfans, vous n'êtes plus soumis à mon pouvoir; je vous rends libres tous deux; conduisez ces jeunes personnes où il vous plaira, & vivez tous quatre ensemble dans une parfaite union. A ces paroles il disparut, & les deux frères prirent le parti de se retirer avec leurs maîtresses dans une isle habitée par des génies.

Commandeur des croyans, continua le vieillard qui parloit au calife, voilà quelle est l'histoire que j'ai racontée à ce jeune homme, & qui nous fait rire l'un & l'autre. Haroün Alraschid, & la belle Sultanum sa favorite, témoignèrent au vieillard qu'elle leur avoit fait plaisir, & dirent en même-temps au jeune homme de parler à son tour, ce qu'il fit de cette manière.

Histoire de Nasiraddolé, roi de Mousel; d'Abderrahmane, marchand de Bagdad; & de la belle Zeïneb.

UN jeune marchand de Bagdad, nommé Abderrahmane, possèdoit d'immenses richesses; aussi vivoit-il comme un grand seigneur. On voyoit tous les jours à sa table les principaux officiers du calife, prédécesseur de votre majesté; tous les honnêtes gens de la ville étoient fort bien reçus chez lui, aussi-bien que les étrangers qui l'alloient voir. Il aimoit naturellement à faire plaisir à tout le monde: avoit-on besoin de son crédit ou de sa bourse, on pouvoit avoir recours à lui, sans craindre qu'il les refusât; les personnes qu'il avoit déjà obligées, ne lassoient point sa générosité en implorant de nouveau son secours; on ne parloit dans la ville que de son humeur bienfaisante & de ses actions généreuses: les qualités du corps répondoient à celles de l'ame; il étoit beau & fort bien fait; en un mot, il passoit pour un jeune homme accompli.

Un jour il entra chez un marchand de fiquaa (1): il y apperçut un jeune étranger

(1) Fiquaa est une sorte de bierre.

de bonne mine, qui étoit tout ſeul à une table; il alla ſe mettre auprès de lui, & ils commencèrent tous deux à s'entretenir de diverſes choſes. Si l'étranger plut beaucoup au Bagdadin, le Bagdadin ne plut pas moins à l'étranger; ils furent ſi ſatisfaits l'un de l'autre, qu'ils revinrent le lendemain ſe chercher au même endroit; ils s'y rencontrèrent, & eurent enſemble une ſeconde converſation: il ſe trouva entr'eux tant de ſympathie, que dès ce jour-là même ils ſe ſentirent étroitement liés. Par malheur pour Abderrahmane, l'étranger fut obligé de partir dès le jour ſuivant pour s'en retourner à Mouſel où il diſoit avoir pris naiſſance. Du moins, ſeigneur, lui dit le Bagdadin, avant que vous partiez, apprenez-moi qui vous êtes; je dois bientôt faire un voyage à Mouſel, à qui faudra-t-il que je m'adreſſe pour avoir de vos nouvelles? Vous n'aurez, lui répondit l'étranger, qu'à venir au palais du roi de Mouſel, & vous m'y verrez: ſi vous y paroiſſez, je me ferai un plaiſir de vous y bien recevoir, vous ſaurez que je ſuis, & là nous cimenterons l'amitié que nous avons formée en ce pays-ci.

❀

CMLXXVII. JOUR.

ABDERRAHMANE fut affligé du départ de l'étranger, & il ne s'en conſola que par l'eſpérance de le revoir à Mouſel, où ſes affaires l'obligèrent d'aller peu de temps après. Il ne manqua pas de ſe rendre d'abord au palais du roi; il cherchoit dans toutes les perſonnes qui s'offroient à ſa vue, les traits de l'inconnu qu'il aimoit, lorſqu'il l'apperçut au milieu d'une foule de courtiſans empreſſés à lui plaire; il jugea bien que c'étoit le ſouverain, comme en effet c'étoit le roi de Mouſel, Naſiraddolé lui-même. Ce monarque le démêla bientôt auſſi, & s'avança pour le recevoir: le Bagdadin ſe proſterna devant lui, & demeura la face contre terre, juſqu'à ce que le roi l'ayant relevé lui-même, l'embraſſa, le prit par la main, & l'emmena dans ſon cabinet.

Tous les courtiſans furent fort étonnés de la réception que leur maître faiſoit au jeune marchand. Qui eſt donc cet étranger, ſe diſoient-ils les uns aux autres? il faut que ce ſoit un prince, puiſque le roi le traite avec tant de diſtinction. Les grands ſeigneurs qui

avoient le plus de part à la confidence du souverain, commencèrent dès ce moment à le craindre & à le haïr, & les courtisans qui attendoient des bienfaits, prenoient déjà la résolution de lui faire leur cour.

Cependant Nasiraddolé s'enferma seul avec le Bagdadin, & lui fit mille caresses : oui, mon cher Abderrahmane, lui dit-il, je vous aime plus que tous ces hommes que je viens de quitter pour vous entretenir. Eh! n'ai-je pas raison de vous chérir plus qu'eux? que sais-je si ce n'est pas l'intérêt ou l'ambition qui les attache à moi? il n'y en a peut-être pas un seul qui ait une véritable affection pour ma personne : tel est le malheur des grands, qu'ils ne sauroient être sûrs qu'on les aime; le bien qu'ils sont en état de faire leur ôte le plaisir de n'en pouvoir douter; mais pour vos sentimens, j'en vois la sincérité, j'en connois tout le prix; vous m'avez donné votre amitié sans me connoître; je puis me vanter d'avoir un ami.

Le jeune marchand de Bagdad répondit aux bontés du roi dans des termes pleins de tendresse & de reconnoissance : après quoi ce prince lui dit : pendant que vous demeurerez à Mousel, vous logerez dans mon palais; vous serez servi par mes propres officiers, &

j'aurai ſoin de vous faire paſſer le temps le plus agréablement qu'il me ſera poſſible. Il n'y manqua pas, & il n'oublia rien de tout ce qu'il crut capable de le divertir. Tantôt il lui faiſoit prendre le divertiſſement de la chaſſe, tantôt il lui donnoit des concerts de voix & d'inſtrumens qui étoient exécutés à ravir, & preſque tous les jours ils faiſoient la débauche.

Il y avoit déjà près d'une année que le Bagdadin vivoit de cette manière, lorſqu'on lui manda de Bagdad que ſa préſence y étoit abſolument néceſſaire, s'il vouloit empêcher ſes affaires de ſe déranger : il parla au roi de l'avis qu'on lui donnoit, & le pria de trouver bon qu'il s'en retournât à Bagdad : Naſiraddolé y conſentit, quoiqu'à regret, & enfin Abderrahmane s'arracha aux délices de la cour de Mouſel. Auſſitôt qu'il fut de retour chez lui, il s'appliqua fort ſérieuſement à réparer le tort que ſon abſence avoit fait à ſes affaires, & quand il les eut bien rétablies, il ſe remit à régaler ſes amis, à rendre ſervice à tout le monde, & à faire encore plus de dépenſe qu'auparavant; il acheta de nouvelles eſclaves, & ſe fit un plaiſir d'en avoir de toutes les nations du monde.

Un marchand lui en vendit une un jour; elle étoit née en Circaſſie, & l'on pouvoit

dire que c'étoit une des plus parfaites créatures que l'on pût voir ; elle n'avoit pas encore dix huit ans ; elle se nommoit Zeïneb ; il l'acheta six mille sequins d'or ; mais quand il en auroit donné dix mille, il ne l'auroit pas encore assez payée. Son extrême beauté ne faisoit pas tout son mérite ; on admiroit en elle un esprit cultivé, une humeur douce & toujours égale, avec un cœur tendre, sincère & fidèle. Une personne si aimable ne tarda guère à charmer Abderrahmane ; il conçut pour elle un amour violent, & il eut le bonheur de trouver Zeïneb disposée à l'aimer autant qu'il l'aimoit.

Tandis qu'ils goûtoient en repos les douceurs de leur ardeur mutuelle, & qu'ils en faisoient toute leur occupation, le roi de Mousel arriva sans suite à Bagdad, & vint descendre chez le jeune marchand. Abderrahmane, lui dit-il, il m'a pris envie de voir encore *incognito* cette ville & la cour du calife, ou plutôt, j'ai souhaité de vous revoir vous-même ; je viens loger chez vous ; je me flatte que je vous fais autant de plaisir que j'en ressentois de vous avoir dans mon palais. Le Bagdadin, enchanté de l'honneur qu'il recevoit, voulut se jeter aux pieds de Nasiraddolé pour lui témoigner combien il y étoit sensible ;

mais ce prince le releva, & lui dit : laiſſez là le reſpect que vous devez au roi de Mouſel, ne voyez en moi qu'un ami, qui veut ſe réjouir avec vous ; vivons ſans contrainte, rien n'eſt ſi doux qu'une vie libre ; pour en goûter les charmes, je me dérobe de temps en temps à ma cour, je me plais à voyager ſans ſuite, à me confondre avec les particuliers ; &, je vous l'avouerai, les jours que je paſſe de cette ſorte ſont les plus heureux de ma vie.

CMLXXVIII. JOUR.

LE jeune marchand de Bagdad, pour obéir & plaire au roi de Mouſel, prit avec lui un air familier ; ils commencèrent à vivre enſemble comme s'ils euſſent été de la même condition ; ils faiſoient tous les jours des parties de plaiſir, & Naſiraddolé oubliant ce qu'il étoit, paſſoit le temps ainſi qu'un particulier.

Un ſoir, pendant qu'ils étoient à table tête à tête, & qu'ils buvoient des meilleurs vins, leur converſation roula ſur la beauté des femmes ; le roi de Mouſel vanta les charmes de quelques eſclaves de ſon ſérail, & dit qu'il n'y en avoit pas au monde qui leur fuſſent com-

parables. Le Bagdadin n'écouta pas tranquillement ce discours; l'amour qu'il avoit pour Zeïneb, & le vin qu'il avoit bu, ne lui permirent pas de convenir de ce qu'il venoit d'entendre. Seigneur, dit-il à son hôte, je ne doute point que vous n'ayiez de très-belles femmes; mais je ne crois point qu'elles surpassent les miennes en beauté; j'ai plusieurs esclaves qu'on ne peut regarder sans admiration, & entr'autres une Circassienne que la nature semble avoir pris plaisir à former: c'est-à-dire, reprit le roi, que vous aimez cette Circassienne; l'éloge que vous en faites me prouve que vous en êtes fort épris, sans me persuader qu'elle soit aussi charmante que mes esclaves. Il est bien aisé de vous en convaincre, repartit Abderrahmane: en disant cela, il fit venir un eunuque, & lui dit à l'oreille: allez dire à mes esclaves qu'elles se parent de leurs plus riches habits, & qu'elles s'assemblent toutes dans un appartement bien éclairé.

L'eunuque courut s'acquitter de sa commission, & le Bagdadin se remit à table, en disant au prince: seigneur, vous jugerez bientôt par vous-même, si vous avez tort ou raison de penser que votre sérail renferme les plus belles femmes de l'Asie; je vous avoue,

répondit le roi, que je suis curieux de savoir si l'amour ne vous aveugle point.

Ils continuèrent de se réjouir, & ils burent des liqueurs jusqu'à ce que le même eunuque qui avoit paru, vînt dire à son maître que les esclaves étoient assemblées, & qu'elles n'avoient rien oublié de ce qui pouvoit relever leur beauté : alors le Bagdadin emmena le roi de Mousel dans un appartement de la dernière magnificence, où il y avoit trente esclaves, jeunes, belles, bien faites & toutes couvertes de pierreries : elles étoient assises sur des sophas d'étoffe de soie couleur de rose, à fleurs d'argent ; les unes jouoient du luth, les autres du tambour de basque, & les autres s'amusoient à chanter en attendant l'arrivée de leur maître ; elles se levèrent dès qu'elles l'apperçurent, &, se tinrent debout, en gardant un silence modeste : Abderrahmane leur ordonna de s'asseoir & de continuer à jouer de leurs instrumens ; elles obéirent dans le moment.

Le roi Nasiraddolé, tout grand prince qu'il étoit, fut obligé d'avouer qu'il n'avoit point dans son sérail de plus aimables personnes ; il se mit à les considérer l'une après l'autre ; il commença par les joueuses de luth, qui lui parurent fort jolies ; il ne trouva pas moins agréables celles qui jouoient du tambour de

basque, & lorsqu'il vint à examiner les chanteuses, il en vit une dont la beauté l'éblouit : est-ce-là, dit-il au Bagdadin, cette Circassienne dont vous m'avez parlé ? Oui, seigneur, répondit Abderrahmane, c'est elle-même ; suis-je un peintre flatteur ? avez-vous jamais vu quelque chose de plus beau ?

CMLXXIX. JOUR.

Le Bagdadin attendoit la réponse du roi de Moussel, & il ne doutoit pas qu'elle ne fût très-glorieuse pour Zeïneb ; mais il fut bien étonné, lorsqu'il vit que ce prince, au lieu de louer la beauté de cette esclave, prit un air sérieux& chagrin, sans vouloir dire ce qu'il en pensoit, ce qui lui fit juger que le monarque trouvoit Zeïneb plus belle que toutes les femmes de son sérail, & qu'il en avoit un dépit secret : Seigneur, reprit-il un moment après, en le reconduisant à son appartement, je vois bien que j'ai trop présumé des charmes de Zeïneb ; je vous les ai sans doute trop vantés. Nasiraddolé ne répondit rien encore à ces paroles ; & lorsqu'il fut dans la chambre où il couchoit, il pria son hôte de l'y laisser seul, parce qu'il souhaitoit,

disoit-il, de se reposer. Abderrahmane aussitôt se retira, persuadé qu'il n'étoit chagrin qu'à cause qu'il venoit d'avoir le démenti.

Le lendemain matin le jeune marchand alla au lever du roi de Mousel; il croyoit trouver ce monarque dans une meilleure disposition, mais il le surprit dans une tristesse, dans un accablement, dont il fut vivement touché. Qu'avez-vous, seigneur, lui dit-il? de quel sombre nuage vos yeux sont-ils enveloppés? quelle est la cause de cette profonde mélancolie où je vous vois plongé? Abderrahmane, lui répondit le roi, je pars dès ce jour pour Mousel, j'emporte une douleur que le temps ne fera peut-être qu'augmenter; laissez-moi partir sans m'en demander le sujet. Non, seigneur, répliqua la Bagdadin, il faut que vous me le disiez; ne me le cachez point, je vous en conjure; n'ai-je point eu l'imprudence de manquer au respect que je vous dois? J'ai abusé des bontés qu'un grand prince a pour moi, je vous ai sans doute offensé? A Dieu ne plaise, repartit Nasiraddolé, que je me plaigne de vous! je ne me plains que de ma mauvaise destinée: encore une fois, poursuivit-il, ne vous informez point de ce qui peut m'affliger.

Plus le roi de Mousel s'obstinoit à cacher

la cauſe de ſon affliction, & plus le Bagdadin le preſſoit de la lui découvrir : cependant ce prince ſe diſpoſoit à partir, & il avoit deſſein de garder ſon ſecret; mais enfin ſon hôte l'obligea par ſes inſtances à le lui révéler. Hé bien, Abderrahmane, lui dit en partant Naſiraddolé, vous voulez que je parle, je vais vous ſatisfaire: j'aime, ou plutôt j'adore Zeïneb, je n'ai pu la voir ſans prendre dans ſes beaux yeux le funeſte amour qui trouble mon repos; je ſouhaitois de partir ſans vous faire ce triſte aveu : vous me l'arrachez ; que votre amitié ne me le reproche point. Hélas! je ne l'expierai que trop par tous les maux que je vais ſouffrir : adieu. A ces mots il ſortit de chez le Bagdadin, & prit la route de Mouſel.

CMLXXX. JOUR.

LE diſcours de Naſiraddolé ſurprit étrangement Abderrahmane, qui fut long-temps après le départ de ce prince à revenir du déſordre où étoient ſes ſens. Ah! malheureux que je ſuis, s'écria-t-il, devois-je faire voir Zeïneb au roi de Mouſel? Ne devois-je pas prévoir qu'il ne pourroit la regarder impunément?

ment? Il va languir dans sa cour; les femmes de son sérail, de quelque beauté qu'elles soient pourvues, ne pourront lui faire oublier la fatale Circassienne dont il est occupé, j'en jure par moi-même; un cœur qu'elle a charmé ne peut brûler d'un autre amour; j'aurai donc à me reprocher toute ma vie que je fais l'infortune d'un roi plus grand encore par ses vertus que par sa couronne; c'est moi qui, par un transport d'amant indiscret, interromps le cours de ses jours heureux; pour prix de toutes les marques d'amitié que j'ai reçues de lui, est-il juste que je lui plonge un poignard dans le cœur? Non, mon cher prince, non, Abderrahmane ne vous laissera point dans l'état cruel où il vous a réduit! Je suis prêt à m'immoler pour vous, je vais vous céder Zeïneb, j'y suis résolu.

Aussitôt qu'il eut pris cette résolution, il appela quelques-uns de ses officiers, & leur ordonna de préparer une litière, ensuite il fit venir Zeïneb & lui dit: vous n'êtes plus à moi, vous êtes au roi de Mousel; c'est ce prince que vous avez vu hier au soir, il a pour vous une passion violente, il est aimable, vous devez souscrire sans peine au don que je lui fais de votre personne.

A ce discours l'esclave se prit à pleurer. Est il bien possible, dit-elle, qu'Abderrahmane m'abandonne après m'avoir juré tant de fois un amour immortel? Ah! volage, vous ne m'aimez plus; une beauté nouvelle triomphe sans doute du pouvoir de mes yeux, & vous ne m'éloignez de vous que pour éviter les reproches secrets que ma présence pourroit vous faire. Non, belle Zeïneb, répondit le Bagdadin tout attendri, vous n'avez point de rivale, & je ne vous ai jamais plus aimée, j'en jure par le tombeau de notre grand prophète qu'on voit à Médine. Et si cela est, interrompit avec précipitation Zeïneb, pourquoi faut-il nous séparer? Mon cœur en gémit, répondit-il; mais je ne puis souffrir qu'un prince pour qui j'ai l'amitié la plus tendre, & qui m'a donné tant de témoignages de la sienne, traîne une vie languissante; dès qu'il s'agit de son repos, je n'ai plus d'égard au mien; lorsque je mesure la distance que la nature a mise entre ce rival & moi, il n'est point de sacrifice que je ne croie devoir lui faire; & d'ailleurs quand je songe que c'est pour vous rendre favorite d'un souverain, cette pensée, je l'avouerai, adoucit la rigueur de la violence que je me fais en vous cédant: allez donc

remplir l'henreux destin qui vous attend à Mousel, hâtez-vous de joindre Nasiraddolé, & de faire succéder dans son cœur la joie la plus vive à l'affliction dont il est saisi.

A ces paroles, qu'il ne put achever sans verser quelques pleurs, il ordonna aux officiers qu'il avoit nommés pour conduire Zeïneb à Mousel, de l'emmener promptement, & de l'arracher à sa vue; car elle fondoit en larmes, & paroissoit si affligée, qu'il commençoit à ne pouvoir plus soutenir ce spectacle: les officiers la mirent dans la litière avec une vieille esclave qui la servoit, & ils prirent le chemin qu'avoit suivi le roi de Mousel.

CMLXXXI. JOUR.

ILS eurent beau faire diligence, la litière alloit trop lentement pour pouvoir joindre Nasiraddolé qui montoit un cheval arabe des plus vigoureux. Il arriva dans sa capitale plusieurs jours avant Zeïneb, qui n'y fut pas plutôt rendue, qu'un de ses conducteurs courut au palais pour avertir le roi qu'Abderrahmane leur maître lui envoyoit cette esclave.

On ne peut exprimer qûelles furent la surprise & la joie de ce monarque, lorsqu'il apprit cette nouvelle. O généreux ami, s'écria-t-il, quand je ne ferois pas déjà persuadé que tu es le plus parfait ami du monde, je n'en pourrois présentement douter, puisque tu préfères mon bonheur au tien.

Il l'envoya recevoir par les chefs de ses eunuques, & lui fit donner un appartement séparé, le plus commode & le plus magnifique du palais; elle n'y fut pas long-temps sans voir paroître ce prince; il s'approcha d'elle, & remarquant sur son visage une impression de tristesse: belle Zeïneb, lui dit-il, il n'est pas difficile de juger que votre cœur n'avoue pas le sacrifice que le généreux Abderrahmane me fait de vous; je vois bien que vous venez à Mousel plutôt comme une victime qu'on conduit à la mort, que comme une orgueilleuse beauté qui doit voir un souverain à ses genoux; vous êtes plus sensible à la perte d'un homme que vous aimez, qu'à la conquête d'un roi qui vous adore! Seigneur, répondit Zeïneb, je devrois conformer mes sentimens au nouveau sort qui m'appelle ici; je devrois m'applaudir de pouvoir faire le bonheur d'un prince tel que vous. Je dirai plus, je voudrois, prompte à me détacher,

oublier l'ingrat qui m'abandonne, & vous donner sa place dans mon cœur : que ne puis-je, pour me venger de sa trahison, sentir dès ce moment pour vous tout l'amour que sa perfide ardeur a su m'inspirer pour lui ! mais, hélas ! pour mon malheur, je suis trop occupée du traitre : tant que je vivrai, il sera toujours présent à ma pensée, & troublera sans cesse le repos de ma vie. La belle esclave, en achevant ces paroles, fondoit en pleurs, & poussa des sanglots dont Nasiraddolé fut vivement touché. Ah ! charmante Zeïneb, s'écria-t-il, modérez votre affliction, je vous en conjure, & laissez-moi du moins me flatter que le temps & mes soins pourront en triompher : ne m'ôtez pas cette espérance qui peut seule soutenir ma vie.

Le roi de Mousel ne se contenta pas de tenir ce discours à la belle esclave : il se jeta à ses genoux, & ajoutant à ce qu'il venoit de dire, mille autres choses tendres & passionnées, il fit tous ses efforts pour la consoler ; mais il n'en put venir à bout ; il s'apperçut même que plus il combattoit sa douleur, plus elle sembloit augmenter, ce qui fut cause qu'il se retira : il aima mieux

s'éloigner de Zeïneb, que d'aigrir ses maux par sa présence.

CMLXXXII. JOUR.

REVENONS au jeune marchand de Bagdad. Après le départ de sa belle esclave, il tomba dans une langueur que rien ne pouvoit dissiper. Il avoit beau faire des parties de plaisir, Zeïneb qu'il avoit toujours dans l'esprit, ne lui permettoit pas d'être content. Ah! malheureux que je suis, disoit-il souvent en lui-même, je sens que je ne puis vivre sans Zeïneb! devois-je en céder la possession au roi de Mousel? n'est-ce pas passer les bornes de l'amitié, que de livrer à son ami une personne qu'on adore? Nasiraddolé auroit-il fait le même effort en ma faveur? Non, sans doute, & je suis persuadé qu'il ne connoît pas tout le prix du sacrifice que je lui ai fait: il s'imagine que j'aimois foiblement ma belle esclave, puisque je la lui ai donnée même sans qu'il me l'ait demandée: en effet, quel amant heureux & bien passionné a jamais renoncé à sa maîtresse, par pitié pour un ami? Cependant j'aime Zeineb autant qu'on peut aimer; mais,

hélas! où m'emporte ma douleur? que me sert-il de me condamner moi-même? Je ferois encore ce que j'ai fait, quelle que soit ma peine en ce moment; le prince, au bonheur duquel j'immole ma tendresse, me tient compte d'un si grand sacrifice, & il est plus digne que moi de posséder Zeïneb.

C'est dans cette situation que se trouvoit Abderrahmane; il étoit au désespoir d'avoir perdu son esclave, sans se repentir de l'avoir cédée au roi de Mousel. Il y avoit déjà trois mois qu'il menoit une vie assez triste, quand tout-à-coup on vint chez lui l'arrêter de la part du grand visir: on lui dit qu'on l'accusoit d'avoir, dans une débauche, tenu des discours peu respectueux du commandeur des croyans. Il eut beau protester qu'il ne lui étoit jamais échappé la moindre parole qui pût offenser le calife, on le conduisit en prison. Deux seigneurs de la cour, qui étoient ses ennemis secrets, avoient inventé cette calomnie pour le perdre, & sur leur faux témoignage, le grand visir le faisoit arrêter; il fut même ordonné que dès ce jour-là tous ses biens seroient confisqués, sa maison rasée, & que lui le lendemain auroit la tête coupée sur un échafaud, qui pour

cet effet feroit dreffé devant le palais du calife.

Le concierge de la prifon où il étoit alla pendant la nuit lui annoncer fon arrêt. Seigneur Abderrahmane, lui dit-il enfuite, je prends beaucoup de part à votre malheur; j'en fuis d'autant plus touché, que je vous ai plus d'obligation : vous m'avez rendu fervice dans deux conjonctures où j'ai eu befoin de votre fecours : voici une occafion de vous témoigner ma reconnoiffance : j'ai réfolu de vous mettre en liberté pour m'acquitter envers vous : fortez de prifon, les portes vous font ouvertes, fuyez & dérobez-vous au fupplice qui vous attend.

CMLXXXIII. JOUR.

A ce difcours, Abderrahmane, tranfporté de joie, embraffa le concierge, & le remercia de fa générofité; puis tout-à-coup faifant réflexion au péril où cet homme fe mettoit en le délivrant, il lui dit : vous ne fongez pas qu'en me fauvant la vie, vous expofez la vôtre : je ne veux point abufer de vos fentimens généreux; il n'eft pas jufte que je vous laiffe périr pour moi : ne vous mettez

point en peine de ce que je deviendrai, répondit le concierge : apprenez-moi ſeulement ſi vous êtes coupable ou innocent ; avez-vous en effet parlé du calife dans des termes peu reſpectueux ? ne me déguiſez rien ; il m'importe de ſavoir la vérité ; je prendrai mes meſures là-deſſus : j'atteſte ici le ciel, répliqua le jeune marchand, que je n'ai jamais parlé du commandeur des croyans qu'avec tout le reſpect que je lui dois. Cela étant, reprit le concierge, je ſais bien ce que je ferai : ſi vous étiez coupable, je prendrois la fuite comme vous ; mais puiſque vous ne l'êtes pas, je demeurerai ici, & je n'épargnerai rien pour faire connoître votre innocence.

Abderrahmane fit de nouveaux remercîmens au concierge, & ſortit de priſon : il ſe réfugia chez un de ſes amis, qui le cacha dans un endroit de ſa maiſon où il le crut en ſûreté. Le jour ſuivant, le grand viſir ayant appris l'évaſion du priſonnier, envoya chercher le concierge, & lui dit : ô miſérable, eſt-ce ainſi que tu fais ton devoir ? tu as laiſſé échapper un criminel qui étoit ſous ta garde, ou plutôt tu l'as mis toi-même en liberté : ſi tu ne le retrouve dans vingt-quatre heures, tu éprouveras le ſort qui lui étoit deſtiné.

Monſeigneur, répondit le concierge, je ne refuſe pas de mourir pour lui : je vous l'avouerai, c'eſt moi qui l'ai ſauvé, je n'ai pu ſouffrir qu'il pérît : je lui ai ouvert les portes de la priſon, & je lui ai conſeillé de prendre la fuite : je confeſſe mon crime, & je ſuis prêt à l'expier par la mort que vous prépariez au plus honnête homme de Bagdad, & j'oſe dire au plus innocent. Hé quelle preuve, reprit le viſir, as-tu de ſon innocence ? L'aveu qu'il m'en a fait lui-même, repartit le concierge. Abderrahmane eſt incapable de mentir ; mais vous, monſeigneur, ajouta-t-il, permettez que je vous repréſente que vous vous êtes laiſſé trop facilement prévenir : connoiſſez-vous bien les accuſateurs du jeune marchand ? êtes-vous aſſez sûr de leur intégrité, pour pouvoir les croire ſur leur parole ? ne feroient-ils point ennemis ſecrets de l'accuſé ? ſavez-vous ſi l'envie & la haine ne les arment point contre lui ? prenez garde de vous laiſſer ſéduire par des impoſteurs, & craignez de répandre le ſang des innocens, car vous ſerez un jour obligé de rendre compte du pouvoir dont vous êtes revêtu : vous en ſerez récompenſé, ſi vous n'en faites qu'un bon uſage ; mais vous en ſerez puni, ſi vous en abuſez.

Ces paroles, que le concierge prononça d'un ton ferme, étonnèrent le grand visir, & l'obligèrent à rentrer en lui-même. Il fit emprisonner le concierge jusqu'à nouvel ordre, & résolut de ne rien oublier pour découvrir si les accusateurs du jeune marchand avoient fait leur déposition de bonne foi : cependant, comme il avoit déjà fait raser la maison de l'accusé, & confisquer tous ses biens, il ne voulut pas faire soupçonner sa prudence. Il ordonna au cadi de faire chercher Abderrahmane aux environs de Bagdad.

CMLXXXIV. JOUR.

TANDIS que le lieutenant du cadi parcouroit la campagne avec tous ses asas, le jeune marchand de Bagdad se tenoit caché chez son ami; & jugeant par les soins qu'on prenoit de le chercher, que son affaire alloit mal, il craignit que le cadi ne le vînt surprendre dans le lieu où il étoit : c'est pourquoi il forma le dessein d'aller à Mousel. Je serai-là, disoit-il, dans un asyle assuré, pourvu que je puisse me rendre à la cour

de Nasiraddolé; ce prince m'aura bientôt fait oublier ma disgrace.

Dés qu'il sut que les asas, fatigués d'avoir fait des perquisitions inutiles, étoient revenus à Bagdad, il en sortit une nuit monté sur un fort beau cheval que lui donna son ami, & il prit le chemin de Mousel. Il fit tant de diligence qu'il y arriva en peu de temps. Il descendit au premier caravansérail, où il laissa son cheval, & ensuite il se rendit à la cour. Tous les officiers du roi le reconnurent. Hé! voilà, s'écrièrent-ils, l'étranger que notre monarque chérit tant! qu'il soit ici le bien venu! Dans un moment le bruit de son arrivée se répandit dans le palais, & parvint aux oreilles de Nasiraddolé. Aussitôt ce prince fit appeler son trésorier, & lui dit tout bas: Allez trouver Abderrahmane; donnez-lui de ma part deux cent sequins d'or. Dites-lui qu'il les fasse valoir dans le commerce, qu'il sorte de mon palais, & qu'il n'y revienne que dans six mois.

Le trésorier s'acquitta sur le champ de sa commission, qui surprit étrangement le Bagdadin. C'étoit en effet lui faire une réception fort singulière, & il n'avoit pas lieu de s'y attendre. Quoi donc! s'écria-t-il, est-ce de cette sorte que le roi de Mousel doit

recevoir un homme qu'il n'a pas dédaigné de regarder comme ſon ami ? Ai-je fait quelque choſe qui lui ait déplu ? Hélas ! je me flattois qu'il auroit toujours pour moi les mêmes ſentimens, & cette eſpérance me conſoloit de tous mes malheurs.

Ne vous affligez point, lui dit le tréſorier ; le roi vous aime encore, & s'il ne vous reçoit pas mieux, il faut qu'il ait des raiſons. Faites ce qu'il vous preſcrit, vous n'aurez peut-être pas ſujet de vous en repentir. Le Bagdadin ſortit du palais, & retourna au caravanſérail, ne ſachant ce qu'il devoit penſer de Naſiraddolé. Que veut-il que je faſſe, diſoit-il, de deux cent ſequins ; je ne pourrai pas faire un grand négoce avec une ſomme ſi modique. Encore s'il m'eût donné mille ſequins d'or, j'aurois pu m'aſſocier avec un gros marchand, & commencer une nouvelle fortune.

Il ne laiſſa pas de prendre toutes les meſures poſſibles pour faire profiter ſon argent ; mais il ne ſuffit pas aux marchands de s'appliquer à leurs affaires ; pour réuſſir, il faut qu'ils aient du bonheur. Si la fortune ne ſeconde pas leurs ſoins, ils en prennent d'inutiles pour s'enrichir. Ce fut en vain qu'Abderrahmane ſe donna beaucoup de mouvemens ; il ne

retira pas du commerce ce qu'il y avoit mis, ſi bien qu'au bout de ſix mois, il n'avoit que cent cinquante ſequins de reſte. Il parut à la cour. Le tréſorier vint à lui de la part du roi, & lui demanda s'il avoit encore ſes deux cent ſequins. Non, répondit le jeune marchand, il m'en manque un quart. Puiſque cela eſt ainſi, repliqua le tréſorier, en lui comptant cinquante ſequins, voilà votre ſomme complette. Allez la riſquer de nouveau, & revenez ici dans ſix mois.

CMLXXXV. JOUR.

Le Bagdadin ne fut pas moins ſurpris de ce diſcours que la première fois. Quelle eſt donc la penſée de Naſiraddolé? Eſt-ce ainſi qu'il prétend s'acquitter envers moi? croit-il payer par-là le ſacrifice que je lui ai fait de ce que j'avois de plus cher au monde! Ne devroit-il pas avoir honte de me donner cinquante ſequins? Eſt-ce un préſent qui ſoit digne de lui? Je veux pourtant encore, pourſuivit-il, faire ce qu'il m'ordonne. Je reviendrai dans ce palais au temps marqué; mais ce ſera pour la dernière fois, ſi je n'y ſuis pas reçu d'une autre manière.

Il acheta de nouvelles marchandises, & se remit à trafiquer; ce qu'il fit avec tant de bonheur, qu'au bout de six mois il se trouva qu'il avoit gagné près de cent sequins. Il ne manqua pas de se rendre au palais du roi. Le trésorier vint le recevoir, & lui demanda s'il avoit ses deux cent sequins. J'en ai près de trois cent, répondit le Bagdadin, la fortune cette fois-ci m'a été très-favorable. Puisque cela est ainsi, repliqua le trésorier, je vais vous conduire au roi; il ne fera plus difficulté de vous voir. A ces mots, il prit le jeune marchand par la main, & le mena au cabinet de Nasiraddolé. Dès que ce prince apperçut Abderrahmane, il se leva pour le recevoir, & après l'avoir embrassé à plusieurs reprises: O mon cher ami! lui dit-il, je ne doute point que vous n'ayez été fort surpris de la réception qu'on vous a faite. Vous aviez lieu, je l'avoue, d'en attendre de moi une plus agréable, mais ne m'en sachez pas mauvais gré, je vous en conjure. Vous savez que les malheurs sont contagieux. J'avois appris votre disgrâce par un marchand de Bagdad à qui j'avois demandé de vos nouvelles. Je n'ai osé vous accorder un asyle dans mon palais, ni même vous voir, de peur que votre infortune ne se répandît sur

moi, & ne me mît hors d'état de vous faire du bien, lorſque vous ceſſeriez d'être malheureux. Préſentement, pourſuivit-il, que le malheur ſemble vous avoir abandonné, rien ne m'empêche plus de ſuivre les mouvemens de mon amitié. Vous demeurerez déſormais dans ma cour, & je ferai tous mes efforts pour vous faire oublier les maux que vous avez ſoufferts.

Effectivement, Naſiraddolé fit donner au Bagdadin un appartement dans ſon palais, & nomma des officiers pour le ſervir. Ils paſsèrent le premier jour à table tous deux, & quand la nuit fut venue, le roi dit au jeune marchand : je veux m'acquitter envers vous du ſacrifice que vous m'avez fait de la jeune eſclave que vous aimez. Je prétends vous rendre la pareille ; je vais vous céder celle de mes femmes qui m'eſt la plus chère ; je prétends vous l'envoyer cette nuit, à condition que vous l'épouſerez. Seigneur, répondit Abderrahmane, je remercie votre majeſté des bontés qu'elle a pour moi ; mais ſouffrez que je refuſe la grâce qu'elle veut me faire. Je ne puis aimer aucune dame après Zeïneb, & je vous conjure de ne pas me contraindre. Quelqu'occupé que vous ſoyez de Zeïneb, reprit le roi, je doute fort que vous puiſſiez

voir la perſonne que je vous deſtine, ſans vous ſentir de l'amour pour elle; tout ce que je vous demande, c'eſt que vous ayez avec elle une converſation; ſi ſon eſprit & ſa beauté ne font ſur vous aucun effet, je ne vous preſſerai plus de l'épouſer. Seigneur, repartit le Bagdadin, je conſens de l'entretenir par complaiſance, puiſque vous le ſouhaitez. Cependant, ſoyez aſſuré que malgré tous ſes charmes, elle ne pourra diſpoſer mon cœur à brûler d'une nouvelle flamme.

CMLXXXVI. JOUR.

ENFIN, Abderrahmane ſe retira dans ſon appartement, où il ne fut pas plutôt, que le chef des eunuques, ſuivi d'une dame voilée y arriva, & lui dit: ſeigneur, voici la perſonne que le roi mon maître veut vous donner. C'eſt la plus belle des femmes. Il ne ſauroit vous faire de préſent plus précieux. En achevant ces paroles, il fit une profonde révérence au Bagdadin, laiſſa l'eſclave & ſortit.

Le jeune marchand de Bagdad ſalua fort civilement la dame, & la pria de s'aſſeoir ſur un grand ſopha de brocard bleu, relevé d'une broderie d'or. Elle s'y aſſit; il ſe mit

auprès d'elle, & lui dit : O vous, qui ſous ce voile repréſentez le ſoleil enveloppé d'un nuage épais, écoutez-moi, je vous conjure. Je ſuis perſuadé que le deſſein du roi vous allarme. Vous craignez ſans doute, que prompt à profiter de ſa générosité, je n'aille par des nœuds éternels vous attacher à mon ſort; mais ceſſez d'appréhender que je vous faſſe cette violence. J'aime trop Naſiraddolé pour lui enlever un objet qu'il adore; & d'ailleurs, je vous l'avouerai, je ſuis peu ſenſible au ſacrifice que ce prince veut me faire. Comme je n'ai point vu vos charmes, cet aveu ne vous offenſe pas.

Il ſe tut après avoir dit ces paroles, & il attendoit ce que l'eſclave lui répondroit, lorſque tout-à-coup elle fit un éclat de rire, enſuite elle leva ſon voile, & le Bagdadin reconnut en elle ſa chère Zeïneb : Ah! ma princeſſe, s'écria-t-il, emporté par un tranſport mêlé de ſurpriſe & de joie, c'eſt donc vous que je vois! Oui, mon cher Abderrahmane, répondit-elle, c'eſt votre Zeïneb qui vous eſt rendue. Le roi de Mouſel n'eſt pas moins généreux que vous. Dès qu'il a connu toute ma tendreſſe, & qu'il a vu qu'elle ne ſe rendoit pas à ſes ſoins, il a fini ſa pourſuite, & il ne me retient plus ici

depuis long-temps que pour me mettre entre vos mains.

La belle Zeïneb & le jeune marchand passèrent la nuit à se témoigner mutuellement la joie qu'ils avoient à se revoir, & de la manière dont ils se trouvoient réunis. Le lendemain matin Nasiraddolé vint dans leur appartement : ils se jetèrent tous deux à ses pieds pour le remercier de ses bontés : il les releva, & leur dit : heureux amans, goûtez en repos dans ma cour les plaisirs d'une parfaite union. Pour lier encore plus étroitement vos cœurs, je vais ordonner les apprêts de votre mariage : si je ne puis cesser d'aimer Zeïneb, du moins mon amour n'éclatera que par les bienfaits dont je prétends vous combler tous deux.

En effet, il ne se contenta pas de leur donner des grosses pensions : il leur assigna plus de vingt mille arpens de terre, exempts de toutes charges. Pour surcroît de bonheur, Abderrahmane reçut d'agréables nouvelles de Bagdad : il apprit qu'un de ses accusateurs, poussé par ses remords, avoit été découvrir tout au grand visir, qui, sur sa déposition, avoit fait mourir l'autre accusateur, pardonné au concierge, & déclaré l'accusé innocent. Sur cet avis, il fit un voyage à

Bagdad, alla trouver le visir qui lui restitua une partie de ses biens; mais il la donna toute entière au concierge qui l'avoit si généreusement sauvé, & il retourna aussitôt à Mousel, où il passa le reste de ses jours avec autant de tranquillité que d'agrément.

CMLXXXVII. JOUR.

Le jeune homme qui parloit au calife Haroün Alraschid & sa favorite, finit en cet endroit l'histoire de Nasiraddolé, d'Abderrahmane & de Zeïneb : il reçut aussi des applaudissemens. Le calife loua fort la générosité du jeune marchand & celle du roi de Mousel, & Sultanum ne manqua pas d'élever jusqu'aux nues la constance de la belle Circassienne : alors le vieillard qui avoit raconté l'histoire des deux frères génies prit la parole, & dit à la favorite du commandeur des croyans : ô ma princesse ! puisque vous aimez les caractères des femmes fidelles, je vais, si vous me le permettez, vous conter l'histoire de Repsima : je ne crois pas que le récit de ses aventures vous ennuie. Sultanum témoigna tant d'envie d'entendre cette nouvelle histoire, que le calife dit au vieillard de

la raconter : le vieillard, qui naturellement aimoit beaucoup à parler, ne demanda pas mieux, & commença de cette ſorte.

Hiſtoire de Repſima.

UN marchand de Baſra, nommé Dukin, abandonna ſa profeſſion pour ſe donner tout entier à la piété. Il avoit toujours été fort ſcrupuleux, & il avoit par conſéquent amaſſé fort peu de bien : il vivoit dans une petite maiſon à l'extrémité de la ville, avec une fille unique, qu'il élevoit dans la crainte du Très-Haut & dans la pratique des vertus Muſulmanes : ils jeûnoient tous deux, non-ſeulement les jours de précepte, mais ſouvent encore pour ſe mortifier : enfin, tout le temps étoit employé à la prière & à la lecture de l'Alcoran : ils vivoient contens de leur ſort, & rien ne leur manquoit, parce qu'ils ne déſiroient rien.

Quelque ſoin que prît Repſima, c'eſt ainſi que s'appeloit la fille de Dukin, de ſe ſouſtraire aux yeux des hommes, & de vivre dans un grand abandonnement des choſes du monde, elle ne laiſſa pas d'être bientôt troublée dans ſa ſolitude : le bruit de ſa vertu y attira pluſieurs hommes, qui la demandèrent en mariage à ſon père ; & elle

auroit eu un plus grand nombre d'amans, ſi l'on eût ſu que ſa beauté égaloit ſa vertu. Dukin, quand il conſidéroit la médiocrité de ſa fortune, ſouhaitoit que ſa fille épousât quelque riche marchand; mais elle témoignoit tant d'averſion pour le mariage, qu'il n'oſoit l'engager dans cet état, de peur de faire trop de violence à ſes ſentimens. Non, mon père, lui diſoit-elle toutes les fois qu'il ſe préſentoit quelque parti, je ne veux point vous quitter: ſouffrez que je partage avec vous la douceur de la vie tranquille que vous menez.

Ils vécurent donc tous deux enſemble pendant quelques années, de la manière que je l'ai dit. Après quoi Dukin fut enlevé par l'ange de la mort. Repſima, ſe voyant privée de l'appui de ſon père, leva les mains & les yeux au ciel, & lui adreſſa ces paroles: Unique eſpérance des déſeſpérés, ſeule reſſource des orphelins, ciel qui n'abandonnes point les malheureux qui implorent ton ſecours avec confiance, toi qui écoutes la voix des innocens qui gémiſſent, ne rejette pas ma prière! Tu es tout-puiſſant, tu peux me conſerver; écartes de moi tous les périls qui menaceront mon innocence.

CMLXXXVII. JOUR.

APRÈS les funérailles de Dukin, toute la famille repréſenta à Repſima qu'elle ne pouvoit plus avec bienſéance demeurer dans la ſolitude, & qu'elle devoit ſe marier. En même-temps on lui propoſa un jeune marchand nommé Temim, dont on lui vanta la ſageſſe & la probité. Elle ne put d'abord goûter des avis ſi oppoſés à ſon penchant; mais, depuis, ayant dans ſa prière conſulté le grand prophète, elle ſe crut inſpirée, & il ne lui en fallut pas davantage pour ſe déterminer à ſe marier avec Temim. Le mariage ſe fit peu de tems après.

Elle trouva dans ſon époux, outre tout le bien qu'on lui en avoit dit, un homme diſpoſé à l'aimer paſſionnément. Temim s'y attacha tous les jours de plus en plus; &, charmé d'avoir une femme d'un mérite ſi rare, il s'eſtimoit le plus heureux des hommes. Mais hélas! ſon bonheur ne fut pas de longue durée. Tremblez, mortels, lorſque vous vous voyez au comble de vos vœux! L'inſtant qui doit être le dernier de votre félicité n'eſt peut-être pas éloigné de vous.

Temim, une année après ſon mariage, fut obligé de faire un voyage ſur la côte des Indes. Il avoit un frère qu'il chargea du ſoin de ſes affaires domeſtiques : Revendé, lui dit-il, mon cher frère, tiens bonne compagnie à Repſima pendant mon abſence, ménage mon bien. Je ne t'en dirai pas davantage, je juge de toi par moi-même. Je crois que mes intérêts ne te ſont pas moins chers que les tiens propres. Oui, mon frère, répondit Revendé, vous avez bien raiſon d'avoir une entière confiance en moi, & il n'eſt pas en effet beſoin de me recommander vos intérêts. Le ſang & l'amitié ne me permettront pas de les négliger.

Sur l'aſſurance que Revendé donnoit à Temim d'avoir grand ſoin de ſa maiſon, celui-ci partit de Baſra, & s'embarqua ſur le golfe dans un vaiſſeau qui alloit à Surate. Dès qu'il fut parti, ſon frère ſe rendit dans ſa maiſon, & fit mille proteſtations de ſervice à Repſima, qui le reçut fort bien. Revendé par malheur devint éperdument amoureux de ſa belle-ſœur. Il cacha quelque temps ſon amour, mais inſenſiblement il n'en fut plus le maître, & il le déclara. La dame, quoiqu'irritée de l'audace de ſon beau-frère, lui parla avec douceur, & le

pria

pria de ne lui plus tenir de pareils diſcours. Elle lui repréſenta l'outrage qu'il faiſoit à Temim, & le peu de fruit qu'il devoit attendre de ſes coupables ſentimens.

Revendé voyant que ſa belle-ſœur prenoit la choſe ſi doucement, ne déſeſpéra pas de la réduire, & devint plus hardi : O ma reine, lui dit-il, tout ce que vous me pourriez dire là-deſſus ſeroit inutile ! Ecoutez plutôt mes ſoupirs, & recevez mes ſervices. Je me ceindrai de la ceinture de l'eſclavage, & je ſerai votre eſclave juſqu'à la mort. Soyons d'accord enſemble, & que notre intelligence ſoit ſi ſecrète que nous puiſſions être à l'abri de la médiſance. A ce diſcours Repſima ne put retenir ſa colère : Ah! ſcélérat, s'écria-t-elle, tu ne te ſoucies que de cacher ton crime aux yeux du monde; tu ne crains que d'être déshonoré parmi le peuple ; tu ne te mets nullement en peine de l'offenſe que tu fais à ton frère & au ciel, qui voit le fond de ton ame. Mais ceſſe de te flatter ; j'aimerois mieux mille fois mourir, que de ſatisfaire ta paſſion criminelle.

Un autre, moins brutal que Revendé, ſeroit peut-être rentré en lui-même à ces paroles, & en auroit eſtimé davantage Rep-

ſima. Pour lui, voyant qu'il ne pouvoit la ſéduire, il réſolut de la perdre pour s'en venger : voici comme il s'y prit. Une nuit, pendant qu'elle étoit en prière, il fit entrer ſecrètement un homme dans la maiſon de Temim. Cet homme s'introduiſit doucement dans la chambre de la dame. Alors Revendé, ſuivi de quatre témoins qu'il avoit ſubornés, enfonça la porte de la maiſon, & courant où étoit ſa belle-ſœur : ah! malheureuſe, lui dit-il, je te ſurprends avec un homme. C'eſt donc ainſi que tu déshonores mon frère ? J'ai amené des témoins, afin qu'il ne te ſerve de rien de nier ton crime. Scélérate ! tu affectes tous les dehors de la plus auſtère vertu, dans le temps que tu commets en ſecret les actions les plus infâmes. En diſant cela, il fit tant de bruit, qu'il réveilla tous les voiſins, & rendit l'affront public.

CMLXXXVIII. JOUR.

Ce fut par ce noir artifice que Revendé fit paſſer ſa belle-ſœur pour une adultère. Il ne ſe contenta pas de cela, il courut chez le cadi avec ſes quatre témoins; il

l'informa de l'aventure, & lui demanda justice. Ce juge aussitôt interrogea les témoins, & sur leur déposition, chargea son lieutenant d'aller se saisir de Repsima, & de la mettre en prison jusqu'au lendemain. Le lieutenant s'acquitta de sa commission, & le jour suivant l'accusée fut condamnée à être enterrée toute vive sur les grands chemins. Cet arrêt rigoureux fut exécuté. On conduisit la victime à une lieue hors de la ville avec un grand concours de monde, & on l'enterra jusqu'à la poitrine dans une fosse où on la laissa.

Comme le peuple s'en retournoit à la ville, il parloit fort diversement de la femme de Temim. C'est une calomnie, disoient les uns, cette affaire a été jugée bien brusquement; cette femme paroissoit si sage & si vertueuse. Il ne faut pas se fier, disoient les autres, à l'extérieur des femmes, celle ci a été condamnée justement. Enfin, chacun raisonnoit suivant son caractère.

Repsima étoit donc sur le grand chemin dans l'état que je viens de dire, lorsqu'au milieu de la nuit il passa près d'elle un voleur arabe monté sur un cheval. Elle l'appela: Passant, lui dit-elle, qui que vous soyez, je vous conjure de me sauver la

vie ; j'ai été enterrée toute vive injuftement. Au nom de Dieu, ayez pitié de moi, & me délivrez de la mort cruelle qui m'attend, cette bonne œuvre ne demeurera pas fans récompenfe. L'arabe, tout voleur qu'il étoit, fut touché de compaffion. Il faut, dit-il en lui-même, que je fauve cette malheureufe créature. J'ai la confcience chargée de mille crimes, cette action charitable difpofera peut-être le très-haut à me les pardonner.

En faifant cette réflexion, il mit pied à terre, s'approcha de Repfima, & après l'avoir tirée de la foffe, il remonta fur fon cheval, & fit monter la dame derrière lui. Seigneur, dit-elle, où m'allez-vous mener? Je vais, répondit-il, vous conduire à ma tente, qui n'eft pas fort éloignée d'ici. Vous y ferez en sûreté, & ma femme, qui eft la meilleure perfonne du monde, vous recevra bien.

Ils arrivèrent bientôt auprès de plufieurs pavillons où demeuroient quelques voleurs arabes. Ils defcendirent à la porte d'une tente, & l'arabe frappa. Il vint auffitôt un nègre qui ouvrit. Le voleur fit entrer la dame, & la préfenta à fa femme; il lui dit comment il l'avoit rencontrée. La femme de l'arabe étoit naturellement charitable, &

ne voyoit qu'à regret ſon mari exercer le métier de voleur ; elle fit un accueil favorable à Repſima, & la pria de conter ſon hiſtoire. L'épouſe de Temim en commença le récit en ſoupirant. Elle parla d'une manière ſi touchante, qu'elle attendrit ſes auditeurs. La femme du voleur ſurtout en fut pénétrée : Ma belle dame, dit-elle à Repſima, les larmes aux yeux, je reſſens vos malheurs autant que vous-même, & vous pouvez compter que je ſuis diſpoſée à vous rendre tous les ſervices qui dépendront de moi. Ma bonne dame, lui dit l'épouſe de Temim, je vous remercie de vos bontés. Je vois bien que le ciel ne veut point m'abandonner, puiſqu'il me fait rencontrer des perſonnes qui prendront part à mon infortune. Permettez que je demeure chez vous, donnez-moi un petit réduit où je puiſſe paſſer mes jours à faire des vœux pour vous.

CMLXXXIX. JOUR.

LA femme de l'arabe la mena dans une petite chambre, & lui dit : vous ſerez ici fort en repos ; aucun fâcheux ne viendra

vous interrompre dans vos prières. Ce fut une grande consolation pour Repsima d'avoir trouvé cet asyle. Elle en rendit sans cesse des grâces au ciel. Mais, hélas! elle n'étoit pas à la fin de ses peines; il lui devoit arriver bien d'autres malheurs.

Le nègre qui servoit sous la tente de l'arabe, & dont l'emploi étoit d'étriller les chevaux, de mener le bétail aux champs, & de le ramener, jeta un jour un œil profane sur Repsima. Qu'elle est belle, dit-il en lui-même, & que mon sort seroit doux, si je pouvois m'en faire aimer! Calid, c'est ainsi qu'il se nommoit, quoiqu'il fût un des plus effroyables monstres de son espèce, ne laissa pas d'espérer qu'il pourroit devenir amant heureux. Cette espérance, & la beauté de l'objet aimé, qu'il voyoit souvent, augmentèrent son amour à un point qu'il résolut de le déclarer à la première occasion qui se présenteroit. Elle s'offrit bientôt; il la saisit un jour que l'arabe & sa femme étoient hors de la tente. Il entra dans la chambre de Repsima: il y a long-temps, lui dit-il, que j'épie le moment de vous pouvoir dire en particulier que je meurs d'amour pour vous: je suis prêt à perdre la vie, si vous ne me secourez. Ah! misé-

rable, lui répondit-elle, as-tu pu t'imaginer que tu t'attirerois mon attention ? Quand tu ſerois le plus beau & le mieux fait de tous les hommes, tu ne pourrois recueillir aucun fruit de ta folle ardeur, & tu te flattes de l'eſpérance de me plaire! Sors d'ici, téméraire, je ne laiſſe qu'avec horreur tomber mes regards ſur toi. Si jamais, pourſuivit-elle, il t'arrive de me parler d'amour, j'en avertirai ton maître, qui punira ton inſolence.

Elle dit ces paroles d'un ton ſi ferme, qu'il jugea bien qu'une conquête ſi belle n'étoit pas réſervée pour lui. Comme il n'étoit pas moins méchant que Revendé, il crut devoir ſe venger d'une femme qui mépriſoit ſes feux; mais il s'y prit d'une manière bien étrange. L'arabe avoit un fils au berceau, & ce fils faiſoit les délices de ſon père & de ſa mère. Une nuit, Calid alla couper la tête à cet enfant, & portant le poignard dont il s'étoit ſervi pour faire une action ſi barbare dans la chambre de Repſima, qu'il ouvrit ſubtilement & ſans bruit, il le mit tout ſanglant ſous le lit de cette dame qui dormoit. De plus, il affecta de répandre des gouttes de ſang depuis le berceau de l'enfant juſqu'au lit de cette in-

nocente, ſur laquelle il vouloit faire tomber le ſoupçon de l'aſſaſſinat, & il enſanglanta même ſa robe.

Le lendemain matin, ſi-tôt que l'arabe & ſa femme apperçurent leur enfant dans l'état où le nègre l'avoit mis, ils firent des cris effroyables, ſe déchirèrent le viſage, & mirent de la cendre ſur leurs têtes. Calid accourut à leurs cris, & en demanda la cauſe, comme s'il l'eût ignorée. Ils lui montrèrent le berceau tout baigné de ſang, & leur fils ſans vie. A ce ſpectacle, il feint une fureur extrême, il met ſes habits en pièces, il fait des hurlemens, il s'agite, il s'écrie : O malheur ſans pareil ! O trahiſon déteſtable ! Que ne puis-je ſavoir de quelle main ce coup eſt parti ? Si je tenois en ce moment l'auteur d'un ſi horrible crime, je le déchirerois ; mais, ajouta-t-il, on peut, ce me ſemble, le découvrir. Il ne faut que ſuivre les traces ſanglantes de ce meurtre. A ces mots, ſon maître & lui ſuivirent les gouttes de ſang, qui les conduiſirent à la chambre de Repſima. Le nègre tire de deſſous le lit le poignard qu'il y avoit mis, & fait même remarquer à l'arabe que les habits de cette dame ſont enſanglantés. Puis il tient ce diſcours : O mon maître, vous

voyez de quelle manière cette malheureuſe reconnoît les bontés que vous avez pour elle.

CMXC. JOUR.

L'ARABE demeura dans un extrême étonnement, lorſqu'il vit qu'en effet il avoit lieu de ſoupçonner Repſima d'avoir commis une action ſi cruelle. O miſérable, lui dit-il, eſt-ce ainſi que tu obſerves les loix de l'hoſpitalité ? Pourquoi as-tu répandu le ſang de mon fils ? Que t'avoit fait ce pauvre innocent, pour armer ta main contre ſes jours à peine commencés ? O inhumaine ! les ſervices que je t'ai rendus méritoient une autre récompenſe. En diſant cela, il fondoit en pleurs & ſe déſeſpéroit. O mon cher ſeigneur, lui dit Calid, devez-vous parler dans ces termes à cette abominable étrangère ? Vous contenterez-vous de lui faire des reproches ? Enfoncez plutôt dans ſon ſein le poignard funeſte dont elle s'eſt ſervie pour vous enlever votre fils unique. Si vous ne voulez pas vous venger vous-même, laiſſez-m'en donc le ſoin, je vais punir cette ſcélérate qui s'eſt baignée dans le ſang d'un enfant. En achevant ces paroles, il prit le

poignard, & se mit en devoir de le plonger dans le cœur de Repsima, qui étoit si surprise de ce qu'on osoit l'accuser d'un forfait si noir, qu'elle gardoit un profond silence.

Elle n'avoit pas la force de parler pour se justifier, & le nègre alloit la frapper, lorsque l'arabe lui retint le bras. Que faites-vous, lui dit Calid ? devez-vous m'empêcher de châtier une impie qui ne reconnoît pas le droit du pain & du sel ? Ah ! cessez de vous opposer à mon dessein. Souffrez que je purge la terre d'un monstre, qui fera dans la suite encore d'autres crimes, si on l'épargne dans cette occasion. A ces mots, il leva le bras pour la seconde fois pour porter un coup mortel à Repsima. Mais l'arabe le retint encore, & lui défendit de la tuer. Le voleur se possédoit dans son désespoir, & quoique les apparences fussent contre la femme de Temim, il avoit de la peine à la croire coupable; il voulut savoir ce qu'elle diroit pour se justifier. Il lui demanda pourquoi elle avoit assassiné l'enfant ? Elle répondit qu'elle n'avoit aucune connoissance de cette affaire, & se prit à pleurer si amèrement, que le voleur en eut pitié. Le nègre s'en apperçut, & malgré la défense que son maître lui avoit faite de frapper la

dame, il vouloit la poignarder. L'empressement qu'il marquoit à la tuer déplut à l'arabe, qui lui commanda de se retirer. Va, Calid, lui dit-il, tu pousses ton zèle trop loin; je ne veux point qu'on ôte la vie à cette femme, je la crois innocente, malgré les apparences qui la condamnent.

La femme du voleur, quelque vive douleur qu'elle ressentît de la mort de son fils, ne put aussi se persuader que Repsima fût capable du crime qu'on lui imputoit. Il vaut mieux, dit-elle à son mari, renvoyer cette femme sans lui faire aucun mal, que de la tuer sans être assuré qu'elle soit criminelle. L'arabe approuva ce sentiment, & dit à Repsima: Que vous soyez innocente ou coupable, je ne puis plus vous donner ici une retraite. Toutes les fois que nous vous verrions, ma femme & moi, nous rappellerions le souvenir de notre fils, & vous ne feriez tous les jours que renouveller notre affliction. Eloignez-vous de cette tente, & allez chercher un asyle où il vous plaira. Vous devez être satisfaite de ma modération. Au lieu de vous ôter la vie, je veux même vous donner de l'argent pour subsister.

❀

CMXCI. JOUR.

REPSIMA loua l'équité de l'arabe, & lui dit que le ciel étoit trop juste pour ne lui pas faire reconnoître quelque jour l'auteur du crime. Ensuite elle le remercia des bontés qu'il avoit eues pour elle. Mais lorsqu'il lui présenta une bourse où il y avoit cent sequins, elle lui dit : Gardez votre argent, & m'abandonnez à la Providence ; elle aura soin de moi. Non, non, reprit-il, je prétends que vous preniez ces sequins, ils ne vous seront pas inutiles. Elle les accepta, & après avoir prié la femme du voleur de ne lui point vouloir de mal, elle s'éloigna de l'habitation des arabes.

Elle marcha toute la journée sans se reposer, & à l'entrée de la nuit elle arriva aux portes d'une ville qui n'étoit pas loin de la mer. Elle frappa par hasard à la porte d'une petite maison, où demeuroit une bonne vieille qui vint ouvrir, & qui lui demanda ce qu'elle souhaitoit. O mère, lui répondit Repsima, je suis étrangère ; j'arrive en ce moment dans cette ville, je n'y connois personne ; je vous conjure d'être assez charitable pour me rece-

voir chez vous. La vieille y consentit, & lui donna une petite chambre. Alors la femme de Temim tira de sa bourse un sequin, & le mettant dans la main de son hôtesse: tenez, ma bonne mère, lui dit-elle, allez chercher de la provision pour notre souper. La vieille sortit, & revint peu de temps après avec des dattes, des confitures sêches & liquides, & elles commencèrent toutes deux à manger. Après le souper, Repsima conta son histoire à la vieille, qui en fut fort touchée, ensuite elles se couchèrent.

Le jour suivant la femme de Temim eut envie d'aller aux bains, la vieille l'y accompagna. Comme elles étoient toutes deux en chemin, elles virent un jeune homme qui avoit les mains liées & une corde au cou; le bourreau le conduisoit au supplice, & une foule de peuple le suivoit. Repsima demanda quel crime avoit commis ce jeune homme? On lui dit que c'étoit un débiteur, & que la coutume de cette ville étoit de pendre ceux qui ne payoient pas leurs dettes. Hé combien doit celui-là, dit la femme de Temim? Il doit soixante sequins, lui répondit un habitant; si vous voulez les payer pour lui, vous lui sauverez la vie. Très-volontiers, repartit-elle, en tirant sa bourse; à qui faut-il donner

l'argent ? Auſſitôt on fit ſavoir au cadi qui accompagnoit le jeune homme à la mort, qu'une dame s'offroit à payer pour le débiteur. On fit venir le créancier ; Repſima lui compta ſoixante ſequins, & le jeune homme fut mis en liberté ſur le champ. Tout le peuple, charmé de la générosité de l'étrangère, s'empreſſa de ſavoir qui elle étoit, ce qui fut cauſe qu'au lieu de ſe rendre aux bains publics, elle prit congé de ſa vieille hôteſſe, & ſortit de la ville, pour ſe dérober à l'importune curioſité des habitans.

CMXCII. JOUR.

CEPENDANT le jeune homme qui venoit d'échapper à la mort, chercha ſa libératrice pour la remercier ; & ſur ce qu'on lui dit qu'elle étoit ſortie de la ville, il s'informa de la route qu'elle avoit priſe, & marcha ſur ſes pas. Il la joignit au bord d'une fontaine, où elle s'étoit arrêtée pour ſe repoſer ; il la ſalua fort reſpectueuſement, & s'offrit à être ſon eſclave pour lui témoigner ſa reconnoiſſance. Non, lui dit-elle, je ne prétends pas que vous achetiez ſi cher le ſervice que je vous ai rendu ; vous ne m'avez pas tant

d'obligation que vous vous l'imaginez. Ce n'eſt point pour l'amour de vous que je vous ai ſauvé de la mort, c'eſt uniquement pour l'amour du très-haut.

Pendant qu'elle parloit de cette ſorte, le jeune homme avoit les yeux ſur elle; &, frappé de ſon excellente beauté, il en devint amoureux. Il déclara ſur le champ ſon amour; & perſuadé qu'il ne pouvoit trouver une plus belle occaſion de ſe montrer vif & preſſant, il ſe jeta aux pieds de Repſima, & la conjura dans les termes les plus paſſionnés de répondre à l'ardeur qu'elle venoit de lui inſpirer. Mais la chaſte épouſe de Temim, au lieu de voir avec plaiſir un amant à ſes genoux, ſe mit en colère contre lui, & ne le traita pas plus favorablement que le nègre: O malheureux, lui dit elle, tu ſais bien que ſans moi tu ne ſerois plus préſentement au monde. La main la plus infâme t'auroit ôté la vie, & tu oſes attenter à mon honneur! Tu es même aſſez inſolent pour m'entretenir de tes déſirs. Belle dame, lui répondit le jeune homme, je ne crois pas vous offenſer, quand je vous exprime tous les ſentimens que la reconnoiſſance & votre vue ont fait naître en mon cœur. Eſt-ce vous faire un ſi grand outrage, que de vous dire que vous m'avez charmé?

Tais-toi, miférable, interrompit Repfima, ne penfe pas intérefler ma vertu à t'écouter ; c'eft en vain que tu caches ton mauvais deflein fous des paroles foumifes & refpectueufes ; je fais bien les démêler au travers de tes difcours flatteurs. Vas, fuis, & ne m'oblige point à me repentir du fervice que je t'ai rendu.

L'air dont elle prononça ces mots, fit connoître au jeune homme qu'il n'avoit rien à efpèrer. Il fe leva fans rien dire davantage, & s'avança jufqu'au bord de la mer. Il vit un vaifleau arrêté, dont l'équipage prenoit terre : c'étoient des marchands de Bafra qui alloient à Serendib : il s'approcha d'eux, & demanda le capitaine. J'ai, lui dit-il, une fille efclave, parfaitement belle, que je voudrois vendre ; elle ne m'aime point : j'ai réfolu de m'en défaire, je l'ai laiflée au bord d'une fontaine à deux pas d'ici ; achetez-la, je vous en ferai très-bon marché ; je vous la donnerai pour trois cent fequins. Je vous prends au mot, lui répondit le capitaine, pourvu qu'elle foit jeune, & aufli belle que vous le dites.

Là-deflus le jeune homme mena le capitaine vers la fontaine, où Repfima, après avoir fait l'ablution, étoit en prière. Le

capitaine ne l'eut pas plutôt envisagée, qu'il compta trois cent sequins au jeune homme, qui reprit le chemin de la ville.

CMXCIII. JOUR.

Le marchand qui venoit d'acheter Repsima s'approcha d'elle, & lui dit : O beauté ravissante, je suis enchanté de ce que je viens de faire ! J'ai bien vu des esclaves, j'en ai acheté plus de mille en ma vie, mais je vous avoue que vous les surpassez toutes. Vos yeux sont plus brillans que le soleil, & votre taille est incomparable.

Si ce discours surprit fort Repsima, elle fut encore bien plus étonnée, lorsque le capitaine lui tendit la main, en disant : Allons, ma princesse, je vais vous embarquer & vous mettre dans la chambre de poupe. Nous reprendrons le large dans un moment, nous ferons ensemble le voyage de Serendib, & à notre retour à Basra, vous serez maîtresse de mon bien & de ma maison; car je ne prétends pas vous vendre. Si je vous ai achetée de ce jeune homme que vous n'aimez point, c'est pour vous rendre la plus heureuse personne du monde. J'aurai pour

vous toute la tendresse & toute la complaisance imaginable. A ces paroles, que Repsima écouta très-impatiemment, elle interrompit le capitaine : Que me dites-vous, s'écria-t-elle ? je n'ai jamais été esclave, je suis libre, & personne n'est en droit de me vendre. En parlant de cette manière, elle repoussa rudement la main du capitaine.

Il étoit naturellement brusque & violent; il fut choqué de la manière dont elle recevoit les choses obligeantes qu'il croyoit lui dire. Il changea tout-à-coup de langage, & le prenant sur un autre ton : Comment donc, petite créature, lui dit-il, est-ce ainsi que tu dois parler à ton maître ? Je t'ai achetée de mon argent, tu es mon esclave, je t'emmènerai de force ou de gré. En achevant ces mots, il la prit entre ses bras, & malgré sa résistance, il l'emporta comme un loup emporte une brebis qui s'est écartée du pasteur. Elle eut beau remplir l'air de cris, il l'embarqua, & bientôt le vaisseau remit à la voile.

Le capitaine laissa quelques jours Repsima en repos, mais ne voyant pas qu'elle le regardât plus favorablement, quelques marques de tendresse qu'il lui pût donner, il perdit patience, & voulut un jour qu'elle

eût de la complaiſance pour ſon amour. Elle ne ſe trouva nullement diſpoſée à céder aux efforts de ſon tentateur, qui de ſon côté ne ménageant rien, alloit enfin obtenir par la force la ſatisfaction qu'on lui refuſoit, lorſqu'un orage épouvantable vint effrayer l'équipage. Il s'éleva tout-à-coup un vent ſi furieux, qu'en un inſtant le vaiſſeau eſt démâté, les cordages rompus & les voiles emportées. Les matelots ne ſavent plus que faire, & le pilote abandonnant le vaiſſeau à la merci du vent & des flots, s'écrie ſur le tillac : O paſſagers, ſi quelqu'un de vous a commis des crimes & violé les loix du prophète, qu'il en demande pardon au ciel, il n'y a point de temps à perdre, nous allons tous périr. Effectivement, la tempête augmenta, & le bâtiment, après avoir lutté quelques momens contre les vagues, en fut enfin ſubmergé.

CMXCIV. JOUR.

TOUTES les perſonnes du vaiſſeau périrent, à la réſerve de Repſima & du capitaine. Ils ſe ſauvèrent tous deux ſur une planche, & allèrent prendre terre chacun à un endroit

différent. La femme de Temim fut portée par les flots ſur le rivage d'une isle fort peuplée, & qui étoit gouvernée par une femme. Il y avoit alors par haſard un grand nombre d'habitans ſur le bord de la mer. D'abord qu'ils apperçurent Repſima ſur les eaux, & qu'ils la virent aborder heureuſement à leur isle, ils regardèrent cela comme un miracle. Ils l'environnent tous, & lui font mille queſtions. Pour mieux ſatisfaire leur curioſité, elle leur conte ſes aventures, & les conjure de lui accorder un aſyle où elle puiſſe vivre tranquillement. Les habitans, charmés de ſa beauté, de ſon eſprit & de ſa vertu, lui donnèrent une retraite où elle paſſa quelques années en prières.

Les habitans de l'isle ne pouvoient aſſez admirer la vie auſtère qu'elle menoit. Ils ne s'entretenoient que de l'étrangère & de la pureté de ſes mœurs : elle devint même bientôt leur oracle. Quand quelques-uns d'entr'eux vouloient faire un long voyage, ou formoient quelqu'autre entrepriſe, avant que l'exécuter, ils ne manquoient pas de l'aller conſulter, & elle leur en prédiſoit le ſuccès. Enfin, elle s'acquit l'eſtime de tout le monde, ou plutôt on la regardoit comme une divinité. La reine de l'isle conçut tant d'amitié

pour elle, que ne croyant pouvoir mieux faire que de la donner pour souveraine à ses peuples, elle la déclara son héritière, ce qui fut approuvé de tous les habitans. La reine étoit dans un âge fort avancé; elle mourut bientôt. Repsima fit quelque difficulté de prendre sa place; mais les peuples l'y obligèrent, & ils n'eurent pas sujet de s'en repentir; car elle les rendit si heureux, qu'ils bénirent dans la suite le naufrage qui l'avoit jetée sur leurs bords.

Dès qu'elle fut sur le trône, elle s'appliqua toute entière au gouvernement de l'état. Elle choisit des visirs aussi intègres qu'éclairés, & elle eut un soin tout particulier de faire rendre justice à tout le monde. Elle employoit à la prière tous les momens que pouvoient lui laisser les devoirs de son rang. Elle jeûnoit, & plus elle se voyoit honorée des hommes, plus elle s'humilioit devant le Tout-Puissant. Lorsqu'un malade avoit recours à elle, & la supplioit de demander au ciel sa guérison, elle redoubloit ses prières pour cet effet, & le seigneur les exauçoit. Les habitans de son royaume ne purent tenir contre les miracles dont ils étoient témoins. Ils renoncèrent au culte du soleil qu'ils adoroient auparavant, & embrassèrent tous le maho-

métiſme. Elle établit des loix ſaintes, & fit bâtir des moſquées ſur les ruines de l'idolâtrie.

Elle fit faire auſſi des hôpitaux pour les pauvres, & des caravanſérails pour les étrangers qui viendroient dans cette isle. Elle employa de grandes ſommes à pourvoir ces lieux de toutes les choſes néceſſaires, & cet établiſſement devint ſi conſidérable, que peu de temps après on vit arriver dans l'isle des malades de toutes les nations du monde, qui ſur la réputation de la reine, vinrent chercher du ſoulagement à leurs maux.

CMXCVI. JOUR.

Un jour on vint dire à Repſima qu'il y avoit ſix étrangers dans un caravanſérail qui demandoient à lui parler. Que l'un d'entr'eux étoit aveugle, un autre paralytique de la moitié du corps, & un autre hydropique. Elle donna ordre qu'on les lui amenât ſur le champ. En même-temps elle s'aſſit ſur un trône magnifique. Elle avoit d'un côté auprès d'elle cinquante ou ſoixante eſclaves richement vêtues, & de l'autre tous les grands de ſa cour.

Lorſque les étrangers arrivèrent au Palais,

deux ſeigneurs les menèrent devant la reine, qui avoit le viſage couvert d'un voile épais, auſſi-bien que toutes ſes eſclaves. Les étrangers ſe proſternèrent, & demeurèrent la face contre terre, juſqu'à ce que Repſima leur ordonnât de ſe lever. Enſuite elle leur demanda ce qu'ils déſiroient d'elle, & d'où ils étoient. Il y en eut un qui prit la parole pour les autres, & répondit: O grande reine, Dieu faſſe triompher vos armées; que la terre vous obéiſſe, & que le ciel vous favoriſe. Nous ſommes de malheureux pécheurs, & nous venons ici pour obtenir, par le moyen de votre majeſté, que le Tout-Puiſſant nous pardonne nos péchés. Parlez plus clairement, répondit la reine, après les avoir conſidérés. Je ne puis rien pour vous, à moins que vous ne contiez vos aventures publiquement, & ſans en ſupprimer aucune circonſtance. Princeſſe, reprit là-deſſus un des étrangers, il faut vous obéir. Je ſuis un marchand de Baſra; j'avois épouſé une fille qui n'avoit pas alors ſa pareille dans le monde; elle étoit parfaitement belle, douce, complaiſante & vertueuſe. Etant un jour obligé de faire un voyage, je la laiſſai dans ma maiſon maîtreſſe de ſes actions. Je priai ſeulement mon frère, qui eſt cet aveugle que vous voyez,

d'avoir ſoin de mes affaires domeſtiques. À mon retour, il me dit qu'il avoit trouvé ma femme en faute, qu'elle s'étoit déshonorée, & qu'enfin on l'avoit enterrée toute vive : Que cette aventure l'avoit tellement chagriné à cauſe de moi, & qu'il avoit enfin tant pleuré, qu'il en avoit perdu la vue. Voilà, grande reine, ajouta-t-il, voilà mon hiſtoire. Je vous ſupplie donc très-humblement de rendre la vue à mon frère. C'eſt pour vous faire cette prière que je ſuis venu, & que je l'ai amené ici.

Temim, car c'étoit lui qui parloit à Repſima ſans la connoître, acheva de parler en cet endroit. Il attendoit la réponſe de la reine, qui fut ſi ſurpriſe de voir là ſon mari, qu'elle ne put lui répondre ſur le champ; mais s'étant remiſe de ſon trouble, elle lui dit: Eſt-il vrai que cette femme qui a été enterrée toute vive, t'a trahi? Qu'en penſes-tu? Je ne puis le croire, repartit Temim, quand je rappelle toute ſa vertu dans ma mémoire. Mais, hélas! j'ai une confiance aveugle en mon frère, & cela me fait douter de ſon innocence.

CMXCVII.

CMXCVII. JOUR.

QUAND le marchand de Basra eut parlé de cette manière, la reine lui dit : C'est assez, je sais mieux que vous si votre femme a été justement condamnée. Je vous l'apprendrai demain, & nous verrons si votre frère pourra recouvrer la vue. Un homme de la compagnie de Temim prit alors la parole dans ces termes : J'ai un esclave nègre que j'ai acheté & élevé depuis son enfance ; il y a quelques années qu'il est paralytique de la moitié du corps, aucun médecin ne l'a pu guérir ; je l'amène ici pour le recommander aux prières de votre majesté.

Après que la reine eut entendu ce discours, & connu que l'homme qui le lui avoit adressé étoit le voleur arabe chez qui elle avoit demeuré, & que le paralytique étoit ce même esclave noir qui avoit tenté sa vertu, elle dit : Cela suffit, je suis bien instruite de votre affaire, elle pourra bien être décidée demain. Et vous, poursuivit-elle en se tournant vers un autre, pourquoi êtes-vous hydropique ? O reine, répondit-il, je ne sais à quoi attribuer ma maladie, si ce n'est à la violence

que je voulus faire à une belle esclave que j'achetai il y a quelques années d'un jeune homme qui me la vendit sur le bord de la mer.

La reine, à ces mots, envisagea l'hydropique, & le reconnut pour le capitaine à qui elle avoit en effet été vendue. Elle ne fit pas semblant de le connoître non plus que les autres, & elle le laissa poursuivre ainsi son discours. Je regarde donc, ajouta-t-il, mon mal comme une juste punition du ciel. Et moi, s'écria un des étrangers, j'envisage aussi les fureurs dont je suis de temps en temps possédé, comme un châtiment que je mérite bien, pour vous avoir vendu cette même esclave que vous embarquâtes avec vous malgré elle. Je suis encore plus coupable que vous, car c'étoit une personne libre à qui je devois la vie, & par reconnoissance je vous la livrai, & la mis dans l'esclavage.

CMXCVIII. JOUR.

Ces paroles firent aussi connoître à Repsima que l'homme qui venoit de parler étoit celui qu'elle avoit délivré de la mort pour soixante sequins. Alors elle dit aux six étrangers : Je

veux bien faire des prières pour vous, & faire tout mon possible pour vous procurer quelque soulagement. Retournez à votre caravansérail, & revenez ici demain à la même heure. L'aveugle & le paralytique peuvent être guéris, pourvu qu'ils fassent un aveu sincère des crimes qu'ils ont commis. Je sais leurs aventures; mais j'exige d'eux qu'ils soient sincères, & qu'ils ne mettent dans leur récit aucune fausse circonstance; car ils s'en repentiroient: au lieu de m'intéresser pour eux, je les punirois très-rigoureusement.

Pour les autres, poursuivit-elle, je leur promets dès ce moment de faire des vœux pour eux, car ils ont déjà dit la vérité.

Les six étrangers reprirent le chemin de leur caravansérail. Il y en avoit déjà quatre fort satisfaits. Le frère de Temim & l'esclave nègre étoient seuls dans la tristesse. Ils auroient mieux aimé demeurer toute leur vie dans l'état où ils se trouvoient, que d'être obligés de faire un aveu public de leur trahison & de leur fureur. Ils tâchoient de dérober leur chagrin aux yeux de ceux qu'ils avoient offensés; ils passèrent la nuit sans goûter le moindre repos.

Cependant le lendemain matin il leur fallut suivre les autres. Ils se rendirent tous au

palais, & parurent devant la reine qui étoit ſur ſon trône, comme le jour précédent. Hé bien, leur dit-elle, ſitôt qu'elle les apperçut, l'aveugle & le paralytique ſont-ils dans la réſolution de ne rien déguiſer ? Malheur à celui des deux qui ne dira pas la vérité. Alors le nègre s'avança tout honteux, & plein de frayeur : comme il vit bien qu'il ne trouveroit pas ſon compte à mentir, il réſolut, au haſard de tout ce qu'il en pouvoit arriver, de faire un récit ſincère de ce qui s'étoit paſſé chez ſon maître au ſujet de Repſima. Il avoua qu'il avoit conçu une paſſion violente pour cette dame ; qu'enfin s'en voyant mépriſé, pour la perdre, il s'étoit déterminé à tuer le fils unique de l'arabe.

CMXCIX. JOUR.

LORSQUE le nègre eut tout avoué ; voilà, dit-il, quel eſt mon crime, & le ciel m'eſt témoin que je m'en repens. Ah ! traître, s'écria le voleur arabe, tranſporté de colère, c'eſt donc toi qui m'as ravi mon fils unique ? O reine, ajouta-t-il en s'adreſſant à Repſima, permettez que je lui tranche la tête en ce

moment. Un ſcélérat qui a été capable de commettre le forfait qu'il vient d'avouer, n'eſt pas digne de vivre ! Non, lui répondit la reine, je ne veux pas que vous lui ôtiez la vie. Je vous entends, princeſſe, répliqua l'arabe ; vous vous oppoſez à ma fureur fort juſtement : il vaut mieux que ce miſérable demeure paralytique ; la mort finiroit trop tôt ſes peines. Vous vous trompez, repartit Repſima, ce n'eſt point pour prolonger ſes maux, que je ſouhaite qu'il vive ; puiſqu'il ſe repent de ſon crime, il faut prier le très-haut de lui pardonner. Alors elle ſe proſterna au pied de ſon trône, & l'on vit auſſitôt le corps du nègre reprendre ſon mouvement.

Tous les ſpectateurs furent ſurpris d'une choſe ſi merveilleuſe, & donnèrent mille louanges à dieu & à la reine. Elle pria auſſi pour l'hydropique & pour le furieux, & ces deux hommes furent parfaitement guéris. Alors Temim ne doutant point que ſon frère ne recouvrât la vue, lui dit : O Revendé, c'eſt à toi de parler ; la reine n'attend que cela pour faire un nouveau miracle en ta faveur. Oui ; mais, dit Repſima, qu'il conte ſon hiſtoire, & qu'il prenne garde de dire quelque choſe qui ne ſoit pas véritable ; car je ſais toutes ſes aventures, & s'il y mêle

le moindre menſonge, le châtiment eſt tout prêt. Revendé jugeant par ces paroles, que, s'il s'obſtinoit à ſe taire, ou qu'il osât mentir, il ſeroit puni ſur le champ, & n'éviteroit pas la confuſion qui l'empêchoit de parler, prit enfin le parti d'avouer tout. Comme il ſe repentoit effectivement d'avoir trahi ſon frère, & qu'il croyoit ſa belle-ſœur morte, il fit un récit fort touchant de ſes perfidies, ſans y chercher d'excuſe.

Lorſqu'il eut achevé de parler, la reine dit : Il a été fort ſincère, & il n'a rien avancé qui ne ſoit conforme à la vérité. Temim, à ces mots, qui lui faiſoient connoître toute la malignité de ſon frère & l'innocence de Repſima, fit un grand cri & tomba évanoui. Quelques officiers de la reine accoururent à ſon ſecours; & lorſque par leurs ſoins il eut reprit l'uſage de ſes ſens, il alla ſe proſterner devant le trône, & dit : O ma princeſſe! ſouffrez que je ramène ce perfide frère à Baſra. Je ne demande plus ſa guériſon; je ne reſpire plus que ſa mort. Je veux le conduire au lieu même où ma femme a été enterrée toute vive, & l'aſſommer-là. Vous voyez que ſon crime eſt trop noir pour que je puiſſe le lui pardonner.

M. JOUR.

LA reine demeura quelque temps ſans répondre, parce qu'elle pleuroit ſous ſon voile, tant elle étoit touchée de l'état où elle voyoit ſon époux. Après qu'elle eut eſſuyé ſes pleurs, elle adreſſa ce diſcours à Temim : O marchand de Baſra ! je vous conjure de modérer votre colère pour l'amour de moi. Votre frère, à la vérité, a commis un grand forfait, mais puiſqu'il le confeſſe publiquement, & qu'il ſe le reproche à lui-même, ſouvenez-vous que vous êtes tous deux formés du même ſang, & remettez-lui le châtiment dont vous vouliez le punir.

A ces paroles, Temim répondit : C'eſt à votre majeſté d'ordonner. Vous ſouhaitez que j'oublie ſa faute, je conſens de l'oublier, pourvu qu'il en faſſe une ſincère pénitence, & qu'il n'accuſe plus perſonne fauſſement. A peine le marchand de Baſra eut-il dit à la reine qu'il pardonnoit à Revendé, que cette princeſſe ſe mit la face contre terre, à prier le ciel de rendre la vue à l'aveugle. Sa prière fut exaucée, à l'inſtant même Revendé reçut la faculté de voir.

A ce ſpectacle, les applaudiſſemens ſe renouvellèrent. Toute l'aſſemblée recommença de louer Dieu & la reine, qui renvoya les étrangers au caravanſérail, en leur diſant : Revenez encore ici demain, vous pourrez voir des choſes qui vous ſurprendront peut-être plus que celles dont vous êtes étonnés aujourd'hui. Le jour ſuivant, ils ne manquèrent pas de revenir au palais. La reine appela Temim, & l'obligea de s'aſſeoir ſur un fauteuil d'or, qu'elle avoit fait mettre auprès du trône pour cet effet. Enſuite elle lui dit : O marchand de Baſra, tu as bien eſſuyé des peines & des chagrins ; j'entre dans tes malheurs, & pour te les faire oublier, j'ai réſolu de te donner en mariage la plus belle de mes filles eſclaves, & tu demeureras dans ma coür, ſi tu veux.

Au lieu d'accepter la propoſition de la reine, Temim ſe prit à pleurer, & dit à la reine : Votre majeſté me comble de grâces, & je ſuis pénétré de toutes ſes bontés ; mais je la conjure de ne pas me ſavoir mauvais gré, ſi je refuſe l'offre qu'elle me fait de la main d'une de ſes eſclaves. Tant que je vivrai, aucune autre femme que Repſima ne ſera dans ma penſée. Ma chère Repſima eſt toujours préſente à mon eſprit. Je ne puis me conſoler

de l'avoir perdue, & je ſuis dans la réſolution d'aller paſſer le reſte de mes jours à la pleurer ſur l'endroit où elle a été ſi injuſtement enterrée toute vive.

MI & DERNIER. JOUR.

REPSIMA fut ravie de retrouver ſon époux ſi fidelle; &, charmée du refus qu'il faiſoit d'une jeune eſclave, elle lui dit : Si je priois le tout-puiſſant de reſſuſciter cette femme dont la perte t'afflige tant, ſerois-tu bien-aiſe de la revoir, & ſi tu la revoyois, la reconnoîtrois-tu ? En diſant ces paroles, elle leva ſon voile, & Temim reconnut Repſima.

La joie qu'il eut de rencontrer ſa femme ne peut-être égalée que par l'étonnement où furent le voleur arabe & ſon eſclave, le capitaine hydropique & le jeune homme furieux, d'appercevoir dans la reine les traits de la perſonne qu'ils avoient offenſée. Cette princeſſe embraſſa Temim, & conta ſes aventures en préſence de tous les ſeigneurs de ſa cour qui les admirèrent. Puis elle fit donner au voleur arabe dix mille ducats d'or, avec une riche veſte de brocard & une robe magnifique pour ſa femme; mille

ducats au capitaine, & autant au jeune homme qui l'avoit vendue. Après cela, elle se leva de dessus son trône, prit Temim par la main, & le mena dans son cabinet, où ils se mirent tous deux en prière pour remercier le ciel de les avoir rassemblés. Ensuite Repsima dit à son époux : Puisque les loix du royaume ne me permettent pas de me dépouiller de l'autorité souveraine pour vous en revêtir, du moins vous demeurerez dans mon palais, vous y partagerez avec moi la douceur d'une vie agréable, & nous ferons à votre frère un sort dont il aura sujet d'être content. En effet, Revendé devint bientôt premier ministre, & s'acquita si bien de cet emploi, qu'il gagna l'estime & l'amitié de tous les habitans de l'isle.

Le vieillard qui contoit cette histoire au commandeur des croyans & à sa favorite, se tut en cet endroit. La belle Sultanum en parut fort satisfaite; & le calife, pour lui marquer combien il en étoit content, aussi-bien que de l'histoire des deux génies, lui fit donner mille sequins d'or. Le jeune homme qui avoit raconté les aventures de Nasiraddolé & d'Abderrahmane, reçut aussi la même somme du trésorier d'Haroün Alraschid.

Suite & conclusion de l'Histoire de la Princesse de Caschmire.

Il y avoit déjà mille & un jour que la nourrice de Farrukhnaz racontoit des histoires, lorsque Farrukhrouz tomba malade. Le roi Togrul-Bey qui aimoit tendrement son fils, fit appeler les plus habiles médecins de l'Indostan; mais ils ne pouvoient le guérir. La consternation que cette dangereuse maladie répandit à la cour interrompit tous les plaisirs. La princesse de Caschmire ne voulut plus entendre d'histoires. Togrul-Bey cessa d'aller à la chasse. On n'étoit occupé que du prince; tout le monde trembloit pour ses jours.

Un jour, le roi qui alloit souvent voir le chef du temple de Kesaya, dit à ce grand prêtre : Vous savez que j'aime mon fils plus que ma propre vie. Les médecins ont épuisé tout leur art, sans pouvoir lui rendre la santé. Je n'attends plus rien de leurs remèdes, & j'ai recours à vos prières. Je me flatte que par votre intercession j'obtiendrai ce que je desire. Il faut tout espérer, sire, lui répondit le grand prêtre, quand on implore la bonté du ciel. Je vais passer la nuit dans le temple, je prierai Kesaya d'intercéder pour le prince,

& demain je vous dirai ſi ſes prières auront été exaucées.

Le lendemain matin le grand prêtre alla trouver Togrul-Bey, qui plein d'impatience s'avançant au-devant de lui : Hé bien, ſaint derviche, lui dit-il, avez-vous obtenu la guériſon de mon fils, Oui, ſire, lui répondit le grand prêtre, Keſaya l'a demandée au ſeigneur, qui a bien voulu la lui accorder. A cette réponſe, le roi, ſaiſi de joie, embraſſa le ſaint homme, & le conduiſit lui-même à l'appartement du prince Farrukhrouz. Le derviche s'aſſit au chevet du lit du malade, & d'un air aſſez myſtérieux récita une oraiſon. Il ne l'eut pas achevée que le prince, qui depuis long-temps avoit perdu la parole, fit un grand cri, & dit : O mon père, conſolez-vous, je ſuis guéri ! A ces mots, il ſe leva, & l'on ne parla plus dans la ville de Caſchmire que de la ſainteté du grand prêtre.

Farrukhnaz ne put entendre vanter un ſi dévot perſonage ſans avoir envie de le voir & de l'entretenir. Pour cet effet, elle ſortit du palais accompagnée de ſes femmes & de ſes eunuques, & ſe rendit à la porte du monaſtère des prêtres de Keſaya ; mais elle fut bien ſurpriſe, lorſqu'on vint lui dire que le grand prêtre lui défendoit d'entrer. La

princeſſe, piquée de cette défenſe, alla ſur le champ s'en plaindre au roi, qui voulut en ſavoir la cauſe. Il va chez le grand prêtre, & lui demande pourquoi il a fait difficulté de recevoir la viſite de Farrukhnaz. Seigneur, lui répondit le derviche, c'eſt que cette princeſſe n'eſt pas obéiſſante au Très-Haut; elle fuit les hommes, elle les regarde comme ſes ennemis, & marche dans la voie de l'oiſiveté. A moins qu'elle ne change de ſentiment, il ne m'eſt pas permis de lui parler. Keſaya me l'a défendu; mais, ajouta-t-il, ſi elle ſe corrige, je lui rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi. Le roi n'ayant rien à repliquer à ce diſcours, s'en retourna dans ſon ſerrail.

Qelques jours après Togrul-Bey alla encore viſiter le derviche, qui lui dit: J'ai enfin obtenu du grand Keſaya la permiſſion de parler à la princeſſe. Je veux lui faire un ſermon, peut-être la mettrai-je dans le chemin du ſalut. Le roi, ravi que le ſaint homme eût pris cette réſolution, en avertit Farrukhnaz, qui dès le jour ſuivant ne manqua pas de ſe préſenter à la porte du monaſtère, & de demander le ſaint derviche. Le portier la fit entrer, & la conduiſit par ordre du grand

prêtre dans une grande ſalle où il la pria d'attendre un moment.

On voyoit peint ſur le mur, en trois endroits différens, une biche arrêtée dans un piége, & un cerf qui faiſoit tous ſes efforts pour la délivrer; & dans un endroit ſeulement étoient repréſentés un cerf pris & une biche qui le regardoit dans le piége, ſans ſe mettre en peine de le ſecourir. La princeſſe jeta d'abord les yeux ſur les peintures, & les conſidéra avec étonnement. Que vois-je, dit-elle? Juſte ciel, voici le contraire de mon ſonge! Ces trois cerfs font tous leurs efforts pour délivrer les biches, & j'apperçois une biche qui abandonne un cerf. Que dois-je penſer de ces objets? Ah! ſans doute je me ſuis trompée dans le jugement que j'ai fait des hommes! Ils ſont plus reconnoiſſans que je ne l'ai cru. Que je ſuis fâchée de leur avoir fait cette injuſtice!

Pendant que la princeſſe faiſoit cette réflexion, le grand prêtre arriva dans la ſalle d'un air grave. Elle voulut ſe jeter à ſes pieds; mais il l'en empêcha, & l'ayant faite aſſeoir, il lui dit: O Farrukhnaz! le roi votre père eſt fort affligé de vous voir dans des ſentimens ſi contraires à la nature & aux loix du ſeigneur. Vous êtes ſous la puiſſance du

démon ; c'eſt lui qui vous a prévenue contre les hommes. J'ai prié le grand Keſaya d'avoir pitié de vous ; mais malgré tout ſon pouvoir, ne penſez pas qu'il puiſſe vous tirer de l'abyme où vous êtes plongée, ſi vous ne faites de votre côté quelqu'effort pour en ſortir.

Le derviche en cet endroit remarquant que la princeſſe commençoit à pleurer, tant elle étoit effrayée de ce diſcours, lui dit : Ma fille, eſſuyez vos pleurs, je vois que votre cœur ſe diſpoſe à changer. Je promets de vous arracher au démon, pourvu que vous vous abandonniez à mes conſeils. Farrukhnaz promit de faire tout ce qu'il lui preſcriroit, puis elle baiſa la main du ſaint homme, & s'en retourna au palais.

Le jour ſuivant elle ſe rendit encore au monaſtère, & quand elle fut ſeule avec le derviche, il lui dit : Princeſſe, j'ai vu cette nuit en ſonge le grand Keſaya, qui m'a dit : O religieux ! Farrukhnaz n'eſt plus haïe du Très-haut, elle n'a plus mauvaiſe opinion des hommes ; mais il faut qu'elle ait pitié d'un jeune prince qui brûle & languit pour elle nuit & jour. Car le Tout-Puiſſant a écrit ſur la table de prédeſtination, qu'elle ſera ſon épouſe.

La princeſſe fut étonnée de ces paroles.

Hé comment puis-je, dit-elle, ſoulager le jeune prince, ſi j'ignore qui il eſt? Keſaya, répondit le grand prêtre, m'a dit que c'eſt le prince de Perſe; qu'il ſe nomme Farrukſchad; qu'il eſt ſi beau, ſi charmant, que jamais mère n'a mis au monde un homme ſi parfait. O père, répliqua Farrukhnaz, ce diſcours me ſurprend; un jeune prince qui ne m'a point vue peut-il être amoureux de moi! Je vais, repartit le derviche, vous dire de quelle manière cela s'eſt fait; car Keſaya, qui a bien prévu toutes les queſtions que vous pourriez me faire là-deſſus, a pris ſoin de m'inſtruire de toutes les circonſtances de cette aventure; ſi bien que pour ſatisfaire pleinement votre curioſité, je vous dirai que le prince Farrakſchad a rêvé qu'il vous voyoit dans une prairie. Charmé de votre beauté, il a voulu vous parler d'amour; mais vous l'avez quitté bruſquement, en lui diſant que les hommes n'étoient tous que des traîtres. La peine que vous lui avez cauſée en vous ſéparant de lui l'a réveillé, & à ſon réveil, loin de chercher à ſe diſtraire des images de ce triſte ſonge, il a pris plaiſir à les rappeler. Il les a ſans ceſſe préſentes à ſa penſée, & quoique ſans eſpérance de poſſéder vos charmes, il en conſerve précieuſement le ſouvenir.

A ce discours du grand prêtre, la princesse Caschmirienne fit un profond soupir, & levant les yeux aux ciel : O Dieu, s'écria-t-elle, est-il possible que ce prince ait fait le même songe que moi ! Saint derviche, poursuivit-elle, Kesaya ne vous a pas tout dit. J'ai rêvé aussi que je voyois dans une prairie parsemée de mille sortes de fleurs, le plus beau prince du monde ; qu'il m'a fait une déclaration d'amour que j'ai mal reçue ; mais dans le temps que je le maltraitois, j'ai senti que mon cœur commençoit à s'intéresser pour lui, & j'ai été obligée de le fuir avec précipitation, de peur que par sa bonne mine & par ses discours flatteurs, il ne triomphât de la haine que j'avois pour les hommes. Cette haine étoit l'effet d'un autre songe, que démentent ces peintures qui s'offrent à mes yeux. Je reconnois mon erreur : je juge mieux des hommes, je les crois capables d'amitié ; & si c'est la volonté du ciel que j'épouse le prince de Perse, je m'y soumets sans répugnance.

Le grand prêtre fut charmé d'entendre parler ainsi la princesse, & profitant de la la disposition ou il la voyoit : Ma fille, lui dit-il, je veux aller passer cette nuit dans le temple, & consulter Kesaya sur ce qu'il faut

que vous faſſiez pour parvenir au comble de vos vœux ; je vous apprendrai demain ſa réponſe. Farrukhnaz ſe retira fort occupée du prince Farrukſchad ; elle rappela cent fois dans ſa mémoire ce ſonge où il lui avoit paru ſi amoureux ; elle s'en retraçoit les traits autant qu'il lui étoit poſſible de s'en reſſouvenir ; &, à meſure qu'elle ſe ſentoit plus de penchant pour lui, elle ſe le peignoit encore plus charmant. Elle fut très-inquiète le reſte de la journée, & elle ne put repoſer un moment de toute la nuit.

D'abord que le jour parut, elle ſe leva pour aller retrouver le derviche, qui s'apperçut bien en la voyant, qu'elle n'avoit pas l'eſprit tranquille. Elle n'attendit pas qu'il lui apprît la réponſe de Keſaya. Hé bien, mon père, lui dit-elle, le ciel a-t-il réglé ma deſtinée ? vous a-t-il fait connoître tout ce qu'il exige de mon obéiſſance ? Oui, ma fille, répondit le ſaint homme, le grand Keſaya m'a parlé ; il veut que vous vous engagiez par ſerment à faire tout ce que je vais vous ordonner. La princeſſe jura qu'elle exécuteroit exactement ſes ordres. Il faut donc, dit-il, que nous partions cette nuit. Je vous conduirai dans les états du prince qui vous aime, & qui vous donnera avec ſa foi une cou-

ronne plus riche que celle de Caſchmire. Vous êtes ſans doute étonnée que je vous propoſe un enlèvement, mais Keſaya le veut ainſi.

Hé quoi, interrompit Farrukhnaz fort ſurpriſe, il ordonne que ſans la participation du roi mon père, je quitte la cour de Caſchmire pour aller chercher un prince qui n'eſt pas encore mon époux : Je ne dis pas cela, répondit le grand prétre, Togrul-Bey ſaura notre départ ; je me charge de l'y faire conſentir : mais Keſaya juge à propos que les choſes ſe faſſent de cette manière pour vous faire expier votre fierté. Cette démarche, reprit la princeſſe, n'eſt guères de mon goût, je vous l'avoue ; cependant je ſuis prête à vous ſuivre, pourvu que mon père y ſouſcrive. Je vous réponds de ſon conſentement, repartit le derviche ; repoſez-vous de cela ſur moi, retournez au palais, & préparez-vous à partir. Farrukhnaz fit ce que lui preſcrivoit le ſaint homme, & lui ſe rendit un moment après chez le roi.

Il trouva Togrul-Bey qui s'entretenoit avec la nourrice de la princeſſe. Auſſitôt que le roi le vit paroître, il lui dit : Approchez, ſaint derviche ; vous n'êtes point ici de trop. Nous parlons du prompt changement qui s'eſt

fait dans le cœur de ma fille : vous êtes l'auteur de ce prodige. Elle haïssoit les hommes, vous avez en un moment triomphé de cette haine. Un ſeul de vos entretiens a plus fait que toutes les hiſtoires de Sutlumemé. Sire, lui répondit le grand prêtre, j'ai pouſſé les choſes encore plus loin ; Farrukhnaz, non-ſeulement ne hait plus les hommes, elle eſt même amoureuſe du prince de Perſe.

Alors le derviche conta tout ce qui s'étoit paſſé entre la princeſſe & lui, & déclara les volontés de Keſaya. Togrul-Bey, après avoir rêvé quelque temps, dit au grand prêtre : C'eſt à regret que je vois ma fille réduite à partir de cette ſorte ; mais puiſque Keſaya l'ordonne, je me garderai bien de m'y oppoſer ; d'ailleurs, elle ſera ſous votre conduite, je ne dois rien appréhender. Le roi conſentit donc au départ de Farrukhnaz, qui ſortit de Caſchmire dès la nuit même avec ſa nourrice & le derviche ſeulement ; car le ſaint homme aſſuroit que Keſaya vouloit que la princeſſe fît le voyage ſans ſa ſuite.

Ils étoient tous trois à cheval. Ils marchèrent toute la nuit ſans s'arrêter ; ils arrivèrent avec le jour dans une prairie où mille eſpèces de fleurs différentes réjouiſſoient la vue & l'odorat. La prairie abou-

tiſſoit à un jardin dont les murs étoient de marbre blanc. A une extrêmité du mur s'élevoit un cabinet de bois de ſandal rouge, avec un balcon doré, & deſſous couloit un ruiſſeau de la plus belle eau du monde, qui ſe répandoit dans la prairie, & arroſoit les fleurs; la beauté du lieu les invitant à s'y arrêter, ils deſcendirent de cheval, & s'aſſirent ſur les bords du ruiſſeau.

Ils étoient charmés d'un endroit ſi délicieux; mais pendant qu'ils l'admiroient, le derviche changea tout-à-coup de couleur; ſon viſage ſe couvrit d'une pâleur ſemblable à celle de la mort, & tout ſon corps friſſonna. Farrukhnaz & ſa nourrice, épouvantées de ce changement, lui en demandèrent la cauſe. O ma princeſſe, répondit le derviche en jetant ſur la fille de Togrul-Bey des regards où ſa frayeur étoit peinte, quel démon nous a conduits ici? Ce cabinet qui eſt au deſſus de nous, cette prairie, les murs de ce jardin, tout m'annonce que c'eſt ici la demeure redoutable de la magicienne Mehrefza. Si elle nous apperçoit, nous ſommes perdus. Hélas! j'atteſte le ciel que je ne tremble que pour vous; ſi j'étois ici ſeul, je formerois une grande entrepriſe, & je me ſens aſſez de courage pour l'exécuter.

Faites, lui dit Farrukhnaz, comme si nous n'étions pas avec vous. Si notre mauvaise destinée veut que nous périssions dans ce lieu, du moins je remplirai mon sort avec une fermeté digne de la noblesse de mon sang.

Ah! belle princesse, s'écria le derviche, la résolution où je vous vois dissipe toute ma crainte. Je vais acquérir une gloire immortelle, ou me perdre. Demeurez toutes deux dans cet endroit; si je ne viens pas vous retrouver dans une heure, ce sera une marque certaine que je n'aurai pas réussi dans mon dessein. En achevant ces mots, il tira son sabre, & entra dans le jardin de la magicienne. Après son départ, Farrukhnaz & sa nourrice se sentirent terriblement agitées. Ah! malheureux derviche, disoit Farrukhnaz, que vas-tu devenir? Je crains que tu ne perdes la vie. Hé, ma princesse, dit Sutlumemé, n'appréhendez rien; le chef du temple de Kesaya peut-il succomber sous les coups d'une magicienne? Non, non, quelque périlleuse que soit l'entreprise qu'il a formée, ne doutez pas qu'il n'en sorte heureusement.

En effet, au bout d'une heure elles le virent revenir. Il les aborda d'un air riant,

& leur dit : grâces au tout-puiſſant, Mehrefza ne ſauroit plus nous nuire, & ce ſéjour, que la cruelle rendoit terrible par ſes enchantemens, n'a plus que des plaiſirs à nous offrir. Mais il eſt temps, belle princeſſe, de vous faire connoître qui je ſuis. Ne me regardez plus comme un derviche, comme le chef du pagode de Caſchmire, voyez en moi le confident du prince Farrukſchad. Je vais vous conter ſon hiſtoire & la mienne en peu de mots ; après cela nous entrerons dans le palais de Mehrefza, où vous ſerez reçue comme vous le méritez, & où vous verrez des choſes qui vous ſurprendront.

Le grand roi qui tient aujourd'hui la Perſe ſous ſa puiſſance, & ſa cour à Chiras, a pour héritier un fils unique, appelé Farrukſchad (1). Un jour ce jeune prince, dont le mérite eſt accompli, tomba malade. Son père, qui l'aime avec toute la tendreſſe imaginable, en fut allarmé ; il fit venir d'habiles médecins, qui dirent tous, après avoir bien obſervé Farrukſchad, que ſa maladie étoit telle, qu'on n'en pouvoit ſavoir la cauſe que de lui-même.

---

(1) C'eſt-à-dire, heureuſe joie.

Le roi le pressa fort de la découvrir; mais ne pouvant lui arracher son secret, il m'envoya chercher. Symorgue, me dit-il, je sais que mon fils n'a rien de caché pour vous; allez le voir, engagez-le à vous ouvrir son ame, & ne vous faites point ensuite un scrupule de venir me révéler ce qu'il vous aura dit. Non, sire, lui répondis-je, comme il n'est malade que parce qu'il s'obstine à taire le sujet de son chagrin, je me garderai bien de ne pas vous le dire. Je prends trop d'intérêt à sa vie, pour ne pas lui faire cette trahison. Allez donc l'entretenir, reprit le roi, j'attends votre retour avec beaucoup d'impatience.

Je courus à l'appartement du prince, qui laissa paroître quelque joie à ma vue, & me fit d'obligeans reproches: O mon cher ami, me dit-il, je me plains de toi: depuis que je suis malade, je ne t'ai point vu; pourquoi as tu tant tardé à me venir voir? J'ai déjà reçu mille visites importunes: Hélas! les tiennes seules peuvent m'être agréables dans l'état où je suis. J'étois à la chasse, lui dis-je, & je ne fais que d'arriver; mais qu'avez-vous donc, mon prince? Dans quelle langueur est-ce que je vous retrouve? D'où vient que votre teint a déjà perdu

une

une partie de ſon éclat ? Symorgue, répondit le prince, après avoir fait ſortir tous les officiers qui étoient dans la chambre, je n'ai jamais eu de ſecret pour toi ; loin de vouloir te cacher la cauſe de mon mal, je t'attendois pour te l'apprendre. Croirois-tu, mon ami, que la ſituation où tu me vois fût l'ouvrage d'un ſonge ? Ciel ! que me dites-vous, m'écriai-je fort ſurpris ; un ſonge, une chimère peut-elle faire tant d'impreſſion ſur un eſprit ſi raiſonnable ? J'ai prévu ton étonnement, répliqua Farrukſchad, mais je t'avoue ma foibleſſe ; je la cache avec ſoin à tout le monde, & ce n'eſt qu'à toi ſeul que je puis faire une pareille confidence. Apprends donc la cauſe biſarre de mon mal. J'ai rêvé que j'étois dans une prairie toute parſemée de fleurs ; il eſt venu une jeune dame plus belle qu'une houri ; je n'ai pu réſiſter à ſes charmes ; je me ſuis proſterné à ſes pieds, & je lui ai fait un aveu de mon amour : mais au lieu de m'écouter, l'inhumaine a ſecoué ſa robe, & m'a dit d'un air dédaigneux : « Paſſe ton chemin, les hommes ſont des traitres ; car j'ai vu en ſonge une biche, qui après avoir dégagé par ſes efforts un cerf arrêté dans un piége, eſt elle-même tombée dans un autre ; & le

cerf, loin de lui rendre la pareille, a eu l'ingratitude de l'abandonner. Je juge par-là du cœur des hommes; je les crois tous ingrats, & j'ai renoncé à leur amour ».

J'ai voulu, pourſuivit le prince, prendre le parti des hommes, & la détromper; mais la cruelle s'eſt éloignée de moi. Ah! ma déeſſe, me ſuis-je auſſitôt écrié, dites plutôt que c'eſt la biche qui abandonne le cerf. En prononçant ces paroles, je l'ai perdue de vue, & je me ſuis réveillé. Voilà, cher ami, le funeſte ſonge qui trouble le repos de ma vie: je ſais bien que la raiſon devroit me détacher de ces vaines images: que c'eſt une folie de conſerver.... Non, ſeigneur, interrompis-je avec précipitation, il ne faut point les effacer de votre eſprit; je commence à me prêter comme vous à ces agréables fantômes; je les crois moins formés par le ſommeil, que par quelque favorable génie qui aura voulu vous préſenter les traits de la princeſſe que le ciel vous deſtine pour épouſe. Allons, mon prince, allons de royaume en royaume chercher cette aimable perſonne; nous pourrons la trouver, & la voir plus réellement que vous ne l'avez vue. Je vais dire au roi votre père que votre mal ne vient que d'un vio-

lent désir de voyager, & je suis sûr qu'il vous permettra de satisfaire votre envie.

Farrukschad, ravi de ce discours, m'embrassa, & je le quittai pour aller rendre compte au roi de cet entretien. Je lui répétai mot pour mot tout ce que le prince m'avoit dit. Ensuite j'ajoutai: Je n'ai pas voulu combattre les illusions qui font tout son mal, je les ai plutôt flattées, & je me suis apperçu que ma complaisance l'a fort soulagé. Pour achever de le guérir, il faudroit que votre majesté nous permit à lui & à moi de voyager : c'est le moyen de bannir la mélancolie de Farrukschad, & de lui faire oublier cet objet chimérique dont il est préoccupé. Le roi entra dans mon sentiment, & ordonna qu'on fît un magnifique équipage pour le prince son fils, qui, suivi d'un très-grand nombre d'officiers, partit bientôt de Chiras avec moi.

Après une assez longue traite, que nous fîmes sans tenir de route assurée, nous arrivâmes à la ville de Gaznine, où règne un vieux roi qui aime autant ses sujets qu'il en est estimé. Ce bon vieillard envoya le capitaine de ses gardes au devant de Farrukschad, pour lui témoigner la joie qu'il avoit de son heureuse arrivée, & pour le

prier en même-temps de l'excuser, s'il ne pouvoit sortir de son palais pour l'aller recevoir. Mon prince fit beaucoup d'honnêteté au capitaine, & lui demanda des nouvelles de la santé du roi. Seigneur, lui dit l'officier, le roi mon maître est malade de chagrin. Il a perdu depuis quelques jours son fils unique, qui étoit un prince de grande espérance; il n'est pas encore consolé de cette perte.

Nous fûmes touchés de ce récit, & nous nous rendîmes au palais du roi, qui fit tous les honneurs imaginables à Farrukschad, & qui, trouvant en lui quelque ressemblance avec son fils, ne put s'empêcher de répandre des larmes. Que vois-je, seigneur, lui dit mon prince? Faut-il que ma vue vous arrache des pleurs? Suis-je assez malheureux pour vous donner occasion de rappeler un triste souvenir? Oui, mon prince, répondit le roi, le rapport que vos traits ont avec ceux de mon fils renouvelle ma douleur; mais je vous regarde comme un nouvel enfant que le ciel m'envoie pour me consoler de la perte de l'autre. Je commence même à sentir déjà pour vous une partie de la tendresse que j'avois pour lui. Demeurez, de grâce, auprès de moi; tenez le

rang qu'il tenoit dans ma cour, & vous ſerez mon héritier. Farrukſchad remercia le roi de ſes bontés, & réſolut de faire un long ſéjour à Gaznine, plus par complaiſance pour ce vieux monarque, que pour s'aſſurer la poſſeſſion du trône qu'il lui offroit.

On voyoit tous les jours diminuer la douleur du vieux roi, qui prit inſenſiblement tant d'amitié pour le prince de Perſe, qu'il ne pouvoit plus vivre ſans lui. Un jour qu'ils s'entretenoient tous deux, Farrukſchad s'aviſa de demander de quelle maladie le prince de Gaznine étoit mort. Hélas! dit le roi, la cauſe de ſa mort eſt bien extraordinaire; c'eſt l'amour qui l'a mis au tombeau. Apprenez cette fatale aventure: Mon fils entendit parler de la princeſſe de Caſchmire; & ſur le portrait qu'on lui en fit, il en devint amoureux. J'envoyai auſſitôt de riches préſens au roi Togrul-Bey par un ambaſſadeur, qui lui demanda la princeſſe ſa fille pour mon fils. Le roi de Caſchmire fit réponſe qu'il tenoit à fort grand honneur mon alliance; mais qu'il avoit juré par Keſaya qu'il ne marieroit point ſa fille malgré elle; que cette princeſſe haïſſoit mortellement les hommes, & que cette averſion étoit l'effet d'un ſonge. Qu'une nuit elle avoit

rêvé qu'une biche, après avoir délivré un cerf d'un piége où il étoit pris, s'étoit laissée prendre elle-même, & que le cerf avoit été assez ingrat pour refuser de la secourir. Que depuis ce songe, elle regardoit les hommes comme autant de monstres que les femmes ne pouvoient assez éviter. Mon ambassadeur me rapporta cette réponse, & mon malheureux fils, perdant l'espérance d'épouser la princesse Caschmirienne, tomba dans une langueur qui l'a consumé, malgré les remèdes que mes médecins ont pu lui donner.

Farrukschad n'entendit point cette histoire sans être agité de divers mouvemens. S'il avoit le plaisir de penser avec fondement que son songe n'étoit pas une chimère, d'un autre côté, les rigueurs de sa princesse lui faisoient craindre la destinée du prince de Gaznine. Le roi s'apperçut de son agitation: O mon fils, lui dit-il, pourquoi vous troublez-vous? Vous me paroissez tout hors de vous-même. Seigneur, répondit le prince, je n'ai quitté ma patrie que pour cette inhumaine princesse.

Alors il lui raconta son songe, & le roi, après l'avoir écouté, dit en soupirant: juste ciel! pourquoi faut-il que ma vie soit un tissu de peines & d'ennuis? J'ai élevé mon fils

avec un ſoin extrême; je l'ai perdu, & quand je commence à me conſoler de ſa perte, une douleur nouvelle vient me faire ſentir ſon amertume. O biſarre deſtinée! Mais, mon cher Farrukſchad, pourſuivit-il, prenez courage, ne vous livrez point à votre mélancolie; il n'eſt pas impoſſible de vaincre l'averſion que la princeſſe de Caſchmire a pour les hommes. Hélas, le mal de mon fils n'étoit pas ſans remède! s'il eût eu la patience d'attendre l'effet des ſtratagêmes qu'on eût pu employer pour lui, il ne ſeroit point mort.

Le roi de Gaznine, après avoir donné quelqu'eſpérance au prince de Perſe, alla trouver ſes viſirs qui l'attendoient au conſeil, & Farrukſchad, impatient de m'entretenir, m'envoya chercher, & me conta ce qu'il venoit d'apprendre. O mon cher prince, lui dis-je alors, votre bonheur eſt certain, puiſque nous ſavons à quelle princeſſe nous avons affaire. Si le roi veut me le permettre, j'irai dans le royaume de Caſchmire, j'entreprends de vous amener ici l'objet de vos vœux. Ne me demandez point de quelle manière je prétends en venir à bout, car je ne le ſais pas moi-même: je prendrai conſeil de l'occaſion. Le prince, ravi de

voir avec quelle confiance je promettois de le rendre heureux, m'embrassa, & nous passâmes le reste de la journée à nous réjouir ensemble.

Le lendemain matin je pris congé de mon prince, & avec la permission du roi de Gaznine, je partis pour le royaume de Caschmire bien armé, & monté sur un très-beau cheval. Après plusieurs jours de marche, je me trouvai dans cette prairie, du côté qu'on voit le palais où je vais bientôt vous conduire. Charmé de la beauté du lieu, je mis pied à terre, je laissai paître mon cheval, & je m'assis sous un arbre touffu, au bord d'une fontaine, dont l'eau pure & transparente m'invitoit à me désaltérer. Je ne pus me défendre d'en boire, je m'assis ensuite sur l'herbe, & je m'endormis.

A mon réveil, j'apperçus cinq ou six biches blanches qui avoient des housses de satin bleu, & aux pieds des anneaux d'or. Elles vinrent à moi, je commençai à les flatter; mais en les flattant, je remarquai qu'elles répandoient de grosses larmes. Cela me surprit, & je ne savois ce que j'en devois penser, lorsque tournant les yeux vers le palais je vis à une fenêtre une dame charmante, qui me faisoit signe d'approcher.

Aussitôt je laissai mon cheval dans la prairie, & je m'avançai pour l'aller joindre, quoique les biches semblassent vouloir m'en empêcher en me mordant le bas de ma robe, & en se mettant même au-devant de moi.

Ce n'est pas qu'étonné des mouvemens comme des pleurs de ces animaux, je ne fisse réflexion dans le moment qu'il y avoit peut-être du mystère là-dessous; mais l'attrait du plaisir étourdit ma prudence & m'entraîna. J'arrive à la porte du palais; j'entre: la dame, qui me parut encore plus belle de près que de loin, me fit un accueil favorable, me prit par la main, me conduisit dans un appartement superbe, & me fit asseoir avec elle sur un sopha. Après les premiers complimens, plusieurs esclaves apportèrent des fruits dans un bassin de porcelaine de la Chine. La dame prit le plus beau, qu'elle me présenta; mais à peine en eus-je goûté, qu'elle changea tout-à-coup de visage, & me dit: *Téméraire étranger, éprouve le châtiment destiné à tous ceux qui comme toi sont assez hardis pour entrer dans le palais de Mehrefza. Quitte ta forme naturelle, & prends celle d'un cerf; perds l'usage de la parole, mais conserve l'entendement humain, pour sentir toujours ton malheur.*

Elle n'eut pas achevé ces mots, que je me trouvai métamorphosé en cerf. En même temps on apporta une housse de satin vert qu'elle me mit elle-même sur le dos. Puis on me mena dans un grand parc où il y avoit plus de deux cents autres cerfs, ou plutôt c'étoient des hommes que leur mauvaise fortune avoit attirés comme moi en cet endroit, & que la cruelle Mehrefza avoit aussi changés en cerfs.

J'eus tout le loisir de faire des réflexions sur mon malheur, que je sentois moins pour l'amour de moi, qu'à cause de Farrukschad. Hélas! disois-je en moi-même à tout moment, que deviendra mon cher prince? Comment pourra-t-il obtenir l'accomplissement de ses désirs? Il attend que je lui mène la princesse qu'il adore, & il ne me reverra jamais. J'étois sans cesse occupé de cette pensée, qui me causoit une affliction inconcevable.

Un jour je vis entrer dans le parc huit ou dix dames, parmi lesquelles il y en avoit une jeune parfaitement belle, & qui par la richesse de ses habits, paroissoit la maîtresse des autres. Elle avoit auprès d'elle une gouvernante à qui elle dit en voyant tous les cerfs: En vérité, je plains bien tous ces

malheureux. Que la princeſſe Mehreſza ma ſœur eſt inhumaine ! Le ciel nous a donné à l'une & à l'autre des inclinations bien différentes. Appliquée ſans relâche à tourmenter le genre humain, il ſemble qu'elle n'ait appris la magie que pour faire des miſérables ; & moi ſi je poſsède quelques ſecrets, je n'en ai jamais fait un mauvais uſage. Je ne les emploie uniquement qu'à procurer le bien ; je me plais à faire des actions charitables, & il me prend envie d'en faire une aujourd'hui, puiſque ma ſœur eſt abſente. Allez, ma bonne mère, ajouta-t-elle, allez prendre un de ces cerfs, & me l'amenez dans mon appartement. En achevant ces mots, elle rentra dans le palais.

La gouvernante s'adreſſa par haſard à moi, & me conduiſit à ſa maîtreſſe, qui chargea une de ſes demoiſelles de lui aller cueillir d'une certaine herbe qu'elle lui nomma. La demoiſelle s'acquitta promptement de ſa commiſſion, & revint avec une groſſe poignée de cette herbe. La dame en prit la moitié, qu'elle preſſa elle-même, & dont elle me fit avaler le jus. Puis elle prononça ces paroles : *O jeune homme, quitte ta forme de cerf, & reprends ta naturelle.* Auſſitôt je devins tel que j'étois auparavant ; je me jetai aux pieds

de la dame pour la remercier. Elle me demanda mon nom & mon pays, & ce qui m'avoit attiré dans le royaume de Cafchmire. Je répondis à toutes fes queftions, & je ne lui déguifai rien.

Lorfque j'eus achevé de parler, elle me dit: Je fuis fille d'un prince de la cour où vous voulez aller. Je m'appelle la princeffe Ghulnaze; celle qui vous a changé en cerf eft ma fœur aînée, & fe nomme Mehrefza; c'eft une magicienne dont le pouvoir eft redoutable, perfonne que moi ne pouvoit vous délivrer de fes mains; & quoique je fois fa fœur, fi elle s'apperçoit de ce que je viens de faire, je crains d'éprouver fon reffentiment; mais, quelque chofe qui arrive, je ne me repentirai point de vous avoir tiré de l'état où vous étiez. Je prétends même que vous m'ayez encore plus d'obligation; je veux vous aider à rendre heureux le prince votre ami. J'avoue qu'il eft très-difficile de faire fon bonheur; car il faut pour cela gagner la confiance de la princeffe qu'il aime, ce que vous ne pouvez faire qu'en paffant dans la cour de Cafchmire pour un faint perfonnage.

Que dites-vous, ma princeffe, m'écriai-je à ces derniers mots? Hé comment pour-

rai je avoir cette réputation-là ? Vous n'avez, dit-elle, qu'à ſuivre exactement toutes les inſtructions que je vous donnerai. En parlant de cette manière elle entra dans une garde-robe, d'où elle ſortit un moment après, tenant entre ſes bras un habit de derviche, une ceinture, avec une petite boîte d'ébène : Voici, dit-elle, tout ce qui vous eſt néceſſaire pour venir à bout de votre entrepriſe. Emportez cela, & marchez vers la ville de Caſchmire qui n'eſt pas bien loin d'ici ; mais avant que d'y entrer, arrêtez-vous, ôtez vos habits, & vous frottez tout le corps avec la graiſſe qui eſt dans cette boîte. Puis vous prendrez cet habit de derviche & cette ceinture magique, dont vous vous ceindrez les reins, après quoi préſentez-vous aux portes de la ville. Vous y trouverez des gardes qui vous diront : O vénérable religieux ! d'où venez-vous ? Répondez-leur : Je ſuis prêtre, & je viens des extrêmités de l'occident en pélerinage à Caſchmire pour voir le grand Keſaya.

Vous ſaurez, pourſuivit-elle, que ce Keſaya eſt une célèbre idole que les peuples de ce royaume adorent. Dès que vous leur aurez dit que vous venez de ſi loin pour adorer cette idole, ils ſe jetteront à vos

pieds, & vous mèneront avec respect devant Togrul-Bey leur roi, qui vous mettra entre les mains du grand prêtre Ahran, chef du temple de Kesaya. Ce grand prêtre & tous les autres ministres de l'idole vous conduiront au pagode, qui, pour la beauté & la magnificence, est au-dessus de tous les palais du monde; mais il est entouré d'un fossé profond de vingt coudées, rempli d'une eau qui bout sans feu, & au-delà du fossé il y a une plate-forme de lames d'acier qui sont rouges & brûlantes; ensorte que le temple paroît inaccessible. Alors Ahran vous dira: O phœnix du siècle! tu as bien essuyé des périls & des fatigues avant que d'arriver ici. Le grand Kesaya pour qui tu as fait un si long & si pénible voyage, demeure dans ce temple. Il est caché dans son sanctuaire. Les hommes ne sauroient le voir. Tu n'as qu'à lui offrir d'ici tes adorations, & tu t'en retourneras ensuite dans ton pays.

Vous répondrez à ce discours, que vous êtes venu pour visiter Kesaya, & que vous voulez jouir de sa vue ravissante. Mais le grand prêtre vous dira que, pour avoir cet honneur, il faut passer au travers de cette eau bouillante, & marcher sur la plate-forme. Vous ferez alors un cri de joie, & mar-

cherez hardiment. La graiſſe dont vous vous ſerez frotté a la vertu de rendre l'eau plus dure que la pierre, & vous empêchera d'être brûlé. Quand vous ſerez entré dans le pagode, vous verrez Keſaya, & vous le ſervirez pendant un jour entier ; puis vous rejoindrez Ahran qui vous adoptera pour fils. Vous paſſerez quatorze jours avec lui, & le quinzième, tandis qu'il dormira, vous lui frotterez le nez d'une poudre blanche que je vais vous donner. Il ne l'aura pas plutôt ſentie, qu'il mourra, & le roi ne manquera pas de vous faire grand prêtre à ſa place. Quand vous ſerez parvenu à cette dignité, vous irez voir le prince de Caſchmire qui eſt malade depuis aſſez long-temps, & abandonné des médecins. Vous réciterez ſur lui une oraiſon, & auſſitôt il ſera guéri. Le bruit de cette cure ſe répandra parmi tous les peuples de l'Indoſtan, qui vous regarderont comme un ſaint, & Farrukhnaz, c'eſt le nom de la princeſſe de Caſchmire, charmée de votre réputation, ſouhaitera de vous voir. Je ne vous en dis pas davantage, le reſte dépend de votre adreſſe.

Je promis de ſuivre de point en point les inſtructions de Ghulnaze, qui me mit entre les mains une autre petite boite où étoit la

poudre blanche, & un papier plié où l'oraiſon que je devois réciter ſur le prince de Caſchmire étoit écrite. Partez, ſeigneur, me dit-elle enſuite, éloignez-vous promptement de ce palais : je crains que ma ſœur ne revienne. Hélas, ajouta-t-elle en ſoupirant, le mal qu'elle peut me faire pour avoir détruit ſon enchantement, n'eſt pas ce que j'appréhende le plus.

Je ſentis tout ce qu'il y avoit d'obligeant pour moi dans ces dernières paroles. Je fis de nouveaux remercîmens à Ghulnaze, dans des termes qui marquoient une vive reconnoiſſance. Nous étions tous deux fort ſatisfaits l'un de l'autre, & nous aurions ſouhaité d'être plus long-temps enſemble ; mais comme nous appréhendions que Mehrefza ne vînt nous ſurprendre, nous fûmes obligés de nous ſéparer. Je pris donc le chemin de Caſchmire. D'abord que je fus auprès de cette ville, je me dépouillai de mes habits, & me revêtis de celui de derviche, après m'être frotté le corps avec la graiſſe que j'avois dans la boîte d'ébène. Je me préſentai enſuite aux portes ; les gardes me menèrent au roi, qui me mit entre les mains du grand prêtre. Je marchai ſur l'eau & ſur la plateforme de lames d'acier, ſans me faire le moindre mal ; puis

j'entrai dans le temple, où je vis le grand Keſaya placé ſur ſon trône. C'eſt, comme vous le ſavez, une idole de bois de ſandal. Ses yeux ſont deux groſſes eſcarboucles. Il a ſur la tête une couronne de rubis, & il eſt ceint d'une ceinture de turquoiſe.

Je ne manquai pas de demeurer auprès de Keſaya juſqu'au lendemain. Alors j'allai retrouver le chef des miniſtres du temple, qui m'adopta pour fils, & me retint auprès de lui. Enfin, de peur de perdre le fruit de toutes mes peines, en omettant quelques circonſtances, je me défis d'Ahran de la manière que Ghulnaze me l'avoit preſcrit, & je devins grand prêtre à ſa place. Je guéris peu de temps après le prince Farrukhrouz, ce qui me mit dans une ſi haute réputation, que vous ſouhaitâtes de me voir. Vous ſavez le reſte, & quelles impreſſions firent ſur vous les peintures que j'avois fait faire dans la ſalle où je vous reçus. Je vous obſervai avant que de me montrer, & je m'apperçus qu'elles vous donnoient beaucoup à penſer.

Voilà, charmante Farrukhnaz, ajouta Symorgue, ce que j'ai cru ne devoir pas plus long-temps vous laiſſer ignorer. Pardonnez-moi l'artifice dont je me ſuis ſervi pour vous ôter la fauſſe opinion que vous

aviez des hommes, & pour lier votre ſort à celui du plus aimable de tous les princes.

La princeſſe de Caſchmire rougit pendant tout ce récit, qui lui faiſoit connoître qu'elle avoit été trompée; mais l'amour qu'elle ſe ſentoit pour le prince de Perſe l'empêcha d'en ſavoir mauvais gré au faux derviche. Achevez, lui dit-elle, de nous apprendre ce que vous avez fait. Quelle entrepriſe venez-vous d'exécuter dans le palais de la magicienne? Belle Farrukhnaz, reprit-il, après vous avoir quitté, je me ſuis avancé vers le palais, j'en ai trouvé la porte ouverte, je ſuis entré, je n'ai vu perſonne, j'ai ſeulement entendu une voix plaintive, dont les triſtes accens m'ont attiré dans une chambre d'où elle partoit; j'y ai trouvé ſur un grand ſopha une jeune dame qui avoit au cou un carcan, & aux pieds des chaînes de fer. Ses bras étoient enfermés dans un ſac de cuir lié avec des courroies, & cette malheureuſe, accablée ſous le poids de ſa deſtinée, laiſſoit triſtement tomber ſa tête ſur ſes genoux. Je me ſuis approché d'elle par pitié, dans le deſſein de la ſoulager. Elle a levé la tête, & j'ai reconnu dans cette infortunée, ma libératrice, l'aimable Ghulnaze.

A cet objet touchant, la fureur m'a transporté. O ma reine, me suis-je écrié, dans quel état vous retrouvé-je? Quelles barbares mains ont pu vous charger de fers? O mon cher Symorgue, a-t-elle répondu, est-ce vous que je vois? Quel mauvais génie vous a ramené ici! Hélas! vous serez bientôt la victime de ma cruelle sœur. Elle s'est apperçue que je vous ai délivré; & pour m'en punir, elle me retient dans les chaines: j'y suis déjà depuis long-temps; mais ce qui m'afflige plus que tout le reste, c'est le péril où vous venez vous jeter. Sauvez-vous promptement, tâchez de vous dérober à l'inhumaine Mehrefza. Hé quoi! ma sultane, ai-je repris, vous voulez que je fuie & que je vous abandonne? Me croyez-vous capable d'une si noire ingratitude? Ah! j'aime mieux cent fois éprouver le ressentiment de votre sœur. La mort la plus terrible n'a rien qui puisse m'épouvanter lorsqu'il s'agit de vous tirer de la situation où je vous vois. Apprenez-moi, de grâce, ce qu'il faut faire pour vous délivrer, & si c'est une chose possible, j'espère en venir à bout.

Puisque vous avez tant de courage, répliqua Ghulnaze, ma liberté dépend de vous. Allez dans le jardin du côté de l'occi-

dent, vous y trouverez ma fœur endormie fur un lit de gazon parfemé de fleurs : elle a fous la tête un fac de fatin qui lui fert de chevet : fi vous pouvez prendre ce fac fans qu'elle fe réveille, la clef de mes fers eft dedans, vous me tirerez d'affaire; mais fi vous réveillez Mehrefza en vous faififfant du fac, vous êtes perdu : il n'y a point d'autres moyens de rompre mes chaînes; tout l'effort humain n'en fauroit venir à bout. Laiffez-moi faire, dis-je alors à Ghulnaze, je vais vous apporter la clef.

Je fors auffitôt du palais, je m'avance dans le jardin du côté de l'occident, & j'apperçois la magicienne endormie fur le gazon, la tête appuyée fur le fac dont j'entreprenois la conquête. J'ai demeuré quelque temps incertain du parti que j'avois à prendre; mais la crainte de réveiller Mehrefza, m'a déterminé à lui couper la tête d'un coup de fabre. J'ai donc tué la magicienne, & j'ai porté le fac à fa fœur qui m'attendoit avec beaucoup d'inquiétude. Je lui ai conté ce que je venois de faire, & elle en a paru ravie; après cela, j'ai tiré la clef du fac, & j'ai mis ma princeffe en liberté.

C'eft ainfi, continua Symorgue, que je me fuis défait de la plus méchante femme

de la terre ; nous pouvons préſentement, divine Farrukhnaz, entrer dans le palais, nous y trouverons Ghulnaze qui ſe diſpoſe en ce moment à vous recevoir; elle a autant de joie de votre arrivée ici, que de ſa propre délivrance. A ces mots, il préſenta la main à la princeſſe de Caſchmire, & la conduiſit au palais. Ils rencontrèrent Ghulnaze qui venoit au-devant d'eux. Cette dame ſe proſterna aux pieds de la fille de ſon roi : mais Farrukhnaz la releva, l'embraſſa tendrement, & lui fit mille amitiés. Belle Ghulnaze, lui dit-elle, je ſuis charmée que le brave & généreux Symorgue vous ait ſi bien ſervie. Il eſt vrai, ajouta-t-elle en ſouriant, qu'il vous avoit trop d'obligation pour ne pas s'expoſer aux plus grands périls, plutôt que de vous laiſſer dans les fers : O ma princeſſe, lui répondit Ghulnaze ſur le même ton ! vous voyez que le cerf n'abandonne pas la biche, lorſqu'elle a beſoin de ſon ſecours.

Après quelques momens d'entretien, ils entrerent dans le palais, que Farrukhnaz trouva beau. Puis ils en ſortirent pour aller au parc où il y avoit plus de trois cent cerſs. La ſœur de la magicienne leur fit reprendre leur forme naturelle de la même manière

qu'elle avoit rendu la ſienne à Symorgue. A meſure qu'ils redevenoient hommes, ils ſe jetoient aux pieds de leur charmante libératrice, pour lui faire les remercîmens qu'ils lui devoient. Ils étoient tous pour la plûpart jeunes & bien faits.

Les uns ſe diſoient Tartares, les autres Chinois, & les autres Carizmiens. Il y en avoit de tous les endroits de l'Aſie ; mais le conducteur de Farrukhnaz fut bien ſurpris, & cauſa un extrême étonnement aux princeſſes, quand tout-à-coup démêlant, dans la foule des cerfs redevenus hommes, le prince Farrukſchad, il courut ſe proſterner à ſes genoux, en lui diſant : O mon cher prince ! eſt-il poſſible que je vous retrouve ici ? O mon ami ! répondit le prince de Perſe en le relevant, eſt-ce Symorgue qui ſe préſente à mes yeux ? Oui, ſeigneur, reprit le confident, c'eſt lui-même ; & pour comble de joie, il vous amène la princeſſe de Caſchmire. A ces mots, il conduiſit ſon maître à Farrukhnaz, qui reconnut dans le prince les traits qu'elle avoit vus en ſonge, comme de ſon côté Farrukſchad connut d'abord en la regardant que c'étoit la princeſſe dont il conſervoit ſi chèrement l'image dans ſa mémoire.

Tandis que le prince de Perſe tâchoit d'exprimer à ſa maîtreſſe toute la joie dont il étoit animé, Ghulnaze alla dans la prairie où erroient les biches blanches. Elle leur rendit auſſi leur première forme, & il ſe trouva que c'étoient de jeunes dames fort aimables que la magicienne ſa ſœur avoit métamorphoſées. Elle les mena devant Farrukhnaz qui leur fit conter leurs hiſtoires. Toutes ces dames avoient-là leurs amans, qui furent ravis de les revoir affranchies comme eux du pouvoir magique qui les retenoit ſous des formes d'animaux. Pour ſurcroit de bonheur, chaque cavalier qui avoit été changé en cerf, retrouva ſon cheval dans les écuries du palais. Ainſi, après avoir de nouveau rendu mille grâces à Ghulnaze, tous les hommes qu'elle avoit délivrés prirent congé d'elle, & s'en allèrent avec leurs dames chacun dans ſon pays.

Il ne reſta dans le palais que Farrukhnaz, Ghulnaze, Sutlumemé, le prince de Perſe & ſon confident. Ils y demeurèrent quelques jours, enſuite ils partirent tous pour la cour de Gaznine, où ils arrivèrent heureuſement. Le roi de Gaznine, pour célébrer le retour de Farrukſchad, fit orner la ville, & ordonna des réjouiſſances publiques. Il maria ce prince

avec la princesse de Caschmire, & Symorgue avec Ghulnazer. Pendant que la cour de Gaznine étoit dans la joie à l'occasion de ces noces, le vieux monarque voulut entendre toute l'histoire de Farrukhnaz. Symorgue lui raconta comment il étoit parvenu à gagner la confiance de cette princesse ; & quand il eut achevé son récit, Farrukschad conta de quelle manière il étoit tombé entre les mains de Mehrefza.

Peu de temps après, le roi de Gaznine tomba malade, & se voyant sur le point d'être enlevé par l'ange de la mort, il nomma pour son successeur à la couronne le prince Farrukschad, qui véritablement monta sur le trône aussitôt que le vieux roi fut mort ; mais ayant envie de retourner en Perse, il laissa le sceptre de Gaznine à Symorgue, ce qui fut approuvé des grands & du peuple. Symorgue régna donc à Gaznine avec la princesse Ghulnaze, & Farrukschad conduisit Farrukhnaz à la cour de Perse, où il succéda bientôt au roi son père, qui sembloit n'attendre pour mourir que le retour de son fils.

Fin du quinzième Volume.

TABLE

TABLE
DES CONTES
DU TOME QUINZIÈME.

LES MILLE ET UN JOUR.

Suite de l'Histoire de Bedreddin Lolo & de son Visir, page 30
Histoire de Malek & de la Princesse Schirine, 34
Suite de l'Histoire du Roi Bedreddin & de son Visir, 70
Histoire du Roi Hormoz, surnommé le Roi sans chagrin, 98
Histoire d'Avicène, 149
Suite & Conclusion de l'Histoire du Roi Hormoz, surnommé le Roi sans chagrin, 172
Continuation de l'Histoire de Bedreddin Lolo, de son Visir, & de son Favori, 187
Histoire de la belle Arouya, 189
Les Aventures d'Aboulfaouaris, surnommé le Grand Voyageur, 231

Fin de l'Histoire de Bedreddin Lolo, de son Visir & de son Favori, 369
Histoire de deux Frères Génies, Ady & Dahy, 374
Histoire de Nasiraddolé, roi de Mousel; d'Abderrahmane, marchand de Bagdad; & de la belle Zeïneb, 445
Histoire de Repsima, 477
Suite & Conclusion de l'Histoire de la Princesse de Caschmire. 515

Fin de la Table du quinzième Volume.





